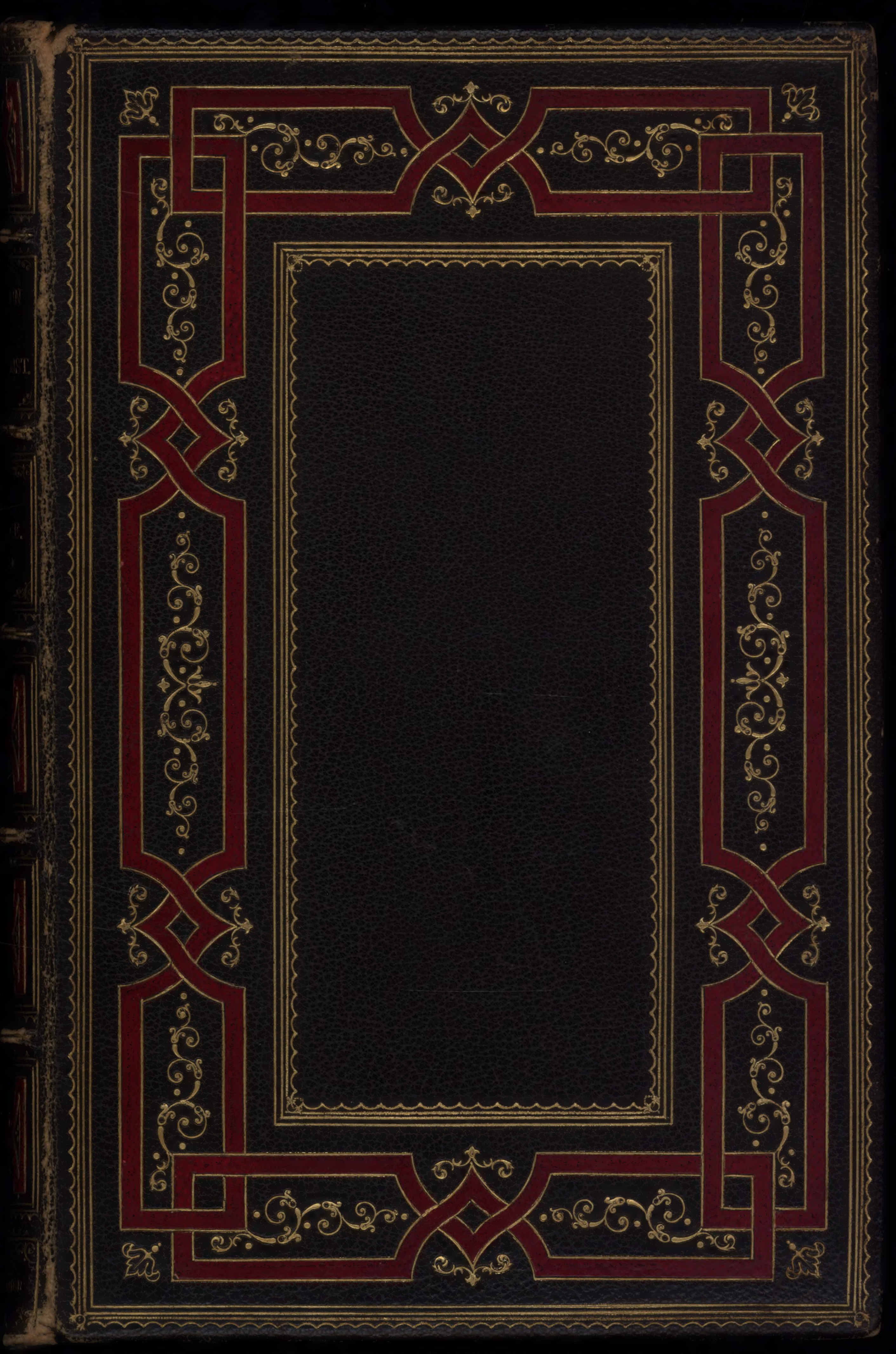



BOUND BY ZAEHNSDORF.



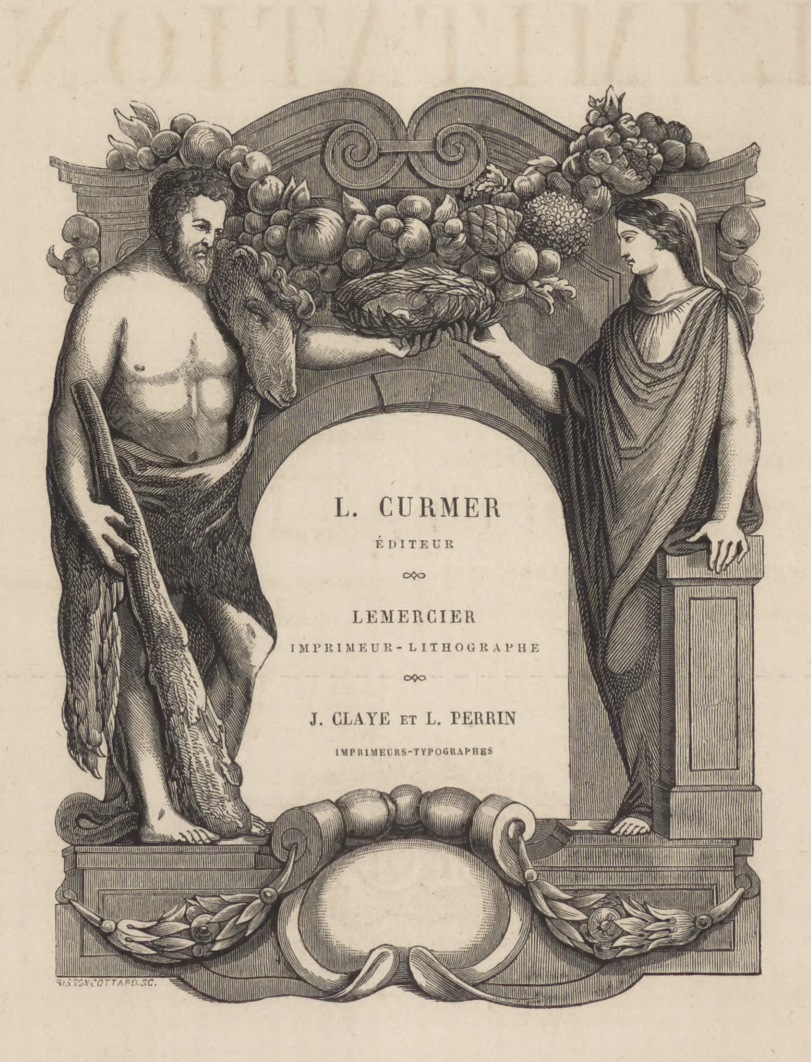
APPENDICE

A

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST


L. CURMER
ÉDITEUR
LEMERCIER
IMPRIMEUR-LITHOGRAPHE
J. CLAYE ET L. PERRIN
IMPRIMEURS-TYPOGRAPHES
BISSON COTTARD. SC.

APPENDICE

A

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

NOTICE DE M. JULES JANIN
SUR
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

AUTEURS PRÉSUMÉS DE L'IMITATION
PAR M. L'ABBÉ DELAUNAY,
CHANOINE DE MEAUX, CURÉ DU DIOCÈSE DE PARIS

HISTOIRE
DE
L'ORNEMENTATION DES MANUSCRITS
PAR M. FERDINAND DENIS
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINTE-GENEVIÈVE

CATALOGUE BIBLIOGRAPHIQUE
INDIQUANT
LES MANUSCRITS REPRODUITS DANS L'IMITATION
ET LES IMPRIMÉS
CITÉS DANS L'HISTOIRE DE L'ORNEMENTATION
DES MANUSCRITS

INDEX DES MANUSCRITS
AVEC L'INDICATION
DES NOMS DES DESSINATEURS ET DES CHROMOGRAPHES

GRANDE DANSE MACABRE



L. CURMER

PARIS, 47 RUE RICHELIEU, AU PREMIER

M DCCC LVIII

AVIS PRÉLIMINAIRE

DE L'ÉDITEUR

REPRODUCTION DES MANUSCRITS

La pensée de l'éditeur, en entourant le précieux texte de la traduction du chancelier de Marillac d'ornements empruntés aux manuscrits français et étrangers, a été de reproduire avec une variété sans exemple les plus beaux encadrements de page qui nous ont été légués par les siècles passés, depuis le VIIIe jusqu'au XVIIe.

La scrupuleuse fidélité de la reproduction de ces dessins, modèles de goût et d'élégance, est le seul mérite auquel puisse prétendre l'éditeur de ces copies. Aussi a-t-il apporté un soin extrême à conserver le caractère original des dessins et leur coloris.

Le choix qui a dû être fait parmi tous les trésors que possèdent les bibliothèques publiques et particulières, a été assez embarrassant ; la mine est si riche, qu'au regret de ne pouvoir tout reproduire il a fallu ajouter encore celui de rejeter ce qui aurait été défiguré en entrant dans le cadre adopté.

Cependant, la disposition des pages se trouvant presque toujours analogue à celle des entourages des manuscrits originaux, le nombre auquel l'éditeur voulait atteindre s'est trouvé rempli avec les éléments les plus intéressants et les plus précieux.

Les quatre cents pages qui formeront ce volume seront toutes *différentes* et *variées*, de manière à former un ensemble qui sera l'histoire coloriée de l'ornementation des livres.

On comprendra facilement l'impossibilité où s'est trouvé l'éditeur d'établir un rapport direct et constant entre ce texte et les encadrements; il s'est autorisé en cela de l'exemple des manuscrits eux-mêmes, qui présentent souvent dans les ornements une amplification du texte, mais qui souvent aussi sont en désaccord complet avec lui.

La reproduction ne sera pas circonscrite aux manuscrits dus à la patience des religieux français, anglais, allemands, italiens et espagnols; elle empruntera à l'Orient ces riches arabesques qui se déploient avec tant de magnificence dans les dessins sanscrits, hindous, persans, arabes et chinois.

On indiquera autant que possible l'origine des manuscrits dans une table, où se trouveront inscrits les noms de tous les rois depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIV, et ceux des personnages de chaque siècle qui se sont distingués par leur amour pour les arts.

Pour la première fois on verra se produire au jour et se multiplier, avec la gloire qui leur appartient, toutes ces richesses qu'il était difficile de connaître sans une certaine persévérance et beaucoup de temps, et qui languissaient oubliées sur les rayons des bibliothèques.

L'extrême bienveillance de messieurs les conservateurs a rendu cette tâche facile; dans l'impossibilité où se trouve en ce moment l'éditeur de remercier individuellement chacun d'eux, il ne veut pas différer de leur exprimer au moins collectivement toute sa reconnaissance.

Il lui est difficile de ne pas offrir un tribut particulier de gratitude à M. Eugène Loudun, qui a bien voulu lui communiquer un important travail sur les origines des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal.

Les recherches de ce jeune et savant bibliothécaire ont permis d'inscrire à côté des titres des manuscrits, les noms les plus glorieux de notre histoire avec une authenticité irrécusable.

Les originaux reproduits appartiennent à la Bibliothèque Impériale, au Musée des souverains, à la bibliothèque du Louvre, à celles de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève, à la précieuse bibliothèque léguée à l'État par M. Mottelet, et à un grand nombre de bibliothèques particulières.

Les villes des départements et les pays étrangers ont fourni un contingent aussi important que varié.

M. le comte Auguste de Bastard, avec une obligeance sans bornes, a bien voulu ouvrir à l'éditeur ses précieux portefeuilles, et il a été facile d'y puiser des richesses d'un inappréciable mérite et de la plus haute importance.

TEXTE

L'éditeur de cette nouvelle réimpression de la traduction due à la piété du chancelier de Marillac croit nécessaire de donner au public quelques explications sur les motifs qui l'ont porté à préférer ce texte, et sur la marche qu'il a suivie pour arriver le plus près possible de l'exactitude la plus rigoureuse.

C'est en 1621 que le chancelier de Marillac a publié sa traduction pour la première fois; M. Barbier (*Dissertation sur soixante traductions françaises de l'Imitation de J. C.*) la désigne ainsi : IV LIVRES DE L'IMITATION DE J. CHRIST, *qu'aucuns attribuent à Gessen, d'autres à Gerson, et d'autres à Thomas A. Kempis, traduits en françois du latin de l'auteur pris sur le manuscrit original et corrigez de plusieurs fautes des éditions précédentes*, par M. P. P. (Michel de Marillac, depuis garde des sceaux). *Paris, Rollin Thierry*, 1621, *in*-12 *de* 572 *pages, y compris un avertissement au lecteur qui en a* 27. (50 *éditions.*)

Les exemplaires de cette date sont fort rares, mais le texte de cette édition telle que M. Barbier l'a décrite l'est beaucoup moins; seulement il est précédé de titres ajoutés soit au nom de Sébastien Huré, rue Saint-Jacques-au-Cœur-Bon, 1648, soit

au nom de Jean Roger. Ce texte contient beaucoup de fautes, et des plus grossières.

M. Barbier signale une édition donnée par Sébastien Cramoisy, en 1630, in-12, de 596 pages sans figures.

Malgré de longues recherches, dans les bibliothèques Impériale, du Louvre, de Sainte-Geneviève, de l'Arsenal, Mazarine, de l'Hôtel de Ville, et du Séminaire de Saint-Sulpice, après avoir fouillé tous les magasins de librairie ancienne, il a été impossible de retrouver cette édition, que les plus intrépides chercheurs n'ont jamais pu rencontrer; cela s'expliquerait assez facilement par la disgrâce où le chancelier est tombé en 1630. Persécuté dans ses opinions politiques, les rigueurs ont dû s'étendre même sur ses travaux religieux, et cette édition aura été prohibée ou détruite.

Puis vient l'édition de Calleville (Claude) de 1631, in-8°, avec 4 figures.

Nous avons vu et collationné avec attention cette édition pour laquelle on paraît avoir suivi l'édition de 1621, préférablement à celle annoncée comme publiée en 1630.

Claude Calleville était un imprimeur peu soigneux; indépendamment de l'orthographe assez indécise du temps, compliquée d'ailleurs de celle que la mode pouvait imposer, il en introduisait une nouvelle de pure fantaisie, qui lui faisait écrire, page 6, 2e ligne : « *Ceux qui scavent* DESIRE *volontiers*, etc. »; et aussi : « *Il y a beaucoup de* CHOSE. » Les fautes de cette nature pullulent dans cette édition, qui semble avoir été faite avec une excessive négligence.

Mais en 1634 paraît une édition publiée par Guillaume Loyson, dont nous devons la communication à l'excessive obligeance de M. l'abbé Delaunay, curé de Clichy-la-Garenne, qui a formé avec une infatigable patience et le goût éclairé d'un érudit bibliophile, la plus magnifique collection d'éditions anciennes du texte et des traductions de l'IMITATION.

Cette édition, très-soignée quant au caractère et au papier, joint au mérite des conditions matérielles l'avantage d'être exempte des fautes impardonnables de Calleville, et des erreurs de l'édition de 1621. Elle a été faite évidemment et collationnée avec soin sur une édition postérieure à celle de 1621.

C'était donc à ce texte que nous allions nous arrêter sans tenir aucun compte de l'édition trop vantée de Pierre Moreau, 1643, qui n'a d'autre mérite, si cela en est un, que d'être imprimée en caractères imitant l'écriture bâtarde et dans laquelle les fautes sont nombreuses et de toute sorte ; mais alors ont surgi de nouveaux embarras; fallait-il reproduire le texte dans son état sans aucune modification; fallait-il, en conservant les mots, les revêtir de l'orthographe actuelle; fallait-il enfin faire quelques changements, tels que la restitution des *u* au lieu de *v* au commencement des mots, et des *v* au lieu d'*u* dans le courant des mots, l'accord du participe passé avec son régime, l'accentuation, la ponctuation rectifiées.

Le dernier de ces partis, en ouvrant la porte aux modifications, leur laissait libre un champ qu'il était difficile de limiter.

Le second, tout en conservant le sens et les mots, changeait tellement la physionomie du traducteur qu'il n'eût pas été facile de le reconnaître sous les traits nouveaux qu'on lui prêtait.

Nous avons préféré, avec l'appui de conseils d'une autorité considérable, respecter scrupuleusement le texte de Marillac, conservant l'orthographe, la ponctuation et l'accentuation anciennes, et poussant le soin jusqu'à faire graver les ſ, les ſt, ct, &, afin que l'édition primitive ne fût pas altérée.

Tel était notre plan, telles aussi les raisons de l'adopter, quand une bonne fortune à laquelle nous ne pouvions nous attendre est venue récompenser la patience de nos recherches.

M. l'abbé Delaunay a bien voulu nous communiquer une précieuse découverte qu'il venait de faire : c'est une édition publiée à Paris chez *Nicolas Gasse* en 1626, sous ce titre : IV LIVRES DE

L'IMITATION DE JÉSUS CHRIST, *qu'aucuns attribuent à Iessen, d'autres à Gerson, et d'autres à Thomas A. Kempis, fidellement traduits, nouvellement mis en françois, par M. R. G. A., et reveu par le même autheur* EN CETTE DERNIÈRE ÉDITION.

Cette édition est en effet purgée d'un grand nombre de fautes qui se retrouvent dans l'édition de 1621, et dans celle de 1631 de Calleville; elle est correcte quant à la typographie, et il est bien clair que cette édition a été en effet revue avec un soin particulier.

L'exemplaire que nous avons entre les mains porte douze centimètres de hauteur sur six de largeur.

Sur le revers du titre se trouvent les quatre vers,

Ce Liure part sans Epigraphe
Sans procès de son vray Autheur,
Car à IESUS *seul tout l'honneur*
En est deu son vray autographe.

Le titre est suivi de cinq pages *au lecteur*, et au verso du quatrième feuillet se trouve une gravure, représentant Jésus portant sa croix et sortant de Jérusalem, signée : *Picart. f. P. Noblet*^e *ex.*, avec l'inscription : *Et bajulans sibi crucem exiuit*, IOAN., 19.

Le livre porte 350 numéros de page; mais il est à remarquer que les rectos seuls sont numérotés.

A la page 295 verso est la table des chapitres, qui se continue jusqu'à 298, puis les feuillets suivants sont numérotés : 229, 230, 231, au verso de ce dernier est l'approbation des Docteurs, signée : A. Duval, sans date. Puis vient la *Méthode pour lire avec fruit les livres de l'Imitation de Jésus-Christ*, numérotée 232, puis 233, puis 334 jusqu'à 346 inclusivement. Au verso vient l'approbation des Docteurs, datée du 24 décembre 1621, signée : Ysambart, et enfin les litanies en l'honneur de Notre-Seigneur

Jésus-Christ, en latin, feuillets 347, 348, 349 et 350, au verso duquel finit le livre.

Nous insistons sur la forme matérielle de cette édition, parce que personne ne l'a citée; elle diffère d'ailleurs des formats in-8° et in-12, qui ont été adoptés généralement pour les éditions qui ont précédé ou suivi la date de 1626.

Une preuve de l'excellence de cette édition résulte de la signature de Nicolas Rittershusius, apposée sur le titre, avec la date de 1628. Ce livre doit avoir fait les délices du savant auteur de la GÉNÉALOGIE DES EMPEREURS, car les gardes sont couvertes de citations latines et de vers latins choisis avec soin. Cet exemple a été suivi du reste par les autres possesseurs de ce livre, qui semble avoir fait un long séjour entre les mains des érudits de l'Allemagne.

Voici quelques indications qui prouveront les corrections faites par l'auteur.

Livre Ier, chap. XVIII, le latin porte : *Magnam apud Deum gratiam obtinebant.*

L'édition de 1621 dit : « Et estoient FORTS en la grâce de Dieu. »

Celle de 1626 : « Et estoient FORT en la grâce de Dieu. »

Texte reproduit en l'édition de 1634, de Guillaume Loyson.

Tandis que Calleville aussi bien que Pierre Moreau n'ont pas manqué de mettre « FORTS en la grâce de Dieu. »

Les mêmes Calleville et Pierre Moreau, au livre Ier, chap. Ier, impriment : « C'est la vie *heureuse* qui rend l'homme agréable à Dieu. »

L'édition de 1626 porte : « C'est la vie *vertueuse* », conformément au latin *virtuosa*.

Livre Ier, chap. XXI, n° 5 : « Si vous *pensiez*... les peines à venir », au lieu de : Si vous *pesiez*.

Nous ne voulons pas, dans cet avis préliminaire, nous étendre davantage sur les incorrections commises par les éditeurs de la traduction du chancelier de Marillac; nous donnerons à la fin de

cet ouvrage l'énonciation des nombreuses fautes dont l'édition de 1626 est exempte, et qui se reproduisent malheureusement dans la plupart des textes où l'on a pris pour guide l'édition de 1621, celle de Calleville de 1631, et celle de Pierre Moreau.

Nous ne donnons notre texte qu'après l'avoir collationné avec le plus grand soin sur le texte original, en sorte que nous pouvons affirmer avec une parfaite assurance que cette nouvelle édition, pour laquelle le travail de révision est terminé, sera d'une exactitude aussi complète qu'il est possible de le désirer.

Nous ajouterons quelques mots relativement à l'INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE, que nous publions concurremment avec l'IMITATION.

Nous avons choisi pour cette réimpression l'édition publiée par *Frédéric Léonard à Paris en* 1665, parce que cette édition a été faite avec un très-grand soin typographique; elle reproduit *l'avis au lectevr*, dans lequel le saint évêque rappelle « *que la seconde édition fut augmentée de plusieurs chapitres, mais que trois de ceux qui étaient en la première furent oubliés par mégarde, que cet ouvrage ayant été souvent réimprimé depuis à son inscu, et qu'avec les impressions les fautes s'y étant multipliées, il le présente donc de nouveau corrigé et avec tous ses chapitres.* »

Il est difficile de trouver un livre mieux fait que celui de François Léonard, et nous espérons que le public approuvera notre choix, lorsqu'il comparera le texte que nous lui offrons, avec ceux qui lui ont été donnés jusqu'à ce jour.

On remarquera une notable différence entre l'orthographe de l'IMITATION et celle de la VIE DÉVOTE; mais cela s'explique facilement par la distance qui sépare 1626, date de la traduction de l'IMITATION, de 1666, date de l'édition de François Léonard. Si les mots sont les mêmes, la manière de les écrire est déjà bien différente, et nous avons dû nous y conformer.

L. CURMER.

10 février 1856.

NOTICE

DE

M. JULES JANIN

SUR

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

ÉDITION L. CURMER

Extraite du *Journal des Débats,* du 10 avril 1857

Nous demandons la permission d'annoncer très-simplement une nouvelle édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui nous semble, autant que nous pouvons nous y connaître, un livre admirable; il n'avait pas eu d'exemple, il n'aura pas d'imitateurs.

Ce livre est sorti de la librairie et de l'intelligence de M. Curmer; il est le cousin germain de plusieurs chefs-d'œuvre publiés par M. Curmer, et qui sont aujourd'hui l'ornement et la gloire des bibliothèques modernes; plus tard, quand nous serons devenus des ancêtres à notre tour, ces tomes chargés d'illustrations splendides seront considérés comme autant de merveilles inestimables du XIXe siècle. Nous voulons parler du *Paul et Virginie,* du *Discours sur l'Histoire universelle*, des *Évangiles*, de la première *Imitation de l'abbé Dassance,* publiée par le même libraire Curmer, avec d'excellentes compositions de feu Tony Johannot, ce crayon brisé si vite et qui n'est pas encore remplacé.

Parmi tant de traductions qui sollicitaient la préférence, M. Curmer a choisi naturellement la traduction du garde des sceaux Michel de Marillac, signalée à bon droit par un grand critique « pour sa grande exactitude et pour une grâce naturelle de style qui en rend la lecture singulièrement attrayante [1]. »

Un grand succès, un succès légitime obtenu naguère par la réimpression du livre de M. le garde des sceaux de Marillac ne laissait pas un instant de

1. M. de Sacy, préface de l'*Imitation de Jésus-Christ*, fidèlement traduite du latin, par Michel de Marillac. Volume in-18, un des plus jolis volumes publiés par Jean Techener.

doute à l'habile éditeur. La reconnaissance la mieux méritée et la déférence la plus légitime nous font approuver le nouvel éditeur lorsqu'il obéit à un exemple approuvé par tant de bons juges et qui partait de si haut.

Ceci dit, nous signalerons aux curieux, aux antiquaires, aux savants, aux simples amis des belles choses, à l'homme de goût qui veut apprendre facilement à se connaître aux œuvres les plus rares et les plus curieuses du temps passé, et qui les aime par cet instinct naturel que les esprits cultivés ont en eux-mêmes, les ravissants ornements, les compositions glorieuses, les miracles inédits dont s'entoure avec tant de grâce et d'éclat chaque page de cette nouvelle *Imitation de Jésus-Christ.*

A tout seigneur tout honneur : l'empereur Charlemagne se présente ici le premier. Nous empruntons à son livre d'*Évangiles* le plus ancien des ornements dont se compose notre livre. Ici le VIIIe siècle, à savoir la pleine barbarie, à ce qu'on dit, se manifeste avec toute sa force et toute son autorité.

Après les Évangiles de Charlemagne, arrive de la même époque l'Évangile de saint Médard de Soissons, un des livres nouveaux du grand empereur.

Le IXe siècle est représenté par un magnifique manuscrit qui est une des gloires de l'art français, non-seulement au IXe siècle, mais à tous les siècles de notre histoire.

Voici le livre en effet de Charles le Chauve, sur lequel vous trouveriez encore, à force de respect et d'admiration, l'empreinte auguste de tant de mains royales qui ont prêté serment sur ces saints Évangiles et sous les voûtes de l'abbaye royale de Saint-Denis.

De ce même siècle, et moins beau sans doute, mais encore éclatant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, nous avons recueilli un livre d'Évangiles que le roi François II considérait comme une des belles choses de son trésor particulier.

Au IXe siècle encore appartient ce *Sacramentaire* écrit pour Drogon, un des fils de Charlemagne; les savants imagiers du IXe siècle ont traité le fils aussi bien que les imagiers du siècle précédent avaient traité son illustre père. Il est éblouissant, ce *Sacramentaire* de Drogon, si l'on en juge par l'échantillon que la nouvelle *Imitation* lui emprunte avec tant de goût, de zèle et de bonheur.

Le Xe siècle, un des moins bien partagés du côté de l'intelligence et du culte éclairé des belles œuvres de l'esprit humain, un siècle en plein nuage, attendant la renaissance, mais sans y croire, est représenté par le *Bénédictionnaire de l'archevêque Robert,* un grand livre, ou plutôt un témoignage authentique, irrécusable de l'ancienne histoire. Il était un des instruments du couronnement des rois anglo-saxons, ce *Bénédictionnaire de l'archevêque Robert,* et l'archevêque de Cantorbéry, Ethelgard, après la conquête, s'empara de ces dépouilles opimes, qu'il enferma précieusement dans son abbaye de Newminster, à Winchester. On dirait que des voix et des plaintes, des malédictions et des prières sortent encore de ces pages funèbres appelées en témoignage à tant de cruautés, à tant de trahisons, à tant de douleurs.

Cependant, aux premières lueurs du XIIe siècle (enfin!), le génie humain semble se ranimer. Tout commence, ou, pour mieux dire, tout va recommencer aux premières lueurs de cette renaissante aurore, et déjà nous voyons apparaître, attestant une forme inespérée et une pensée nouvelle, la Bible éloquente de Saint-Martial de Limoges; l'art entier du XIIe siècle est contenu dans ce rare et excellent manuscrit, auquel les pages 74, 75, 76, 78, de notre livre ont emprunté leurs ornements célèbres, tant de fantaisies attestant l'art nouveau qui déjà se manifeste dans le goût ancien et à demi voilé par les nuages.

A ouvrir ces grands livres, il vous semble que vous dévoilez tout d'un coup les éclatantes verrières des hautes cathédrales; c'est le même jour qui tombe et qui jette en tombant sur le blanc vélin ces armées de figures, d'enroulements, d'arabesques, de fleurs, de fruits et d'étoiles.

Nous avions cherché vainement, dans tout ce livre empreint de la grâce et de l'ornement de tant d'époques si différentes, un spécimen de l'art au XIIIe siècle; mais enfin, dans la bibliothèque hospitalière de l'Arsenal, si riche et si féconde, et si généreusement ouverte aux travailleurs sérieux, et qui ne se contentent pas d'une curiosité frivole, et qui font servir leur curiosité même au profit de la science et de l'histoire, nous avons découvert une Bible admirable, à laquelle nous avons emprunté les mystères de la création, un rêve idéal. C'est déjà l'heure où la France impatiente, et pressentant sa destinée à venir, se met à tenter les grandes œuvres; ce n'est pas le jour encore, mais c'est mieux que l'aurore, c'est la matinée éclatante de ce flamboyant XIVe siècle qui allait mettre en pleine lumière ce fameux livre de la *Cité de Dieu*, traduit par Raoul de Presles; un livre à ce point considérable, qu'il est devenu pour l'Italie une espèce de vénération, et qu'à force de l'étudier, de le copier et de l'admirer surtout, les maîtres italiens sont parvenus à produire un grand nombre de leurs beaux ouvrages illustrés, dessinés, ornés, imagés, auxquels rien ne manque pour la grâce, pour l'ornement, pour la forme extérieure, autant de chefs-d'œuvre de la calligraphie et de la peinture italienne, et qui sont nés à l'ombre même de ce livre de la *Cité de Dieu* de saint Augustin.

C'est donc à bon droit que l'*Imitation* nouvelle emprunte à la *Cité de Dieu* les cinq ou six plus belles pages des introuvables copies qu'elle ait rendues à la douce lumière du jour.

Il appartient aussi à l'art éblouissant du XIVe siècle, ce *Voyage de Marc-Paul*, si glorieusement et si justement nommé le *livre des merveilles du monde*.

Il n'y avait rien de plus éclatant que ce *livre des merveilles du monde* en ce palais des enchantements du duc de Bourgogne, qui fut l'asile et la forteresse des histoires de Tite-Live et de Froissart. Il tenait dignement sa place à côté de ce beau *Traité de la Chasse*, orné de peintures, que lui avait donné le comte de Foix, « grand ami des savants, et surtout de ceux qui faisaient des romans, des chansons et des poésies [1]. » Et quand un jour le duc Jean

1. M. de Barante, *Histoire des Ducs de Bourgogne*. Ce volume précieux appartient à la Bibliothèque.

voulut offrir à son oncle le duc de Berry, qui était le propre fils du roi Jean le Bon, un présent vraiment royal, il détacha de sa *librairie* ce livre des *merveilles du monde,* auquel sont empruntés les ornements des pages 24, 25, 32 et 33 de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Or, il était grand appréciateur de ces merveilleux ouvrages ce duc Jean de Berry, qui avait fait peindre avec tant d'amour, tant de zèle et de recherche exquise cet admirable et splendide *Psautier,* l'une des gloires les plus enviées de notre bibliothèque. Cherchez les pages 98, 99, 102, 103 de la nouvelle *Imitation;* vous y trouverez entourés d'arabesques dignes des fées les médaillons emblématiques sous lesquels le bon prince a si bien caché le nom de la dame à laquelle cet incomparable chef-d'œuvre était destiné. Remarquez, s'il vous plaît, cet ours debout et ce cygne qui nage au sein des eaux; vous retrouverez dans cette allégorie ingénieuse et peu compromettante le nom d'Ursine, cette dame heureuse et clémente, en souvenir de laquelle l'art des plus fins calligraphes a parachevé cet impérissable monument du goût de leur prince, de sa galanterie et de sa dévotion.

Ainsi, à proprement parler, ce livre de l'*Imitation* est devenu un centre unique où les plus riches et les plus anciens produits du grand art qui précéda et enfanta l'imprimerie ont apporté fidèlement leurs ornements les plus précieux; ce livre de l'*Imitation* est le commentaire de cet art excellent, ingénieux, charmant, auquel nous devons tant de chefs-d'œuvre, avant l'imprimerie, et qui en rendaient l'attente assez supportable. Un manuscrit comme la *Cité de Dieu* prenait la vie entière d'un homme, et ce n'était pas trop, pour orner, peindre, illuminer ces merveilles dont le titre seul est une fête pour la pensée et l'imagination. Nous parlons ici des trois chefs-d'œuvre des premiers livres que l'imprimerie allait mettre en pleine lumière, et qui, en attendant l'heure de la résurrection parmi ces nations réjouies, vivaient et revivaient dans les plus beaux manuscrits du XIVe et du XVe siècle, à savoir le Térence italien, le Cicéron de la bibliothèque de Bâle, le Justinien qui est à Heidelberg, l'Ovide que Rouen conserve avec orgueil, Aristote, Justinien, les histoires latines de Paul Orose, un des dignes disciples de saint Augustin; et que vous dirai-je? et sonnez clairons! l'Homère, l'Horace, le Virgile et toutes ces grandeurs poétiques, ces miracles de l'esprit humain, ces fêtes et ces gloires de la pensée, autrefois sauvées du naufrage et de l'abîme par le dévouement sincère et pieux de quelques pauvres moines qui n'attendaient aucune récompense de tant de labeurs. Cependant ces modestes révélateurs de tant de génie, ils ont eu leur récompense, et la seule à laquelle ils aspiraient. Leur nom est oublié parce qu'ils l'ont bien voulu, mais ils se partagent encore à cette heure la reconnaissance et le respect du genre humain intelligent.

Nous marchons donc, et nous voilà dans le XVe siècle, et nous rencontrons tout d'abord le grand livre des esprits réveillés, des passions satisfaites, le roman de la vingtième année, à savoir le *Décaméron* de Boccace; l'exemplaire que nous copions appartenait au maître excellent, au royal fondateur de la grande Bibliothèque, au roi Charles VI. Et tant que la civilisation régnera dans

le monde, et tant que les beaux esprits seront comptés parmi les gloires d'une grande nation, le roi Charles VI sera béni par les lettrés pour leur avoir appris par son exemple à aimer la chose écrite, à glorifier la pensée et le talent, à défendre, à protéger, à conserver, à honorer *le livre;* le livre, ce mystère et cette volonté, ces pages impérissables qui contiennent, en résumé, la force, la loi, la croyance, la liberté, la gloire et l'honneur du genre humain.

Il est charmant ce *Décaméron* de Boccace, et nous sommes enchantés, bien que la chose jure un peu, que l'éditeur ait donné accès à ce livre profane en lui empruntant l'unique ornement de son introduction. Et si nous disons que cet ornement emprunté au Boccace était inattendu même au frontispice de l'*Imitation,* c'est que nous ne voulons pas insister plus qu'il ne faudrait sur les fantaisies, sur les caprices, sur les témérités de certains ornements consacrés à l'embellissement de la légende dorée. Aujourd'hui que les choses les plus risquées trouvent des plumes complaisantes pour expliquer convenablement, même le *Cantique des Cantiques,* nos mystiques, on le sait bien, semblent expliquer ces images peu voilées par l'intervention des péchés et de la tentation au milieu de la prière; les bonnes gens, qui ne sont pas des mystiques, expliquent ces rêveries inattendues tantôt par la fatigue de l'artiste, tantôt par cet esprit jovial *errant dans les nues* dont parle Shakspeare, et qui s'imposait à l'humble écrivain caché dans sa pauvre cellule et tout courbé sous sa tâche quotidienne. Hélas! le pauvre ermite, il obéissait à l'inspiration, au caprice, au péché peut-être; il jetait parfois sur le vélin complaisant les images légères de son cerveau, les vaines fumées, les ornements frivoles, les rêveries... il s'en confessait, et il s'en repentait plus tard.

Au reste, il est richement représenté, le xv[e] siècle, dans l'*Imitation* de M. Curmer. Voici, sous ce titre, des *Heures de la Croix* qui ont appartenu au roi Charles VIII, et qui des mains de Charles VIII ont passé aux mains de Louis XII (page 356).

Voici la plus belle et la plus charmante page des *Heures* de Marie Stuart elle-même (page 357); elle a touché ce livre, elle le lisait, elle en faisait un des charmes de sa vie; *heures* douloureuses! une main pieuse les a sauvées du grand naufrage de trois cents années, pour attester la piété, les élégances et les grâces de leur royale maîtresse.

Après quoi nous saluerons, s'il vous plaît, dans les pages 354, 355 de l'*Imitation,* le célèbre *Pétrarque du Vatican,* une merveille inestimable autour de laquelle l'éditeur a réuni comme une digne auréole le *Pétrarque de la Bibliothèque du Louvre* et six autres Pétrarques italiens de notre Bibliothèque, cet asile sacré où tous nos rois ont fini par déposer, comme dans une forteresse inviolable, les plus beaux livres de leurs palais.

Ce même xv[e] siècle a fourni à l'*Imitation* quatre pages des *Heures de la reine Anne de Bretagne :* un livre à jamais célèbre, justement parce que c'est le manuscrit même dont les ignorants parlent toujours.

A côté de cette perle des perles, voici l'*Antiphonaire de la chapelle de*

Louis XII, le royal époux d'Anne de Bretagne. Le bon roi a voulu que dans ce livre, qui lui servait à faire monter jusqu'au Très-Haut ses prières et ses vœux, les armoiries de son aïeule Valentine, duchesse de Milan, missent en lumière ses droits sur le Milanais, afin que cette image incessante lui rappelât, même en ses plus ferventes prières, la conquête à laquelle il était appelé. « Souviens-toi de l'injustice des Athéniens », disait un page au roi de Macédoine, en le réveillant chaque matin.

Le *Bréviaire du bon roi René* a fourni la page 330, et voici encore aux pages 162, 163, 166, 167 une *Cité de Dieu* écrite en 1459 par Nicolas Polani; c'est même un des plus beaux livres de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, un de ces grands dépôts qui semblent appeler de préférence l'étude et l'attention des calmes esprits sur ces hauteurs qu'elle domine par la science ouverte et facile à tous. La bibliothèque de Sainte-Geneviève est une espèce d'oasis où vous pouvez (et ce fut un des bienfaits de ce brave et digne M. de Salvandy, un digne ministre de l'instruction publique) passer doucement, dans une atmosphère tiède et savante, les heures de chaque soirée.

Enfin, mais il n'en finit pas dans notre livre, ce XVe siècle; ouvrez l'*Imitation*, et vous trouverez dans un glorieux pêle-mêle, représentés *ad vivum*, les quatre *Commentaires* de saint Thomas, quatre merveilles de l'art italien, puis le fameux livre de Jean Fouquet des *Anciennetés des Juifs;* il reparaît quatorze fois, ce livre de Jean Fouquet, et certes ce n'est pas trop pour quiconque se met à contempler avec les yeux passionnés du bibliophile cette merveille de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, peinte excellemment par le peintre de Louis XI. Ah! quelle merveille... Et comme on ferait un gros péché pour posséder ce livre-là!

Il y a aussi le *Rituel de Lodi* qui porte les armes de Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, et le nom de Palavicini, son auteur. Il avait certes de beaux livres, ce Maurice Le Tellier, archevêque de Reims; mais les lettres, pour cet homme féroce, n'étaient pas les *humaniores litteræ.* C'est lui qui a tenu pendant vingt ans, dans une cage de fer à la Bastille, l'auteur du *Cochon mitré.* Le pauvre diable serait encore à la Bastille, si la Bastille avait été respectée, et si lui-même il n'était pas mort dans sa cage de fer.

Puis enfin, sous ces titres uniformes de *Missels, Antiphonaires, Heures latines, Livres de prières, Offices de la Vierge,* les tours de force les plus exquis, les plus rares, les plus charmants de l'art français dans sa plus pure et sa plus splendide expression.

Ainsi vous avez à la page 128 le missel du patriarche d'Antioche, évêque de Paris; à la 1re, le frontispice de l'histoire romaine, un des livres de Mathias Corvin, roi de Hongrie;

Et ce beau livre, calligraphié à Mantoue en 1459 par Jean Goblin, clerc du diocèse de Trèves;

Et celui-là qui appartenait au maréchal de Montmorency, le fils du connétable, dont on disait : *Dieu vous préserve des pâtenostres du connétable!*

En même temps que nous rencontrons ce fameux connétable, nous rencontrons le XVIe siècle, la vraie Renaissance du genre humain, à l'heure des

chefs-d'œuvre en toutes choses, à l'heure de Titien, de Michel-Ange, de Raphaël, où tout renaît, tout paraît, tout se montre et reverdit, et flamboie, et chante, et construit, et bâtit, et se répand en mille chefs-d'œuvre inestimables et charmants.

Ce livre d'heures du maréchal de Montmorency se rattache à une histoire d'amour; il le destinait à Mlle Jeanne Halluin de Piennes; il le lui avait même offert comme un gage de son alliance; mais la dame, apprenant la résistance de la famille du maréchal à ce mariage, rendit le livre à son fiancé et prit le voile; ils sont tout semblables à des livres d'amour ces livres d'heures du XVIe siècle, ils en ont la grâce et le parfum.

Henri IV lui-même, il a des *Heures!* Henri le huguenot, l'amoureux, il a son livre de messe, dont chaque page est couverte d'or et d'arabesques; les miniatures sont en grisaille et d'un effet ravissant, si bien qu'en voilà un qui pouvait se vanter d'avoir possédé le plus beau livre d'heures et la plus belle dame... Et tant il tenait... à son livre, que sur le plat du livre était gravé en caractères très-apparents, mais en latin : *J'appartiens à Henri quatre, le père de la patrie et le restaurateur de toutes les vertus.*

Mais avant de parler de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, il ne faut pas oublier de parler de Henri II et d'une femme qui certes pour le goût, pour l'élégance, pour la curiosité, pour la connaissance intime des plus savants chefs-d'œuvre, et pour l'art de les inspirer, et pour le charme à les récompenser, valait cent fois la belle Gabrielle, Diane de Poitiers elle-même. Henri II et Diane de Poitiers sont représentés dans le présent livre; ils ont eu aussi leur livre de prières qui ne sont pas les moins beaux, les moins rares et les moins charmants de toutes ces pieuses et élégantes féeries.

La Marguerite des Marguerites, elle aussi, et avant l'aimable reine, le roi François Ier, ont laissé leur empreinte dans ces pages remplies de leur gloire un peu plus que de leur piété.

M. de Colbert, qui aimait les livres autant que M. de Thou les avait aimés, et qui vivait au bon moment (l'homme heureux!) pour s'en procurer à d'assez bons prix, a laissé dans les manuscrits de sa bibliothèque (*Bibliothèque colbertine*) une danse macabre horripilante! Non, jamais cette fureur de montrer la mort poussant toute chose à l'abîme, armée, acérée et triomphante, et qui danse, et qui saute, et qui fait des niches à tout le monde, n'a été poussée aussi loin que dans cette danse macabre de M. de Colbert; aussi bien l'*Imitation* lui a-t-elle emprunté une vingtaine d'encadrements qui luttent entre eux d'âpreté, de verve, de génie et d'invention.

Admirons aussi aux pages 90 et 91, 132 et 133, un *Souvenir des Heures du duc de Guise,* le parent de Marie Stuart, ce duc de Guise à qui la reine Marie écrivait des lettres si touchantes chaque fois qu'elle allait à la mort. Voici un autre manuscrit de la même époque qui fut donné au Père La Chaise, un autre appartenant au marquis de Paulmy, un chef-d'œuvre en deux volumes, qui a dû rendre bien heureux et bien fier ce marquis de Paulmy. M. le marquis de Paulmy avait payé cette merveille inestimable (ô fortune! ô rêve! ô château que nous dressons dans les Espagnes imagi-

naires!) deux louis d'or comme il l'atteste lui-même sur la garde de son livre. Deux louis! Il se vendrait mille louis aujourd'hui, et il ne serait pas payé trop cher.

Avec l'*Iconographie des rois de France* de Dutillet, l'éditeur Curmer a composé les titres des différents livres de l'*Imitation;* avec les *Heures du roi Louis XIV,* écrites pour S. M. en l'hôtel royal des Invalides, il a inauguré son livre; Louis XIV, en habits royaux, est à genoux et il prie. Ici les peuples, et les anges là-haut... Les grandeurs et les magnificences de la terre s'humilient devant la majesté qui réside aux cieux!

L'éditeur a fait aussi des emprunts au *Livre de Marie de Médicis,* aux *Prières de saint Anselme de Cantorbéry;* il a trouvé à Londres, au British Museum, avec l'aide et l'assistance de M. Panizzi, le digne conservateur de la bibliothèque et des antiques, un très-beau livre d'*Heures* peint par Julio Clovio, dont l'*Imitation* a profité. M. Coxe, le respectable conservateur des manuscrits de la Bodléienne, en cette antique cité d'Oxford, respirant le moyen âge au sein des verdoyantes prairies, a ouvert avec effusion ses trésors les plus cachés pour contribuer à cette œuvre sans exemple.

Et comme enfin cette publication devait réunir dans une gloire universelle toutes les croyances et tous les arts, les manuscrits persans, arabes, sanscrits, chinois, ont été appelés en aide à ces magnificences, et voilà comme vous trouverez aux pages 110 et 111 des ornements empruntés au *Bhagavata Pourana,* des ornements copiés sur les manuscrits persans et géorgiens.

Enfin, pour établir clairement la transition de la calligraphie à l'imprimerie, l'éditeur nous donne les plus belles pages des magnifiques *livres de Simon Vostre, de Pigouchet.* Vous rencontrerez dans ces pages choisies de ravissantes bergeries, les chasses au cerf, un poëme tout entier dans un encadrement, et la danse macabre encore une fois dans tous ses aspects n'oublions pas de citer la représentation des sibylles! Dans ces pages plus vivantes que tout le reste, vous retrouverez ce que l'imagination de nos pères a inventé de plus rare et de plus ingénieux, de plus curieux et de plus saisissant.

Il suit de cette incomplète description (car le moyen de montrer aux yeux une suite infinie de tant d'ornements, de tant d'époques et de tant de chefs-d'œuvre?) que l'éditeur Curmer vient d'accomplir un livre extraordinaire et tout à fait digne de l'attention, de l'étude et de la conservation des curieux.

Lorsqu'un de ces admirables imagiers d'autrefois, après trente ans de zèle et de travail, fermant son livre achevé enfin, se sentait pris par la fatigue ou par la mort, il écrivait d'une main tremblante de lassitude et d'émotion : *La hastiveté m'a bruslé.* Eh bien! ce copiste, au bout de son œuvre, et content de se reposer de son œuvre, même au fond du tombeau, il n'était certes pas plus content et plus fier que l'éditeur de ce beau livre, lorsque, après tant de peines, tant de dépenses, tant de voyages et si peu de hâte, il eut mis la dernière main à cette *Imitation de Jésus-Christ.*

JULES JANIN.

LES AUTEURS PRÉSUMÉS

DE L'IMITATION

DE JÉSUS-CHRIST



LES AUTEURS PRÉSUMÉS

DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

C'est une singulière destinée que celle qui a été faite au livre de l'*Imitation*.

Si vous prêtez l'oreille, vous entendez des voix parties des côtés les plus opposés entonner à sa gloire un concert de louanges. L'homme du siècle et le solitaire du cloître apportent à ce concert un tribut égal. C'est pour tous le livre incomparable : c'est le livre où toute âme, quelle que soit la douleur qui l'oppresse, peut venir chercher la consolation et la force ; c'est le meilleur des livres qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile est sorti de la main de Dieu.

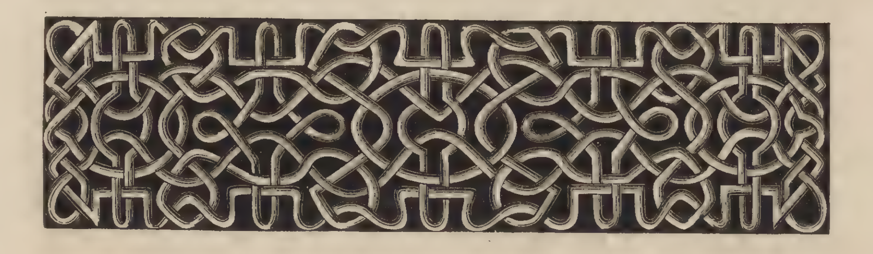
Puis, si vous écoutez encore, c'est un bruit bien différent qui viendra frapper votre oreille. Autour de ce livre, vrai sanctuaire de douceur et de paix, s'agitent des débats pleins d'aigreur.

Époque, pays, auteur, titre, ordre et nombre des traités, langue dans laquelle il apparut d'abord, tout en lui est devenu matière à contestation, tout a fourni les éléments de luttes animées que chaque siècle a vu renaître, sans qu'on puisse prévoir quel en sera le terme.

Nous n'avons pas l'intention d'aborder ici le laborieux travail que réclamerait l'étude de toutes ces questions. Pour dissiper ou du moins pour éclaircir les ténèbres qui les obscurcissent, pour arriver à la solution du problème multiple qui se pose devant quiconque veut étudier ce livre, des volumes suffiraient à peine; comment l'essayer dans cet exposé?

Parmi toutes ces questions, il en est une cependant qui sollicite plus universellement l'attention, soit parce que peu de personnes ont échappé au bruit qu'elle a soulevé, soit parce que l'opération la plus naturelle à toute intelligence est de remonter de l'effet à la cause, de l'œuvre à l'auteur.

Qui ne s'est souvent demandé : Quel est l'auteur de l'*Imitation?* Il ne serait donc pas sans intérêt de terminer cette édition par un exposé succinct de cette controverse de faire connaître les principaux noms qui ont été prononcés dans cette longue polémique, et de placer auprès de ceux qui n'ont point succombé dans la lutte les principales raisons qui les ont fait survivre. De cette sorte, le lecteur pourra faire lui-même l'instruction de la cause, puis prononcer ou réserver sa sentence.



LES ANONYMES

La première place, dans cette question, appartient à ceux qui ont prétendu que ce n'était pas sur la terre qu'il fallait chercher l'auteur de l'*Imitation*. La gloire d'un tel ouvrage devait, selon eux, remonter jusqu'au Saint-Esprit. Si par là ils ont voulu dire que la doctrine qu'il enseigne était véritablement céleste, et qu'elle s'élevait, sous beaucoup de rapports, jusqu'à la hauteur d'une inspiration divine, ils trouveront peu de contradicteurs; mais encore serait-il nécessaire de nous apprendre quel est le mortel privilégié qui recueillit ces inspirations pour les redire à la terre.

D'autres, vaincus peut-être par l'impuissance des efforts pour arriver à une solution satisfaisante, ont voulu expliquer cette impuissance par l'absence même du but : on n'arrive pas à l'auteur, parce qu'il n'existe pas. Dans ce système, l'*Imitation* ne serait qu'une agrégation de chapitres, agglomérés par l'effet naturel des hommes et du temps, et auxquels une main pieuse et inconnue aurait donné plus tard la disposition que réclamaient la similitude des matières et l'utilité du lecteur.

Si elle pouvait prévaloir, cette opinion le devrait au rare mérite des deux jeunes savants qui viennent de lui prêter leur appui. Mais un sol formé d'alluvions conserve toujours l'empreinte des matières diverses que lui ont apportées les flots : or, les esprits n'offrent-ils pas des différences plus tranchées que les terrains divers dont se compose le sol? Et comment, dès lors, toutes ces variétés de caractères, de pensées, auraient-elles disparu pour se fondre dans une merveilleuse unité qu'on ne saurait nier et qui n'admet d'autre différence que celle qui résulte, non de la diversité des esprits, mais de la nature même des sujets?

Là sera toujours la difficulté, peut-être l'écueil du système.





AUTEURS HORS DE CAUSE

Les disciples du parti anonymique ne sont pas nombreux ; malgré la stérilité des tentatives, les recherches dans un sens opposé ne se ralentirent à aucune époque et s'attachèrent successivement à divers noms. Nous allons d'abord faire connaître ceux qui n'ont pu supporter l'effort de la critique et qu'un examen plus attentif a dû effacer de la liste des auteurs sur le front desquels la voix publique avait fait rayonner un instant la gloire incomparable d'auteur de l'*Imitation*.

Le premier dans l'ordre des dates, c'est *saint Bernard*. Quelques manuscrits, plusieurs éditions latines et une traduction française du XVe siècle parurent sous son nom. Quoi d'étonnant ? Nulle figure des siècles précédents ne resplendissait d'un éclat plus brillant et plus pur. Sa famille spirituelle avait multiplié, dans toute l'Église d'Occident, les maisons de son ordre : comment, quand ils retrouvaient les pensées et jusqu'au texte des maximes de leur maître dans un ouvrage admirable dont on cherchait l'auteur, ses disciples reconnaissants n'auraient-ils pas été portés à lui en attribuer la

gloire? Quelque naturel que soit ce sentiment, il faut cependant l'abandonner; car, au chapitre cinquantième du troisième livre, l'*Imitation* parle de saint François d'Assise : or, comment saint Bernard, mort en 1153, aurait-il pu rappeler le souvenir de saint François d'Assise, que la Providence n'a donné à l'édification de la terre que 29 ans après, en 1182?

Dans un recueil de conférences aux novices, attribué à saint Bonaventure, se rencontrent de nombreux emprunts de l'*Imitation*. C'en fut assez pour faire remonter jusqu'à lui la gloire qu'on ne pouvait laisser à saint Bernard. Ce sentiment fut plus tard ravivé et soutenu par Enricquez, dans un traité en espagnol sur la Pénitence, qui fut imprimé à Milan en 1604. Mais la première de ces conférences se compose presque en entier de passages d'un livre intitulé : *Arbre de la vie crucifiée.* Et Ubertin de Cazal, auteur de ce livre, nous fait connaître dans sa préface qu'il l'avait composé en 1305. Armée de ces dates, l'inflexible critique se voit contrainte de donner aussi l'exclusion à saint Bonaventure. Aurait-il pu, mort en 1274, citer un livre qui ne vit le jour qu'un demi-siècle après lui.

Ce nom d'*Ubertin de Cazal* eut aussi le passager honneur d'être prononcé dans cette grande question. Le docteur Grandcolas fit paraître, en 1629, une traduction, devenue aujourd'hui fort rare, de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Dans sa préface, il se déclare peu satisfait des raisons sur lesquelles reposaient les droits de tous les auteurs nommés jusqu'alors, et se met en quête d'une candidature plus acceptable. Pour se diriger, il commence par poser en fait que l'auteur était un moine, et que ce moine devait avoir vécu au XIVe siècle; puis, appliquant ces deux idées aux écrivains connus de cette époque, il ne trouve que Ubertin de Cazal à qui l'application puisse en être faite, et il le propose comme une solution qui lève toutes les difficultés. Aucun écho ne répondit à cet appel, et parmi tous les écrivains que cette question a préoccupés, on ne pourrait lui trouver un seul défenseur.

Ludolphe de Saxe, qui naquit en 1340, composa une *Vie de Jésus-Christ*, que les savants aiment encore à rencontrer. A la suite de cette *Vie*, dans un manuscrit du XVe siècle, on avait copié l'*Imitation :* rien de plus rationnel que ce rapprochement de deux ouvrages dont l'un semble n'être que la conséquence pratique des doctrines et des actes que renferme l'autre. On voulut y voir davantage, et dans ce fait si simple trouver une raison d'attribuer à l'auteur du premier ouvrage, qui était signé, la gloire du second, qui ne l'était pas. Le temps n'a pas ratifié ce jugement. Les seules traces qui nous en restent se trouvent dans la préface fort curieuse d'une traduction faite du haut allemand en français et publiée chez Jehan de Grave, à la date de 1544. L'auteur nous les a conservées, dit-il, comme venant *de gens spécialement experts en telles vacations.*

Gérard Grootz, auteur de plusieurs opuscules mystiques, mourut en 1384, à l'âge de quarante-quatre ans. Quand l'opinion, à la recherche de l'auteur de l'*Imitation*, flottait incertaine sur qui s'arrêter, elle rencontra un homme d'assez de vertu pour avoir fondé l'institut des Frères réguliers de la vie commune, et d'assez de talent pour avoir laissé des écrits qui sont souvent imprimés dans les œuvres d'A Kempis, dont il a été le maître spirituel, et elle s'est reposée quelques instants sur lui, mais elle s'en est bientôt éloignée pour n'y jamais reparaître.

Finissons par un nom qu'on serait heureux de n'avoir point à redire, quand il s'agit de l'*Imitation*. Comment expliquer qu'un homme qui délaissa la vie conjugale sans droit, embrassa la vie religieuse sans vocation, s'empara de la tiare sans aucun titre et fut antipape en 1328, sous le nom de Nicolas V, ait pu apparaître, même un instant, dans cette pieuse nomenclature? Tel a été Pierre Corbaroi, tel ne pouvait être l'auteur de l'*Imitation*. Aussi sa prétention, discutée à Rome en 1667, succomba-t-elle sous une irrévocable répulsion. Pourquoi la discuter?



PRÉTENDANTS ACTUELS

Reste à parler maintenant de trois noms dont les droits, plus ou moins fondés, ont survécu aux efforts de la controverse, mais qui attendent encore des preuves directes dont la certitude pourrait seule procurer un triomphe incontesté. Leur position sans doute n'est pas la même, et ils sont loin de s'appuyer sur des raisonnements, des probabilités et des inductions qu'un juge impartial estimerait d'une égale valeur. Mais est-ce bien le mérite intrinsèque des preuves qui jusqu'ici a déterminé les préférences ? Et le drapeau sous lequel on s'est rangé n'a-il pas été choisi moins par l'amour du vrai que par l'amour de l'ordre ou du pays auquel on appartient. Puisse le lecteur, averti, se tenir en garde contre les secrètes influences de ce sentiment d'autant plus à craindre qu'il est plus respectable, et ne céder, dans l'exposé qu'il va lire, qu'aux inspirations d'une âme qui, avant tout, préfère la vérité.



GERSEN

Le plus ancien de ces trois noms, si la personnalité qu'il rappelle pouvait être démontrée, serait celui de *Gersen*. Dans la pensée de ceux qui croient à son existence, il faudrait placer sa naissance à Cavaglia, dans le Piémont, vers le commencement du XIIIe siècle; puis, vers 1230, en faire un moine bénédictin du monastère de Verceil; puis, vers 1247, le créer abbé du monastère de Saint-Étienne, dans le Vercellais; puis enfin l'y laisser mourir dans les pratiques d'une vie sainte, vers la dernière moitié de ce XIIIe siècle.

Voilà des assertions bien précises, des détails sur le lieu de sa naissance, les fonctions successives de sa vie et l'époque de sa mort, qui se présentent avec ce ton de certitude qui semble devoir repousser tout soupçon.

Mais faut-il les accepter sans défiance, et regarder toutes ces affirmations comme des faits qu'une saine appréciation ne permet pas de contester?

C'est dans les observations qui vont suivre que le lecteur pourra puiser les éléments nécessaires pour répondre à ces questions.

D'abord, à quelle époque voit-on pour la première fois apparaître ce mystérieux personnage? Est-ce au temps qui nous est signalé comme celui de sa naissance? Non : c'est plus de trois siècles après, c'est vers l'an 1604. Quels sont donc les éléments historiques qui ont été retrouvés à travers ce long espace de quatre siècles, pour restituer à la postérité ce nom si longtemps ignoré? Les recherches les plus patientes ne peuvent découvrir de lui aucune trace : l'histoire en général, les chartes particulières des ordres religieux, les traditions locales, ne prononcent nulle part son nom. Nul événement, nul écrit contemporain ne le rappelle : c'est en vain que vous le chercheriez dans l'intéressante notice que l'historien Della Chiesa publia en 1614, sur tous les écrivains qui avaient illustré le Piémont. Il est vrai qu'en 1648, cédant sans examen au témoignage de

Cajetan, qui affirmait que l'autographe de l'*Imitation* existait encore dans le monastère de Saint-Étienne, qui cependant avait été détruit depuis longtemps, Della Chiesa plaça le nom de Gersen parmi les écrivains du Piémont; mais, dans les éditions qui suivirent les répliques de Naude et du Père Fronteau, il revint de son erreur et le fit disparaître.

Puisque l'histoire contemporaine refuse à J. Gersen les éléments d'un acte de naissance dont l'absence le relègue au rang des êtres fantastiques, à l'aide de quels documents D. Cajetan a-t-il entrepris de le tirer, non de l'oubli, car, à mon sens, c'est du néant qu'il faut dire?

1° A l'aide d'une note écrite au XVI[e] siècle par une main inconnue sur un exemplaire du livre de l'*Imitation*, imprimé à Venise, par Sessa, en 1501, note que personne n'a vue avant Cajetan, c'est-à-dire pendant plus d'un siècle, note qui, sans autre preuve qu'elle-même, attribue à un certain J. Gersen, abbé de Verceil, le livre que l'éditeur donnait à J. Gerson, chancelier de Paris. Qui ne sent toute l'impuissance d'une pareille pièce pour changer l'état de la question et exercer dans le monde historique un pouvoir créateur?

2° A l'aide de manuscrits qui se présentent sous le nom de J. Gersen. Seize sont apportés en témoignage et constituent, suivant Cajetan, une série de preuves directes qui ne permettent plus de contester le triomphe de sa cause.

D'abord, répondent ses adversaires, de tous ces manuscrits, il n'en est pas un seul qui, de l'aveu de tous les savants, remonte au delà du XV[e] siècle. Ils n'apportent donc à son système qu'un appui sans base.

Puis, ces manuscrits qui portent le nom de J. Gersen, quel personnage ont-ils voulu désigner? Cette substitution de l'*e* à l'*o* dans la dernière syllabe d'un nom ne tiendrait-elle pas à une différence de prononciation de la part des copistes, et dans le Gersen des manuscrits ne faudrait-il pas voir le Gerson de l'histoire? Ce doute acquiert une grande vraisemblance quand ce n'est dans aucun le

titre d'abbé de Verceil, mais dans presque tous la qualité de chancelier de Paris qui suit le nom de Gersen; enfin il prend tous les caractères de la certitude quand, à Lyon même où Gerson venait de mourir, à Lyon où son nom était non-seulement connu, mais vénéré, une édition de son *Traité de la Méditation du cœur*, qu'on ne lui a jamais disputé, est imprimée avec cette même variante, sous le nom de Gersen, chancelier de Paris.

La preuve des manuscrits échappe donc aussi aux partisans de Gersen jusqu'à Cajetan.

Que s'est-il produit depuis qui permette de faire sortir Gersen du rang des êtres imaginaires? Rien que la tentative du président Grégory.

En juillet 1830, M. de Grégory acheta chez M. Techener, libraire à Paris, un manuscrit de l'*Imitation*, sans nom d'auteur et sans date. Par la combinaison d'un *Diarium* tout à fait étranger à ce manuscrit avec quelques notes d'une date incertaine que ce manuscrit offrait sur ses gardes, il entreprit de prouver que le manuscrit était du XIIIe siècle et qu'il ne pouvait avoir que Gersen pour auteur.

L'opinion raisonnée des savants, appuyée sur la nature des caractères et la forme des chiffres, n'eut pas de peine à renverser cet échafaudage, que personne ne sera tenté de relever.

Que faut-il donc voir dans le portrait au bas duquel les gersennistes ont placé le nom de Gersen? Rien qu'une enluminure qui se trouve dans la lettre initiale du manuscrit anonyme de la Cave, monastère au royaume de Naples. Il a plu à Cajetan, qui de saint Dominique et de saint Ignace avait fait des bénédictins, de transformer aussi cette enluminure en bénédictin et d'en faire l'auteur même du livre, sous le nom de Gersen.

La vérité historique ne semble donc pouvoir retenir Gersen qu'à l'état d'ombre; mais toute ombre, si vaine qu'elle soit, a cependant une valeur relative, car elle n'existe qu'à la condition de refléter une réalité. Où trouver cette réalité? C'est à répondre à cette question que sera consacré le chapitre suivant.



GERSON

Le 14 décembre 1363, dans une vallée des Ardennes, au hameau de Gerson, non loin de Rhétel, Arnoux Charlier et Élisabeth Chardenière donnèrent la vie, après Dieu, à un fils, premier né de douze enfants, dont devait s'embellir cette famille bénie. Cet enfant, le jour même de sa naissance, fut nommé sur les fonts de baptême du nom de Jean, auquel quinze ans plus tard la précocité de son mérite devait lui faire ajouter par la voix publique le surnom de Gerson.

Ses premières années, jusqu'à quatorze ans, s'écoulèrent au milieu des soins d'une pieuse famille et sous les paisibles arceaux d'un cloître voisin. Il reçut de cette double autorité du sang et du sacerdoce, des impulsions qui devinrent l'inflexible mobile de tous ses actes. Dans l'existence laborieuse de parents qu'inspirait une piété fervente, il puisa cette humble charité qui fut l'âme de sa conduite; et dans les éléments d'une éducation qui avait pour base les saintes Écritures, ce parfum biblique qui s'exhale de tous ses ouvrages. L'éclat de ses débuts fixa l'attention et lui fit



accorder une bourse au collége de Navarre, où nous le voyons poursuivre ses études classiques avec des succès que signalèrent les biographes du temps.

Après avoir pris successivement tous les grades littéraires et scientifiques sous la direction des plus illustres maîtres, il termina le cours des hautes études par les titres de docteur en Sorbonne et de chanoine de Paris en 1392.

Ainsi préparé, la Providence s'en empare pour le faire servir à sa gloire dans les positions les plus diverses.

Il paraît à Avignon, devant Clément V, afin d'y défendre, en compagnie de l'illustre Dailly, une cause chère à la piété, la cause de l'Immaculée Conception. Et le retentissement de son éloquence lui obtient, à son retour, la place de chancelier de l'Université, quoiqu'il n'eût alors que trente-deux ans. Il paraît, en cette qualité, à la cour de l'infortuné Charles VI, ou plutôt d'Isabeau de Bavière, afin d'y faire triompher, au milieu de tant d'exactions et de tant de hontes, la respectueuse mais libre plainte des peuples. Il paraît, comme député de la France, à Pise et à Constance dans l'assemblée des conciles, afin d'y soutenir l'intégrité méconnue de la saine morale et les intérêts sacrés de l'Église en péril.

La piété, la morale, la patrie, l'Église : voilà les constantes préoccupations de son âme. Toutes ces grandes et saintes choses trouvent en lui un défenseur si éloquent et si pur, que l'estime générale lui fait une place à part dans cette grande époque et lui accorde le titre de docteur très-chrétien.

Mais les prospérités de la terre, quoique chrétiennement portées, ne peuvent qu'ébaucher la beauté morale, et Dieu, qui veut perfectionner son serviteur, va le livrer désormais aux épreuves de la patience, qui seule a le pouvoir d'achever la vertu.

La condamnation de l'affreuse doctrine de Jean Petit, condamnation obtenue du concile par le zèle de Gerson, avait excité contre lui la haine du duc de Bourgogne. Aussi, averti des sinistres projets qui le menaçaient à son retour, il recule devant l'inutilité

du sacrifice, et pour épargner un crime à celui qui fut son ami, il se détermine à prendre la route de l'exil. Quel contraste! après avoir été l'âme des conciles, l'arbitre vénéré de tous les démêlés politiques et religieux de son temps, il n'aspire qu'à rentrer dans son obscurité originelle, et, le bâton de pèlerin à la main, traversant inconnu les contrées les plus isolées de la Germanie, il va cacher sa vie dans le couvent de Moelck, en Autriche. Puis, quand en septembre 1419 le danger disparaît, après que Jean sans Peur eut succombé à son tour, assassiné sur le pont de Montereau, il s'empresse de rentrer dans sa patrie; mais, toujours fidèle à sa maxime chérie : *Ama nesciri,* ce n'est pas vers la capitale, où il aurait trouvé honneurs et gloire, qu'il dirige ses pas, mais vers la ville de Lyon, vers son frère qui l'habitait comme prieur d'un couvent de célestins; il lui demande d'abriter dans l'obscurité de son cloître les jours de pèlerinage que Dieu lui compterait encore sur la terre.

Toutefois ces jours d'exil ou de solitude ne furent pas stériles pour le bien des âmes : les *Traités de la consolation intérieure* et de la *Consolation théologique*, le *Testament du pèlerin*, la *Probation des esprits* et plusieurs autres opuscules mystiques furent le fruit de cette seconde période de sa vie. Ouvrages remarquables à plus d'un titre, et parce qu'ils nous montrent dans Gerson transformé le pieux consolateur succédant à l'orateur sublime, et parce qu'ils sont comme les étincelles du feu intérieur dont brûlait son âme, ou comme les indices de ces *Quatre entretiens sur la manière de s'élever pratiquement à l'harmonieux accord avec Dieu; touchant la publication desquels Dieu seul sait ce qui se fera ou ne se fera pas.* (Réponse de Gerson au père de Bassand.)

L'activité de son âme puisait de nouvelles forces dans l'approche de l'éternité : après avoir écrit le traité le plus touchant sur la manière de conduire les enfants à Jésus-Christ, il voulut en donner l'exemple, et cet illustre et docte vieillard, devenu maître d'école, dirigea la première institution religieuse pour la classe

ouvrière. Puis un jour, le 11 juillet 1429, qu'il avait fait réciter à sa jeune famille avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire cette douce prière : « Mon Dieu, ayez pitié de l'âme de votre pauvre serviteur Gerson ! » on le trouva mort au pied de son crucifix, mort, dit saint François de Sales, dans un élan d'amour de Dieu !

Pour lui rendre ou pour lui conserver la gloire qu'ils soutiennent lui appartenir, ses partisans commencent par établir que l'*Imitation* est une œuvre du XV[e] siècle. Nul souvenir ou nul document certain qui la rappelle ne devance cette époque. Le concile de Constance, qui fit dresser une liste des ouvrages où la piété pourrait trouver les saines doctrines, n'eût pas manqué de la comprendre parmi ceux qu'il signalait aux fidèles, si déjà elle eût existé ; un livre d'une si haute valeur morale eût-il échappé à la connaissance, à l'estime d'une telle assemblée ?

Ils soutiennent, en second lieu, que tous les traits qui la caractérisent ne permettent pas d'y méconnaître une production de race éminemment française ; partout des expressions qui ne vont qu'à cette langue, des tournures qui n'appartiennent qu'à son génie, se révèlent à l'observation de quiconque sait apprécier l'esthétique des langues : vous n'y rencontrez ni la profondeur nébuleuse de l'esprit allemand, ni la luxuriante facilité des peuples méridionaux, mais cette lucidité de conception, cette sobriété sans sécheresse que revendique l'idiome français comme un de ses incontestables mérites.

Puis ils se demandent quel est, à cette époque, le personnage que les vicissitudes et la sainteté de sa vie ont mieux prédisposé que Gerson pour concevoir et exécuter une pareille œuvre.

Pour parler à tous avec cette confiance naturelle que respire l'*Imitation*, il fallait posséder l'autorité d'une pieuse et longue vie ; et Gerson comptait plus d'un demi-siècle quand le monde connut l'*Imitation* dans la forme complète où elle nous est parvenue.

Il fallait de rares lumières pour traverser avec calme et sécurité les questions les plus ardues de la mystique chrétienne, qui ont été,

avant comme après lui, l'écueil de tant d'autres; et l'estime de ses contemporains avait décerné à Gerson le titre de docteur très-chrétien.

Il fallait, pour arriver à cette profonde expérience des hommes et des choses, avoir été placé par la Providence en face des situations les plus diverses; il fallait, de plus, ne s'en être laissé ni vaincre, ni éblouir, pour pouvoir les juger; et les étranges vicissitudes de la vie de Gerson lui avaient fait éprouver les extrémités des choses humaines, et il en était sorti, non avec le dégoût d'un cœur trompé qui se déconcerte, mais avec le détachement d'une âme éclairée qui s'instruit.

Il fallait enfin pour auteur à cet ouvrage un prêtre : car le quatrième livre l'exige, et de plus aucun écho des épreuves de la famille ne s'y fait entendre; mais un prêtre qui touchât tout à la fois et au cloître et au monde : car il est évident que, si le souvenir de la règle claustrale apparaît dans quelques chapitres, c'est la préoccupation des devoirs généraux du chrétien qui en a dicté le plus grand nombre : *Si quelqu'un veut venir après moi...* C'est par un appel à tous que le livre s'annonce. Or, quelle vie plus en harmonie avec ces diverses exigences que celle de Gerson?

Ils ajoutent que toutes ces inductions intrinsèques s'éclairent et se fortifient par l'autorité des manuscrits dont les premiers, encore incomplets (en 1421), et les plus nombreux, portent son nom et semblent le suivre à la trace et se multiplier partout sous ses pas, comme pour attester leur auteur; par exemple, vingt et un ont été trouvés dans la seule abbaye de Moelck, où, dès la naissance de l'imprimerie, l'*Imitation* se répandit dans toute l'Europe sous le nom de Gerson; que ce nom se trouve au frontispice et à la fin de presque toutes les éditions antérieures à 1600, époque à laquelle une influence puissante, fondée sur des répulsions qui n'ont plus de raison d'être, vint introduire de nouveaux prétendants et diviser les convictions.

Ils terminent en rappelant que, pendant les XVe et XVIe siècles,

la tradition en faveur de Gerson avait pris une consistance si générale et si forte, que ces deux noms, *Imitation* et Gerson, marchaient inséparables tant en France qu'à l'étranger, ou plutôt n'en formaient plus qu'un ; car les mémoires du temps et les préfaces de plusieurs traducteurs sont là pour attester que, dans le langage de la piété, lire Gerson ne signifiait autre chose que lire l'*Imitation*.

Leur conclusion finale est que, de tous les concurrènts, Gerson est le seul qui réunisse le double avantage de répondre à toutes les convenances et de n'être repoussé par aucune impossibilité.





THOMAS A KEMPIS

Kempis est un petit village près d'Utrecht, dans le diocèse de Cologne : c'est là que naquit, en 1380, Thomas Hœmerlein, que l'histoire a dépouillé, comme Gerson, de son nom patronymique, pour ne lui conserver que celui du lieu de sa naissance, sous lequel seul il est aujourd'hui connu.

Né d'un père laboureur et d'une mère qui tenait école pour les petits enfants, il serait à jamais resté dans l'obscurité, s'il n'eût été recueilli par une pieuse dame qui lui fit apprendre la grammaire, le latin et le plain-chant, dans l'école publique de Deventer, sous la direction de Jean de Brême.

A l'âge de dix-neuf ans, il se retira au monastère des chanoines réguliers du mont de Sainte-Agnès, dont son frère était prieur; c'est dans ce pieux asile que s'écoulèrent les paisibles jours de sa longue carrière, qu'il prolongea jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

La vie du cloître est peu fertile en événements; aussi, dire que toutes ses excursions se bornèrent au trajet de l'église à sa cellule,



et de sa cellule à l'église; qu'il fut honoré de la prêtrise, au milieu de l'édification générale, en l'année 1413; qu'élevé aux diverses charges de son ordre, il en remplit tous les devoirs avec cette inclination chrétienne qui remplace la force du commandement par l'autorité de l'exemple, et se plaît à voiler le maître pour ne laisser voir que le père et le modèle, c'est révéler les points les plus saillants de son existence, c'est presque raconter sa vie. Pour achever de la faire connaître, il suffit des quelques détails qui vont suivre.

Tout le temps que lui laissait l'accomplissement de ses devoirs réguliers, il le consacrait à la transcription de manuscrits dont le produit servait à soutenir sa pauvre maison, qui vivait ainsi du fruit de ses travaux, comme elle s'animait du spectacle de ses vertus.

Parmi les nombreuses productions de ses efforts calligraphiques, on remarque surtout une Bible en quatre volumes in-folio, dont l'exécution dépensa quinze ans de sa vie sans épuiser sa patience. Il ne se borna pas à transcrire les ouvrages des autres; il composa aussi plusieurs petits traités, tels que le *Soliloque de l'âme*, la *Vallée des lys*, l'*Exhortation au progrès spirituel*, les *Conférences aux novices*, etc., etc., où respirent les plus suaves sentiments d'amour de Dieu et du prochain.

Un recueil manuscrit de 1441, écrit tout entier par lui, contient, avec d'autres ouvrages, le traité de l'*Imitation*. Ce recueil, comme les autres copies sorties de ses mains, est terminé par la formule : *Finitus et completus per manus fratris Thomæ à Kempis.*

Quoique la plupart des critiques n'aient pu consentir à voir dans cette formule autre chose que ce qu'elle signifiait partout ailleurs, c'est-à-dire l'attestation d'un copiste; quoique de la comparaison de ses ouvrages incontestés avec le livre de l'*Imitation* ressorte cette incontestable différence, que les uns nous montrent une intelligence impuissante à franchir la sphère étroite des faiblesses et des vertus du cloître, tandis que l'*Imitation* suppose un esprit dont la

haute portée n'a d'autres limites que les besoins sans bornes de l'humanité tout entière, cependant les droits d'A Kempis à l'honneur d'avoir produit l'*Imitation* ne sont pas restés sans d'assez nombreux défenseurs.

On fait remarquer que plusieurs manuscrits des plus anciens nous apparaissent avec son nom; mais on ne dit pas qu'aucun de ces manuscrits ne remonte au delà de 1441, date de celui que Thomas A Kempis signa comme copiste et qui devint le point de départ de l'opinion en litige qui le prit pour auteur.

On fait remarquer que la première édition qui fut imprimée de ce livre en fait l'attribution à Thomas A Kempis; mais on ne dit pas que, dans la seconde édition, qu'il donna trois ans après, l'imprimeur Zainer, loin de persévérer dans sa première opinion, remplaça le nom d'A Kempis par celui de Gerson.

On fait remarquer que Thomas A Kempis peut seul revendiquer en sa faveur un genre de preuves qui paraît décisif : c'est l'attribution qui lui est faite successivement de cet ouvrage, près de trente ans avant sa mort, par plusieurs de ses contemporains; mais on ne dit pas que ces contemporains appartenaient à son ordre, et qu'il n'est rien de plus naturel, mais en même temps de moins décisif, que, dans une lice déjà ouverte entre deux concurrents, ils se soient déclarés pour le parti qui favorisait leur gloire commune. D'ailleurs, si les supérieurs de l'ordre se taisaient en présence d'une attribution particulière que leur silence semblait accepter, comment n'élèvaient-ils pas la voix pour protester contre une prétention qui les dépouillait et qu'ils ne pouvaient ignorer? Ces deux silences, en apparence si opposés, ne trouveraient-ils pas leur explication, d'un côté, dans l'intérêt de l'ordre, qui ne permet pas de refuser; de l'autre, dans l'intérêt de la vérité, qui ne peut permettre de revendiquer?


GARDE
DE FRANCE



MICHEL DE MARILLAC

Michel de Marillac naquit à Paris, en 1563. La protection de Marie de Médicis, qui avait su apprécier son intelligente probité dans la gestion des intérêts du couvent des Carmélites qu'elle avait établies au faubourg Saint-Jacques, attira sur lui l'attention du cardinal de Richelieu, et il devint successivement intendant des finances en 1624, et garde des sceaux en 1626. A tous ces titres, l'histoire conservera son souvenir; mais ce qui le recommandera surtout à la mémoire de la postérité, c'est le mérite de sa traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*. On s'étonne maintenant qu'un travail de ce genre ait trouvé place parmi les soucis d'une si haute élévation; mais ce qui surprend la frivolité de notre âge paraissait fort naturel à un siècle qui ne s'étonnait pas de voir la récitation du bréviaire dans les pratiques journalières de Corneille et de Louis XIV.

D'ailleurs, pour entrer dans cette voie, Michel de Marillac avait reçu de sa famille de nobles leçons : s'il jetait un regard en arrière, il apercevait Charles de Marillac, son oncle, se distinguant par

son zèle pour la défense de la vérité religieuse, dans l'assemblée que Henri II avait convoquée à Fontainebleau; s'il regardait à ses côtés, il voyait Louise de Marillac, sa sœur, fondant avec saint Vincent de Paul, sous le nom de Mme Le Gras, l'institution de ces admirables filles, aujourd'hui si nombreuses, et qui chaque jour, en se multipliant, acquièrent de nouveaux droits au titre de Sœurs de Charité.

L'avertissement qui précède cette édition suffit pour faire connaître la partie bibliographique de la traduction de Marillac; mais, peut-être manquerait-on des éléments nécessaires pour la bien apprécier, si l'on ne faisait attention au temps où elle a paru : c'est celui où la langue française allait subir une complète transformation. Elle reste donc comme un dernier monument de notre vieil idiome, si original et tout à la fois si souple à se plier aux tournures et à reproduire jusqu'aux expressions des langues étrangères.

Si j'osais hasarder, dans un mot, le résumé de mon opinion sur Marillac comme traducteur, je serais tenté de l'appeler l'Amyot de l'*Imitation*.

La première édition fut le fruit des exercices de piété qu'il allait fréquemment suivre au couvent des Carmélites, où il s'était fait bâtir un appartement. Il était garde des sceaux quand, en 1626, il fit paraître la seconde, dont le texte a été reproduit dans cette édition. Le soin des deux qui suivirent consola les jours de sa captivité, quand, renversé du pouvoir, après une journée célèbre dans l'histoire, il fut, en 1630, renfermé par Richelieu dans le château de Caen, puis dans celui de Châteaudun, où il mourut en 1632. Après sa mort, les éditions se succédèrent rapidement jusqu'en 1652, que Rosweyde la soumit à des révisions qui lui ôtèrent sa physionomie particulière, et le goût du public s'en éloigna pour s'attacher à Cusson et à de Beuil, qui apportaient des traductions plus en harmonie avec les nouvelles allures du langage transformé.

L'ABBÉ H. DELAUNAY,

Chanoine de Meaux, Curé du diocèse de Paris.

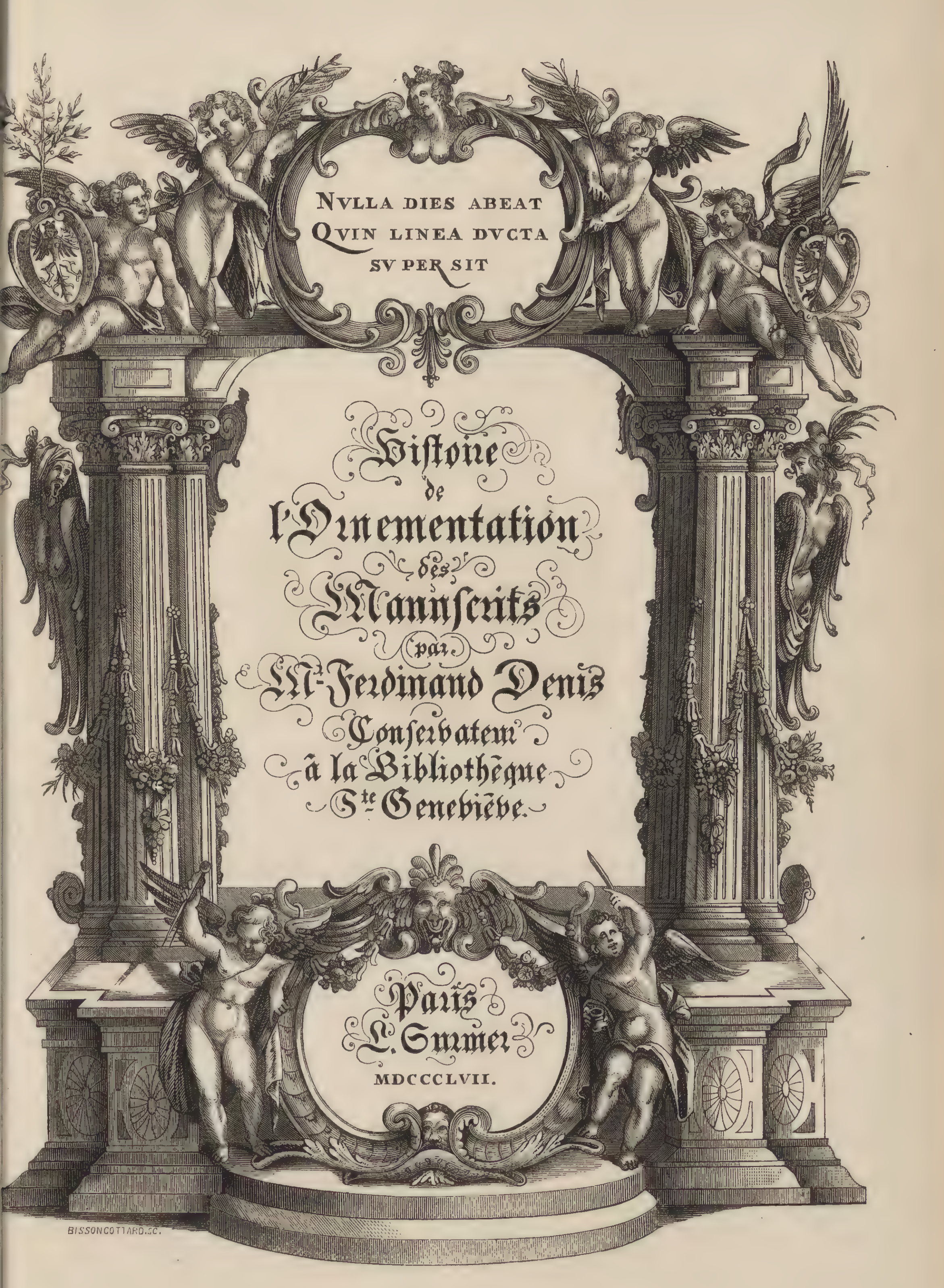
HISTOIRE

DE

L'ORNEMENTATION

DES MANUSCRITS


Louis Perrin, impr. à Lyon


NVLLA DIES ABEAT
QVIN LINEA DVCTA
SVPER SIT
Histoire
de
l'Ornementation
des
Manuscrits
par
Mr Ferdinand Denis
Conservateur
à la Bibliothèque
Ste Geneviève.
Paris
L. Curmer
MDCCCLVII.
BISSONCOTTARD.SC.



§ I.

UNE OPINION DU DANTE SUR L'ART FRANÇAIS. — ANTIQUITE DE LA PEINTURE DANS LES LIVRES. — L'ART CHEZ LES GRECS ET CHEZ LES ROMAINS. — BAS SIECLES.



'EST le génie le plus puiſſant qui ait éclairé le moyen-âge, c'eſt le Dante qui rappelle le premier l'amour de la France pour les beaux livres ornés de peintures, & c'eſt Paris, où le grand homme avait vécu dans ſon exil, que le poëte regarde comme la cité par excellence, dès qu'il s'agit de trouver des peintres habiles qui avaient ſans doute enſeigné ceux que ſon pays admirait :

Non ſe, tu Oderiſi
L'onor d'Agobbio e l'onor di quell' arte,
Ch' alluminare è chiamata in Pariſi.

La parole du poète, c'eſt ici l'opinion de ſon ſiècle; elle nous ſuffit. L'art en France, tel qu'il était pratiqué à partir du temps de Charlemagne juſqu'au XVIe ſiècle, eut de nombreux admirateurs, & créa des écoles aſſez célèbres pour qu'il demeurât ſans rival en Europe.

AIS eſſayons de faire comprendre par quels efforts habilement dirigés, par quelle ſérie d'études renouvelées des antiques traditions, par quelle protection non interrompue, due tantôt à des ſouverains, tantôt à des prélats, l'art de l'illuminateur proſpéra en France & dans les Flandres plus que dans les autres pays.

EE par les Grecs & connu des Romains, perdu pour ainſi dire durant les bas ſiècles, reconquis avec tout ſon éclat, grâce à l'impulſion que lui donna le puiſſant empereur, ami d'Alcuin, cet art charmant fleurit ſurtout au XVe ſiècle, & ne s'arrêta parmi nous dans ſes évolutions variées, qu'au ſiècle de Louis XIV.

Bien que monaſtique à ſon début & réſervé aux pieux recueillements du cloître, il reſta longtemps étranger aux couvents de la France. S'il laiſſa des traces dans le VIe ſiècle, il ne fut réellement cultivé qu'au VIIIe. Avant de ſe faire admirer, la France eut des maîtres & admira des modèles : on verra bientôt quelle fut la ſucceſſion des œuvres dont elle s'inſpira.

Confié durant l'antiquité à une matière en apparence des moins durables, ce genre de peinture remonte aux temps les plus anciens; il a même ſurvécu à ces empreintes dont l'art monétaire a perpétué les merveilles, & que l'on pouvait ſuppoſer avec raiſon devoir l'emporter en durée ſur tous les chefs-d'œuvre de la calligraphie; mais, ici, hâtons-nous de le dire, la nature du climat joue le rôle principal, & ſi l'on poſſède des rituels vieux de trois mille ans, où les ſymboles de la religion égyptienne ſont reproduits en couleurs d'une rare vivacité ſur

certains papyrus, ces peintures contemporaines des Pharaons n'ont exercé leur influence ſur l'art d'Occident que par un genre d'enſeignement dont il ne nous eſt plus poſſible de démêler la myſtérieuſe origine. (Voyez, pour ce genre de peinture, *un beau papyrus orné, repréſentant la déeſſe de l'or, reproduit par* M. Théodule Devéria, dans les *Mémoires des Antiquaires de France.*)

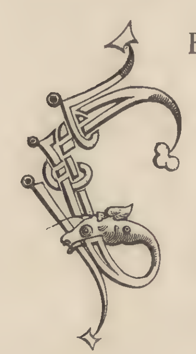
Aucun manuſcrit de l'extrême Orient, contemporain de ces rituels vénérables, ne nous eſt parvenu. Il en eſt de même à l'égard des anciens livres qui reproduiſent les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, &, en ſe rapprochant de notre âge, aucun des volumes carboniſés de Pompeïa, dont tout le monde connaît l'hiſtoire, & que la patience des ſavants napolitains eſſaie d'arracher à un complet anéantiſſement, n'a produit de veſtiges de peintures que l'eſthétique moderne pût mentionner pour ajouter une page à l'hiſtoire de l'art. Selon quelques écrivains cependant, Parrhaſius, dont le nom doit s'inſcrire à côté des plus grands noms de l'antiquité, pourrait ouvrir la liſte des peintres qui ornèrent de leurs chefs-d'œuvre le papyrus ou le parchemin.

Nous ſavons de ſcience plus certaine, que l'embelliſſement des livres par la calligraphie ornée & par la peinture, était en honneur à Rome.

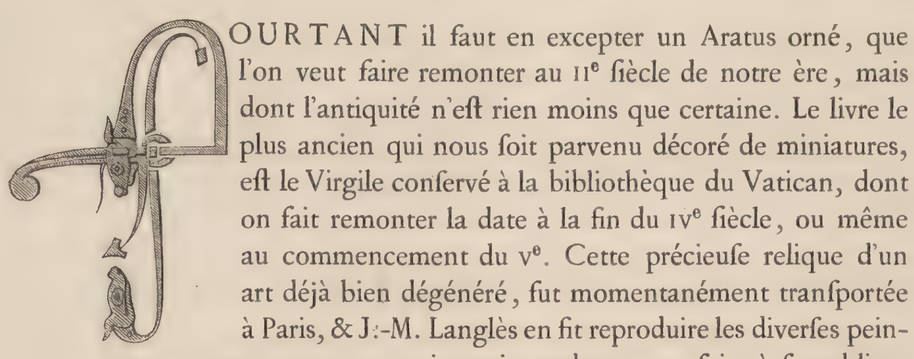
PLINE nous apprend que les *Hebdomades* de Varron (ſorte de biographie illuſtrée), qui renfermaient les vies des hommes les plus célèbres de l'antiquité romaine, n'offraient pas moins de 700 portraits. Ces effigies, plus ou moins fidèles, n'étaient pas le produit néanmoins d'un artiſte né à Rome; elles avaient été peintes par une femme qui, venue de la Grèce, s'était fixée en Italie. Lala était originaire de Cyzique, ville de l'Aſie mineure, dont le prytanée était réputé le plus magnifique de la Grèce, après celui d'Athènes; elle fit peut-être école à Rome, mais elle n'y vint pas étudier.

Quand Pomponius Atticus, dont le goût pour les arts eſt devenu proverbial, méditait de faire exécuter un livre analogue aux Hebdomades, & de le faire

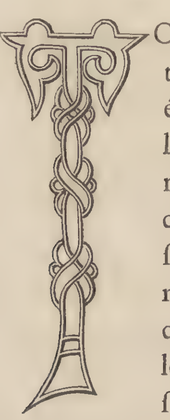
ſervir à la gloire de ſon pays, il vivait dit-on en Grèce, & ce dut être parmi les artiſtes grecs qu'il choiſit ceux auxquels il confia l'exécution de ſon projet.


E livre dû au patronage de Pomponius Atticus, nous reporte, de l'avis de certains archéologues, à l'année 32 avant J.-C. Choſe curieuſe, il faut voir peut-être dans ce volume de l'antiquité romaine le modèle de ces iconographies louangeuſes, qui occupèrent tant de graveurs au XVIe & au XVIIe ſiècle, & qui, en donnant les portraits d'un certain nombre d'hommes renommés à des titres différents, laiſſaient aux poètes, ſouvent les plus vulgaires, le ſoin de célébrer le ſavoir ou les vertus du perſonnage repréſenté.

On en a la certitude, les Romains ne s'en tinrent pas néanmoins à reproduire de ſimples portraits. Pluſieurs beaux livres, confiés par eux à des peintres ſpéciaux, étaient ornés de peintures hiſtoriques & de majuſcules du ſtyle le plus grandioſe. Le ſeul ouvrage qui puiſſe nous donner une idée de ces richeſſes de la calligraphie antique, eſt malheureuſement trop rapproché des temps barbares, pour qu'on puiſſe ſe faire, en ce genre, une opinion ſur ce qui exiſtait au ſiècle d'Auguſte.

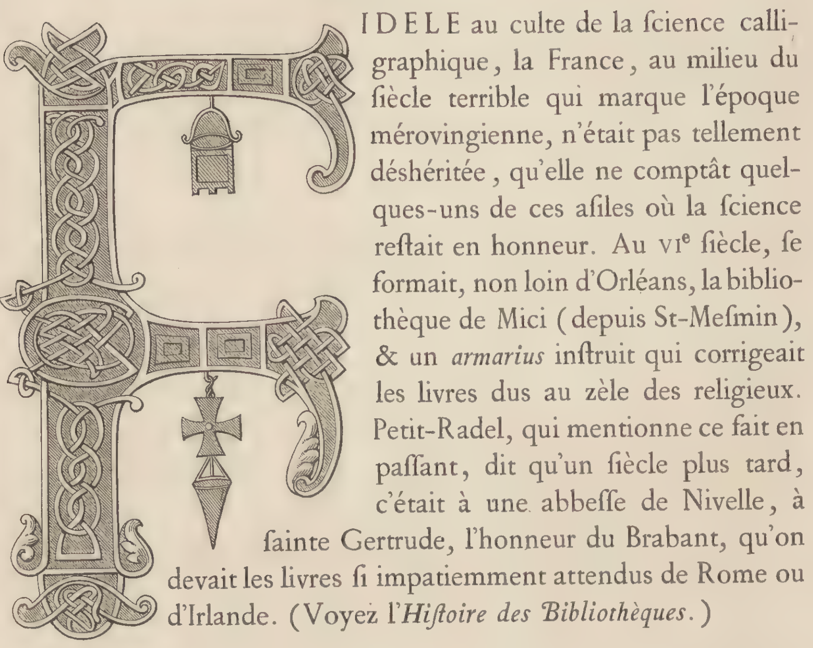

OURTANT il faut en excepter un Aratus orné, que l'on veut faire remonter au IIe ſiècle de notre ère, mais dont l'antiquité n'eſt rien moins que certaine. Le livre le plus ancien qui nous ſoit parvenu décoré de miniatures, eſt le Virgile conſervé à la bibliothèque du Vatican, dont on fait remonter la date à la fin du IVe ſiècle, ou même au commencement du Ve. Cette précieuſe relique d'un art déjà bien dégénéré, fut momentanément tranſportée à Paris, & J.-M. Langlès en fit reproduire les diverſes peintures par une gravure au trait, mais ne donna pas ſuite à ſa publication. Sans parler des gravures peu fidèles de Bottari, nous rappellerons qu'on trouve un fragment du livre original très ſincèrement reproduit dans la *Paléographie univerſelle*, dans *Le Moyen-âge & la Renaiſſance*, & dans l'*Eſſai ſur la calligraphie* de H. Langlois.

Quelque curieux que puiſſe nous paraître aujourd'hui le Virgile de la Vaticane, ce livre, en réalité, ne mérite guère de fixer l'attention pour l'hiſtoire de l'art : exécuté par un artiſte plus que médiocre, à une époque où le ſtyle romain s'était profondément altéré, il ne peut donner qu'une idée imparfaite de l'art de l'illuminateur, tel qu'il était pratiqué jadis à Rome, dans les beaux temps de la littérature. Virgile, traveſti de cette façon, n'offre plus à nos yeux qu'un art en complète décadence.

OUTEFOIS, l'époque à laquelle il fut exécuté, n'était nullement une époque où le zèle des copiſtes ſe fût éteint, & où les livres manquaſſent au zèle des religieux ; le P. Cahier a pu dire avec raiſon : « Les moines . . . . n'avaient pas attendu, pour s'adonner à l'étude & réunir des collections d'ouvrages, que la ſcience chaſſée de la ſociété cherchât ſon dernier abri dans l'enceinte des monaſtères. La règle de ſaint Pacôme (IIIe ſiècle) entre dans de curieux détails ſur la diſtribution des livres parmi les ſolitaires, ſur leur claſſement dans la bibliothèque, ſur le ſoin qu'on devait prendre des lecteurs, &c., &c., &, ce qui ſemble indiquer une quantité conſidérable de livres, il veut que deux religieux ſoient chargés de la bibliothèque. On ne le trouvera pas étrange, ſi l'on ſonge que chaque ſolitaire devait avoir ſon livre de lecture d'après la règle, & que les monaſtères de ſaint Pacôme étaient ordinairement formés de trente ou quarante maiſons habitées chacune par une quarantaine au moins de religieux. »

Durant ces bas ſiècles, le bibliothécaire prenait, en Occident, le nom d'*armarius*, & les copiſtes, qui d'ordinaire dépendaient de lui, recevaient le titre d'*antiquarii* ; on les déſignait par pluſieurs autres dénominations, on les appelait *cancellarii*, *ſcribæ*, *chartularii*, *librarii*, *notarii*, *archeographi*, *bibliatores*. S'ils appartenaient à une hiérarchie plus élevée, s'ils étaient attachés à des ſouverains, ou même à des princes, on les déſignait ſous les titres de *graphiarii*, *ſcribones*, *ſcribantes*, *ſcriptuarii*, & plus volontiers encore ſous celui de *capellani*.

Pour peu qu'elle fût conſidérable, chaque abbaye réſervait une vaſte ſalle, deſtinée aux *antiquarii* : c'était le *ſcriptorium*, lieu ſolitaire où, dans le plus grand ſilence, les ſcribes illuminateurs exécutaient leurs patients travaux.



IDELE au culte de la ſcience calligraphique, la France, au milieu du ſiècle terrible qui marque l'époque mérovingienne, n'était pas tellement déshéritée, qu'elle ne comptât quelques-uns de ces aſiles où la ſcience reſtait en honneur. Au VIe ſiècle, ſe formait, non loin d'Orléans, la bibliothèque de Mici (depuis St-Meſmin), & un *armarius* inſtruit qui corrigeait les livres dus au zèle des religieux. Petit-Radel, qui mentionne ce fait en paſſant, dit qu'un ſiècle plus tard, c'était à une abbeſſe de Nivelle, à ſainte Gertrude, l'honneur du Brabant, qu'on devait les livres ſi impatiemment attendus de Rome ou d'Irlande. (Voyez l'*Hiſtoire des Bibliothèques*.)

Parmi les *antiquarii* des bas ſiècles, il y avait certainement d'habiles calligraphes; il y avait même quelques illuminateurs. Si un abbé des premiers temps de la vie cénobitique, Petrus Acotantus, s'effrayait du luxe accordé à certains livres, & voyait dans cette complaiſance des *antiquaires* pour leur ouvrage un ſentiment de vaine gloire, « des hom-
« mes non moins auſtères, a dit le P. Cahier, ne partagèrent point
« la ſévérité des cenſeurs; ſaint Ephrem, cité par Mabillon, ajoute-
« t-il, loue au contraire les ſolitaires du IVe ſiècle, qui écrivaient en
« or ou en argent ſur des peaux teintes de pourpre, & ce luxe fut
« conſidéré plus tard comme de rigueur pour les copies de l'Ecriture
« ſainte & pour les livres deſtinés au ſervice de l'Egliſe.

§ II.

CALLIGRAPHES DE LA GRECE. — DIVISIONS ETABLIES PARMI EUX EN RAISON DE LEURS TRAVAUX. — ILLUMINATEURS DU BAS-EMPIRE. — ILS FORMENT DIVERSES ECOLES EN EUROPE.

IL fe forma à Byzance, dès l'époque de Théodofe-le-Grand, une claffe intelligente de calligraphes illuminateurs, foumife à de férieufes études, & deftinée non-feulement à multiplier les livres d'une manière correcte, mais à les orner. De favants évêques, des miniftres, quelquefois les chefs de l'état, ne dédaignèrent pas de partager leurs travaux.

Durant cette première période, nulle divifion bien pofitive, nulle différence abfolue, n'exifte entre celui qui tranfcrit le livre fcientifique ou le livre faint & celui qui l'orne d'images. Le degré d'habileté dont on fait preuve, conftitue feul la différence que l'opinion établit dans une claffe plus nombreufe qu'on ne le croit d'ordinaire. Le fcribe habile & le miniaturifte font défignés fous le nom de calligraphes, & ils confondent leurs attributions, qui plus tard feront bien diftinctes. Durant les fiècles fuivants, & furtout pendant le moyen-âge, ils prendront, en occident, tour à tour les titres d'*illuminateurs*, d'*exemplateurs*, de *rubricateurs*, de *peintres de plate peinture*, *d'enlumineurs* & plus tard de *miniaturiftes;* mais à l'égard de ce qui fe paffa dans l'école byzantine, & pour éviter toute confufion, nous rapprocherons deux paffages de Séroux d'Agincourt, qui, pour la Grèce, nous paraiffent établir d'une manière

parfaitement nette les attributions de ces divers artiſtes & les diviſions qui ſe formèrent ultérieurement entre eux dans leurs diverſes aſſociations.



PRES avoir reconnu avec Montfaucon, que l'on donna d'abord aux artiſtes qui faiſaient profeſſion d'écrire les manuſcrits le nom de Γραμματεύς, qui ſignifie écrivain, enſuite celui de Καλλιγραφός, *qui écrit bien* ou qui *écrit élégamment*, après avoir admis avec lui que le mot Γραφεύς ſignifie auſſi peintre, & en avoir conclu que les premiers calligraphes s'occupaient à la fois de la tranſcription des livres & de leur ornementation, il affirme que vers le IXe & le Xe ſiècle, ces ſcribes habiles formaient quatre grandes claſſes :

« 1° C'étaient de ſimples écrivains, lorſque leur talent ſe bornait à tracer en caractères bien liſibles ou à écrire correctement, ſoit en copiant, ſoit ſous la dictée ;

« 2° Quand ils ſavaient orner leur écriture avec de grandes lettres de formes élégantes & recherchées, puis coloriées & rehauſſées d'or & d'argent, ils prenaient le titre de *calligraphes* ou même de *chryſographes ;*

« 3° Lorſque à ces talents, qui les rapprochaient déjà de celui du peintre, ils joignaient celui de deſſiner, de colorier même, ſinon des ſujets hiſtoriques, du moins quelques figures, le plus ſouvent d'oiſeaux, d'animaux ou d'arabeſques, leur ſalaire ſuivait l'importance de leur travail & était beaucoup plus conſidérable ;

« 4° Enfin, quand peintres & écrivains tout à la fois, ils réuniſſaient à une belle écriture des inventions, des compoſitions pittoreſques, ils étaient rangés dans la première claſſe des calligraphes ; cependant, dans cette partie de la calligraphie, ils avaient toujours au-deſſus d'eux certains peintres de profeſſion qui parfois étaient employés à exécuter des tableaux relatifs au texte. »

Au Ve ſiècle, un concile avait ordonné l'étude de la calligraphie aux moines, &, par cela ſeul, il avait imprimé aux diverſes branches de cet art une dignité vraiment religieuſe. Après le XIIIe ſiècle, il n'en fut pas

ainſi : les preſcriptions furent miſes en oubli, & c'eſt bien à partir de cette époque qu'on voit le ſcribe ſe ſéparer de l'illuminateur ; c'eſt alors qu'on remarque dans les manuſcrits des blancs nombreux réſervés au peintre. On ne doit donc confondre ſous le titre de calligraphes, que les ſcribes illuminateurs de la première période. (Voyez l'*Hiſtoire de l'art par les Monuments.*)

A cette époque mémorable où la foi nouvelle entreprend de parler ſans relâche au néophyte chancelant, durant les ſiècles où les évêques ſentent qu'il faut avant tout formuler le dogme, au temps en un mot où les livres religieux manquent même aux beſoins du culte, un empereur d'Orient ſe fait honneur du titre de calligraphe : on voit, au début du ve ſiècle, Théodoſe-le-Jeune ſe vouer par moments à la peinture des manuſcrits.



ET l'on ne l'a pas aſſez remarqué, c'eſt alors que les plus grands noms s'aſſocient à l'art qui reçoit de ſi hauts encouragements, c'eſt alors que l'on voit les hommes les plus éminents chercher dans l'art charmant du calligraphe une ſûre diſtraction aux maux terribles qui ſuivent l'invaſion des Barbares. En ce temps, les diſſenſions ſanglantes qui ſe renouvellent dans Rome ou dans Byzance , jettent au fond d'un cloître ceux qui s'étaient aſſis près du trône. Les révolutions font plus encore, elles précipitent dans la miſère celui-là même qui s'eſt vu à la tête de l'état. Vers 717, Théodoſe l'Adramitain, devenu prêtre à Ephèſe, trouvait quelque conſolation à ſes malheurs dans l'exercice de la calligraphie. Bède avait encore vu quelques peintures de Caſſiodore, dont il ne parle pas ſans admiration, & Boëce, ce philoſophe illuſtre, dont la doctrine domine tout le moyen-âge, Boëce peignait, dit-on, des manuſcrits dont on nous vante la beauté.

On peut encore faire remonter à cette période de l'art byzantin pluſieurs miniatures exécutées en dehors de la calligraphie religieuſe. Séroux d'Agincourt nous donne la reproduction imparfaite de quelques

peintures, dans lesquelles l'artiste s'est exercé sur un sujet profane : elles remontent au VIe siècle ; elles proviennent d'un débris de l'Iliade, copié vers cette époque, & ces précieux vestiges de l'art grec abâtardi, ont été reproduits par la gravure en 1819, grâce aux soins du fameux Angelo Maï.

Durant la même époque, une princesse admirée à Byzance exécute les planches d'un Dioscoride venu jusqu'à nous. Cette grande dame, naturaliste & peintre à la fois, s'appelait Julienne, & était l'arrière-petite-fille d'un empereur qui s'honorait du titre de calligraphe : nous avons déjà nommé Theodose-le-Jeune. (Voyez l'*Histoire de l'art par les Monuments*, t. II, p. 42, peint. pl. 26.)

Le peintre calligraphe le plus renommé en Orient à cette époque, ne vivait pas en Grèce, mais peut-être y avait étudié. C'était un pieux cénobite retiré au monastère de St-Jean en Mésopotamie ; il s'appelait Rabula, & exécuta, vers l'année 586, une série de miniatures puisées dans l'Ecriture sainte, & qui sont, dit-on, empreintes d'un caractère charmant.

Ces livres, & bien d'autres dont nous pourrions multiplier les titres, devinrent, sans doute, une source d'étude, mais les œuvres de calligraphie que l'on exécuta à leur imitation, furent bientôt livrées aux flammes lorsqu'on ne les lacéra point impitoyablement.



§ III.

LES ICONOCLASTES. — DESTRUCTION DES MANUSCRITS A MINIATURES. — MARTYRE DE QUELQUES ILLUMINATEURS. — FIN DE LA PERSECUTION DES EMPEREURS CONTRE LES IMAGES.

L'ART de l'illuminateur n'eut pas d'ennemis plus persévérants, plus implacables, que les iconoclastes. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ces fanatiques des bas siècles, qui brisaient toute image de Dieu & des Saints, par respect même pour la divinité. Cette secte aveugle commença ses ravages au VIe siècle, & les continua pendant deux cents ans. On se ferait néanmoins une fausse idée du genre de fanatisme qui l'animait, si l'on supposait que sa fureur se portât sur toute espèce de sujets. Plus les iconoclastes multipliaient leurs efforts contre les peintres & les statuaires qui cultivaient l'art sacré, plus on voyait se reproduire les images étrangères au culte. Sous Léon l'Isaurien, sous Constantin Copronyme, son fils, sous Léon IV, qui avait pour père ce dernier empereur, le luxe byzantin n'avait rien abandonné de ses magnificences. Ce Léon l'Isaurien, que nous venons de nommer, & dont la sanglante histoire rappelle tant de haine & tant de supplices, Léon voyait sa propre image honorée dans son palais; des milliers d'autres statues ornaient les péristyles de ses somptueuses habitations; sous son règne, les portes triomphales de Byzance n'avaient point voilé la multitude de leurs bas-reliefs, & la statue d'or de Constantin étincelait encore au-dessus de la cité sur sa colonne de porphyre. Mais si ces derniers faits, longtemps débattus, sont acquis désormais à l'histoire de l'art, il est bien avéré aussi que nulle image reproduisant une effigie sainte ne fut épargnée.

Rien en ce genre n'échappa à l'efprit de vertige qui s'était emparé des iconoclaftes; il paraît prouvé que cet empereur, dont le nom fignale, après tout, une époque de deftruction, anéantit peut-être un plus grand nombre de monuments qu'Alaric & que Recimer; fa haine devint furtout fatale aux livres, & divers hiftoriens font monter à plus de cinquante mille le nombre des volumes qui furent brûlés fous fon règne, en un jour. Vers le milieu du VIIIe fiècle, quand fon zèle impie fe fut épuifé contre les ftatues confacrées au culte, il fongea à détruire les fomptueux manufcrits que renfermait la bibliothèque de Byzance, & tous ceux qui portaient veftige de l'art chrétien furent livrés sans pitié aux flammes.

Des peintures magnifiques, derniers reflets de l'art antique qui s'éteignait, difparurent alors pour toujours; mais, fi le récit des hiftoriens n'eft pas exagéré, ces fcènes déplorables ne furent pas ce qu'il y eut de plus affreux durant cette période de fauvage perfécution : ceux qui avaient confacré leurs veilles à la multiplication des livres ornés d'images, furent condamnés à brûler comme eux. Par un raffinement de barbarie bien digne d'un fiècle impitoyable, ces malheureux furent enfermés dans l'édifice où ils s'étaient retirés, & qu'on venait de livrer aux flammes; ils périrent étouffés fur des monceaux de manufcrits.

En ces temps de prompte exécution & de caprices irréfléchis, quand le feu n'atteignait pas l'œuvre, prefque toujours il atteignait l'artifte, & fi on lui laiffait l'exiftence, c'était pour le condamner à l'éternel regret de pourfuivre une vie inutile. Michel Rhangabé venait de rétablir le culte des images, que Léon l'Arménien devait de nouveau profcrire, lorfque, en 829, le fils de Michel-le-Bègue fut élevé à l'empire. Théophile hérita de l'antique haine des iconoclaftes qui l'avaient précédé fur le trône. Il y avait fous fon règne un peintre illuminateur dont les œuvres étaient célèbres, & qui favait donner à fes images cette majefté auftère qu'on remarque chez les vieux byzantins; l'empereur le fit faifir, un fer brûlant ftygmatifa fes mains & les rendit pour longtemps incapables de peindre les attributs de la divinité. Le moine Lazarus devint martyr de fon art comme d'autres l'étaient de leur religion.

Et cependant, après cent dix-neuf ans de perfécution, le génie des peintres byzantins fe réveilla; les veftiges de l'art antique, plus refpectés que ceux de l'art chrétien, furent étudiés avec ardeur & reproduits avec un caractère intelligent, qu'atteftent aujourd'hui encore quelques beaux

livres venus de Conſtantinople & conſervés à la Bibliothèque impériale de Paris. (Voyez, entre autres, *les Homélies de S. Grégoire de Nazianze.*) Sous Léon, ſurnommé le Sage, qu'il ſerait plus juſte de nommer le Savant, les livres ſe multiplièrent; les mauvais jours qu'on avait traverſés imprimèrent peut-être aux œuvres des calligraphes illuminateurs un caractère plus auſtère, j'allais dire plus chrétien, que par le paſſé. Sans abandonner l'allégorie antique, l'art nouveau ſe révéla. Selon toute probabilité, ce fut durant la ſeconde moitié du IXe ſiècle que s'opéra cette révolution; diſons plus, ce fut durant cette période d'agitation politique que l'art byzantin ſe répandit en Europe. Nous ne voulons pas dire cependant qu'il effaçât alors l'influence de l'art plus ſimple & plus auſtère, tel qu'il ſe développait dans les régions occidentales, & tel que le pratiquaient les diſciples des Gottſchalck & des Alcuin.

Loin de partager les principes religieux qui avaient animé les iconoclaſtes contre les repréſentations de la divinité, le protecteur des arts en Occident, Charlemagne, réſerva toujours une partie du ſanctuaire, pour que les artiſtes, encouragés ſous ſon règne, puſſent l'orner d'images ſaintes.

Il y eut cependant ſur ce point quelques lois reſtrictives : le chœur ſeul des égliſes édifiées alors fut orné de peintures; les ornements que multipliait avec une ſage réſerve l'architecte, furent dorés dans cette partie du temple ſeulement; les autres portions d'un monument conſacré au culte préſentaient dans leur nudité un aſpect infiniment plus ſévère, qu'elles perdirent vingt ans plus tard ſous les ſucceſſeurs de Charlemagne.

Il ſemblait, par ces reſtrictions, que la penſée du grand empereur n'eût pas encore manifeſté toute ſon indépendance, & qu'elle n'oſât proteſter d'une manière abſolue contre l'héréſie qui venait d'enſanglanter une partie du monde. Comme nous le verrons bientôt, il n'en fut pas ainſi à l'égard des livres, & toutes les magnificences de la calligraphie leur furent prodiguées ſans réſerve. Mais pour orner les ſplendides volumes qu'il devait conſacrer au culte, Charlemagne eut recours aux monaſtères d'York, de St-Alban, de Lincoln, de Lindisfarne, où l'art ſacerdotal était pratiqué dans ſa pureté primitive : il tenait ſes enſeignements de ces grands couvents d'Hibernie, où depuis trois ſiècles la ſcience de Byzance s'était réfugiée.

§ IV.

PEINTRES ET CALLIGRAPHES DE L'ANGLETERRE ET DE L'IRLANDE. — SAINT AUSTIN. — LIVRES ORNES APPORTES DIRECTEMENT DE BYZANCE. — THEODORE DE TARSE.



ANT que durèrent les bas ſiècles, lorſque l'on voulait retrouver les pures traditions de la ſcience, telles qu'elles étaient conſervées par la Grèce ou par Rome, lorſque l'on voulait même s'initier aux queſtions de haute philoſophie qui agitaient naguère le monde antique, c'était, au VIIe ſiècle, à quelques rares monaſtères de l'Angleterre ou de l'Irlande qu'il fallait aller les demander; &, en effet, l'Hibernie proprement dite, par cela même qu'elle s'était trouvée davantage à l'abri de l'invaſion des peuples barbares, avait offert un aſile aux arts. La fleur délicate de la civiliſation (pour nous ſervir de l'expreſſion d'un maître), s'était épanouie à l'abri de ſes cloîtres, & l'on y avait

conſervé, en les modifiant, des ſouvenirs précieux qui s'éteignaient ſur le continent, & qui ne tardèrent pas à produire en calligraphie quelques œuvres aſſez indépendantes de l'art byzantin dans leur imitation, pour qu'elles aient formé dès le VIIIe ſiècle une école influente qui ne tarda pas, grâce aux efforts d'Alcuin, à répandre ſon goût & ſes principes dans les monaſtères de la France.

Pluſieurs cauſes ſe réunirent pour amener d'abord en Angleterre cette manifeſtation d'un ſyſtème calligraphique, à la fois original & imitateur, que l'on remarque ſurtout au ſiècle d'Ethelbert & d'Offa. Il faut faire remonter à ſaint Auſtin (Auguſtin) les premiers enſeignements qui déterminèrent en divers couvents d'Angleterre & d'Irlande, un goût ſi prononcé pour la calligraphie ornée. En 596, quand ce prélat miſſionnaire fut nommé au ſiége de Cantorbéry par Grégoire-le-Grand, il apporta avec lui une règle de ſaint Benoît & de nombreux ouvrages deſtinés à répandre la liturgie romaine; ces livres ſervirent de modèles aux peuples que Rome prétendait inſtruire. Saint Auguſtin trouva, dit-on, dans les couvents de l'Irlande, une grande réſiſtance à accepter la diſcipline nouvelle qu'on voulait leur impoſer; ils s'y ſoumirent néanmoins, & ayant reçu enfin les livres que répandait l'apôtre de l'Angleterre, ils en modifièrent la forme, ſelon leur goût original, en les acceptant.

De même que l'écriture qui prévalut alors en Angleterre & en Irlande, conſerva toujours ſon type roman, bien qu'on l'ait déſignée ſous le nom de ſaxonne, de même, les peintures ſacrées reproduiſirent, avec un caractère qui leur était propre, les formes de l'art accepté à Rome.

Plus tard, un événement dont on n'a peut-être pas ſuffiſamment apprécié l'influence, mit bientôt les calligraphes des monaſtères anglais à même de développer les rudiments imparfaits de l'art, tels qu'ils leur avaient été enſeignés par les diſciples de ſaint Auguſtin. Un jour, c'était bien avant le ſiècle régénérateur d'Alfred, on vit arriver à Cantorbéry un ſaint archevêque qui apportait à la l'Angleterre & à l'Irlande toute la ſcience religieuſe de Byzance, & qui allait ſtimuler d'une ardeur nouvelle le zèle des moines ſtudieux : c'était le vénérable Théodore de Tarſe, qui venait d'être élevé à la dignité d'archevêque dans ces régions lointaines, & dont la ſcience était célèbre dans toute la Grèce.

Théodore de Tarſe, c'eſt un fait atteſté, avait apporté avec lui une multitude de livres grecs & latins; ces divers ouvrages avaient été ornés à Byzance de tout le luxe de la calligraphie, & ils ſervirent dès-lors de modèles. Le ſaint archevêque ne viſita pas ſeulement ſon diocèſe en y encourageant le goût des arts; il parcourut, dit-on, avec ſollicitude tous les pays voiſins, & fit de nombreuſes ſtations dans ces couvents de l'Irlande où la ſcience était en honneur. Il dut y animer encore de ſes conſeils éclairés le goût des lettres & des arts, qu'on n'avait point ceſſé d'y cultiver depuis le début du IVe ſiècle. Ne ſoyons donc plus ſurpris de la pureté du ſtyle byzantin qu'on remarque dans les miniatures dont ſaint Dunſtan orna pluſieurs beaux livres, deux ſiècles plus tard. Ne nous étonnons pas, en nous rapprochant de l'époque où vivait Théodore de Tarſe, de voir Alcuin enſeigner à la cour de Charlemagne l'art de la calligraphie, & dans tous les couvents de la France, répandre, ainſi que dans ceux de l'Allemagne, des préceptes qui ne tarderont pas à fructifier.



UTRE ſaint Auguſtin, l'Angleterre nommait à cette époque parmi ſes illuminateurs primitifs, ce ſaint Columban de Luxeuil dont la renommée ſe lie à tant de pieuſes légendes, & que l'on confondit ſi ſouvent avec ſaint Columban d'Iona, irlandais comme lui.

Cet art de l'Hibernie & de l'Angleterre eſt repréſenté en cet Ouvrage, pages 6 & 8, par des majuſcules du ſtyle le plus gracieux, remontant au VIe & au VIIe ſiècle. La première eſt tirée de la Bible Cottonienne, conſervée au British Muſeum; la ſeconde appartient à un Pſautier anglo-ſaxon de Rouen. Le même dépôt nous a fourni d'autres lettres appartenant à l'art anglo-ſaxon du VIIIe ſiècle, & par conſéquent contemporain d'Alcuin.

Finiſſons ces indications en ſignalant à ceux qu'intéreſſe cet art rudimentaire, d'où procède cependant l'école françaiſe, les beaux ſpécimens donnés par M. le comte A. de Baſtard & puiſés dans les magnifiques Evangiles poſſédés par St-Willibrod. De ſon côté, M. Sylveſtre,

dans ſa *Paléographie univerſelle*, en a reproduit pluſieurs; tel eſt, entre autres, ce fragment du VIIe ſiècle, tiré d'un Evangéliaire anglo-ſaxon, puis ces Décrétales des papes, qui remontent à la même époque.

C'eſt la bibliothèque du Corpus Chriſti, à Cambridge, qui eſt dépoſitaire des Evangiles de ſaint Auſtin. Les Evangiles peints, conſervés dans l'égliſe de Lichtfield, faiſaient partie de la bibliothèque Cottonienne.

La *Vie de ſaint Paul Hermite*, conſervée au collége du Corpus Chriſti, à Cambridge, offre encore un modèle du deſſin & des lettres ornées, telles qu'on les entendait au VIIIe ſiècle.

Tous ces beaux livres, dont nous pourrions encore augmenter la liſte, ſont empreints du ſtyle byzantin; on a dit cependant avec beaucoup de juſteſſe, à propos de ceux qui ont leur origine dans les couvents de l'ancienne Hibernie:

« L'école d'enluminure irlandaiſe exige une claſſification à part; elle a un ſtyle qui lui eſt particulier, & qui, ſans doute, eſt originairement emprunté des Latins, mais caractériſé par un deſſin & une exécution que l'on ne rencontre pas dans les manuſcrits d'autres nations; la preuve la plus convaincante de l'ingénuité de cette école, peut ſe puiſer dans le célèbre livre de Durham ou Evangile de ſaint Cuthbert. » (Voyez le P. Cahier, dans les *Annales de Philoſophie chrétienne.*)



§ V.

MANUSCRITS DE L'EPOQUE CARLOVINGIENNE. — CHARLEMAGNE. — ECOLE D'ILLUMINATEURS FONDEE EN FRANCE PAR ALCUIN. — TRADITION QUI LA PLACE DANS LE PALAIS DES THERMES. — ILLUMINATIONS CELEBRES DU VIIIe ET DU IXe SIECLES.



EAUCOUP d'illuminateurs habiles, formés ſur les modèles les plus purs du ſtyle byzantin, honoraient, par leurs travaux, les grands monaſtères de Canterbury, que l'on déſignait encore ſous ſon vieux nom ſaxon de Kent-Wara-Bryg, & les beaux couvents de Bangor ou de Lindisfarne, lorſque la France ne comptait guère encore de calligraphes dignes de ce nom.

Il n'en fut pas ainſi lorſque, vers l'année 781, Charlemagne ayant rencontré à Parme un religieux de la ville d'York, déjà célèbre ſur le continent par ſa ſcience, il l'eut engagé à quitter l'Angleterre pour ſe fixer près de lui, & lui eut donné pour attributions, non-ſeulement le ſoin de diriger l'éducation de ſes fils, mais celui de répandre dans ſa cour le goût des lettres. Alcuin poſſédait toute la ſcience de ſon époque; comme Auguſtin & comme Théodore de Tarſe, il ſe montrait habile dans l'art de reproduire les manuſcrits & de les orner. C'était un calligraphe de premier ordre, comme on l'entendait dans l'ancienne acception de ce mot; il ne s'était pas formé ſeulement à cet art dans les couvents de l'Angleterre : il avait déjà pu étudier la peinture des livres grecs en Italie. Iſſu d'une ancienne famille anglo-ſaxonne, il avait accompagné dès ſes jeunes années l'archevêque d'York, Egbert, qui ſe rendait à Rome, &, dès l'année 766, il avait pour miſſion d'a-

cheter dans cette ville les beaux livres qu'il y pourrait raſſembler ; chargé de la direction de la grande école d'Angleterre juſqu'en 780, il avait eu le temps de ſe préparer, en dehors de ſes autres études, aux minutieuſes recherches exigées par un art qui marchait de front alors dans l'eſtime des clercs avec les arts les plus relevés. Si l'on s'en rapporte à un bibliographe célèbre, préciſément au moment où Charlemagne tentait d'attacher le moine anglais à ſon palais impérial, Alcuin écrivait, pour le magnanime empereur, ces Heures célèbres qui furent commencées en 781.

BIEN que l'on ait établi en principe l'inhabileté que montrait le grand empereur dès qu'il s'agiſſait de tracer les caractères de l'écriture, & en admettant même (ce qui reſte douteux) qu'il ignorât la pratique d'un art dont il comprenait ſi bien la valeur, il n'y avait qu'un bien petit nombre d'hommes à ſon époque dont le goût ſe trompât ſi peu que le ſien, dès qu'il s'agiſſait d'apprécier les fineſſes les plus délicates de la calligraphie : tous les monuments qu'on peut ſuppoſer lui avoir été conſacrés, ou qui ont fait partie des rares volumes conſervés dans ſes bibliothèques, ſont encore là pour l'atteſter ; & l'un de ſes contemporains n'héſite pas à le déclarer habile à reconnaître la bonne exécution des livres : *peritus in arte librorum.*

Bientôt Alcuin, qui occupait, depuis pluſieurs années, un poſte éminent à la cour de l'empereur, donna aux études une impulſion qui changea la face du monde intellectuel dans tout l'Occident. « Ce fut en 788, a dit le ſavant éditeur d'Eginhard, que Charlemagne publia la célèbre conſtitution de laquelle date la renaiſſance des lettres au moyen-âge, & le rétabliſſement de l'inſtruction publique dans les Gaules & la Germanie. On peut croire que déjà il avait donné l'exemple, & que l'école palatine, dont Alcuin fut le premier directeur, exiſtait alors depuis pluſieurs années. » (A. Teulet. *Notice ſur Eginhard & ſur ſes ouvrages.*)

Mais dès qu'il ſe vit à la tête de l'enſeignement, Alcuin ſentit la néceſſité de multiplier les livres. C'était par la tranſcription des traités ſcientifiques & des ouvrages religieux, ſi rares alors en France, qu'il

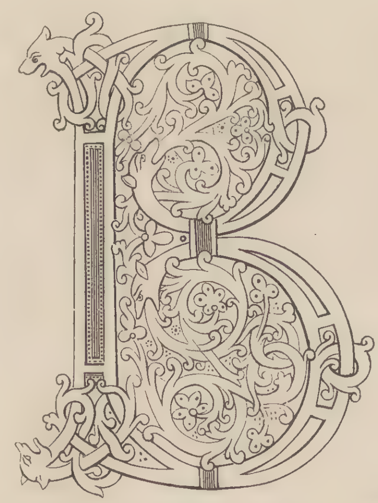
fallait néceſſairement débuter. Pour ſervir le noble projet de Charlemagne, des écoles de calligraphie furent donc établies régulièrement dans l'empire, à partir du VIIIe ſiècle. Outre celle d'Aix-la-Chapelle, qu'on vient de ſignaler, il y eut un peu plus tard & dans le IXe ſiècle, ainſi que le prouve M. le comte A. de Baſtard, les écoles très diſtinctes de Tours, de Metz, de Reims & de St-Gall; dans notre opinion, il y en eut une à Paris. Tout nous fait ſuppoſer que cette école de ſcribes miniaturiſtes avait ſon ſiége dans le palais des Thermes, dont Charlemagne fit ſa demeure, & qu'Alcuin vint habiter avec lui.



N archéologue dont la mémoire eſt chère à la France, M. du Sommerard, s'eſt plu à faire quelques recherches ſur ce point d'hiſtoire locale, & il ne doute pas que les voûtes de l'antique palais n'aient abrité les diſciples aimés auxquels Alcuin enſeignait l'art charmant qui le délaſſait de ſes autres travaux. La réſidence que fit aux Thermes le ſavant religieux anglais, eſt atteſtée par Eginhard, & l'on ſuppoſe que les jeunes princeſſes, iſſues du ſang impérial, y copiaient ſous ſa direction des manuſcrits. Sans mettre en doute un moment l'habileté reconnue d'Alcuin comme calligraphe, ſans tenter d'amoindrir celle que l'on reconnaiſſait à ſes contemporains Gottſchalck & Modeſtus, il eſt bien certain que l'école dont ils purent être les chefs ne fut pas créée dans les Gaules uniquement ſous leur influence; l'art du calligraphe, plus ſplendide à Conſtantinople, plus varié dans ſes productions à York ou bien à Lindisfarne, n'avait nullement ceſſé de multiplier les beaux livres durant les ſiècles antérieurs. Pour ſe convaincre de ce que nous diſons, il ſuffit d'examiner quelques pages du *Bréviaire d'Alaric*, connu auſſi ſous le nom de *Bréviaire d'Anien*, & qui, remontant au VIe ſiècle, n'eſt autre choſe qu'un abrégé du code Théodoſien; il ſuffit encore de parcourir certains manuſcrits de Grégoire de Tours, écrits durant la même période, ou de conſulter le Pſautier latin que l'on conſervait à l'abbaye de St-Germain, & dont le bel ouvrage de M. Sylveſtre a reproduit un ſpecimen. Il ne faut pas oublier non plus que lorſque ſaint Céſaire fondait un couvent de femmes à Arles, il preſcrivait, comme l'une des premières règles impoſées à ces religieuſes, l'obligation de conſa-

crer chaque jour pluſieurs heures à la reproduction des livres légués par l'antiquité au VIe ſiècle. Saint Ferréol en faiſait également une obligation aux moines qu'il dirigeait dans la ville d'Uzès.

Il réſulte de ces faits que ſi nous pouvons nommer, dès le VIIIe & le IXe ſiècle, des peintres & des chryſographes habiles, qui ſe perfectionnèrent peut-être ſous l'influence des inſtitutions provoquées par Alcuin, ils avaient déjà trouvé ſur le ſol de la France des modèles qui n'étaient pas ſans éclat. Les Dagulf, les Engelhard, les Chadold, & poſtérieurement les Beringar, les Liuthard, ne furent pas abſolument réduits à ſe guider ſur les modèles qui leur venaient de Byzance ou d'Angleterre. La péninſule ibérique elle-même, vers laquelle Charlemagne porta ſes armes, n'était pas tellement déſolée par la conquête récente des muſulmans que l'art du calligraphe en eût complètement diſparu; il s'était réfugié dans la Catalogne ou dans les Aſturies, tandis que l'Andalouſie ſe prêtait à tous les caprices de l'art tel que le comprennent les Orientaux. Les chroniques nous ſignalent un prêtre nommé Beatus, illuminateur habile, auquel on dut au VIIIe ſiècle une Apocalypſe que l'on conſerva longtemps dans la cathédrale d'Urgel, & qui ſe diſtinguait par cet éclat preſque fulgurant, que les artiſtes aquitains obtenaient peut-être parfois aux dépens de l'harmonie.



IEN qu'il exiſte un aſſez grand nombre de manuſcrits écrits en France, à la fin du VIIIe ſiècle, celui qui offre des peintures de plus grande dimenſion eſt l'Evangéliaire de Charlemagne, aujourd'hui conſervé au Louvre dans le Muſée des Souverains; il eſt plus connu ſous la dénomination aſſez impropre d'Heures de Charlemagne, & il ſe compoſe en réalité d'extraits de l'Evangile pour toute l'année.

Il fut écrit vers 781, par ordre du grand empereur d'Occident & de l'impératrice Hildegarde. Le couple impérial en fit don à l'abbaye de St-Sernin, le plus antique monaſtère de Toulouſe, à l'époque où Charlemagne ſe rendit auprès de l'un de ſes fils, ſouverain de l'Auſtraſie.

Gottſchalck (*Godeſcalcus*) ne mit pas moins de ſept années à l'écrire & à l'enrichir de toutes les ſplendeurs de la chryſographie. Le texte eſt à double colonne, ſur un fond pourpre. Juſqu'en 1793, cet ineſtimable monument de l'art du VIIIe ſiècle fut conſervé dans un étui d'argent; l'étui volé, ce beau livre fut enlevé du monaſtère de St-Sernin & jeté dédaigneuſement parmi des parchemins deſtinés à être vendus. M. de Puymaurin le ſauva de la deſtruction & le fit parvenir à Paris. Réintégré plus tard dans la ville de Toulouſe & placé momentanément parmi les volumes précieux de la Bibliothèque, la ville en fit hommage à Napoléon Ier, lors des ſolennités qui accompagnèrent la naiſſance du roi de Rome.

Les grandes miniatures de ce livre capital ont été reproduites au trait par M. A. Dauzatz, & figurent dans les *Voyages pittoreſques & romantiques de l'ancienne France*, par Taylor & Ch. Nodier. (Voyez le tome Ier, *du Languedoc*, 1833.)



N peut à coup ſûr ranger parmi les plus beaux livres que nous a légués la période carlovingienne, ce manuſcrit inſpiré par les plus nobles ſouvenirs de la calligraphie antique; mais celui que devait ſurtout préſerver avec amour Gerwrard, le bibliothécaire de Charlemagne, a fourni à l'une des pages de l'*Imitation*, un de ſes plus ſplendides entourages (*Table*, page ii) : c'eſt l'Evangile provenant de l'ancien monaſtère & prieuré royal de St-Martin-des-Champs, dépoſé à la Bibliothèque impériale de Paris. Le livre d'Evangiles de St-Médard de Soiſſons, qui exiſte à la même bibliothèque, & qui dut être auſſi ſous la garde de Gerwrard, a permis de reproduire des ornements d'un ſtyle merveilleux (*Table*, pages iv & v), après avoir fourni au vaſte recueil de M. le comte de Baſtard une de ſes pages ſymboliques les plus magnifiques.

Un amateur éclairé, M. Jalabert, avait recueilli un Evangéliaire faiſant

partie des ſomptueux volumes exécutés par Charlemagne ; il nous a été libéralement communiqué, & eſt venu mêler ſes ornements de ſtyle roman pur aux quatre autres volumes appartenant à cette grande époque, & mis à contribution pour l'*Imitation* (page 400).

Toutes les richeſſes calligraphiques de la période carlovingienne pourraient à peine être décrites dans un volume entier, & la Bibliothèque impériale de Paris eſt ſans contredit ſur ce point la plus favoriſée de celles qui ont un nom en Europe. Lorſque quelque beau livre de cette époque apparaît, à de rares intervalles, dans les ventes, il fait une vraie révolution dans le monde des bibliophiles. Il y a quelques années, l'illuſtre auteur de la *Vie de Raphaël*, M. Paſſavant, n'a pas craint de conſacrer ſes rares connaiſſances en eſthétique à une de ces Bibles, & l'on a vu, en 1836, un ſimple amateur, M. Giordet, acquérir au prix de 37,500 francs un de ces tréſors bibliographiques que poſſédait M. Evans de Pall-Mall. Il eſt vrai que cet Ancien Teſtament, commencé en 800, terminé en 801, par Alcuin, ne laiſſait rien à déſirer par la ſplendeur des ornements.



AIS ſi ce beau volume marque une époque, il ne ſignale pas un changement dans l'art. Le ſtyle des peintures eſt le même, celui de la calligraphie va toujours en ſe modifiant, la majuſcule romaine eſt de plus en plus abandonnée. M. Champollion a dit avec beaucoup de juſteſſe : « Dès le règne de Charlemagne, l'écriture teutonique ſe forma à la voix impoſante du grand monarque, & la minuſcule moderne pénétra de plus en plus dans les chancelleries, dans les actes de l'autorité publique & dans les habitudes des nombreux ſcribes qu'une apparence de renaiſſance des lettres multiplia temporairement pendant le grand règne. »



ES noms de calligraphes habiles qui apparaiſſent à cette époque ſont un peu moins rares que par le paſſé. Peut-être Dagulf, qui traçait avec tant d'élégance les lettres d'or, vivait-il encore au début du ſiècle ; mais Beringar & Luithard en étaient l'honneur. Deux ſaintes religieuſes, abbeſſes de ce couvent de Maeſeyck où, 500 ans plus tard, devaient naître les frères Van

Eyck, ſe diſtinguaient dans la peinture des manuſcrits. Harlinde & Relinde figurent encore dans tous les ouvrages où il eſt traité des commencements de l'art en Belgique. Ingbert, l'illuminateur franc, appartient plus particulièrement à cette ſérie d'artiſtes que protégeaient les ſucceſſeurs de Charlemagne. Scribe & peintre à la fois comme on le ſuppoſe, ce fut lui qui exécuta la belle Bible latine du couvent des Bénédictins de St-Calixte à Rome, dite Bible de ſaint Paul, & que Ruhnmor a réhabilitée.

Ingbert, *Ingobertus*, (il latiniſe lui-même ſon nom) put travailler auſſi à ce chef-d'œuvre calligraphique, dont les figures ont été reproduites dans tous les ouvrages que l'on a publiés ſur le coſtume, & il a fourni à l'*Imitation*, un choix inappréciable d'ornements pour les pages 394, 395, 398, 399. Cette grande Bible, offerte ſolennellement à Charles-le-Chauve, en 866, par les chanoines de St-Martin de Tours, eſt allée, après mainte viciſſitude, repoſer ſous les vitrines du Muſée des Souverains. Protégée ainſi contre les regards indiſcrets, ce magnifique manuſcrit ſe trouve d'ailleurs reproduit dans l'ouvrage de M. le comte A. de Baſtard, qui en donne d'admirables ſpécimens, complétés, pour la chryſographie, par la *Paléographie univerſelle*. M. Champollion ſuppoſe que ce livre célèbre fut écrit entre 842 & 846.

Charles-le-Chauve, qui alla mourir ſi miſérablement dans la cabane d'un berger, aimait paſſionnément les beaux livres ; ce fut pour lui que l'on écrivit encore cette jolie Bible, dite de ſaint Denis, que possède la Bibliothèque impériale (*Table*, pages ii, iii, vi & vii), & l'Evangéliaire du monaſtère de St-Emmeramm de Ratisbonne eſt paſſé dans cette riche bibliothèque de Munich, où tant de chefs-d'œuvres ont été claſſés avec habileté.

Les Evangiles dits de Fauchet, dont le calligraphe eſt reſté inconnu, offrent un des ſpécimens les plus élégants & les plus harmonieuſement nuancés, quant à l'ornementation, qui nous ſoient reſtés de cette période. (Voyez les pages 250, 251, 254, 255.)

Cette rare élégance du ſtyle *franc*, offre, il faut bien le dire, un certain contraſte avec les enroulements zoologiques ſi fortement accentués, qu'on remarque dans les pages 246-247; & dans leſquels l'artiſte a ſu habilement combiner les ornements franco-ſaxons d'une Bible de Charles-le-Chauve avec ceux du livre d'Evangiles, dits de

François II. Ces belles pages ſont le réſultat d'une combinaiſon renouvelée rarement dans notre livre; pour les obtenir, il a fallu recourir à deux magnifiques volumes du Muſée des Souverains & de la Bibliothèque impériale.



ERS le IXᵉ ſiècle encore, on trouve l'un des plus beaux livres religieux de la Bibliothèque impériale, dont les ornements ont été répandus ſur les marges des pages 178, 179, 182 & 183. Il fut écrit pour Drogon, ce fils naturel de Charlemagne, qui, devenu évêque de Metz, inſtitua des écoles où les lettres reçurent de ſi grands encouragements.

Au IXᵉ ſiècle, le *ſcriptorium* de St-Martin de Tours était un centre actif où les livres ſe multipliaient; les Evangiles dits de Lothaire, que l'on conſerve à la bibliothèque de la rue de Richelieu, y furent écrits pour ce petit-fils de Charlemagne qui avait été aſſocié à l'empire d'Occident en 817. (*Table*, page X.)

Le Sacramentaire dont les pages 276 & 277 offrent de ſi brillants ſpécimens, & où le texte de l'*Imitation* a été mis en harmonie avec l'élégante originalité de l'ornement, eſt, ſelon toute apparence, un produit de ces écoles fécondes que répandit partout Charlemagne. Il appartient aujourd'hui à la bibliothèque d'une univerſité célèbre, mais il provient originairement du couvent de Petershauſen, près de Conſtance, & il fut écrit pour Grégoire IV, qui, devenu pape en 827, vint en France & tenta vainement de rétablir la bonne harmonie dans la famille impériale.



NGBERT ſe vantait au IXᵉ ſiècle de pouvoir faire oublier par ſon habileté les illuminateurs de l'Italie. Il avait ſous les yeux, ſelon toute probabilité, de pures réminiſcences d'un art perdu, longtemps préſervées chez les Romains & qui, au IXᵉ ſiècle, pouvaient encore lui ſervir de guides. On trouve dans le précieux ouvrage de Willemin, publié ſous ce titre : *Monuments français inédits*, la formule modeſte par laquelle le célèbre calligraphe aimait à ſe caractériſer.

UAND un artiſte prétendait alors reproduire les expreſſions les plus énergiques de la phyſionomie humaine, il était arrêté ſans doute par une formule qu'on lui impoſait, mais, s'il voulait étudier la variété des attitudes chez l'homme, il trouvait un modèle ſûr dans le beau Térence de la Vaticane, que l'on croit avoir été écrit entre le VIIIe & le IXe ſiècle. Ce livre ſi varié n'a de rival que dans un volume du même genre, dans cet autre manuſcrit de Térence, peut-être un peu poſtérieur quant à l'exécution, dont la célèbre Mme Dacier fit jadis graver les figures. Grâce à ces deux livres, on en a la preuve : l'art en Italie avait des ſouvenirs du monde antique qui, à l'abri du cloître, lui faiſaient chercher une ſorte d'émancipation.

Pour ne mentionner ici, & bien rapidement, qu'un certain genre d'ornementation, celui des marges ou celui de ces *canons* eccléſiaſtiques, l'ornement des beaux livres religieux de ce temps, il eſt bien certain qu'une foule de manuſcrits détruits dans les temps de troubles poſtérieurs au IXe ſiècle, pouvaient reproduire encore ces ſortes d'arabeſques pleines d'élégance, que l'on devait à l'école de Ludius, le calligraphe aimé des Romains, l'illuminateur qui ſurpaſſait en habileté, de l'avis de Pline, tous les artiſtes du même genre que l'on eût été tenté de lui oppoſer.



IENTOT l'influence de ces ſplendeurs calligraphiques s'étendit ſur l'imagination des peuples, & l'on peut dire auſſi ſur l'eſprit de quelques individus appelés par leur ſituation à dominer le mouvement intellectuel de leur époque ; une anecdote conſervée par le P. Ch. Cahier, ſuffit pour nous le faire comprendre :

« Ce fut la beauté des lettres ornées qui excita l'amour de la ſcience & le déſir de l'étude dans le cœur du grand Alfred, demeuré ſans lettres juſqu'à l'âge de douze ans. Un jour qu'il entrait avec ſon frère chez Judith, fille de Charles-le-Chauve, l'élégance d'un manuſcrit que cette princeſſe liſait en ce moment, frappa les deux enfants. Et ſur l'aſſu-

rance qu'elle leur donna d'en faire préſent à celui qui le premier aurait appris à le lire, Alfred commença, pour l'amour du beau livre, cette vie ſtudieuſe & appliquée dont il contracta l'habitude. » (Aſſer. ap. Stolberg, *Vie d'Alfred-le-Grand*, chap. V.)



§ VI.

LE Xe SIECLE. — RARETE DES LIVRES ECRITS A SON DEBUT. — MONUMENTS CALLIGRAPHIQUES DE CETTE PERIODE. — TERREURS RELIGIEUSES INSPIREES PAR L'AN MILLE. — QUELQUES BEAUX MANUSCRITS. — PERSISTANCE DU SYMBOLE ANTIQUE.

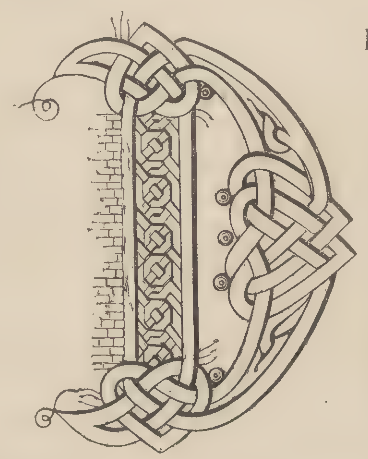


IECLE de révolutions, de troubles intérieurs, de guerres ſans fin, les cent années qui s'écoulent entre la dépoſition de Charles-le-Gros & l'avénement de Hugues-Capet, peuvent être conſidérées comme l'époque la plus funeſte de notre hiſtoire. Ce n'eſt point, comme on eſt tenté de le croire, le temps où le génie des arts a complétement expiré. L'impulſion féconde donnée par Charlemagne ne s'eſt pas éteinte : les inſtitutions politiques ont fait naufrage, les livres n'ont pas diſparu.

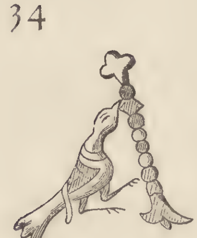
Pour être exact cependant, il faut le dire, on conſerve les beaux manuſcrits, mais on n'en fait plus ; il y a même un moment où l'induſtrie du ſcribe ſemble tout-à-fait ignorée ; ce redoublement de ténèbres peut être fixé au moment où s'éteint le IXe ſiècle, où va poindre le Xe :

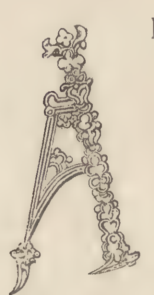
alors l'ignorance eſt univerſelle, & il n'eſt pas rare de voir les dépoſitaires de la loi, étrangers à l'art le plus rudimentaire du calligraphe, ne pas ſavoir ſigner leur nom.

Les beaux modèles ſubſiſtent néanmoins, & ils féconderont bientôt l'époque qui va ſuccéder. Durant la deuxième moitié du xe ſiècle, la bibliothèque d'Abbon ne contenait pas moins de cent volumes; l'homme le plus éminent de cet âge, Gerbert, étudiait de nouveau l'antiquité & poſſédait quelques-uns des génies immortels qui ont conduit l'humanité.



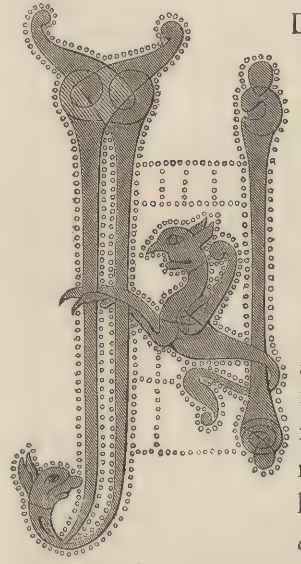
ES le xe ſiècle, la ſociété dut ſe baſer en France & dans le reſte de l'Europe, ſur une organiſation bien différente de celle qui régiſſait le vaſte empire de Charlemagne. Comme cela arrive dans toute grande révolution ſociale, ce n'était pas ſans peine que l'initiation à un nouvel ordre de choſes s'était faite. Des jours de douleur & d'abattement avaient ſuccédé à ces jours d'enthouſiaſme & d'étude que l'on a déſignés, par une expreſſion heureuſe, ſous le nom de première renaiſſance. S'il eſt bien avéré que ce bouleverſement politique avait affaibli les lueurs d'une ſcience naiſſante, telle que la comprenaient Alcuin & Raban Maur, on a exagéré, n'en doutons pas, l'influence de ces orages politiques ſur une époque de tranſition. Durant quelques années, on n'en ſaurait plus douter, l'art des *antiquarii* s'éteignit complétement, le *ſcriptorium* fut délaiſſé; mais cet abandon ne fut, après tout, que momentané, & encore ce dédain pour les travaux intellectuels a-t-il ſes exceptions. Le zèle des illuminateurs & des calligraphes ſe réveilla bientôt, & il nous ſerait poſſible de citer plus d'un peintre miniaturiſte qui s'illuſtra dans ces temps réputés barbares. Ce que nous affirmons ici eſt vrai, ſurtout des monaſtères de Rome & d'Angleterre. Parmi nous, ni le ciſeau de l'orfèvre, ni le burin du ciſeleur, ne s'étaient arrêtés, & certaines induſtries tenant de près aux beaux-arts, brillaient alors de plus d'éclat, peut-être, qu'ils n'en avaient eu dans des temps comparativement heureux.


en croire néanmoins une tradition fort répandue, & fi l'on obferve attentivement l'âge des monuments qui précèdent ceux du XIe fiècle, une prédiction lamentable, qui fe propagea dans ces temps d'ignorance, arrêta pendant plufieurs années la marche de l'efprit humain. La terre avait fini fon âge, difait-on; les hommes avaient vécu leurs jours, les dix fiècles accordés à l'humanité pour qu'elle pût fe repentir, s'étaient écoulés à jamais & ne devaient point reprendre leurs cours : rien de ce qu'avait admiré l'homme ne devait fe renouveler. L'an mille était le terme fatal pour toute créature vivante, & l'an mille allait venir. Les plus finiftres avant-coureurs annonçaient la dernière conflagration.


LORS, fans doute, il y eut une grande terreur dans toute la chrétienté; felon l'autorité irrécufable de certains hiftoriens, les travaux furent interrompus, & il eft probable que l'artifte dont les loifirs étaient confacrés à l'embelliffement des livres, ceffa fon paifible labeur, œuvre de patience & d'amour, déformais inutile. Peut-être ces terreurs ont elles été exagérées; ce qu'il y a d'affuré, c'eft que l'on rencontre fort peu de livres ornés appartenant à cette période, défolée d'ailleurs par des misères très réelles. Le fcribe pouvait bien délaiffer fes beaux livres, quand l'architecte abandonnait fes monuments. Si nous graviffions cependant la montée folitaire qui conduit au couvent de la Cava, dans le royaume de Naples, nous pourrions admirer dans cet afile ftudieux, fermé aux bruits du monde, quelques beaux manufcrits de cette époque, & nous offrons (*Table*, titre & pages i & viij) le fpécimen d'un livre magnifique datant de cette époque, qui fait à bon droit aujourd'hui l'ornement d'une des plus riches bibliothèques de la France. Le Bénédictionnaire de l'archevêque Robert, écrit de 960 à 980, fut exécuté en Angleterre, & a fervi à fanctifier le couronnement des rois anglo-faxons, jufqu'à la conquête; il fut exécuté pour Ethelgard, archevêque de Cantorbéry, par un moine chapelain d'AEthelwood, évêque de Winchefter, & le nom du calligraphe auquel on le doit, a conquis une certaine notoriété dans l'hiftoire de l'art : c'eft celui de Godemann, qu'ont répété les nombreux écrivains qui fe font occupés du fameux Bénédictionnaire,

auquel on ne ſaurait rien oppoſer dans la riche bibliothèque de Rouen. L'humble ſcribe Godemann, moine de St-Swithin, ſe fit remarquer par une telle habileté, que vers l'année 970 il reçut la conſécration de ſon ancien patron, comme abbé de Thorney.

Tout a été dit ſur le ſplendide volume qu'il a orné, & il prouve une fois de plus combien il faut être circonſpect lorſqu'on applique à la marche de l'art certaines généralités hiſtoriques. Il s'en faut bien d'ailleurs que ce beau livre ſoit le ſeul qui nous ait été légué par le xᵉ ſiècle.



DEPENDAMMENT des livres du monaſtère de la Cava, on trouve dans la bibliothèque Bodléienne d'Oxford une paraphraſe en vers de l'Ecriture ſainte, compoſée par Cædmon, dont AElfvine fut probablement l'habile illuminateur. AElſinus, l'un des religieux d'Hyde Abbey, près de Wincheſter, était renommé également comme un habile calligraphe. A la même époque, & dans des régions pour ainſi dire oppoſées de l'Europe, un ſaint prêtre catalan, Vigila, qui vivait dans le monaſtère de Albeda, prenait, avec juſte raiſon, le titre d'*illuminator*, & terminait en l'année 976, ce beau livre, connu ſous le nom *del Vigilano*, ſorte de miſcellanée religieuſe, contenant les preſcriptions de divers conciles généraux, entre autres celles qui furent décrétées à Tolède, le *Fuero Juzgo*, ſi cher aux hommes indépendants de l'Aragon, & quelques opuſcules politiques. Ce qui eſt fort rare à cette époque, des portraits ornent l'œuvre du prêtre catalan, qui a donné lui-même ſon effigie à la ſuite des miniatures repréſentant Sanche-le-Gros, Don Ramire de Navarre & la reine Urraca. Deux artiſtes aquitains du xᵉ ſiècle figurent à côté de Vigila : ce ſont ſes diſciples Sarracino & Garcia, qui continuèrent une école féconde & dont Cean-Bermudez nous a fait connaître les réſultats. (Voyez notre *Catalogue bibliographique*.)

Plus de cent ans auparavant, l'Eſpagne, en proie à une guerre d'invaſion, tentait déjà de remplacer les livres que Rome lui avait tranſmis & que brûlaient les Sarrazins. Un prêtre aſturien nommé Beatus,

que nous avons déjà ſignalé, s'inſpirait des ſouvenirs antiques; mais Beatus s'était ſéparé de Rome & avait embraſſé avec ardeur les erreurs religieuſes d'Elipand, l'archevêque de Tolède. (Voyez *Ocios de Eſpañoles emigrados*, t. II.)

En ces jours d'orages politiques ou de combats acharnés, qui enſanglantaient le continent, l'art du calligraphe ne pouvait guère trouver de refuge que dans les âpres montagnes de l'Aſturie, ſur les hauteurs ſolitaires où s'élevait le monaſtère de la Cava, ou bien encore dans ces opulents monaſtères de l'Angleterre & de l'Hibernie, momentanément à l'abri des événements qui enſanglantaient le reſte de l'Europe, & encore dans la ſécurité que leur inſpirait l'Océan.

Avant que les pirates du Nord, & plus tard les conquérants de la Normandie, vinſſent incendier ces pieux aſiles, c'était dans les monaſtères de Lindisfarne, d'York, de Wincheſter, que s'exécutaient les plus beaux livres; c'était dans ce dernier couvent que vivait ce Godemann, le religieux dont la ville de Rouen possède le chef-d'œuvre, & qui a écrit le magnifique Pontifical que le duc de Devonshire conſerve dans ſa riche bibliothèque, & qui a fourni à l'*Imitation* une belle page. (*Table*, page ix.)

AIS, qu'elles fuſſent exécutées à Lindisfarne ou bien à la Cava, à Bamberg ou bien à Tours, ces peintures offrent, preſque toujours, des images religieuſes dont le ſtyle fondamental ne varie point.

D'où vient donc ce caractère de famille ſi fortement accentué, cette forme preſque hiératique qui ſe pourſuit d'âge en âge, cette empreinte ſacerdotale qui ſubſiſte pendant trois ſiècles? C'eſt toujours dans les grandes métropoles qu'il a pris naiſſance, mais auſſi c'eſt toujours de Byzance qu'il nous vient.

Dans tous les livres récents d'eſthétique qui ont pour but l'hiſtoire de l'art, les manuſcrits à miniatures des VIIIe, IXe & Xe ſiècles, ſont invariablement déſignés, en effet, comme offrant l'empreinte du ſtyle hellénique modifié par Byzance. Cette vague appréciation ne ſaurait ſatisfaire ceux qui ont eu ſous les yeux un grand nombre de ces peintures, & ſurtout les ornements infiniment plus délicats dont elles ſe trouvent accompagnées.

IL eſt hors de doute, pour ceux qui ont contemplé fréquemment ces images ſaintes, que l'artiſte auſtère du xe ſiècle peignait quelquefois avec rudeſſe, mais toujours avec amour. Pour ceux qui ſe ſont ſentis émus d'une réelle vénération, à la vue de ces figures qui prouvent auſſi bien la naïveté des croyances que leur énergie, le ſtyle byzantin a d'innombrables variétés, & il en eſt de même à l'égard des ornements. On peut apprécier ſans difficulté les caractères qui les diſtinguent, ſelon les ſiècles & ſelon les pays. Non, les ſucceſſeurs de Théodoſe, de Caſſiodore, du moine Lazare, ne ſont pas en tout pareils aux élèves d'Alcuin, d'AEtfrid, de Gottſchalck & d'Harlinde. La choſe eſt encore plus ſenſible lorſqu'il s'agit de l'école d'Aquitaine repréſentée par Vigila. Dès ſon début, l'art chrétien adopte, ſous une forme incorrecte ſans doute mais toujours grandioſe, le ſtyle ſpécial qu'il doit garder ſous tous les climats. Avec une forme preſque hiératique, il a une naïveté trop ſimple pour ſe ſouſtraire à l'influence des lieux ou des ſouvenirs. Ceci peut paraître une ſorte de paradoxe aux obſervateurs ſuperficiels, mais il exiſte des différences marquées, eſſentielles, entre les illuminateurs primitifs de Byzance & leurs élèves les Siciliens, entre l'art anglo-ſaxon & l'art des Francs, entre le ſtyle précieux de certaines œuvres exécutées en Flandre & celles qui ont pour auteurs des peintres catalans.

Et pour n'enviſager que les différences principales qui ſe produiſent en Italie & en Grèce, ici, la chaſte ſévérité des attitudes, la triſteſſe des ſymboles, une pureté d'expreſſion qui a quelque choſe de douloureux; là, tous les ſouvenirs de la cité reine, la ſplendeur des coſtumes, la richeſſe des acceſſoires, la pompe des édifices, &, ce qu'il y a de plus étrange, la parfaite intelligence de la croyance chrétienne ſoumiſe pour un moment aux ſouvenirs des divinités de l'Olympe : voici l'art de l'Italie & voilà celui de Byzance. Le grand aſpect dans l'ornementation, une attitude ſérieuſe dans les figures, l'inſtinct guerrier ſe laiſſant deviner ſous l'impreſſion religieuſe, une exécution parfois barbare unie à une élégance pleine de fineſſe, toujours un ſentiment de la beauté pure, malgré les incorrections qui choquent dans le deſſin des extrémités, tel eſt l'art de l'Hibernie & de l'Angleterre. Habiles à diverſifier à l'infini l'ornementation des initiales, les calligraphes anglais &

irlandais affectent ſurtout les formes zoologiques ; ils empruntent les formes vraies de la nature pour les aſſouplir aux fantaiſies les plus étranges d'une imagination ſans frein, & l'on voit naître ſous leur pinceau ces êtres ſans nom qui étonnent par leur bizarrerie & leur infinie variété.

HABITUES d'ailleurs à l'emploi de ces formes, ils caractériſent ainſi l'art inſulaire & celui de la France qui en eſt iſſu. Nous ne pourſuivons pas plus longtemps de pareils parallèles ; ils s'effacent d'ailleurs trop ſouvent en préſence des monuments : ce qui ne s'efface jamais complètement, c'eſt le ſouvenir énergique de l'art byzantin lui-même.

Après les guerres des iconoclaſtes, au xe ſiècle, Byzance s'éprend d'un nouvel amour pour les ſplendeurs de la calligraphie. C'eſt de cette époque qu'eſt le fameux Ménologe offert à Paul V par le cardinal Sfrondati, & placé par lui dans le Vatican. Ecrit par ordre de Baſile II, le Jeune, qui règne à partir de 989, ce livre, magnifique en dépit de ſes incorrections, fait voir combien l'art antique avait conſervé ſon influence à Conſtantinople, au temps même du plus grand abâtardiſſement politique.

Mieux que tout autre, il nous fait connaître ce qu'on pouvait réunir d'artiſtes illuminateurs dans Byzance & dans la Grèce. Ce bel ouvrage publié ſous Benoît XIII par les ſoins du cardinal Albani, offre les noms de huit peintres calligraphes : Pantaléon, Simon, Michel Blachernita, Georges Ménas, Michel Petit (Μικρός) & Neſtor étaient ſans aucun doute les hommes les plus habiles de leur temps.

La Bibliothèque impériale de Paris poſsède un admirable monument de la calligraphie grecque de cette époque. C'eſt un manuſcrit orné de belles peintures de ſtyle byzantin pur, intitulé : *Commentaires & Prières publiques* (x^e^ ſiècle), qui a été mis à profit par M. Sylveſtre dans ſa magnifique collection.

Nous avons dit quelques mots en paſſant de la perſiſtance des ſouvenirs antiques dans l'art religieux, tel qu'il était pratiqué par les illu-

minateurs de Byzance. Nul ouvrage, peut-être, ne donne une idée plus complète de cette fuſion momentanée de l'allégorie païenne avec le ſymbole chrétien : chacune de ces belles pages révèle l'alliance que nous ſignalons.

Dans les *ſcriptoria* de l'Occident, l'art ne ſuivit pas ces errements, & il fut infiniment plus ſévère. Le ſymbole ne fut pas dédaigné, mais il reſta chrétien. Pour s'aſſurer de ce fait, il ſuffit d'examiner les beaux ouvrages de ſaint Ulric, de Godemann, de Foulques ou Foulcuin, l'habile illuminateur de l'abbaye de St-Hubert, qui leur fut un peu poſtérieur ; de ſaint Dunſtan, le plus infatigable calligraphe du xe ſiècle ; de Sintramn, dont les travaux honorèrent l'abbaye naiſſante de St-Gall.

Selon le P. Cahier, Sintramn fit jadis le déſeſpoir des calligraphes de ſon temps, pour la beauté du trait, la régularité des pages qu'il exécutait & dont, ſans aucun doute, il peignait les encadrements. Une tranſcription des Evangiles, exécutée par lui, reçut en guiſe de couverture les tablettes d'ivoire que le moine Tutilon avait jadis ſculptées, & qui avaient aſſez vivement excité l'admiration de Charlemagne pour que le grand empereur en fît orner l'un de ſes plus beaux livres. Goldaſt de Heiminsfeld, né à St-Gall au xvie ſiècle, & hiſtorien de l'abbaye, avait vu encore de tels chefs-d'œuvre exécutés par Sintramn, que, ſelon lui, jamais calligraphe ne pourra lui être comparé, ni pour le nombre des ouvrages ſortis de ſes mains ni pour leur beauté.



§ VII.

PRIX DES MANUSCRITS DU VIIIe AU XIe SIECLE. — PRODIGIEUSE CHERTE DES MATIERES PREMIERES. — UN LIVRE POUR UNE METAIRIE.

PENDANT la période qui s'écoula depuis le temps de Grégoire de Tours juſqu'au ſiècle des croiſades, un beau livre orné de tout le luxe de la calligraphie faiſait ſouvent partie du tréſor d'une abbaye ou d'une égliſe métropolitaine ; il avait parfois ſa place parmi les joyaux de la couronne. Rien n'était négligé pour le préſerver de la deſtruction, & le bel Evangéliaire donné à St-Sernin de Toulouſe par Charlemagne, était renfermé dans un étui d'argent maſſif. On avait déployé plus de ſplendeur encore dans la caſſette qui devait renfermer une copie des quatre Evangiles, commandée par ſaint Wilfrid au VIIe ſiècle : elle était d'or, enrichie de pierreries.

Lorſqu'un monaſtère, tel par exemple que celui de St-Victor-lez-Marſeille, était parvenu à réunir un aſſez grand nombre de volumes, au XIIe ſiècle, pour que l'inventaire en devint néceſſaire, on peut dire que la communauté religieuſe poſſédait une valeur que nul ne pourrait eſtimer aujourd'hui. (Voyez les *Documents inédits relatifs à l'Hiſtoire de France.*)

Le prix exceſſif de la matière ſubjective deſtinée à recevoir l'écriture, n'était pas ce qui concourait le moins à rendre exorbitante la

cherté des livres. Cette cherté ſe fit ſentir depuis les temps antiques juſqu'à une époque bien rapprochée de la Renaiſſance. Sans parler ici du papyrus, dont, ſelon les calculs ingénieux de M. Firmin Didot, une ſimple feuille ne coûtait pas moins de 4 fr. 50 cent. de notre monnaie, jamais le parchemin, quelle que fût l'habileté avec laquelle on le préparait, ne put être donné à un prix aſſez modéré pour qu'on l'employât, nous ne dirons pas avec l'eſpèce de profuſion que nous mettons même dans l'emploi des papiers de choix, mais ſeulement avec l'eſpèce de réſerve que les Orientaux gardent toujours, lorſqu'ils ſe ſervent de papier de coton ou de ſoie pour la tranſcription de leurs ſplendides manuſcrits; on ſait qu'il faut atteindre le XIIe ſiècle, pour rencontrer l'uſage du papier tel que nous l'employons aujourd'hui.

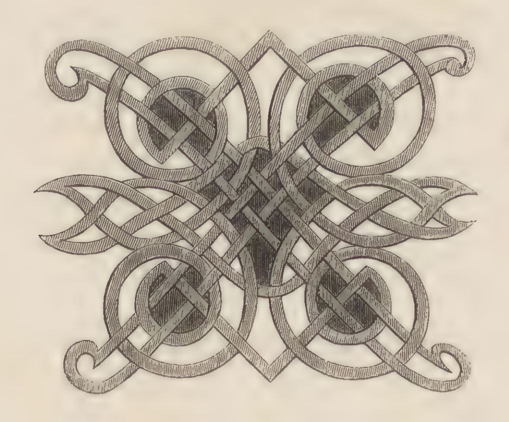
Les ſavants ne nous ont pas encore appris ce que valait le parchemin au temps d'Eumène, roi de Pergame, qui, nous diſent-ils, le perfectionna, s'il n'en fut l'inventeur; mais aux plus beaux temps de Rome ce prix était encore exceſſif. Les citoyens les plus opulents de la ville éternelle n'héſitaient pas à faire ſervir pluſieurs fois une même feuille de papyrus ou de parchemin: ainſi que le fait très bien obſerver M. Champollion, Cicéron lui-même, auquel rien ne coûtait, on le ſait, pour l'entretien de ſa bibliothèque & de ſon riche cabinet, Cicéron « écrivait au juriſconſulte Trébatius, pour le louer de ſon induſtrieuſe parcimonie en ce point, & lui demandait en même temps s'il n'arrivait pas qu'il effacât les lettres qu'il écrivait, pour écrire économiquement ſes réponſes ſur les mêmes feuilles. » Le grattage des parchemins, ſi fréquemment déploré de notre temps, n'était donc pas, on le voit, le fait des barbares, mais il ſe répéta peut-être un peu plus ſouvent durant les bas ſiècles & même durant le moyen-âge, où les peaux préparées pour recevoir l'écriture furent certainement plus chères que dans l'antiquité, ſurtout lorſque, par des préparations dont le ſecret ſemble s'être perdu vers le IXe ſiècle, les parchemins étaient magnifiquement teints en pourpre, en bleu ou en violet. (Voyez Natalis de Wailly, *Eléments de Paléographie*, t. I, page 372.)

Ce n'était pas tout; les couleurs choiſies que l'on tirait preſque toujours de l'Orient, de l'Eſpagne ou de l'Italie, l'or & l'argent employés par les chryſographes, ſurtout depuis le VIIIe ſiècle juſqu'au Xe, rendaient la tranſcription des livres ornés d'un prix plus conſidérable. Ce prix s'éleva encore lorſque les métaux précieux ne furent plus employés

par le calligraphe, réduits à l'état d'encre, & que l'on difpofa des lames très fines d'or pour en orner certains fonds ou pour donner plus de fplendeur à certaines lettres.

On le voit donc : non-feulement par le foin méticuleux que les calligraphes apportaient à leur œuvre, mais auffi par la richeffe des matières employées dans la confection toute matérielle d'un livre un peu confidérable, les beaux volumes de l'époque carlovingienne ne pouvaient guère appartenir qu'aux têtes couronnées ou bien aux grandes maifons religieufes. Il n'était pas rare alors de voir une métairie, pourvue de tous fes moyens d'exploitation, échangée contre un Pontifical ou un Bénédictionnaire.

Trois fiècles plus tard, une comteffe du pays d'Anjou, nommée Grécie, ne craignit pas de confacrer à l'achat d'un feul volume une variété d'objets dont le prix fuffirait, de nos jours, pour acquérir une bibliothèque, finon fort importante par la rareté des éditions, du moins affez variée pour qu'on y pût réunir tous les auteurs jouiffant de quelque renom. En échange des homélies compofées par Haimont d'Alberftadt, elle fit délivrer par fon intendant 200 brebis chargées de leur laine, un muid de froment, un muid de feigle, un de millet & trois peaux de martre. (*Hift. litt. de France*, t. VIII, page 3.) Il y avait encore progrès fur l'antiquité, puifque Platon fit acheter pour cent mines, équivalant à 9,000 fr., trois traités de Philolaüs, & qu'Ariftote donnait trois talents, plus de 16,000 fr., pour un petit nombre de volumes dont Speufippe avait fait ufage. (F. Didot, *Sur le prix du papier dans l'antiquité*.)



§ VIII.

MAJUSCULES ORNEES DES MANUSCRITS A PARTIR DE L'EPOQUE CAR LOVINGIENNE. — LEUR MAGNIFICENCE DURANT LES VIIIe, IXe, X^e^, ET XIe SIECLES. — LEUR DENOMINATION. — SIMILITUDE QU'ELLES PRESENTENT AVEC LES FORMES ARCHITECTONIQUES. — OPINION DE M. VITET A CE SUJET.



U temps de Charlemagne & juſqu'au début des croiſades, le regard s'arrête toujours avec admiration ſur les belles lettres initiales qui ouvrent ſi majeſtueuſement les livres religieux que produiſent quatre ſiècles.

Ce n'eſt pas que les calligraphes mettent par la ſuite moins de ſoin & répandent moins de ſplendeur ſur cette œuvre de patience, ce n'eſt pas qu'ils entrelacent avec moins d'habileté les traits d'azur & de pourpre, combinés avec l'éclat de l'or ; mais, après une durée de ſix cents ans, la tradition ſe perd : les majuſcules qui précèdent un texte écrit en lettres onciales, ſe diſtinguent par un ſtyle calligraphique qu'on ne rencontre plus au-delà du XIIe ſiècle.

Dans une des ſavantes diſſertations qu'il deſtine au texte de ſon vaſte ouvrage, M. le comte A. de Baſtard a parfaitement établi la na-

ture & l'origine des initiales ornées, qui ont dû nous occuper exclusivement au point de vue de l'art.

L'un des premiers, & en combattant même parfois l'opinion de ses savants devanciers, il a prouvé que, tout en héritant de la civilisation romaine & de sa calligraphie, rénovée pour ainsi dire en 593 par l'arrivée de saint Augustin, cette calligraphie, importée chez nous au VIIIe siècle, avait conservé un style vraiment original; il a aussi prouvé que les manuscrits saxons du VIIe & du VIIIe siècle, tiennent en général, à cause du fini de leur exécution & du luxe de leur ensemble, la première place au milieu des livres de l'Europe centrale & occidentale du même temps.

Selon cet érudit archéologue, les livres des îles britanniques, surtout les plus anciens, se distinguent de ceux du continent par le goût singulier, original & bizarre des initiales, par la profusion extraordinaire de nœuds & d'entrelacs, employés avec une intention mystique, & qui se voient également en Irlande & en Angleterre, sur les monuments en pierre comme sur les manuscrits.

« Au VIIe & au VIIIe siècle, l'entrelac anglo-saxon ne se borna pas, dit M. de Bastard, aux ornements & aux initiales des livres, il s'étendit aussi aux figures d'hommes & d'animaux dont il trace les contours avec peu de naturel, il est vrai, mais avec finesse & habileté. Il enfanta chez nous, au IXe siècle, ces admirables lettres entrelacées dites aussi en treillis & à mailles, auxquelles j'ai donné le nom de gallo-franques, par opposition aux initiales franco-germaines & franco-saxonnes, & qui sont un des plus riches ornements des livres exécutés dans la France centrale, pour l'empereur Lothaire & le roi Charles-le-Chauve. »

Voilà bien, en effet, la lettre symbolique & grave qui convient à la Bible, à l'Evangéliaire, au Pontifical des premiers temps du moyen-âge.

Plus tard, peut-être, une grâce plus capricieuse, des styles plus mélangés, une préoccupation plus vive de l'inattendu, remplaceront, dans les initiales, ces lignes harmonieuses qui se déroulent avec tant de majesté & qui conviennent si bien aux grandes pages dépositaires des traditions sacrées.

A l'origine de nos écoles calligraphiques, & malgré l'étude évidente des modèles venus de Byzance ou de Rome, il y a originalité native & liberté d'exécution. Qui pourrait ſonger aujourd'hui, par exemple, à retrouver dans les modèles de l'antiquité cette claſſe ſi variée & ſi ſingulière à la fois que l'on déſigne ſous le nom de lettres *phyllomorphes* & *anthophyllomorphes* & qui ſe compoſent uniquement de feuilles & de fleurs. Cependant ces initiales, ſi fréquemment employées en France au VIIIe ſiècle, n'ont pas leur origine dans les manuſcrits grecs dont l'influence ſe fait alors ſentir : les pages ſplendides venues de Byzance n'en offrent jamais le modèle.

Ces initiales ſi variées préſentent auſſi dans leur fini une telle délicateſſe, qu'elles ont pu faire croire à l'uſage de la plume métallique dans quelque antique *ſcriptorium* qui l'ignora probablement toujours. Sous ce rapport, la patience monaſtique a accompli des eſpèces de prodiges, plus extraordinaires, peut-être, que ceux réaliſés par notre induſtrie. Ces petites merveilles calligraphiques ont leurs âges : les lettres à jour caractériſent principalement les livres des VIIe & VIIIe ſiècles ; les lettres capitales, dites à treillis, à mailles, à chaînettes, marquent une période un peu poſtérieure, de même que celles qu'on déſigne ſous le nom de lettres enclavées, ſignalent un temps antérieur à la révolution opérée par Alcuin.

Nous renvoyons pour les lettres *bullatiques*, *capitulaires doubles*, employées comme majuſcules initiales, au grand ouvrage de M. de Wailly. Ce ſera dans ce vaſte traité qu'on apprendra à diſtinguer les lettres *de forme*, *goffes*, *griſes*, *impériales*, &c. ; les lettres *tondues*, *torneures*, &c., y ſont déſignées dans des paragraphes particuliers. Nous nous contenterons de faire remarquer, avec l'auteur des *Eléments de Paléographie*, « que les lettres coloriées fourniſſent à l'artiſte & à l'antiquaire une ſource inépuiſable d'obſervations curieuſes, ſoit que la mode dans ſes caprices leur emprunte des modèles de parure & d'ameublement, ſoit que le ſavant liſe dans leurs ornements ſymboliques l'hiſtoire cachée des mœurs d'un autre âge. Quand même on ſe bornerait à étudier ces monuments ſous le rapport de la paléographie, ils fourniraient encore des monuments précieux pour cette ſcience. » (Voyez t. Ier, page 376.)



L n'eſt rien de plus varié que ces lettres dans leurs formes, rien de plus ſignificatif que leurs multiples enlacements. Tantôt, véritables *chronographes*, elles renferment dans leurs divers contours une date qu'on chercherait vainement autre part; tantôt on reconnaît en elles le génie antique qui a préſidé à l'invention des lettres tironiennes & qui offre la ſignification de tout un mot dans les circonvolutions d'un ſeul caractère; partout, & même au premier aſpect, on retrouve la noble gravité de ces temps primitifs où la lettre couvre de grands ſymboles.

Vienne le contact plus immédiat avec l'Orient, viennent enfin les temps où l'ogive remplacera, durant pluſieurs ſiècles, le plein cintre, on verra naître bien d'autres variétés de la lettre *hiſtoriée*, & la ſcience naiſſante du blaſon, elle-même, en inventant les grandes capitales armoriées, dotera quelques-uns de nos vieux livres d'une ſource précieuſe, atteſtant certaines origines; alors auſſi l'arabeſque proprement dite, dont le nom indique ſuffiſamment le ſtyle, modifiera de ſes mille caprices ce bel art des calligraphes romains, que Tory renouvellera avec tant d'élégance pour en parer les chefs-d'œuvre de la typographie.

Avant la Renaiſſance, le génie du moyen-âge prétendra briller de ſes magnificences vraiment originales, & s'épanouira peut-être avec un peu de profuſion dans ces majuſcules que nous avons eu ſoin également de reproduire.

Ainſi que l'ont dit les Bénédictins, « il n'eſt peut-être pas de caractère plus facile à ſaiſir, ni plus propre à déterminer l'âge des manuſcrits, que celui qui réſulte de la forme & du génie de leurs lettres hiſtoriées, répondant à nos lettres griſes. En général, leur rareté dans les manuſcrits où d'ailleurs on ne s'eſt point négligé ſur l'élégance, eſt en proportion avec leur antiquité. »



AIS quel que ſoit le ſiècle &, par conſéquent, le ſtyle de ces ſplendides initiales, il faudra des mots nouveaux pour déſigner leur luxe varié & les mille caprices dans leſquels l'illuminateur ſe ſera complu, aux dépens de l'art plus ſimple du chryſographe. C'eſt ſurtout dans Montfaucon que l'on trouve des exemples de cette eſpèce d'alphabet fantaſtique, & il les puiſe dans les beaux manuſcrits que ſes longs voyages ſcientifiques lui avaient permis de conſulter.



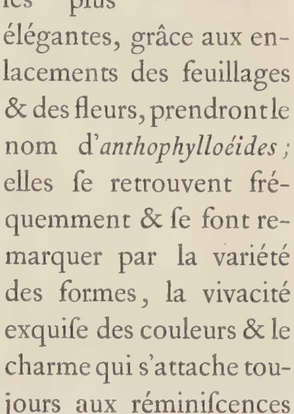
OUS voyons d'abord la majuſcule hiſtoriée dominée par une tête d'ange ou de ſaint & même ornée ſimplement d'une figure de roi, de prêtre ou de guerrier, prendre le nom de lettre *anthropomorphique ;* ſon emploi eſt fréquent : on la retrouve dans beaucoup de manuſcrits du IXe ſiècle & bien après, comme nous en offrons la preuve; elle apparaît ſurtout au commencement des oraiſons, où la figure du ſaint que l'on invoque eſt reproduite.



NSUITE, celle qui affecte la forme d'un quadrupède ou de pluſieurs quadrupèdes enlacés en ſe pourſuivant, & qui ſe nomme, d'après le même ordre d'idées, lettre *zoographique*.

La lettre *ornithoéide* développe les formes gracieuſes de l'oiſeau, & emprunte à ſon plumage les lignes qui ſervent à la tracer.

La lettre *ophiomorphique* repréſente les circonvolutions du ſerpent, dans lequel l'antiquité voyait un ſymbole de l'immortalité.





AIS celles qui ſont les plus élégantes, grâce aux enlacements des feuillages & des fleurs, prendront le nom d'*anthophylloéides ;* elles ſe retrouvent fréquemment & ſe font remarquer par la variété des formes, la vivacité exquiſe des couleurs & le charme qui s'attache toujours aux réminiſcences du règne végétal.

De même que la peinture indique ſon âge à des regards exercés, par un ſtyle qu'on ne ſaurait méconnaître, de même l'art du calligraphe découvre à ſes adeptes certains myſtères qui, ſérieuſement étudiés, marquent le génie des temps : l'écriture a ſes transformations auſſi bien que l'architecture.

Elle a ſes âges d'auſtère magnificence, de gravité toute religieuſe, d'élégance un peu futile, de ſplendeur capricieuſe; puis elle ſe pare des ſtyles divers en honneur à toutes les époques, & elle retourne vers le paſſé. Ecoutons un ingénieux écrivain qui a ſu mieux que tout autre caractériſer ces diverſes évolutions. C'eſt M. Vitet qui parle :

« Tout eſt ſi homogène & ſi conſéquent dans le moyen-âge, que chaque ſiècle a non-ſeulement ſon architecture & tous ſes autres arts, mais auſſi ſon genre d'écriture, &, ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que l'écriture de chaque ſiècle reproduit & réfléchit, pour ainſi dire, les caractères généraux de l'architecture & des arts dont elle eſt contemporaine. Il exiſte une harmonie merveilleuſe entre les monuments de pierre & les monuments de parchemin, entre le travail de l'architecte, du ſculpteur, du ciſeleur & celui du calligraphe.

« Ainſi, depuis le ve ſiècle, environ, juſqu'à Charlemagne, l'écriture ſe compoſe preſque entièrement de grandes lettres, dites capitales, dans le genre des majuſcules qui figurent ſur les titres de nos livres imprimés; terminées carrément par le haut, ſolides, ſimples & ſévères, les lettres plus petites, quand on les emploie, participent de ces mêmes caractères, & certes, on peut le dire ſans un vain jeu d'eſprit, il y a dans l'aſpect général de cette écriture, je ne ſais quoi de la phyſionomie des monuments romains; on y retrouve, en quelque ſorte, le reſpect de l'architrave & des vieux débris des ordres antiques. Sous le règne de Charlemagne, l'architecture orientale commence à ſe ſubſtituer peu à peu au ſtyle romain dégénéré, juſqu'à ce qu'enfin au XIe ſiècle, elle ſoit définitivement naturaliſée dans l'Occident. Or, l'écriture pendant toute cette période, ſe modifie de ſon côté; les grandes lettres carrées & monumentales diſparaiſſent peu à peu, ou du moins prennent un caractère plus capricieux ; on trouve dans l'écriture une certaine rondeur élégante, comme dans les arcades & les voûtes.

« Au XIIe ſiècle, l'écriture auſſi bien que les monuments, eſt encore à plein cintre, mais, de même que les pleins cintres commencent à ſe couvrir d'ornements, à ſe fleurir, comme on dit, les lettres, tout en reſtant arrondies, prennent une phyſionomie moins régulière : les jambages, au lieu d'être droits, reſſemblent à des colonnes torſes; les lettres ſe ſurchargent d'ornements, de *fioritures;* à meſure que le ſiècle avance vers ſa fin, ces fioritures deviennent peu à peu légèrement anguleuſes; enfin, vers le XIIIe ſiècle, le règne de l'ogive commence &, ſur le champ, l'écriture devient aiguë. Vous ne trouvez plus alors une ſeule lettre arrondie, plus un ſeul trait de plume qui ne ſe termine en pointe. Cette écriture, dite gothique, comme l'architecture de l'époque, s'eſt conſervée dans les imprimeries d'Allemagne, preſque ſans altération, & la plupart des livres s'y impriment encore en caractères

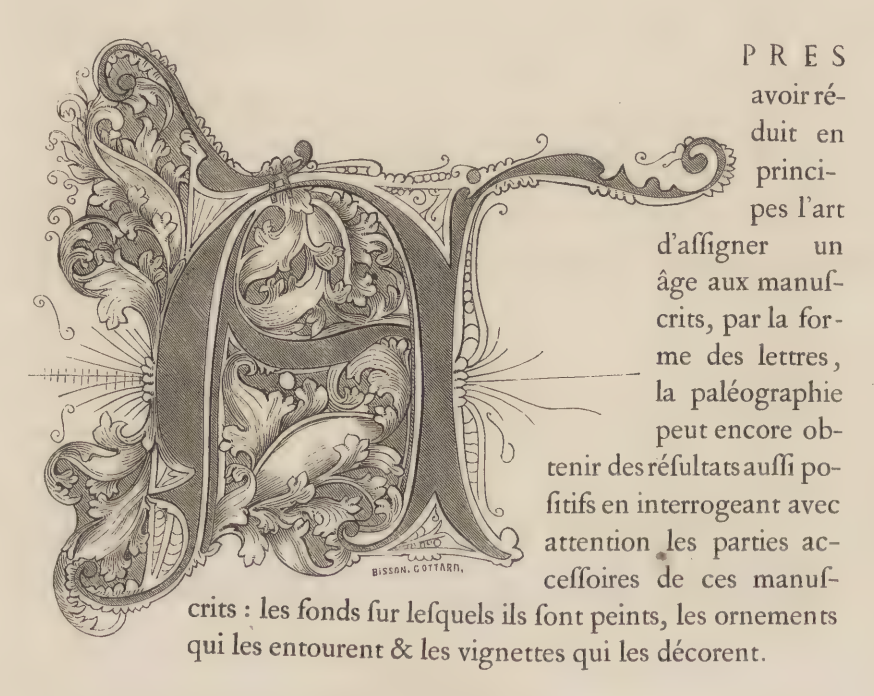
de cette forte. Au XIVe fiècle, l'écriture gothique devient un peu moins févère, mais fa décadence, comme celle de l'architecture, eft encore à peine fenfible. Au XVe fiècle, au contraire, l'anarchie triomphe ouvertement; toutes les lettres ont des queues lourdes & contournées; elles font à la fois aiguës & écrafées, raffinées & difgracieufes : reflet exact de l'architecture alors à la mode. Enfin au XVIe fiècle l'écriture eft indéchiffrable, mais il fe prépare, à la cour & chez les grands, une forte de renaiffance dans le genre de celle des arts, c'eft-à-dire italienne & tant foit peu bâtarde. Je parle des premiers effais de cette grande écriture, qui finit par devenir fi majeftueufe fous le règne de Louis XIV, écriture toute monarchique & qui, dégénérant peu à peu, eft morte avec l'ancien régime.

« Ces obfervations peuvent paraître minutieufes & fubtiles, mais elles font exactes, & l'étude des manufcrits donne lieu à bien d'autres rapprochements non moins finguliers. Il va fans dire que les vignettes, les têtes de chapitres, les encadrements, les lettres initiales deffinées & coloriées de mille façons différentes, & enfin les cachets & les fceaux collés ou fufpendus aux chartes & aux diplômes font des fources d'inductions, de recherches, d'études non moins riches, non moins précieufes. » (Voyez le *Rapport à M. le Miniftre de l'Intérieur, fur les monuments, les bibliothèques, les archives & les mufées des départements de l'Oife, de l'Aifne, de la Marne, du Nord & du Pas-de-Calais, &c., &c.*)



§ IX.

DES ORNEMENTS ET DE LA POSSIBILITE D'EN TIRER DES INDUCTIONS POUR RECONNAITRE L'AGE DES MANUSCRITS.



PRES avoir réduit en principes l'art d'aſſigner un âge aux manuſcrits, par la forme des lettres, la paléographie peut encore obtenir des réſultats auſſi poſitifs en interrogeant avec attention les parties acceſſoires de ces manuſcrits : les fonds ſur leſquels ils ſont peints, les ornements qui les entourent & les vignettes qui les décorent.

On a écrit ſur ce ſujet, au XVIIIᵉ ſiècle, un ouvrage qui avait la prétention d'être utile, mais on avait à cette époque des idées trop peu préciſes ſur les écoles qui ſe ſont ſuccédé parmi les illuminateurs & les miniaturiſtes des XIIIᵉ, XIVᵉ & XVᵉ ſiècles, pour parvenir au but qu'on ſe propoſait; il ſuffit de jeter un rapide coup-d'œil ſur les planches gravées par l'abbé Rive, pour ſe convaincre des idées fauſſes que l'on avait alors ſur l'art du moyen-âge.

Nul aujourd'hui ne ſe méprend ſur le ſtyle byzantin & ſur les va-

riétés qu'il affecte dans les divers pays de l'Europe où il eſt en honneur, depuis le VIe ſiècle jusqu'au XIIe. Il prodigue l'or ſurtout au VIIIe, en ſe prolongeant juſqu'à la fin de la période carlovingienne, & les merveilles de la chryſographie ſe diſtinguent par une foule de particularités dont on trouvera la théorie dans le *Nouveau traité de Diplomatique* des Bénédictins, tandis que les ſplendides ouvrages des Baſtard, des Schaw & des Sylveſtre, auxquels on peut ajouter les pages de notre *Imitation de Jéſus-Chriſt*, en feront paſſer chronologiquement ſous les yeux du public de brillants ſpécimens.

Le P. Cahier a dit avec beaucoup de juſteſſe d'expreſſion, en caractériſant la première période de l'ornementation parmi nous : « Les enlumineurs franco-germains & britanniques du IXe ſiècle empruntent preſque toujours leurs ornements architectoniques au ſtyle roman... Ils affectionnent ſingulièrement les animaux fantaſtiques compoſés de parties hétérogènes & s'enlaçant comme par manière de jeu ou de combat, ſurtout dans les baſes & les chapiteaux des colonnes... Une eſpèce de vignette courante ſert d'encadrement aſſez ordinaire au texte. La ſurface eſt ſouvent glacée par une ſorte de vernis. »

Vers la fin du ſiècle ſuivant, ſi l'or eſt moins prodigué dans les majeſtueux ornements des majuſcules, il brille avec éclat dans les fonds, & c'eſt par là, ſurtout, que ſe révèle l'influence byzantine.

Struve eſt l'un des premiers qui ait ſignalé, pour cette époque, l'emploi de lamelles d'or extrêmement ténues que l'on fixait avec beaucoup d'adreſſe au moyen d'une eau gommeuſe ſur le parchemin, & qui reçevaient ſouvent par le poliſſoir l'éclat de l'or bruni. Les calligraphes de la Perſe ont enchéri encore ſur cette méthode coûteuſe d'embellir les manuſcrits. Nous avons vu de petites émeraudes & des moitiés de perles, fixées ſur le parchemin & mêlant harmonieuſement leur éclat à celui de l'or & du vermillon.

Durant le XIIe ſiècle, les fonds d'or ſont ſouvent guillochés & préſentent à l'œil de petits diſques, des points ornés, des eſpèces d'aſtériſques, une ſorte de gauffrure, qui ne peuvent guère être obtenus que ſur une épaiſſeur aſſez ſolide de la ſurface métallique.

Au XIIIe ſiècle, les ors brunis des fonds ſont encore très éclatants ; on en a la preuve dans le Bréviaire de ſaint Louis, conſervé au Muſée des Souverains, & dans une *Apocalypſe* latine de la Bibliothèque impériale. Les petits diſques ſont abandonnés pour faire place plus fré-

quemment à de légères arabeſques, tracées légèrement au burin : le magnifique manuſcrit de l'*Abbaye intérieure* en fait foi.

Comme on l'a dit avec beaucoup de raiſon, de 1150 à 1250, « il ſe fait tout d'un coup une ſorte de révolution puiſſante : l'imagination s'éveille avec un élan paſſionné, » & l'ornementation pure ſe reſſent de ce mouvement qui vient de ſe manifeſter. « Plus capables de vérité, a-t-on dit encore, les *imagiers* abandonnent les fantaiſies bizarres, &, au XIIIe ſiècle, les ornements empruntés au règne végétal commencent à prendre de la prépondérance. » (Voyez les *Annales de Philoſophie chrétienne.*)

Le payſage proprement dit n'eſt pas encore employé dans les fonds, comme cela aura bientôt lieu; les arbres, lorſqu'on les introduit, ſont encore d'une forme conventionnelle; l'or, alternant avec des couleurs diverſes, diſpoſées en petits carreaux réguliers, forme une ſorte d'échiquier aſſez uniforme dans ſa diſpoſition quoique varié dans ſes détails, ſur lequel ſe détachent les figures des miniatures, & dont on retrouve l'emploi un peu au-delà du XIVe ſiècle. Il eſt bon de rappeler que la lettre initiale introduite dans le manuſcrit, avait à l'origine la forme carrée. Plus tard, comme une plante élégante, elle a projeté ſes rameaux, elle s'eſt développée dans la partie ſupérieure, elle a fleuri enſuite par en bas, pour en arriver à enſerrer la page entière & compléter l'encadrement.

Mais, les vignettes (*viticolæ*) qui courent le long des marges & dont la variété ſe pare de mille détails inconnus précédemment, les capricieuſes arabeſques, dont le règne a duré plus de quatre cents ans, ſans perdre de leur charme, empruntent une partie de leur grâce à la réalité. Les animaux fantaſtiques apparaiſſent plus rarement, & le groteſque, quand il eſt employé dans l'ornementation, eſt ſaiſi ſur la nature ellemême. L'introduction de certains animaux, que le commerce avec l'Orient amène plus ſouvent dans nos contrées, où ils produiſent toujours la ſurpriſe en excitant l'hilarité, crée un mot nouveau dans le langage des *imagiers;* parmi les fleurs de nos champs & les pampres de nos vergers, ſe joue bientôt le ſinge africain : orner les marges d'un livre, c'eſt dès-lors le *babouiner,* & l'habitude de multiplier, vers la fin du ſiècle, cet ornement zoologique, conſtitue une ſorte de manie, dont les moraliſtes du temps ne manquent pas de déplorer la coûteuſe prodigalité. (Voyez page 353.)

Un fait bien remarquable, c'eſt que lorſque l'étude de l'hiſtoire naturelle n'exiſte pas encore, lorſque les Belon, les Aldrovande, les Geſſner n'ont pas encore fait entendre leurs enſeignements, la botanique & la zoologie ingénues, qu'on nous paſſe le terme, ſont ſur les marges des beaux manuſcrits. Le réaliſme de certains artiſtes fait retrouver la vérité, lorſqu'on ne la ſoupçonne pas encore dans les gros livres, ou lorſqu'on n'y atteint que bien faiblement. Cette obſervation s'applique ſurtout au XVe & au XVIe ſiècle, & nous la faiſons ici pour n'y plus revenir.

Elle n'a pas échappé, du reſte, aux maîtres vénérables de la ſcience; les Bénédictins ont dit : « C'eſt au XVIe ſiècle qu'on commence un « peu à ſe réconcilier avec la belle nature. On en découvre même « quelques faibles préludes dès le XIVe. Ces filigranes & ces échap- « pements de lettres hiſtoriées donnèrent lieu à des vignettes, à des « rinceaux, où l'on vit naître des fleurs & des fruits; les enlumineurs « s'exercèrent d'abord beaucoup ſur les fraiſes, & c'eſt peut-être en « quoi ils réuſſirent le mieux! »

Nous abandonnons ici les doctes auteurs du *Nouveau traité de Diplomatique*, nous n'admettons nullement leurs reſtrictions, & lorſqu'il s'agit de fleurs *naïvement dépinctes*, de beaux *fruicts ſavoureuſement vermillonnés*, nous ne penſons pas comme eux que dans les Heures & dans les Miſſels « la nature ne fût pas encore tout-à-fait copiée. » Le plus grand naturaliſte, à notre avis, du XVe ſiècle, c'eſt Poyet, que Anne de Bretagne avait choiſi pour peindre ſur les marges de ſes Heures, les plus aimables productions de nos contrées, celles qui ont inſpiré à Dubartas tant de délicieuſes peintures dans les *Sept jours de la Création*.

Il n'eſt pas un humble brin d'herbe, pas une plante délicate, pas une fleur majeſtueuſe, qui n'ait fourni aux peintres imagiers de la France & de l'Allemagne les plus doux ſymboles des vertus religieuſes ou ſimplement des qualités morales. A partir du XIIe ſiècle, la branche de lis eſt l'emblême de la chaſteté, &, comme l'ont fait très bien obſerver les Bénédictins, « les fleurs (d'eſpèces diverſes), les roſes, les « lis, dans la main des évêques, des abbés & des dames, expriment « l'intégrité des mœurs. Rien de plus ordinaire que ces ſymboles dans « les ſceaux des égliſes & des anciens monaſtères, pour ſignifier leur

« état floriſſant & le ſoin que l'on y prenait de répandre partout la « bonne odeur de Jéſus-Chriſt. »

Le ſymboliſme très varié qui ſe rattache aux animaux, celui qui nous fait connaître les qualités occultes, émanant des pierres précieuſes, ont été l'objet tout ſpécial des recherches d'une dame archéologue. Pour bien comprendre les ornements du monde végétal, ſemés avec tant de profuſion par la main du calligraphe, il faudrait qu'un ſavant botaniſte ſe vouât à ce genre de travail tout nouveau, & fît pour les plantes ce que Madame Félicie d'Ayzac a tenté avec ſuccès pour les deux autres règnes de la nature. (Voyez notre *Bibliographie.*) Mais nous nous contentons d'indiquer en paſſant ce ſujet fécond, & nous reprenons notre examen des productions de l'art en ſuivant le cours des temps.



§ X.

RENOVATION DANS L'ART AU XIe SIECLE. — ECOLE BYZANTINE FONDEE EN SICILE. — SON INFLUENCE. — OEUVRES CALLIGRAPHIQUES IMPORTANTES REMONTANT A CETTE EPOQUE.



ERME fatal & redouté, l'an mille était arrivé, le jour terrible avait paſſé comme tant d'autres jours, l'eſpérance renaiſſait au cœur des populations, & avec elle l'activité dans la culture des arts ſe réveillait. Quelle que ſoit l'opinion que l'on puiſſe avoir aujourd'hui ſur les terreurs imaginaires qui aſſombrirent la fin d'un ſiècle, quel que ſoit le dédain montré maintenant par pluſieurs hiſtoriens, pour un fait qu'on va juſqu'à reléguer parmi les légendes, d'inconteſtables changements eurent lieu dans le mouvement artiſtique qui ſignala les premières années du XIe ſiècle. Le ſtyle dans les œuvres fut à peu près le même, mais ce fut, pour ainſi dire, à l'infini que les œuvres ſe multiplièrent.

Les anciennes baſiliques avaient été abattues; on conſtruiſit de nombreuſes égliſes & de nouveaux monaſtères: c'eſt de la fin du ſiècle que date Cluny, cette abbaye renommée où l'œuvre patiente du calligraphe eut des adeptes ſi paſſionnés.

Ce qui avait lieu alors en France, ſe paſſait dans le reſte de l'Europe,

& ſurtout dans la région méridionale. Les peintres & les ornementiſtes étaient conviés à d'innombrables travaux. Pour nous ſervir des paroles d'un naïf écrivain, il ſemblait que partout on eût beſoin de nouvelles parures pour le monde qui rajeuniſſait.

Ainſi qu'elle l'avait fait en tant d'autres circonſtances, l'Italie tourna les yeux vers la Grèce, & la Grèce lui envoya, dans les premières années du XIe ſiècle, ces artiſtes byzantins qui ornèrent St-Paul hors des murs & qui conſtituèrent une école dont on retrouve partout les œuvres.

Vers le même temps, Paris voyait poindre dans ſon Univerſité cet eſprit de libre examen qu'Abailard allait propager, & qui, ſi puiſſant en théologie, devait ſervir d'une façon ſi efficace le développement des arts : partout on réclamait une complète indépendance pour les œuvres de l'intelligence.

Pluſieurs peintres français obtinrent alors une réelle renommée. C'était un Herber, moine de Reims, qu'à ſa mort les populations déſolées accompagnaient en foule au tombeau pour lui rendre des honneurs inuſités ; un Bernard, qui orna de ſes freſques le dôme de l'égliſe de Lobbe, & qui reçut pour ſon œuvre de magnifiques récompenſes ; un Thiénon, qui uniſſait à l'amour des lettres la culture des arts, & qui plus tard fut appelé à occuper le ſiége épiſcopal de Saltzbourg.

Les peintres illuminateurs étaient encore plus nombreux que ces hommes éminents qui cultivaient toutes les branches de l'art. Sans doute la chryſographie, qui avait étalé ſes brillantes merveilles trois ſiècles auparavant, remplaçait alors par le vermillon & par l'azur les belles majuſcules dorées, ſi fréquentes, employées juſqu'au Xe ſiècle ; mais les miniatures proprement dites commençaient à offrir bien plus de variétés. Les perſonnages les plus éminents dans la hiérarchie eccléſiaſtique ne dédaignaient pas le titre d'illuminateurs.

Sigon, abbé de St-Florent de Saumur, conſacrait toutes ſes heures de loiſir à l'ornementation des livres ; Heldric, abbé de St-Germain d'Auxerre, ne montrait pas moins de zèle & de talent comme calligraphe ; Foulques, que l'on appelle auſſi Foulcuin, rempliſſait l'abbaye de St-Hubert de ſes œuvres, & paſſait alors pour le plus habile miniaturiſte du Brabant.

L'art en Angleterre n'avait encore rien perdu de ſa ſplendeur qui allait tout-à-coup s'éteindre. Un homme qui brille au premier rang

parmi les théologiens, le repréſentait : c'était Lanfranc qui, né à Pavie en 1005, traverſa preſque tout le ſiècle & mourut archevêque de Cantorbéry en 1089. Plus tard ſaint Anſelme l'imitait, & ces hommes éminents ſe voyaient ſecondés dans leur amour tout religieux pour l'art, par un moine français que les chroniques nomment Ernulfe.

Saint Anſelme & Lanfranc purent ſaluer encore du regard un grand peintre candiote, qui ne dédaigna pas l'art des livres & qui, à la fin du XIe ſiècle, vint s'établir à Florence : Andréas Rico de Candia a laiſſé ſon nom à quelques œuvres admirables.

Si nous pénétrions dans les couvents de la Suiſſe & de l'Allemagne, bien d'autres noms, pour ainſi dire inconnus, devraient être évoqués. Les monaſtères de Fulde, de St-Gall, de Hirſchnau, rappelaient le mouvement qui avait régné trois ſiècles auparavant dans l'Univerſité naiſſante de Charlemagne. Sintramn ou Sintrame continuait, par la perfection de ſes œuvres, à être le déſeſpoir des calligraphes de ſon temps; Nootker contribuait auſſi à leur ſervir de modèle.

Par ordre des évêques, l'art du peintre illuminateur était religieuſement enſeigné dans les grands monaſtères cités plus haut & dans les couvents d'un ordre inférieur.

Si Bernard de Hildesheim, par exemple, que l'on a honoré du titre de Saint, exécutait de ſa main habile des moſaïques, & ſe faiſait accompagner, dans les nombreuſes miſſions politiques qu'on lui confiait, par de jeunes religieux, voués à la reproduction des livres, c'était pour mêler à la culture de l'art grandioſe, celle d'un art plus délicat. Il paſſait pour un des derniers chryſographes, héritiers des grandes traditions. Godeſcard, qui ne tarda pas à lui ſuccéder ſur le ſiége épiſcopal, fondait dans ſon palais une école de peinture & de calligraphie. Meinwert, évêque de Paderborn, créait bientôt un centre pareil d'enſeignement, où l'art de l'*antiquarius* prédominait ſans doute, mais où il exigeait que ſes diſciples s'initiaſſent aux beautés de la poéſie antique.

Nous nommerons encore le ſaxon Enfrith, Helſwulf, l'artiſte paſſionné, & nous ferons obſerver que, bien différents des ſcribes des XIVe & XVe ſiècles, qui outragent fréquemment le ſens des livres par la légèreté de leur tranſcription, ceux-ci mettent en général une religieuſe conſcience à s'initier aux textes ſacrés.

AU nombre des autres promoteurs du mouvement de rénovation, nous citerons Burchard, évêque de Halberſtadt; Othon, qui occupait le ſiége de Bamberg; ſaint Wolphelm, abbé de Brunweiler. Les calligraphes en titre de ce ſiècle, dont les œuvres étaient recherchées en Allemagne, ſont bien connus : c'étaient, pour la plupart, des moines qui latiniſaient leur nom, tels que Hilpius & Modeſtus. Un religieux de St-Emmeramm, Othlon, était calligraphe de profeſſion avant d'embraſſer la vie religieuſe; Wiking n'était pas moins habile, & l'on croit que le beau manuſcrit de la Bibliothèque impériale (Supp. lat. nº 641) fut exécuté par lui. Jean, le chanoine de Quedlembourg, exécutait un *Plenarium*, livre magnifique, que l'empereur offrait à ſon égliſe. Une femme ſe diſtinguait encore parmi ces artiſtes dont les noms pourraient être multipliés à l'infini, c'eſt la religieuſe Diemulde.

Mais lorſque l'on veut prendre une idée exacte de l'eſprit dont ſe ſentaient animés ces artiſtes pleins de ferveur, ce ſont les chroniqueurs qui les ont vus à l'œuvre, que l'on doit interroger. Il en eſt un dont les récits embraſſent la fin du XIe ſiècle & la première moitié du XIIe, c'eſt Orderic Vital. Pénétrons avec lui dans l'abbaye d'Ouche; voyons-le dans une ſainte admiration lorſqu'il a à dépeindre l'abbé Théodoric, dont les travaux monaſtiques ont ſi bien édifié ſon époque. Ce n'eſt pas pour lui ſeul qu'il réſerve l'éloge; il manquerait quelque choſe à ſon tableau, s'il ne pouvait ſignaler les ſcribes diligents dont le zèle infatigable reproduiſait tant de précieux écrits; auſſi ſe plaît-il à les nommer. « Ce ſont Bérenger, qui depuis devint évêque de Venoſa, Goſcelin & Radulphe, Bernard, Turquetit, Richard & pluſieurs autres, qui remplirent les bibliothèques de St-Evroul des Traités de Jérôme & d'Auguſtin, d'Ambroiſe & d'Iſidore, d'Euſèbe, d'Oroſe & de divers docteurs; leurs bons exemples auſſi encouragèrent les jeunes gens à les imiter dans un pareil travail. » L'homme de Dieu, comme Vital appelait Théodoric, répétait ſans relâche à ſes moines : Ecrivez ! une lettre tracée dans ce monde vous ſauve un péché dans le ciel… « En d'autres abbayes, on avait fait une prière pour glorifier & ſanctifier le travail des copiſtes; on la diſait à l'œuvre, comme le Bénédicité avant de commencer le repas. » (Voyez *Ecrivains enlumineurs*, dans le *Livre d'or des Métiers*.)

A Conſtantinople, comme dans l'Occident, une école active n'avait pas ceſſé de ſe livrer à l'ornementation des beaux livres, depuis la chute définitive des Iconoclaſtes. Cet amour pour la calligraphie avait fait naître de nombreux chefs-d'œuvre. Vers la fin du XIe ſiècle, un empereur de Byzance marchait ſur les traces de Théodoſe & s'honorait du titre de calligraphe : les œuvres de ſaint Chryſoſtôme furent décorées avec toute la ſplendeur imaginable, par Nicéphore Botoniata, entre les années 1078 & 1081.

Il eſt certain, toutefois, que la décadence ſe manifeſtait dès cette époque dans l'art byzantin. Auſſi n'eſt-ce pas aux artiſtes de Conſtantinople que l'on a emprunté, pour l'*Imitation*, les ſpécimens deſtinés à faire connaître le goût des artiſtes du XIe ſiècle. Ainſi que cela eſt arrivé pour des temps bien poſtérieurs, la France a répondu à de nombreuſes inveſtigations, & elle nous a fourni des modèles, ou charmants de grâce, ou empreints d'une réelle originalité.

Nous avons ouvert un Commentaire ſur l'Apocalypſe écrit dans l'abbaye de St-Sever en Gaſcogne, au temps de l'abbé de Montamer (page XIV de la table des matières), c'eſt-à-dire au début du ſiècle, & les deux qualités que nous ſignalions plus haut ſe ſont rencontrées.

Mais il eſt bon de le remarquer cependant, ce beau livre, contemporain du Cid, & qui appartient à la Bibliothèque impériale de Paris, repréſente ſurtout l'art des provinces méridionales ſi protégé, cinq ſiècles auparavant, par ſaint Ferréol, dont la règle avait été écrite pour les couvents du midi de la France.

Orné de nombreuſes peintures par un artiſte nommé Garcia, ce livre eſt à coup ſûr un des monuments les plus précieux à conſulter, lorſqu'on veut ſe faire une idée de l'art tel qu'il était pratiqué dans l'Aquitaine & dans celles des provinces de l'Eſpagne où la religion chrétienne n'avait pas ceſſé de dominer. Le nom du peintre calligraphe auquel il eſt dû fait ſonger involontairement à cet élève du fameux Vigila, qui eſt déjà connu dans le ſiècle précédent, & qui commence une école dont les monuments apparaiſſent de temps à autre dans certaines régions pour ainſi dire oubliées de la Péninſule.

Le livre du moine aquitain parle à la fois pour la France & pour l'Efpagne, en dépit de l'œuvre purement fymbolique qu'il reproduit; c'eft un vrai monument qui, grâce à fes foixante-quinze grandes peintures, peut fervir aux artiftes, aux archéologues & aux hiftoriens.

Nulle œuvre de ce temps, mieux que celle-ci, ne fert à apprécier le caractère des luttes victorieufes où triomphe la civilifation chrétienne. Ici, des hommes pleins de foi, réfugiés dans la montagne, l'emportent par l'art fur les peuples mufulmans. L'*Apocalypfe* de l'abbaye de St-Sever proclame, pour ainfi dire, en préfence des Maures une puiffance qui les abattra. (Voyez page 400.)

Un beau volume contemporain de celui-ci a fervi encore à orner les marges de l'*Imitation* des peintures toujours fi rares qui remontent à l'époque du roi Robert: c'eft le magnifique Miffel que l'on conferva jufqu'à la fin du XVIIIe fiècle, dans l'abbaye de St-Denis, & qui de là eft paffé à la Bibliothèque impériale (*Table*, page xiii); vient enfuite une page infiniment remarquable, tirée d'un autre Miffel à l'ufage de l'ancienne abbaye de St-Maur-les-Foffés, diocèfe de Paris. (*Table*, page xii). Nous ajouterons que l'ornementation de deux de nos marges, qui offre le caractère le plus original, eft due encore à l'art du midi de la France (pages 242 & 243), & il femble impoffible ici de ne pas reconnaître une certaine parenté entre le ftyle des Evangiles du mont Majour d'Arles & l'œuvre de Garcia, qui continue cette école féconde de l'Aquitaine, dont certainement Vigila eft le chef.

Au Xe fiècle, l'art, tel qu'on le pratique dans les grands monaftères de l'Angleterre, eft encore dans toute fa fplendeur : le beau Bénédictionnaire anglo-faxon d'AEthelgar (*Table*, *Titre* & pages i & viii) que nos voifins d'outre-mer envient tant à la Bibliothèque publique de Rouen, en offre la preuve. M. Champollion a fait remarquer avec raifon qu'on trouve à la fin d'un Miffel de la même époque, une formule d'excommunication contre quiconque fe rendra coupable de l'enlèvement de ces livres facrés. (Voyez la *Paléographie univerfelle*.)

On peut citer, en paffant, la belle Bible du cardinal Mazarin, qui exifte aujourd'hui à la Bibliothèque impériale (nº 7, f. latin); puis pour l'Italie, & comme contraftant peut-être, par fa barbarie, avec ce magnifique fpécimen, le Code des lois lombardes (*Codex legum longobardorum*), où l'on voit un portrait groffier du prince Arechis, tentative


INICIVM SC̄TI EVANGELII
SCD̄M IOHANNEM
E RAT
VER BVM;
BISSON-COTTARD

peu heureufe d'iconographie, fans doute, mais qui prouve, tout au moins, une nouvelle afpiration de l'art, que bientôt on réalifera.

Nous ne devons pas oublier enfin la magnifique Bible, nº 1300, fonds de Sorbonne, Bibliothèque impériale, du xe fiècle, dont nous reproduifons la page qui commence l'Evangile de faint Jean. Elle vient comme fpécimen de ce que nous difons des lettres enchevêtrées.

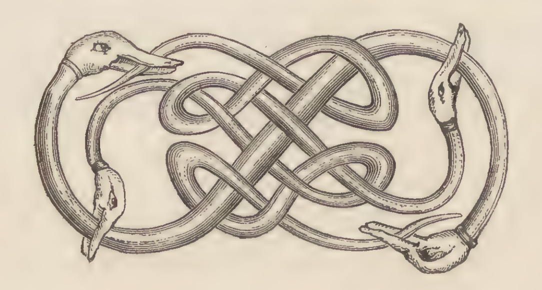
Le xie fiècle a produit encore un ouvrage confidérable : c'eft cet *Exultet* que l'on conferve à Rome dans la Bibliothèque Barberini. Ce chant de la bénédiction du cierge pafcal a été reproduit par d'Agincourt, avec les nombreufes peintures dont il eft orné.

Rien à cette époque, parmi les livres qui jouiffent d'une réputation hiftorique, ne peut fe comparer au bel Evangéliaire que donna jadis la comteffe Mathilde à St-Benoît de Mantoue, & que possède aujourd'hui la Vaticane. Lanzi ne peut louer fuffifamment, à fon gré, cette férie de précieufes miniatures qui repréfentent la vie de la fainte Vierge.

Parvenus à une époque où le ftyle byzantin va fubir de notables modifications, nous n'héfitons pas à reproduire ici quelques paroles précifes, par lefquelles un homme de goût a fu caractérifer la dégradation que l'art antique fubit à partir des temps de Charlemagne, & qui fe prolongea certainement jufqu'au xie fiècle. « L'influence de cet art fur celui de France, dit M. de Héris, ne faurait fe méconnaître. Le caractère des têtes, la maigreur des plis des draperies, l'emploi exagéré du cinabre & du bleu pur, l'application des hachures dorées aux étoffes, & le ton vert des ombres dans les carnations la trahiffent à l'œil le moins exercé. Mais en même temps, on voit à l'élément byzantin s'allier un élément barbare qui fe manifefte par la difproportion des membres du corps, par l'ampleur des têtes, par l'énormité des pieds & des mains dont les doigts allongés fe retournent en dehors, enfin par la rudeffe de l'exécution.

« Pendant que les artiftes de Byzance s'engageaient dans la voie dont ils ne devaient plus fortir, les artiftes francs reftaient, à un certain degré, fidèles aux traditions de l'antiquité. Au commencement du ixe fiècle, on les voit encore s'efforcer de maintenir dans l'efprit de leurs conceptions quelques réminifcences de l'art chrétien de la belle époque ; mais dès le milieu du même fiècle, on remarque que leurs

manuſcrits prennent généralement un caractère plus barbare, bien que dans certaines parties ils conſervent encore quelques traces du goût traditionnel. Auſſi on y voit parfois apparaître des perſonnifications antiques, comme, par exemple, dans les repréſentations du Calvaire, le ſoleil & la lune ſous la forme d'Apollon & de Diane. Enfin, les coſtumes des perſonnages bibliques rappellent religieuſement l'ancien coſtume romain. Mais durant la ſeconde moitié du IXᵉ ſiècle, les proportions des figures deviennent régulièrement trop longues; les formes plus épaiſſes & plus lourdes, les nus plus groſſiers, annoncent l'abſence de toute étude anatomique; les plis parallèles & uniformes des Byzantins diſparaiſſent pour faire place à d'autres jeux des draperies qui tantôt ſe ballonnent, tantôt ondulent, tantôt forment des coins dont les angles s'enchâſſent les uns dans les autres. L'architecture ne préſente plus le caractère purement antique; elle eſt romane & polychrôme; les fonds ſe compoſent de ſtriures coloriées, & l'or n'y eſt plus guère employé que dans les nimbes; enfin, ſi dans les encadrements on voit encore ſe préſenter quelques motifs antiques, tels que l'acanthe, le griffon, le dragon de mer ailé, on y remarque une quantité d'oiſeaux de toute eſpèce, & de ſcènes fantaſtiques ou groteſques, des ſinges avec des nains, des boucs furieux qui échangent des coups de cornes, & une multitude de figures fabuleuſes de la famille de celles que la fantaiſie anglo-ſaxonne avait déjà inaugurées deux ſiècles auparavant. » (Voyez *Mémoire en réponſe à la queſtion ſuivante :* Quel eſt le point de départ, & quel a été le caractère de l'école flamande de peinture, &c. ? *Mém. couronné en* 1855.)



§ XI.

REVOLUTION DANS L'ART AU XIIe SIECLE. — ENSEIGNEMENT TECHNIQUE DE THEOPHILE. — UN MOT SUR LE MOINE ERACLIUS.

DES le début du XIIe ſiècle, quand il y a déjà une poéſie nationale en France, lorſqu'on va répéter dans les combats les chants guerriers de Turold, un changement radical tente de ſe manifeſter dans l'art comme dans la poéſie; l'art du calligraphe, néanmoins, eſt encore roman: il participe plus des magnificences du ſtyle que l'on vient de voir caractériſé, que des ſomptueuſes variétés du ſtyle improprement appelé gothique, & qui tente, à la fin de cette période, une première manifeſtation.

Grâce à certains livres ornés, l'obſervateur peut ſuivre dans leur marche les progrès du ſtyle nouveau qui cherche à s'introduire. Voyez quelques-uns de ces manuſcrits, qui remontent au début du règne de Louis-le-Gros. Il n'eſt pas ſurprenant, ſans doute, que l'ogive s'y montre à côté du plein cintre, car l'ogive nous apparaît, avec toute ſon élégance, dans un admirable volume du IXe ſiècle, faiſant partie de la Bibliothèque impériale; mais ils prouvent, par l'emploi plus répété de ce ſyſtème architectonique & par la profuſion de certains ornements, que la révolution s'opère.

On l'a déjà fait remarquer, l'examen attentif des manuſcrits à miniatures eſt d'un ſecours inappréciable pour étudier d'une façon plus complète que cela n'a eu lieu juſqu'à préſent, les transformations de l'architecture & les variétés infinies de l'ornementation appliquée aux monuments. Sous ce rapport, les livres ſi rares du XIIe ſiècle renferment un genre d'enſeignement qu'on peut aiſément expliquer.

PLUS variés, moins majeſtueux, mais offrant auſſi plus de délicateſſe, ces ornements de tranſition, déjà fort différents de ceux employés précédemment dans la calligraphie, prouvent que l'art chrétien échappe aux préceptes du monde antique.

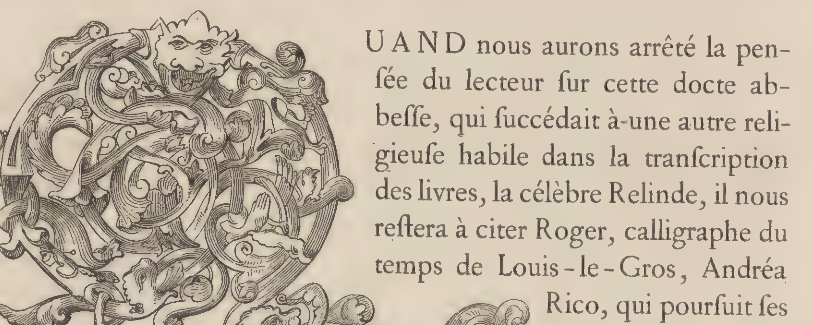
C'eſt la grande époque, en effet, où ſe conſtitue la ſociété nouvelle, ſous l'impulſion d'abord ſévère de l'Egliſe, & d'après la règle que vient de lui impoſer un pape dont le génie organiſateur repréſente tout le ſiècle.

MAIS cependant, la penſée de Grégoire VII ne tarde pas à s'adoucir dans l'art, comme elle s'adoucit dans les inſtitutions. Peu à peu, elle ſe revêt d'une magnificence, d'une grandeur, dans la compoſition des ornements ſymboliques, j'allais dire d'une majeſté chrétienne qu'elle n'avait pas au même degré durant le ſiècle précédent.

Voyez la plupart des manuſcrits de cette époque, ſe rapprochant des temps où va naître ſaint Louis, le bel Evangéliaire de Maneirius, par exemple, qui ſort d'un *ſcriptorium* de Cantorbéry, & que poſsède la Bibliothèque Ste-Geneviève, ou mieux encore un fameux Pſautier latin, appartenant à la Bibliothèque impériale, & que l'on peut faire remonter pour l'exécution à la même date. Ces deux livres ſont magnifiques, le dernier ſurtout : il eſt tout étincelant d'or ; il reflète l'école de Conſtantinople, bien qu'il ait été exécuté dans l'Occident; il dit un art qui eſt encore dans les confins de deux arts; il fait ſaiſir admirablement le caractère indécis de la période à laquelle il appartient : c'eſt bien là le temps où l'Orient n'a pas encore acquis toute ſon influence ſur l'Europe chrétienne ; c'eſt le moment où, parmi les ornements les plus variés, vont s'épanouir des formes nouvelles. Voyez les pages 192 & 193, fournies par le grand Miſſel du couvent de St-Blaiſe, que l'on admire à Karlſruhe; arrêtez auſſi vos yeux ſur cette Bible de St-Martial de Limoges (pages 74, 75, 78, 79) : on le ſent à l'éclat

des couleurs, c'eſt dans la ville aux ſplendides émaux, que ce livre a été écrit; mais, en conſervant l'empreinte de l'art roman, il ſe pare d'une élégance que ne ſoupçonnait pas le ſiècle précédent.

On s'eſt borné volontairement, pour cet âge de tranſition; mais ce ne ſont ni les œuvres, ni même les noms de calligraphes célèbres qui manquent à l'hiſtoire de l'art. N'euſſions-nous à nommer que l'*Hortus Deliciarum*, ſorte d'encyclopédie pour laquelle le XIIe ſiècle a épuiſé tout le luxe de la calligraphie, nous aurions nommé un de ces monuments littéraires qui font l'admiration du ſiècle où ils ont paru, & en nommant ſon auteur, l'abbeſſe Herrade de Lampsberg, nous aurions ſignalé un des plus grands artiſtes de ce temps. (Voyez la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, & le P. Cahier, *Annales de Philoſophie chrétienne*.)



UAND nous aurons arrêté la penſée du lecteur ſur cette docte abbeſſe, qui ſuccédait à une autre religieuſe habile dans la tranſcription des livres, la célèbre Relinde, il nous reſtera à citer Roger, calligraphe du temps de Louis-le-Gros, Andréa Rico, qui pourſuit ſes travaux juſqu'à cette période, Alimpius, peintre ſlave, qui commence la ſérie des artiſtes de la Ruſſie; puis, nous ajouterons à cette liſte ſommaire, Dudon, à la fois cellérier & copiſte du monaſtère de Fulde, Oliverus, dont l'œuvre eſt conſervée à Douai, Savvalo, originaire probablement de Valenciennes, & enfin la célèbre abbeſſe de Quedlimbourg, Agnès, qui appartenait à la maiſon de Miſnie & que l'on met au rang des plus habiles chryſographes dont l'Allemagne s'honore encore.

Dépoſitaire des plus minutieux ſecrets de l'art, elle écrivit en lettres d'or le beau *Plenarium* conſervé à la collégiale de l'antique cité qu'elle habitait. Vers le même temps, une autre religieuſe, Gudda, s'illuſtrait à Francfort ſur le Mein, en tranſcrivant un recueil d'homélies. La ſervante du Seigneur, comme on diſait alors, a tracé ſon portrait dans l'une des capitales, & l'a accompagné d'une deviſe qui dit l'humilité dont ſon cœur était rempli.



UTRE le fragment d'Horace que reproduit la *Paléographie univerſelle*, & l'Evangéliaire latin de la Bibliothèque de Vienne, qui accompagne dans le même ouvrage un Traité de ſaint Auguſtin contre les Païens, on peut admirer quelques beaux ſpécimens reflétant cette époque & reproduiſant les peintures du monaſtère de la Cava.



OUS trouvons encore, à la fin du ſiècle, un recueil d'hymnes & d'homélies de ſtyle lombard qu'on apprécie à la première vue; & la Bibliothèque Barberini à Rome poſsède un Pſautier d'une telle beauté d'exécution, qu'il a fourni au célèbre Rumhor, une diſſertation dans laquelle les maîtres de l'art reconnaiſſent un eſprit de critique ſupérieur.

Le bel Evangéliaire de Maneirius que nous avons mentionné, méritait auſſi l'examen d'un maître, & il a été admiré par le docteur Waagen.

Si riche en œuvres calligraphiques d'une époque de tranſition, la fin du XIIe ſiècle eſt éclairée par un traité tout ſpécial, qui roule uniquement ſur la partie technique de l'art. Fréquemment cité par les hiſtoriens, trop peu lu par les ſimples curieux, le livre du moine Théophile n'eſt jamais interrogé en vain par ceux qui veulent s'initier aux procédés matériels de la calligraphie & de la peinture. Ecrit par un religieux lombard, qui avait quitté l'Italie pour voyager & ſe fixer dans le couvent de St-Gall, c'eſt une véritable encyclopédie des arts au moyen-âge, due à un homme qui a interrogé toutes les nations. « Lis mon livre avec une mémoire fidèle, dit Théophile; embraſſe-le avec un amour ardent...; tu trouveras là tout ce que poſsède la Grèce ſur les eſpèces & les mélanges des diverſes couleurs; toute la ſcience des Toſcans, ſur les incruſtations & ſur la variété du *niello;* toutes les ſortes d'ornements que l'Arabie emploie dans les ouvrages faits au moyen de la malléabilité, de la fuſion & de la ciſelure; tout l'art de la

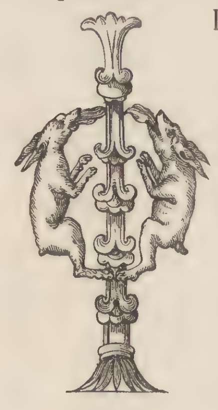
glorieuſe Italie, dans l'application de l'or & de l'argent à la décoration des différentes eſpèces de vaſes, ou au travail des pierreries ou de l'ivoire; ce que la France recherche dans l'agencement des précieux vitraux; les ouvrages délicats d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de bois & de pierre, qu'honore l'induſtrieuſe Germanie. Lorſque tu auras ſouvent relu ces choſes, & que tu les auras bien gravées dans ta mémoire, toutes les fois que tu te feras utilement ſervi de mon œuvre, en retour de mes préceptes, je ne te demande que d'adreſſer pour moi une prière à la miſéricorde du Dieu tout-puiſſant. Il ſait que je n'ai écrit mes obſervations, ni par l'amour d'une louange humaine, ni par le déſir d'une récompenſe temporelle; que je n'ai ſouſtrait rien de précieux ou de rare par une malignité jalouſe; que je n'ai rien paſſé ſous ſilence, me le réſervant pour moi ſeul; mais que, pour l'accroiſſement de l'honneur & de la gloire de ſon nom, j'ai voulu ſubvenir aux beſoins & aider aux progrès d'un grand nombre d'hommes. » (*Théophile, prêtre & moine. Eſſai ſur divers arts*, publié par le comte Charles de l'Eſcalopier.)



E livre eſt donc, avec le petit poème d'Eraclius ſur la même matière, le répertoire le plus complet & le plus curieux qui nous ait été légué par le moyen-âge, ſur les procédés que le calligraphe pouvait mettre alors en uſage pour opérer ſes brillantes merveilles; c'eſt là qu'on peut apprendre aujourd'hui ce que coûtait de ſoins un livre, comme le grand Miſſel du couvent de St-Blaiſe, par exemple, ou bien encore la Bible magnifique de St-Martial de Limoges, & le ſplendide volume de Conradin, ſi admirablement révélé par M. de Baſtard. C'eſt dans ce traité qu'on ſaiſit tous les ſecrets traditionnels, que devait étudier le chryſographe pour arriver à cette netteté des écritures métalliques, à cette ſplendeur des majuſcules, enfin à cette variété infinie des couleurs dans l'ornementation, qui cauſent encore maintenant notre ſurpriſe. D'ailleurs, ſi ce n'eſt pas au moine lombard lui-même qu'on doit ces préceptes ſi utiles pour la pratique de l'art, c'eſt un vieux copiſte de ſon œuvre qui nous les fournit: il

nous enſeigne comment le métal précieux doit être broyé, comment l'or & l'argent doivent être appliqués, ſans laiſſer de tache ſur les feuillets immaculés du vélin; il démontre même l'art très ſecondaire de décorer les peintures moins importantes de certains livres, avec le cuivre ou bien avec l'étain; ſi bien qu'il n'eſt guère de procédé technique que ce traité, d'abord mis à l'écart, ne fourniſſe.

QUELQUE temps auparavant, ſelon certains critiques, cet Eraclius, que nous avons déjà nommé, & qu'il faut placer à un rang ſecondaire, avait écrit, en vers latins déteſtables, les préceptes de l'art, tels qu'ils étaient admis chez les très anciens calligraphes. Il dit d'une façon fort incorrecte, il eſt vrai, mais enfin il dit comment ſe fabriquaient certaines encres de couleur, & quelle eſt la préparation éclatante qu'emploient les chryſographes quand ils tracent leurs majuſcules dorées. Tout en enſeignant l'art de graver le verre & celui de le colorer, il fait connaître à l'illuminateur le moyen dont il doit faire uſage pour conſerver les plantes dont il aura à reproduire les formes élégantes ſur le vélin. Malgré une brièveté qui les rend inſuffiſants & ſi incomplets, en dépit même de leur caractère bizarre, de tels ouvrages ne ſauraient être trop préconiſés. Regrettons ſeulement ce qu'il y a de trop rapide & ſurtout de trop reſtreint dans leurs enſeignements; ce ne ſera que trois ſiècles plus tard, & lorſque le ſavant traité de Cennino-Cennini aura paru, qu'on ſera à même de les compléter.



ILOSOPHES, naturaliſtes, technologues, comme on l'était alors, les encyclopédiſtes du moyen-âge nous ont dévoilé bien d'autres ſecrets, & il en eſt pluſieurs qui regardent excluſivement les peintres calligraphes. Pour n'en fournir ici qu'un exemple, ſi dans les livres ornés du XIIe & du XIIIe ſiècle, on eſt frappé parfois de l'identité abſolue qui exiſte entre certaines majuſcules, dans des manuſcrits de ſtyles bien différents, le fait trouve immédiatement ſon explication dans la connaiſſance d'un procédé bien ſimple, & qui aurait pu conduire ceux qui en

faiſaient uſage, à de plus grands réſultats. Durant l'époque ſignalée ici, on était dans l'habitude de découper ces grandes lettres dans des lames de laiton ou de cuivre, & la plume du calligraphe n'avait plus qu'à ſuivre les linéaments de ce patron. On ſait auſſi que l'éclat pour ainſi dire inaltérable, dont on voit briller certaines grandes lettres capitales, n'était pas dû toujours à la fluidité d'une certaine encre d'or, dont on n'a pu retrouver la préparation; on l'obtenait ſimplement grâce à l'admirable poli des lames métalliques infiniment légères que l'on fixait ſur le vélin & que l'on entourait enſuite de déliés colorés. Au bout de peu d'années, & quand l'art de la chryſographie ne fut plus pratiqué ſeulement dans les monaſtères, ce procédé, par trop coûteux pour les fortunes de particuliers, fut complètement abandonné. Selon Gottlieb Schwarz, l'emploi de ces lames d'or ſi adroitement découpées eût pu mettre ceux qui le pratiquaient ſur les traces de l'imprimerie, mais la routine s'en ſervit ſans réflexion, durant des ſiècles, & il avait déjà une origine bien ancienne, lorſqu'il fut abandonné. (Voyez *de Ornamentis librorum*.)



§ XII.

XIIIe SIECLE. — CHANGEMENT SPONTANE DANS L'ARCHITECTURE. — GOETHE ET L'ECOLE BYZANTINE. — NOMBRE TOUJOURS CROISSANT DES CALLIGRAPHES ILLUMINATEURS EN FRANCE. — VARIETE DES OUVRAGES QU'ILS SONT APPELES A ORNER. — ILS CACHENT LEUR NOM PAR HUMILITE. — REVOLUTION COMPLETE DANS LE STYLE DES MINIATURES.

COMME de goût & ingénieux écrivain, M. Ch. Magnin, dans ſon excellente notice ſur la ſtatue de la reine Nantechilde, s'exprime ainſi :

« N'eſt-ce pas une choſe extraordinaire & vraiment notable, que vers les premières années du XIII[e] ſiècle, dans tous les pays de domination franque, ſaxonne ou germaine, il y ait eu, un peu plus tôt, un peu plus tard, un jour & une heure où toute pierre qui s'éleva du ſol prit une route nouvelle... Plus de ces arcades cintrées, lourdes ou légères, ſelon qu'elles étaient grecques ou romaines, plus d'élégantes rotondes octogones, plus de coupoles orientales, plus de toîts en terraſſe : tout bâtiment qui ſurgit de terre, ſe termine invariablement en cône, en flèche, en lancette; toît & clocher, tout devient aigu, effilé, pyramidal. Les portes, les croiſées, les voûtes, ſuivent ce mouvement aſcenſionnel; l'ogive enfin, qui a ſur le cercle l'avantage d'une variété indéfinie de combinai-

ſons, a remplacé partout le plein cintre, & ce n'eſt pas là un accident, un haſard géométrique, c'eſt un goût général, inſtinctif, reſſenti de tous, & qui règne trois cents ans ſans réclamation ni partage. »

Nous ne ſuivrons pas ici l'habile critique dans les conſidérations morales & politiques par leſquelles il cherche à expliquer le changement radical qu'il ſignale; nous conſtatons avec lui ce changement, parce qu'il exerce dès ſon début une influence ſur toute eſpèce d'ornementation. Dès que le ſtyle à ogives prédomine, l'art byzantin diſparaît.

Il avait fait ſon temps, & il était alors en décadence, même à Conſtantinople. Un grand poète a conſtaté ſon influence & caractériſé ſon action.

Gœthe eſt l'un des premiers, en ce temps, qui ait fait ſentir, qui ait même démontré ce qu'il y avait de deſpotiſme impérieux & d'exigence étroite dans l'école byzantine, lorſqu'elle avait tranſmis ſes règles aux artiſtes de l'Occident; mais, en même temps qu'il fait ſaiſir avec une rare ſagacité quelles furent les obligations fatalement impoſées par elle aux artiſtes, il fait apprécier d'un mot le ſervice qu'elle rendit :

« Si elle avait conſervé, dit-il, les formes & les traits ſaillants des ſaints perſonnages avec un ſoin minutieux & pédanteſque, dont on ne ſaurait trop déplorer le ſtyle uniforme, ſi l'art dégénéra trop ſouvent chez elle en métier, ſous l'influence des évêques, heureuſement elle avait adopté dès le principe une règle dont les anciens Grecs, & après eux les Romains, ne s'étaient jamais écartés : celle de la ſymétrie dans l'ordonnance. Avec le temps, comme le dit encore l'illuſtre écrivain, ce noble ſouvenir eut la plus grande & la plus heureuſe influence ſur les ſiècles moins barbares & mieux inſpirés. » (W. Gœthe, *ueber Kunſt, und alterthum unden Rhein*, &c.)

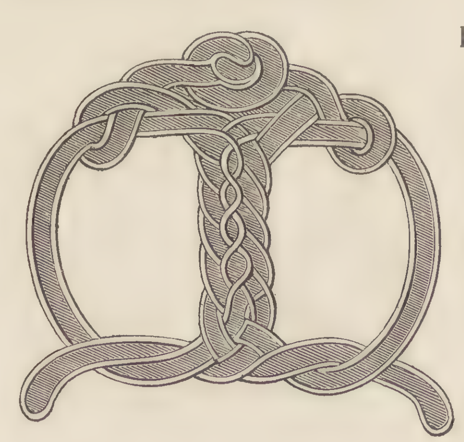
Au XIIIe ſiècle, l'indépendance de l'art était conquiſe, & l'art marchait vers de nouvelles deſtinées. Le Campo Santo de Piſe déroulait ſes pages immortelles; nos livres magnifiques faiſaient l'admiration du monde, & les riches abbayes où s'exécutaient ces minutieux chefs-d'œuvre, ſervaient de modèles au reſte de l'Europe.

On peut facilement s'en convaincre, chez nous, la peinture n'eſt plus conſacrée avec une ferveur excluſive à l'ornementation de certains livres religieux; le temps des grands Evangéliaires ſemble être même complètement paſſé; les Ménologes, les Obituaires, les Pontificaux, les

Bénédictionnaires, ſe montrent plus rarement; les Pſautiers, les Miſſels, ſe multiplient; les merveilles de la calligraphie ornée ſont plus fréquemment réſervées pour mettre dans tout leur relief les beautés des Pères de l'Egliſe, & l'œuvre de ſaint Auguſtin ſe place en tête de cette eſpèce de muſée ſacré.

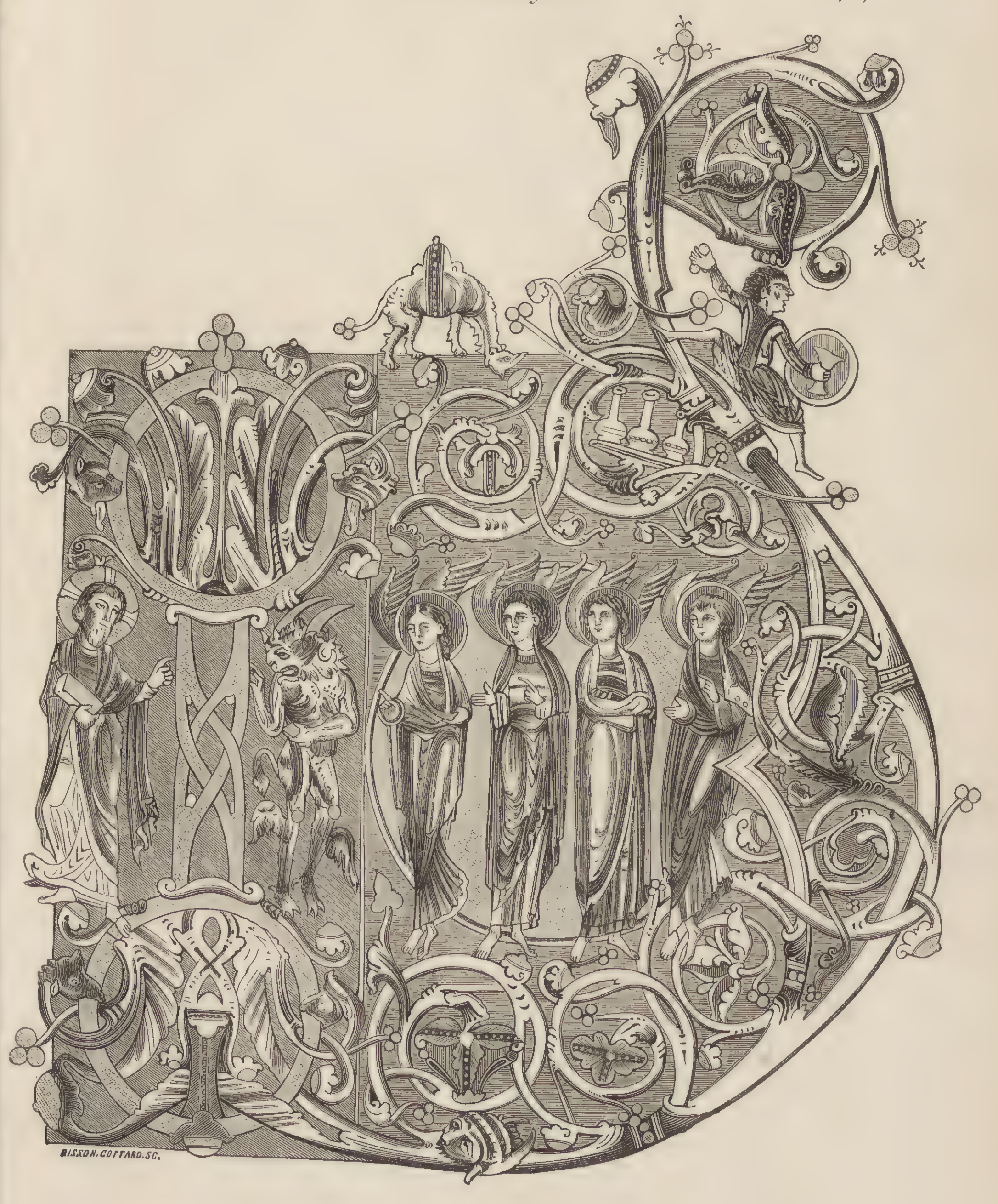
De même que la poéſie a eu déjà ſes inſpirations dans une langue nouvelle, de même la ſcience du moyen-âge commence à s'épanouir, vivifiée par l'idée religieuſe. Plus que jamais auſſi, la ſcience & la poéſie réclament du peintre expert en *l'art d'enluminure* (c'eſt le terme employé), un ſecours qu'elles employaient naguère rarement, & elles exigent qu'il n'épargne pour les faire briller aucune des ſplendeurs de la calligraphie.

Nous donnons en regard de cette page, comme ſpécimen des initiales de cette époque, un V majuſcule qui commence le livre de Job, dans une magnifique bible de la Bibliothèque Motteley, en faiſant remarquer toutefois que, par une erreur du photographe dont nous employons le ſecours pour l'exacte reproduction de toutes nos lettres hiſtoriées, cette initiale eſt retournée.



ENTIONNONS ces belles chanſons de Geſtes, qui commencent au poème de Roland, & qui, ſous le nom de romans, conſtituent de vraies épopées. Plus tard le roman lui-même tel que nous l'entendons, les chroniques, les livres de fauconnerie, les Beſtiaires, les Coſmographies, les Traités encyclopédiques, tels que ceux de Vincent de Beauvais, de Glainville & de Brunetto Latini, en un mot, tout ce qui, durant cet âge, marque le progrès de l'eſprit humain, s'enrichit de fines & gracieuſes peintures.

Le lieu où s'exécutent ces merveilles de la calligraphie, eſt Paris, comme nous l'atteſte le Dante &, avec lui, Brunetto Latini, ſon maî-


BISSON, COTTARD. SC.

tre, que tout à l'heure nous venons de nommer; mais ſi l'Italie donne à bon droit le prix en ce genre à Franco Bologneſe, la France produit auſſi à cette époque d'innombrables artiſtes qui reſteront à jamais ignorés.

Fatal à ceux qui voudraient que l'on pût rendre un nom à tant de chefs-d'œuvre, un uſage entretenu par l'eſprit d'humilité exige qu'une deviſe chrétienne, une ſentence, ſincère expanſion de la foi, remplace la ſignature du peintre calligraphe qui a voué ſon temps à une œuvre, mais que la ſainteté de ſon labeur a ſuffiſamment glorifié.

Quelques-uns de ces noms, cependant, nous ſont tranſmis comme par haſard, & échappent à un complet oubli : tel eſt celui de ce Muſeignols, qui, enfermé durant ſept ans dans les combles du Châtelet, tranſcrivit un Guillaume de Tyr; tel eſt également celui d'Arnulph de Comphaing, qui ſemble avoir appartenu à l'un des plus habiles calligraphes de l'époque de ſaint Louis. Henry ou Henris eſt ſignalé encore comme un habile enlumineur. Puis vient Jean Mados, le neveu du célèbre Adam le Boſſu d'Arras. Il ſe livre plus ſpécialement à la tranſcription des livres & à la calligraphie ornée, qu'à l'enluminure proprement dite.

Nous poſſédons une liſte de dix à douze enlumineurs dreſſée en 1292, pour l'acquittement de la taille; mais rien n'atteſte quelles furent leurs œuvres, & en quelle eſtime fut leur talent. (Voyez P. Lacroix & Ed. Fournier, *le Livre d'or des Métiers*.)

Sans aucun doute, la France renfermait à cette époque des peintres calligraphes dont les œuvres étaient tenues en telle eſtime, qu'elles égalaient dans l'opinion, ſi même elles ne les ſurpaſſaient, les pages des artiſtes les plus renommés. Mais Conrad, le moine de Scheyren, Maneirius qui vivait encore en Angleterre, Diotiſalvi, l'honneur de l'Italie, avec les bénédictins Serrati & Benoît de Bari, rattachent tous leur nom à quelque livre ſplendide; il n'en eſt malheureuſement pas ainſi des nôtres. Maître Bernar, Baudouin, Nicolas, qui ſe faiſait aider par ſa mère, Guiot de Houvre, ſire Jehan, ſire Eudes, n'appartiennent encore à l'hiſtoire de l'art que par les regiſtres qui tiennent compte du minime impôt auquel on les ſoumettait. Nous ſavons ſeulement qu'ils habitaient pour la plupart, à Paris, cette rue d'Erembourg de

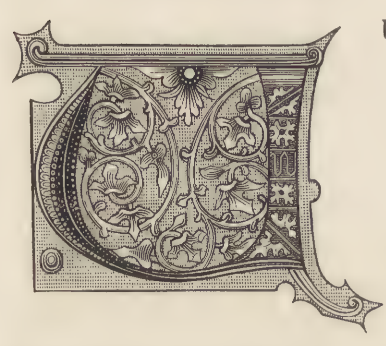
Brie, dont les générations ſuivantes altérèrent ſi étrangement le nom en l'appelant la rue Boutebric, & qui, au XIIIe ſiècle, fut nommée, dit-on, un moment, la rue des Enlumineurs.

IL n'y a malheureuſement aucun nom de calligraphe célèbre indiqué, pour les deux belles Bibles latines de l'Arſenal, auxquelles on a fait plus d'un emprunt, afin d'expoſer dans tout ſon jour l'originalité de l'art du miniaturiſte durant cette période. (Pages 124, 125, 158, 159.)

Le P. Cahier a dit avec beaucoup de raiſon, en parlant du caractère ſpécial qui diſtingue les œuvres calligraphiques du ſiècle de ſaint Louis : « La France, au XIIIe ſiècle, nomme l'art des miniaturiſtes. Elle les fait appeler *enlumineurs*, & donne ſi bien le ton dans la miniature, de 1250 à 1360, que pluſieurs beaux manuſcrits *yſtoriés*, à dater de cette époque, ſont écrits en langue françaiſe, ou avec traduction ſoit continue, ſoit intermittente. La diffuſion de la langue françaiſe occaſionnée par les croiſades, par les guerres d'Italie, par les princes français d'Angleterre & de Flandre, par les poéſies de nos romanciers & de nos trouvères, a dû ſans doute y contribuer beaucoup. Du reſte, la France, y compris les Flandres, ſous les ducs de Bourgogne, ſe maintint en première ligne dans cet art, juſqu'au XVIe ſiècle. »

Soit que les artiſtes des autres nations de l'Europe n'aient jamais eu dans leurs principes le rigoriſme des peintres français, ſoit que leurs compatriotes aient été plus ſoigneux de leur gloire que nous ne l'avons été à l'égard de la nôtre, pluſieurs noms qui brillent en Italie & en Allemagne, nous ſont parvenus. Tel eſt, après Oderiſi & après le Margheritone, le fameux Taddeo Gaddi, né en 1239, & qui, vers la fin du ſiècle, ſe fit une ſi grande réputation ; Sylveſtro Calmaldoleſe, qui était ſon élève, l'égala s'il ne le ſurpaſſa point ; Franco Bologneſe, a pour lui le mémorable ſouvenir du Dante ; Cimabuë eſt lui-même un peintre de manuſcrits (un *exemplator*) avant que d'être un chef d'école.

Toutes les villes de l'Europe, tous les monaſtères, participent à ce mouvement : l'Eſpagne nomme ſon Pedro de Pamplona ; l'Angleterre, ſon Nicolas Treveth, & d'habiles calligraphes allemands ſe groupent autour de Théodoric de Prague.



UCUNE œuvre de l'art français, même parmi les plus précieuſes, n'eſt comparable, durant cette époque, à un monument calligraphique anonyme, qu'on met également au nombre des monuments religieux : les Heures de ſaint Louis, conſervées au Muſée des Souverains, offrent la preuve variée, dans leurs pages étincelantes, des changements immenſes qui ſe ſont opérés. (Page 387.)



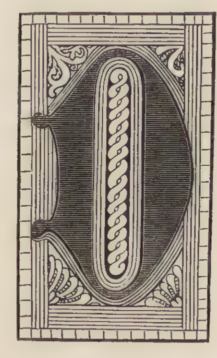
§ XIII.

DEBUT DU XIVe SIECLE. — CHARLES V ET LA BIBLIOTHEQUE DU LOUVRE. — SON FRERE LE DUC DE BERRY. — JEHANNE DE FRANCE. — PATRONAGE DES PEINTRES DE PLATE PEINTURE. — PROTECTEURS DE L'ART. — ARTISTES DU XIVe SIECLE. — LEURS OEUVRES.



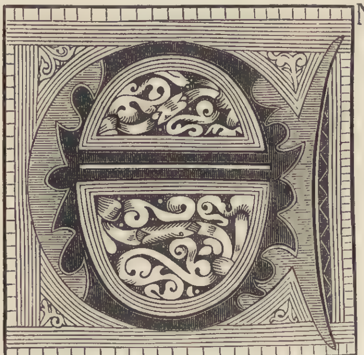
N a remarqué avec beaucoup de juſteſſe que la peinture européenne, entre 1250 & 1360, « acquiert une grâce qui va toujours croiſſant, & qui certainement n'était pas empruntée à Byzance. »

Lorſque l'art fut ſorti du cloître, lorſqu'il ſe fut ſéculariſé, ſi l'on peut uſer de ce terme, ce fut parmi les rois de France, parmi les princes le plus rapprochés du trône, & auſſi parmi quelques grandes dames & quelques riches ſeigneurs de la Flandre, qu'il trouva des protecteurs. Il en eut, un ſiècle plus tard, juſque dans une région où d'ordinaire la penſée ne va pas, à cette époque, chercher les amateurs éclairés : il en trouva dans ce pays à demi barbare, que Mathias le Huniade diſputait ſi courageuſement contre l'envahiſſement des Turcs.



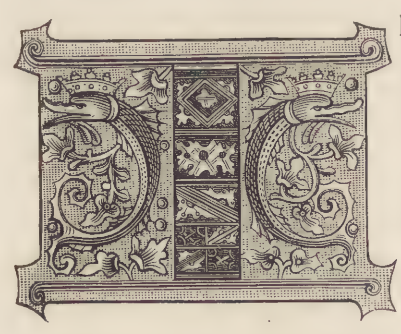
E tous les maux qui affligèrent la France à cette époque, la déplorable adminiſtration de Louis-le-Hutin ne fut pas la moins pernicieuſe, & cependant l'Univerſité de Paris n'avait rien perdu de ſon influence ; elle la propageait au contraire par des ſuccurſales établies en province, & ſurtout par de ſages règlements. Si dès les années 1259 & 1275, elle avait rendu les premiers ſtatuts relatifs aux *ſtationarii*, chargés ſpécialement de faire exécuter les copies de

livres, ſi elle s'était adjoint des clercs *libraires jurés*, elle exigea au XIVe ſiècle que nulle copie ne fût miſe en circulation, qu'elle ne fût expoſée durant quatre jours au grand couvent des Dominicains, avant même que ſon délégué en permît la vente, & l'édit de 1323 ordonna que le copiſte agréé par le recteur ne pût exercer ſon induſtrie ſans une autoriſation préalable. Ces ſoins devaient maintenir la dignité de l'art du calligraphe; la fondation de quelques bibliothèques en dehors des établiſſements monaſtiques fit ſa proſpérité.



NFIN, ce ſerait un lieu commun que d'inſiſter ſur l'utilité de l'établiſſement tout littéraire de Charles V, lorſqu'il réunit ſes 910 volumes occupant trois étages de la tour du Louvre. Ceux qui voudront avoir des notions complètes touchant cette collection primitive, n'auront rien à déſirer ſur ce point, lorſqu'ils auront lu un curieux volume intitulé : *Inventoire des livres du Roy noſtre ſeigneur eſtant au chaſtel du Louvre.*

Rédigé en 1373 par Gilles Mallet, qui prend le titre de valet de chambre, & plus tard celui de maiſtre d'hoſtel du roy, ce volume oublié trouva un éditeur plein de ſollicitude, dans le digne Van-Praët en qui ſe réſume de nos jours la ſcience du bibliophile.



L ne faut point s'y tromper, ce n'eſt pas un ſimple catalogue, c'eſt l'hiſtoire d'un noble monument littéraire, l'honneur du pays; ces beaux livres de Charles V, ces ſplendides manuſcrits, qui nous ſont tous parvenus, étaient offerts à la curioſité ſtudieuſe des clercs du XIVe ſiècle, comme nos riches bibliothèques s'ouvrent pour le monde entier.

Une idée généreuſe, qui contribue au mouvement favorable des études en notre temps, a ſes prémiſſes dans la penſée prévoyante &

charitable de Charles V. Par ordre du bon roi, nous apprend Gilles Mallet, trente petits chandeliers & une lampe d'argent, suspendus à la voûte d'une des salles de la tour, éclairaient les dévots travailleurs qui venaient consumer leurs veilles sur Fillastre & Nicole Oresme. Un digne grand-maître de l'Université, M. de Salvandy, a trouvé la même idée dans son cœur.

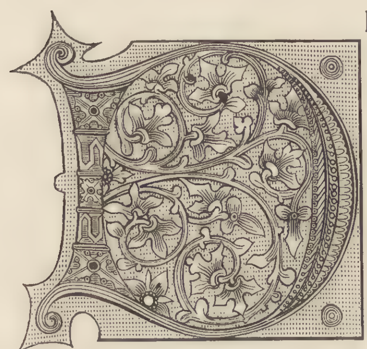
On nous dispensera de prouver ici qu'un souverain par les soins duquel tant de chefs-d'œuvre calligraphiques étaient rassemblés, savait choisir les merveilleux artistes auxquels il confiait le soin d'orner ses livres.

Quelquefois le sage monarque ne dédaignait pas d'apposer sa signature sur les beaux volumes qu'il aimait. *Les grandes Chroniques de St-Denis*, conservées aujourd'hui à la Bibliothèque Ste-Geneviève, offrent ce touchant souvenir du roi bibliophile. Son nom a été tracé par lui au-dessous d'une sphère qui dit la science géographique de son temps; science étrange! & qui prouve, dans tous les cas, combien était bizarre la cosmographie qu'interprétait d'une façon si fantastique le soigneux illuminateur. (Voyez le vicomte de Santarem, *Collection des cartes du moyen-âge*.)



PRES ce roi de France, admirateur si fervent d'Aristote, le plus grand amateur de beaux livres de ce temps fut le duc de Berry, dont on admire encore la tombe à Bourges. Ce troisième fils du roi Jean & de Bonne de Luxembourg, né en 1340, ne mourut qu'en 1416 & vit par conséquent s'accomplir les dernières révolutions de la calligraphie. Tout nous prouve que, s'il poursuivit à travers les orages politiques de son siècle une vie de magnificence & de luxe, il sut encourager les arts & placer les artistes à leur rang : témoin Foucquet, dont l'admirable talent domine tous ses contemporains, mais qui appartient plus spécialement au XVe siècle; témoin encore Jean Flamel, que l'on confond sans cesse avec Nicolas son parent. On ne saurait donc se faire aujourd'hui une idée bien nette du tort irréparable que firent à l'art du moyen-âge les excès de la colère populaire. En 1411, l'hôtel de Nesle, où résidait ce prince, fut impi-

toyablement abattu, ſans qu'on reſpectât aucun des chefs-d'œuvre qu'on y venait admirer, &, un peu plus tard, ce fut par l'incendie qu'on détruiſit le château de Bicêtre, qui peut-être n'était pas moins rempli de beaux livres que la fameuſe tour de la librairie.



E Charles V à Charles VII, vient, dans l'ordre des promoteurs de l'art, une princeſſe de leur famille : c'eſt Jehanne de France, ducheſſe du Bourbonnais, qui, du fond de ſa modeſte réſidence de Moulins, aime à ſe dire *fille de roi, ſœur de roi;* ſon amour pour les arts eſt digne en effet d'une ſouveraine, & même, comme Charles V, elle ſe plaît à ſigner les beaux livres dont elle a ordonné la tranſcription, ou qu'elle a voulu voir ornés de tout le luxe de la calligraphie.

Rien ne le prouve mieux que certains manuſcrits conſervés à la Bibliothèque impériale, cette princeſſe conſacrait des ſommes énormes à l'achèvement des magnifiques volumes qu'on venait admirer dans ſon château de Moulins. Tous ceux qui voudront ſe faire une idée de la réelle ſolennité avec laquelle un livre était reçu alors par le haut perſonnage qui en avait médité les délicates merveilles, verront les preuves de cette eſtime pour l'art dans quelques ſplendides in-folio de la Bibliothèque impériale.

Que l'on conſulte le *Défenſeur de la Conception immaculée*, livre traduit du latin de Pierre Thomas, par Antoine de Lévis, comte de Villars. (Voyez P. Paris, *Cat. des Man. de la Bib. imp.*, t. VII, nº 7307.) Jehanne de France eſt repréſentée au frontiſpice de ce beau volume : elle eſt ſous un dais, entourée de dames & de ſeigneurs, recevant l'hommage du comte de Villars, & nulle peinture de cet âge ne donne une idée plus complète de la grâce, de l'élégance même, qui régnait dans ces cours provinciales où s'exécutaient des merveilles calligraphiques que Paris eût certainement enviées.

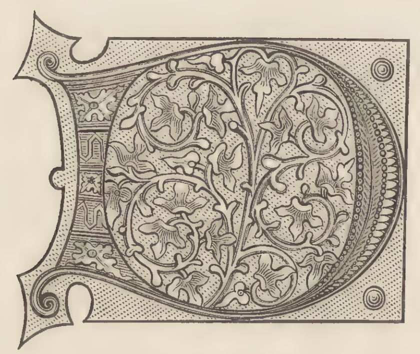


N continuant cet expofé, où l'on a effayé de faire comprendre quelle fut la protection accordée à l'art du calligraphe au XIVe fiècle & au commencement du XVe, nommons les artiftes eux-mêmes, & faifons connaître quelques-unes de leurs œuvres.

Pour l'art français, nous citerons d'abord maiftre Girart d'Orliens, le peintre attaché à la perfonne du roi Jean qui, au temps de fes plus grands défaftres, ne put fe féparer de l'habile artifte & l'employait à fatisfaire fes coûteufes fantaifies. (Voyez le *Bulletin du Bibliophile* de 1857.)

Vient enfuite Jacquemin Gringonneur, le peintre de Charles VI, auquel on attribue à tort l'invention des cartes à jouer, mais qui illuftra certainement de fon pinceau habile les brillants tarots venus jufqu'à nous. Au dire de quelques écrivains, Gringonneur ne ferait qu'un furnom fpécifiant la nature minutieufe de l'œuvre à laquelle fe livrait l'artifte. Réputé le peintre le plus habile de fon temps, Jacquemin était membre de l'académie de St-Luc, inftituée par Charles V.

Andrieu Beauneveu avait été choifi par le duc de Berry pour faire partie de fes peintres, & le nom du protecteur fait affez comprendre ce que valait l'artifte; quelques écrivains lui accordent le premier rang. Les frères Manuel, fi chèrement rétribués pour le temps, Jacquemart, Oudin de Carvanay, qui a illuftré le *Pélerinage Jéfu-Crift* & la feconde partie des *Chroniques de St-Denis*, Henry de Trévoux, fon contemporain, Rambaldis, l'habile calligraphe Jehan de Montmartre, qui, vers le milieu du fiècle, fe qualifie d'enlumineur du roi, Hubert, dont la renommée fe propage furtout dans le nord, le moine Bernard, qui réfide à St-Omer, Pierre de Soliers, peintre ftatuaire & poète, qui illuftre furtout la Provence, Jean de Mehung, le continuateur du Roman de la Rofe, & tant d'autres que nous nous abftenons de nommer ici, prouvent combien cette période fut active & ce que la France pouvait alors oppofer d'artiftes renommés, même à Rome & à Florence, où fe formait une école d'admirables miniaturiftes.



E toutes les œuvres de ce temps, celle qui a fourni à l'*Imitation* quelques-unes de ſes pages le plus richement *yſtoriées*, comme on diſait alors, eſt un magnifique volume, honneur de l'art pariſien. (Voyez les pages 24, 25, 32, 33.) Le *Livre des merveilles du Monde* appartient preſque autant au XVe qu'au XIVe ſiècle, mais il réſume admirablement l'art fleuri, abondant, varié, qui précède les vrais chefs-d'œuvre des Poyet, des Clouet & des Beauneveu. Vraie collection univerſelle des voyages, telle qu'on l'entendait de ce temps, réunion bizarre de relations où le fantaſtique l'emporte preſque toujours ſur le vrai, ce livre fut traduit du latin par Jehan de Lines, le moine ſavant de St-Bertin, & calligraphié vers 1392, par Jean Flamel, qu'il faut bien ſe garder, ſelon M. de Baſtard, de confondre avec ſon homonyme, dont la réputation eſt populaire comme alchimiſte, mais dont la renommée comme *eſcripvain* devient plus douteuſe, bien qu'il reſte acquis à la ſcience qu'il fit exécuter nombre de manuſcrits.

L'un des plus magnifiques volumes de cette époque, appartenant à l'art français, porte le titre d'Heures de Louis, duc d'Anjou. Saint Louis, ſur ſon lit de mort, à Tunis, remettant à ſes affidés les inſtructions qu'il a rédigées pour Philippe-le-Hardi, eſt une des plus belles miniatures du XIVe ſiècle, & la *Paléographie univerſelle* l'a reproduite avec bonheur.

Le magnifique Pſautier du duc de Berry, où l'ornithologie emblématique fournit de ſi délicieux ornements, en ſe mêlant aux anges & aux pieux ſolitaires (voyez pages 98, 99, 102, 103); les belles Heures latines de la Bibliothèque Ste-Geneviève, ſi capricieuſement peintes ſur leur fond d'or; le Miſſel pariſien qui exiſte à la Bibliothèque de l'Arſenal, & qui était à l'uſage du monaſtère de St-Magloire (voyez page 352); le délicieux Térence italien de la Bibliothèque de l'Arſenal (voyez la page 202), livre qui n'a de rival que dans un volume portant le même titre, conſervé à la Bibliothèque impériale & illuſtré par delà les monts : tous ces volumes d'art ſi divers, & juſqu'à préſent ſi peu appréciés, ont paru repréſenter ſuffiſamment, ſinon

par le nombre, du moins par le choix, les écoles calligraphiques de l'Italie & de la France.

Hugues de St-Ceſari, le peintre provençal, Michel Gonneau, Joſeph Coulombe, l'artiſte tourangeau, Jehan Rigot, l'habile moine du monaſtère des Sts-Pères de Melun, Le Saige, peintre du roi, dont M. Paris nous a révélé le mérite, Jean Goſſard de Maubeuge, que ſes contemporains traitent de nouveau Zeuxis, ſont autant de peintres éminents, mais quelques années encore & Jean Foucquet les dominera tous.

Plus loin & dans un chapitre ſpécial, nous ferons connaître la biographie de ce dernier miniaturiſte ainſi que ſes œuvres principales; dès à préſent il eſt bon de laiſſer expliquer à un critique habile quelle ſomme de changements il apporta dans le ſtyle de la peinture des livres.

C'eſt M. de Laborde qui a dit, en parlant de ce grand artiſte :

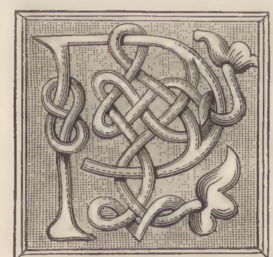
« Peintre auſſi naïf, obſervateur plus naturel que Hemling, Foucquet a dans ſes figures quelques-unes des qualités les plus ſolides de ce peintre délicieux, & pour ſes échappées de lointain, ſes payſages à vol d'oiſeau, il ſurpaſſe Jean Van-Eyck, tant il ſait éclairer avec harmonie ſes plans ſucceſſifs & les pénétrer de perſpective aérienne, tant il comprend les reſſources offertes par la nature, dont il imite, ſur ces charmants bords de la Loire, les vallées ſinueuſes & les collines qui deſcendent vers elle. Les détails de ſes vues, une ville à mi-côte, un clocher ſur la hauteur, des maiſons en briques aux charpentes ſaillantes ont toute la bonhomie de la vérité priſe ſur le fait; la grandeur de ſes horizons, la profondeur de ſes lointains, offrent une réalité ſaiſiſſante qui amplifie ces panoramas microſcopiques; ſes compoſitions ſont paiſiblement animées. »

§ XIV.

XVe SIECLE EN FLANDRE. — PROTECTION ACCORDEE A L'ART PAR LES DUCS DE BOURGOGNE. — VAN-EYCK. — HEMLING. — LE ROI RENE. — MATHIAS CORVIN. — LES ROIS PORTUGAIS.

A I S après avoir ſignalé la haute protection que les artiſtes trouvent dans la famille de Charles V à la cour de France, protection qui ſe continue juſqu'au XVe ſiècle & qui parvient à ſon apogée dans les dernières années du duc de Berri, il nous faut nommer les ducs de Bourgogne.

Si l'on veut ſe faire une idée des ſommes énormes dépenſées par ces princes, pour l'accroiſſement de leur bibliothèque, il ſuffit d'ouvrir un livre fort aride dans ſa forme, mais qui baſe ſes concluſions ſur les comptes contemporains; ce livre c'eſt le mémoire hiſtorique de Laſerna Santander, ſur la bibliothèque des ducs de Bourgogne.



HILIPPE-LE-HARDI, qui gouverne d'une main ſi ferme de 1384 à 1404, eſt un bibliophile paſſionné, qu'imitèrent ſes ſucceſſeurs. Philippe-le-Bon mit au nombre de ſes royales magnificences, l'uſage de multiplier les beaux livres & de récompenſer magnifiquement ceux qui les ornaient : on fait monter à 935 le nombre des manuſcrits raſſemblés par lui. Charles-le-Téméraire contemplait avec extaſe les riches miniatures que ſes pères lui avaient léguées; il ſe piquait de littérature, & tout le monde ſait qu'il avait coutume de placer la Cyropédie de Xénophon ſous ſon oreiller, comme Alexan-

dre-le-Grand en uſait à l'égard de l'Iliade; mais tout ce que nous pourrions raconter à ce ſujet pâlirait devant les révélations ſi poſitives dues à M. Léon de Laborde. Pour ſe faire une idée du luxe qui régnait à la cour de ces princes & de la protection qu'on y accordait aux arts, il faut lire les *Etudes ſur la maiſon de Bourgogne*, où pas un fait n'eſt raconté ſans qu'un document authentique ne vienne à l'appui du récit.

On cherchait naguère à glaner quelques noms d'artiſtes : là ſe trouvent des liſtes de pluſieurs pages, vrais pendants de celles qui ont été données dans la *Renaiſſance des arts à la cour de France*.

Diſons-le toutefois, en paſſant, les princes de cette maiſon, ſi ſouvent emportés par leur fureur guerrière, anéantiſſaient bien autant de chefs-d'œuvre qu'ils en faiſaient éclore, & ſi, dès le XIII[e] ſiècle, une féconde école de peinture s'était fondée dans la ville épiſcopale de Cologne, l'incendie de cette noble cité où brillait l'habile maître Stephan, anéantit plus de livres magnifiques, peut-être, que les états gouvernés par les ducs de Bourgogne n'en virent naître au XV[e] ſiècle.

Durant cette période féconde, dont nous ne prétendons pas amoindrir l'éclat, le perſonnage le plus réellement paſſionné pour ce genre de magnificence, fut un prince eccléſiaſtique qui tenait bien à la maiſon de Bourgogne, mais qui ne brilla comme homme politique qu'à un rang ſecondaire. Le prince-évêque de Liége, Jean de Bavière, que l'on appelait auſſi Jean-ſans-Pitié, reçut avec quelque juſtice ce nom du peuple malheureux qu'il gouvernait; mais il eut du moins la gloire de deviner le plus grand artiſte de ſon temps.

Pendant que Jean de Bruges, le grand artiſte flamand, ſe faiſait admirer à la cour de France, l'évêque de Liége attachait à ſon ſervice l'artiſte inconnu en qui bientôt allait ſe perſonnifier l'art charmant dont il eſt l'honneur : Jean Van-Eyck était deviné par Jean de Bavière. Cela avait lieu vers 1418; ſept ans plus tard, après avoir perdu ſon protecteur, qui, dépoſant la dignité épiſcopale, s'était marié à Eliſabeth de Gorlitz, le jeune peintre paſſait au ſervice du duc régnant.

Philippe-le-Bon recueillit pieuſement l'héritage artiſtique de ſon oncle; non-ſeulement il accorda ſa protection à Jean Van-Eyck, mais il lui aſſigna des émoluments conſidérables, &, en l'attachant à ſa perſonne, il ſe ſervit d'expreſſions telles qu'il eſt facile de deviner en quelle eſtime était à la cour le jeune peintre imagier.



partir de cette époque, Van-Eyck éclipſe tous ſes rivaux; il fait pâlir juſqu'à la renommée de ſon frère Hubert, que l'on admirait avant lui. Il accompagne, en 1428, l'ambaſſade de ſon ſouverain dans la Péninſule, & rapporte du Portugal de nouvelles inſpirations. Honoré de miſſions ſecrètes, comblé de biens qu'il n'a pas cherchés, il ſe retire dans une ville où l'admiration le pourſuit, & on lui attribue juſqu'à la gloire d'avoir découvert la peinture à l'huile.

De l'avis d'un connaiſſeur, c'eſt à Hubert Van-Eyck, cependant, qu'il faut rapporter, non-ſeulement le perfectionnement apporté à ce genre de peinture, mais encore « ce que l'école flamande du XVe ſiècle a produit de plus prodigieux, » c'eſt-à-dire, le rétable de l'Agneau. Il mourut à Gand, le 18 ſeptembre 1426. Jean pourſuivit ſa glorieuſe carrière juſqu'en 1464, & le père de Raphaël, Giovanni Santi, l'appela dans ſes vers *il gran Joannes*.

Parmi les peintres flamands qui conſacrèrent leur talent à l'enluminure des livres, il n'y en eut point de plus grand que lui; ſon frère & ſa sœur Marguerite l'aidèrent dans cette tâche moins glorieuſe, mais plus aimable peut-être, où ſon génie ſe révèle encore.

Depuis les ſavantes recherches auxquelles s'eſt livré avec tant de goût M. Waagen, on ſait que le célèbre Bréviaire du duc de Bedford porte dans ſes délicates peintures tous les caractères qui rappellent les frères Van-Eyck; il en eſt de même à l'égard de la tranſcription du roman de la *Table ronde*.

Un beau livre ayant appartenu à Philippe-le-Bon, & que l'on peut admirer à la Bibliothèque de l'Arſenal, repréſente l'art flamand de cette époque, & montre le parti gracieux que les artiſtes du XVe ſiècle tiraient de nos fleurs des champs. (Voyez les pages 41, 48 & 49.)

Si nous racontions les légendes, nous pourrions eſſayer d'eſquiſſer ici la vie de Hemling, telle qu'on la rapporte dans maints ouvrages, qui ont joui cependant de quelque crédit; mais, la critique moderne n'accepte qu'avec beaucoup de circonſpection un récit qui transforme le grand artiſte en un pauvre ſoldat errant & malade, allant demander à l'hôpital de Cologne le droit d'aſile qu'il paye par un chef-d'œuvre.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Hemling apparaît ſur la ſcène douze ans ſeulement avant l'époque où Van-Eyck va la quitter; le premier travail reconnu comme étant de lui ne date que de 1462, & cet habile artiſte ne meurt que durant la dernière année du ſiècle.

Hans Hemling, que l'on appelle auſſi Memling, eſt l'élève de Rogier Van der Weyden, miniaturiſte plein de vigueur. Il concourut à l'ornementation du fameux Bréviaire qui a appartenu au cardinal Grimaldi, & que tous les étrangers admirent aujourd'hui à Veniſe. Selon M. Waagen, ce livre offre, dans ſes riches vignettes, des échantillons plus merveilleux de l'école brugeoiſe, « que la plupart des peintures à l'huile qu'elle nous a laiſſées.» Nommer les artiſtes habiles qui l'ont exécuté, c'eſt dire ce que possède alors de plus célèbre l'art du miniaturiſte dans les Pays-Bas : Gérard Van der Meere, Hugo Van der Goes, Liévin de Witte & Liévin d'Anvers.

On a dit des tableaux de Van-Eyck & d'Hemling quelques mots très juſtes qui peuvent ſe répéter à propos des manuſcrits qu'ils ont ornés. Chez le premier tout rit, tout rayonne, tout chante : c'eſt le printemps dans ſa beauté & ſon éclat. Chez Hemling la nature n'a pas cet air de fête & de joie... : c'eſt un précurſeur d'André Chénier. (Voyez la diſſertation d'Héris.)

Le roi peintre, le roi imagier, René d'Anjou, vint étudier auſſi en Flandre; ſelon le comte de Laborde, il eut pour maître Jean Van-Eyck. C'était pendant ſon ſéjour à Lille qu'il s'était rencontré avec cet habile homme qu'il ſut tout d'abord apprécier.

L'activité artiſtique de ce monarque ſemble commencer à l'année 1431, au début de ſa captivité. Nul homme à cette époque, peut-être, ne ſut mieux charmer, par la culture de l'art, les viciſſitudes d'une vie agitée, & s'il a exécuté des œuvres capitales, longtemps conſervées dans les égliſes, il ſerait malaiſé de citer tous les titres des beaux livres qu'il a ornés. Nous ne dirons rien ici de ſon *Buiſſon ardent;* nous ne ſignalerons même qu'en paſſant cette œuvre ſi librement peinte qu'on déſigne ſous le nom des *Tournois du roi René* & qui rentre dans l'hiſtoire de la peinture des livres; nous rappelerons que ſix magnifiques Pſautiers atteſtent encore le goût exquis de ce prince comme peintre calligraphe, & que l'un des plus admirés a été mis à contribution pour orner l'*Imitation*. (Pages 214, 215, 238, 239, 330, 331.)

René fut marié deux fois : il eut deux mufes, comme il le dit lui-même, auxquelles il confacra fes gracieux chefs-d'œuvre ; la première mourut, & le bon roi ne ceffa pas de peindre ; il chercha même dans la pratique plus active de l'art un allégement à des regrets qu'il croyait lui-même éternels.

Les chroniques locales contiennent quelques paroles touchantes, qui font faifir, chez le roi peintre, l'expreffion de cette paffion naïve qui mêlait à une douleur fincère toutes les recherches, peut-être un peu poétiques, que le fiècle infpirait alors. Ecoutons un livre du temps :

« De la perte de fa loyalle compaigne fut le noble roy de Sicille fi actaint de dueil, qu'il en cuida bien mourir, ne jamais tant, comme il fut en vie, n'oublia l'amour qu'il avoit à elle. Et ung jour, comme fes privez lui remontroient, le cuydant confoler, qu'il falloit qu'il entre-oubliaft fon dueil & prift reconfort, le bon feigneur, en plorant, les mena en fon cabinet & leur montra une paincture que luy même avoit faicte, qui eftoit ung arc turquoys, du quel la corde eftoit brifée & au deffoubz d'icelluy eftoit efcript ce proverbe itallien : *Arco parlentare plaga non fana;* puys leur dict : « Mes amys cefte paincture faict ref-ponce à tous vos argumens, car ainfy que pour deftendre un arc, ou en brifer & rompre la corde, la playe qu'il a faicte de la fagette qu'il a tirée, n'en eft de rien plus tot guarie ; auffi pourtant, fi la vie de ma chère efpoufe eft par la mort brifée, plus tot n'eft pas guarie la playe de loyalle amour dont elle vivante navra mon cueur. »

Sans oublier jamais fon premier amour, le roi René fe remaria. Ses *privez amys*, comme dit la chronique, lui remontrèrent ce qu'exigeait de lui la politique, & il époufa en 1455 la belle Jeanne de Laval, celle qu'on renommait à quinze ans la reine de beauté dans les tournois de Tarafcon. En dépit de l'*arc turquoys* & de fon emblème, René, fous cette infpiration nouvelle, fentit fe ranimer fon goût pour la poéfie qu'il avait délaiffée, & auffi pour la peinture des livres, qui lui avait valu tant d'éclatants fuccès. « Ce fut à cette époque, nous dit fon biographe le plus zélé, que le bon roi commença fon grand poème chevalerefque & allégorique : *La Conquefte de doulce mercy par le cuer d'amour efpris.* » Mais, quoique ce roman porte la date de 1457, il eft à croire que René employa plufieurs années à le compofer, & à l'orner de raviffantes miniatures, que l'on admire dans le manufcrit original. Deffinées avec un foin & une délicateffe extrêmes, elles font la preuve du prix

que René y attachait. « Le moyen-âge, ſes coutumes & ſes armures, l'Egliſe & ſes pompes, les mythologiques allégories de la Renaiſſance, revivent dans ces petits tableaux, encadrés de fleurs, étincelants d'or & de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. » (Le comte de Quatrebarbes, *Œuvres complètes du roi René, illuſtrées d'après les manuſcrits originaux par M. Hawke.*)



N ce temps d'activité merveilleuſe, & que l'on peut appeler l'âge d'or d'un art à jamais perdu, les protecteurs ſemblaient ſurgir comme par enchantement des régions les moins faites pour favoriſer ſon développement. Tandis qu'il repouſſait les Turcs & qu'il battait Mahomet II, le fils de Huniade, Mathias Corvin, monté ſur le trône à dix-ſept ans, ſe ſentait épris de la ſplendeur des livres, dans un pays où on les dédaignait. Familiariſé avec les langues de l'antiquité, homme de goût quoique ſavant, nul prince de la chrétienté n'avait réuni dans un pays à demi barbare plus de merveilles de la calligraphie. Du fond de la Hongrie, il donnait ſes ordres à trente artiſtes choiſis, dont les noms ſont en partie connus, pour qu'ils embelliſſent des minutieuſes ſplendeurs de leur art les auteurs de Rome & de la Grèce qu'on voyait ſurgir de toutes parts; dans les derniers temps de ſa vie, il ſavait, heureuſement pour le monde civiliſé, mettre à profit la diſperſion de ces bibliothèques grecques que les Turcs anéantiſſaient ſur leur paſſage. Grâce à ſes ſoins, cinquante mille volumes, preſque tous manuſcrits, avaient été réunis à Bude, où brillait déjà ſon univerſité naiſſante. Dans ſon zèle ſans bornes pour la ſcience & pour l'art, il voulait édifier une ville deſtinée à quarante mille étudiants que devaient diriger les plus habiles profeſſeurs.

Ce fut lui qui ſut diſtinguer, parmi les artiſtes contemporains, les deux miniaturiſtes de l'Italie : Attavante & Félix de Raguſe, ſans compter tant d'autres calligraphes ſecondaires qui parcouraient l'Europe, par ſes ordres, en quête des beaux manuſcrits.

Les reliures commandées par Mathias Corvin égalaient en ſomptuoſité & ſurtout en élégance les beaux manuſcrits qu'elles recouvraient.

Pillés par les Turcs, difperfés en 1490, après la mort du roi chevalier, qui les avait ornés avec tant d'amour & de goût, les livres réunis, jadis, à Bude, ont confervé une réputation que près de quatre fiècles écoulés n'ont pas affaiblie. Le nom de ce roi de Hongrie ne vit plus que par quelques rares volumes qu'on retrouve, avec refpect, dans les vieilles armoires de Vienne ou de la Vaticane.



AIS, au xve fiècle, quel roi peut fe comparer à Corvin, dès qu'il s'agit de bibliothèque fondée avec choix & de la fplendeur des beaux livres? Pour en trouver un, il faut aller chercher un petit pays qui va bientôt remplir le monde de fa gloire, & que l'on ne connaît encore que par fes effais de découvertes le long des plages Africaines. Quarante ans avant que le cardinal Ximenès s'apprêtât à brûler ces montagnes de manufcrits arabes qu'on allait arracher des palais de Grenade, & dont Cafiri nous vante la fplendeur, Alphonfe V de Portugal, le fils du roi D. Duarte, fi expert lui-même en beaux livres, fondait une bibliothèque dans fon palais de Lisbonne. L'un de fes premiers foins était d'y expofer le beau traité légué par fon père, ce *Leal Confeilheiro*, fi richement orné, que nous poffédons en France, & auquel nous avons emprunté une majufcule. Puis il y faifait écrire par Joham Gonçalvez, fon écuyer & fon calligraphe en titre, le beau livre des *Conquêtes de la Guinée*, par Azurara, chronique à la fois fplendide & naïve qui nous expofe les changements immenfes qui vont bientôt transformer le monde.

§ XV.

LES PEINTRES IMAGIERS. — PEINTRES EXECUTANT LA PLATE PEINTURE. — TRAVAUX QUI DEMEURENT DANS LEURS ATTRIBUTIONS. — COUP D'OEIL SUR CEUX QUI SONT LES PLUS CELEBRES AU XV[e] ET AU XVI[e] SIECLE. — VERS COMPOSES PAR LEMAIRE DE BELGES EN LEUR HONNEUR.



ES preſcriptions particulières veillaient au XIV[e] ſiècle ſur la manière dont s'exécutaient les travaux des peintres imagiers comme on nommait encore alors ceux qui coloraient & qui doraient la ſculpture ſur pierre & ſur marbre, & ſurtout la ſculpture en bois. « L'union des peintres & des ſculpteurs, a dit avec raiſon M. de Laborde, était obligée : le peintre complétait & terminait l'œuvre du ſculpteur; auſſi formaient-ils un ſeul corps de métier, & lorſque le peintre ſe livrait à la peinture proprement dite & qu'on appelait plate peinture, pour la diſtinguer de la peinture ſur relief, il ceſſait comme tel d'appartenir à un corps de métier; il s'attachait à un roi, à une abbaye, à un prince ou ſeigneur, & devenait ici frère lai, là officier domeſtique, & comme tel, il peignait les cartons des tapiſſeries, les murs des égliſes, les tableaux d'autels & de chevets, les miniatures des livres. » (*Gloſſaire & Répertoire.*)

L'ART de l'illuminateur, on le voit, s'était de plus en plus ſécularifé; les noms des peintres n'étaient plus enſevelis dans l'intérieur des cloîtres; pluſieurs d'entre eux s'étaient répandus. Une juſte renommée s'attachait aux plus habiles; il n'était pas rare de voir ceux qui jouiſſaient déjà d'une inconteſtable célébrité, attachés à certaines ambaſſades ou bien à certaines miſſions d'apparat.

Lorſque Gilles de Tournay, par exemple, s'embarqua pour Lisbonne, où il allait chercher une des plus aimables princeſſes de ce temps, devenue ducheſſe de Bourgogne, Van-Eyck ſe vit compris parmi les officiers les plus conſidérés qu'emmenât l'ambaſſadeur.

IL faut reconnaître qu'un nombre infini de peintres d'Heures ou de Miſſels ne ſortaient pas, ſans doute, de leur obſcurité & n'attachaient pas leur nom aux œuvres charmantes qui ſurgiſſaient de leurs mains; mais, pour une foule d'entre eux, l'anonyme n'était plus abſolu comme par le paſſé; puis, des voix bien connues proclamaient parfois les noms de ceux qni ne ſignaient pas leur œuvre. C'eſt ainſi qu'un chroniqueur de cet âge, aſſez indigeſte dans ſes récits, quoique aſſez original dans ſa forme, ſe charge de mettre en relief tous ces noms oubliés aujourd'hui. Lemaire de Belges fait intervenir dans un dialogue la Nature & l'Art : c'eſt la Peinture qui proclame ainſi le nom de ſes favoris. Après avoir rappelé le génie des temps antiques, elle s'écrie :

Et ſi ie n'ay Parrhaſe ou Apelles,
Dont le nom bruit par mémoires anciennes,
I'ay des eſprits recents & nouvelets,
Plus ennoblis par leurs beaux pincelets
Que Marmion iadis de Valenciennes,
Ou que Foucquet qui tant eut gloires ſiennes;
Ne que Poyer, Roger, Hugues de Gand,
Ou Ioannes qui tant fut élégant.

Beſongnez donc mes alumnes modernes,
Mes beaux enfants nourris de ma mamelle;
Toy, Leonard, qui as graces ſupernes;
Gentil Bellin, dont les loz ſont eternes,
Et Peruſin qui ſi bien couleur meſle;
Et toi, Iean Hay, ta noble main chome-elle?
Viens voir Nature avec Iean de Paris,
Pour lui donner ombrage & eſperits.

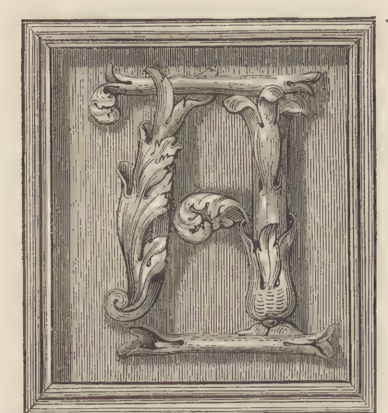
(*La Plainte du déſiré.*)

Nous ignorons ce que pouvait être alors ce Jean Hay, que la Peinture convie à une ſi dangereuſe rivalité; mais, Jean Perreal, plus connu ſous le nom de Maître Jean de Paris, fut à coup ſûr un des peintres illuminateurs les plus habiles de ce temps, ſi ce ne fut même le plus en vogue. Allié à une famille d'artiſtes auxquels étaient dévolus tous les grands travaux de cette époque, Perreal participait, ſans aucun doute, aux faveurs de tout genre qui ſe répandaient ſur Michel Coulombes & les ſiens; mais il ne tarda pas à ſe faire apprécier par ſon propre mérite; il put s'intituler : *painctre & varlet de chambre du roy*. C'était lui qui avait fait les deſſins du tombeau de Philibert de Savoie que Coulombes exécuta ſi habilement avec Guillaume Regnault, *ſouverain tailleur d'hymaiges*. Son admirateur paſſionné, Lemaire de Belges, énumère avec une telle complaiſance ſes mérites, qu'il met en doute s'il ne le préfère à ſes compatriotes réputés les plus fameux d'alors. S'il avait des détracteurs, il avait auſſi d'énergiques défenſeurs : voici ce que le plus zélé d'entre eux écrivait, ne craignant pas de l'appeler un ſecond Zeuxis, *duquel la louange ſerait perpétuelle & non terminable :*



E ſa main mercuriale, continue-t-il, il ha « ſatisfait par grand induſtrie à la curioſité de ſon office & à la récréation « des yeux de la très chrétienne maieſté, « en peignant & repréſentant à la propre exiſtence tant artificielle comme « naturelle, dont il ſurpaſſe aujourd'hui « tous les citramontains, les citez, villes, « chaſteaux, de la conqueſte & l'aſſiete « d'iceulx, la volubilité des fleuves,

« l'inéqualité des montaignes, la planure du territoire, l'ordre & déf-
« ordre de la bataille, l'horreur des gizans en occifion fanguinolente,
« la miférabilité des mutilez nageans entre mort & vie, l'effroy des
« fuyans, l'ardeur & impétuofité des vainqueurs & l'exaltation & hi-
« larité des triomphans. Et fi les imaiges & peintures font muettes, il
« les fera parler ou par fa propre langue bien exprimant ou fourlo-
« quente, par quoy à fon retour, nous, en voyant fes belles œuvres
« ou efcoutant fa vive voix, ferons accroire à nous mefmes avoir efté
« prefens à tout. Comme defia en avons ouï raconter verballement
« & à la vérité, au très autentique feigneur prieur, frère Pierre d'Anton,
« illuftrateur des *Chroniques de France*. »



VEC ce peintre, dont le poète fait un fi merveilleux éloge & qu'il ne tient qu'à nous de placer au premier rang des peintres illuminateurs de fon temps, nous arrivons à la dernière période du XVe fiècle. Il n'eft pas probable, néanmoins, que Jean de Paris fût accepté fans conteftation par fes contemporains, & qu'il n'eût pas eu à fupporter plus d'une injufte agreffion. Ce qui peut le faire fuppofer, du moins, c'eft un mot affez original dans fa forme quelque peu acerbe, & qu'aime à rappeler le grand artifte qui lui était allié.

« Maiftre Jehan-Perreal a dit ung mot vraiment philofophal, s'écrie quelque part le bon Coulombes, affavoir que quand les chiens ne peuvent mordre, ils fe foulent à abbayer. »

Maître Jehan auquel on affigne un rang fi éminent parmi fes contemporains, vivait encore en 1522. Les dernières inveftigations fur l'art français, hâtons-nous de le dire, lui ont été prefque auffi favorables que les écrits de fes contemporains. Ajoutons ici que la confidération dont il jouiffait était égale à fon talent; non-feulement il avait été nommé peintre en titre de Louis XII, mais il tenait fous fa garde, vers 1505, la vaiffelle d'or d'Anne de Bretagne.



OUR ſi peu harmonieux qu'ils ſoient & quelque bizarres même qu'on les puiſſe trouver, les vers de Lemaire de Belges ſont l'expreſſion de l'opinion générale qu'on avait dans ſon temps ſur les artiſtes qu'il a ſignalés. Il ſerait curieux & profitable à la fois, en complétant l'hiſtoire de l'art, de ſuivre pas à pas ſes indications & de reconſtruire la biographie des artiſtes qu'il a cités. C'eſt ainſi, par exemple, que celui dont le nom eſt placé par lui à la tête de tous les autres noms, Simon Marmion, ſemble être le chef d'une école de miniaturiſtes, précédant Jean de Paris & rempliſſant la ville de Valenciennes de ſes ouvrages. De notre temps, la tombe de Marmion a été découverte dans la ville même où il prit naiſſance, & l'épitaphe que lui conſacra Molinet, & qu'on y lit encore, laiſſe deviner de quelle renommée il fut environné durant ſa vie.

> Je ſuis Simon Marmion, vif & mort :
> Mort par nature & vif entre les hommes.

Ce que nous ſavons ſur cet habile homme eſt dû en réalité à l'archiviſte infatigable du département du Nord, à M. Le Glay, dont le vaſte ſavoir éclaire parfois les queſtions d'art comme les queſtions de paléographie.

Simon Marmion vécut juſqu'en 1489. Il nous ſerait aiſé de citer les noms de la plupart de ſes contemporains. Après les derniers travaux de la Belgique, après les exhumations, ſurtout, du comte de Laborde, on peut ſans peine, ce qui eût été impoſſible il y a une vingtaine d'années, tracer la ſérie non interrompue des grands artiſtes illuminateurs qui remplirent, après Jean Perreal, Foucquet & Marmion, nos bibliothèques naiſſantes de leurs chefs-d'œuvre.

Avant d'eſquiſſer la plus importante de ces biographies, diſons un mot du prix que les artiſtes habiles attachaient à leur travail, & montrons par quel événement la France fut un moment privée de ſes plus ſplendides manuſcrits.

§ XVI.

PRODIGIEUSE CHERTE DES LIVRES DU XVe AU XVIe SIECLE. — DEPENSES EXTRAORDINAIRES DES DUCS DE BOURGOGNE POUR ENRICHIR LEUR BIBLIOTHEQUE. — CE QUE LES LIVRES ENLUMINES VALAIENT A CETTE EPOQUE EN ITALIE ET EN FRANCE.



LE prix exceſſif auquel s'élevaient les livres durant les bas ſiècles & le moyen-âge, a été indiqué par nous au début de cette Notice. Lorſque l'art du calligraphe ceſſa d'être un art monaſtique, on n'échangea plus, ſans doute, une métairie contre un ſeul volume, mais on demanda ſouvent des ſommes relativement prodigieuſes pour les ouvrages d'une certaine étendue & qui avaient exigé quelque ſoin; que devait-ce être lorſque toutes les magnificences de la chryſographie élevaient néceſſairement le prix du livre?

Un homme qui fait autorité en ces ſortes de matières, a fourni ſur ce point des données poſitives que nous aimons à reproduire ici : Daunou a dit que le prix moyen d'un livre tenant le milieu entre les ſimples opuſcules manuels & les volumes ſurchargés de peintures ou d'ornements « pouvait équivaloir au prix de choſes qui coûteraient aujourd'hui 4 à 500 fr. »

Un archiviſte bien connu par ſon eſprit poſitif, G. Camus, a ſoumis l'un des plus beaux volumes de la Bibliothèque impériale à de minutieux calculs; il en vient à ce réſultat que la *Bible hiſtauriaus*, ſous le nº 6829, n'a pu coûter moins de 61,000 fr. de notre monnaie, &, encore, pour ſe réduire à cette évaluation, le ſavant bibliophile eſt-il

contraint de fixer à la ſomme, preſque fabuleuſe, de 12 fr. chaque délicieuſe miniature qui orne ce beau livre. (Voyez le t. VI des *Notices & Extraits des Manuſcrits*, in-4°.)

M. Firmin Didot a refait le calcul. Il ſuppoſe avec raiſon, ſelon nous, que le prix de 16 fr. n'eſt pas trop élevé pour rémunérer chaque petit tableau & les deux verſets qui l'accompagnent. Les 5,122 miniatures lui donnent un chiffre de 82,000 fr., & il ne comprend dans cette ſomme énorme ni les frais d'écriture, ni ceux du parchemin. Nous répéterons donc volontiers, avec l'habile typographe: où trouverait-on un pareil luxe pour les livres? (Voyez *Eſſai ſur la Typographie*, Paris, 1851, in-8°.)



QUELQUE foi que nous puiſſions donner à ce calcul, nous devons ajouter que G. Peignot explique à merveille, de ſon côté, combien ces prix qui nous ſemblent exagérés ſe maintenaient à la cour de Bourgogne. Philippe-le-Hardi conclut marché avec les frères Mamel à raiſon de 20 ſols, ſomme énorme à cette époque, « pour parfaire les *hiſtoires* (les peintures d'une très belle & notable Bible par eux commencée). » 600 livres ſont accordées, par le même prince, à Maiſtre Jehan Durand, ſon phyſicien (ſon médecin), pour les employer *ès-écritures & perfections d'icelles*. Cet officier de la maiſon du duc achète de Dyne Raponde, pour 500 livres, un Tite-Live « en lettres d'or & d'imaiges. » Le grand traité *de la Propriété des Choſes*, ſorte d'encyclopédie dont la réputation déjà bien ancienne ſe pourſuit juſqu'au temps de la Renaiſſance, ne lui coûte pas moins de 400 livres.



EN avançant vers l'époque où l'imprimerie fut découverte, on peut donc dire que les beaux livres devinrent infiniment plus nombreux, ſans que pour cela leur prix ceſſât d'être exorbitant. Interrogeons encore les comptes de cette époque, & nous verrons un duc de Bourgogne payer à Pierre Donnedieu, *eſcrivain*, demeurant à Paris, 428 fr. pour l'écriture de deux Antiphonaires deſtinés à l'égliſe de Champmol; & il ajoute, de plus, une ſomme de 750 fr. « pour les enluminer, florir d'azur & de vermillon, » puis, enfin, les relier ſolidement. Un peu plus tard, Jacques Raponde, marchand de la bonne

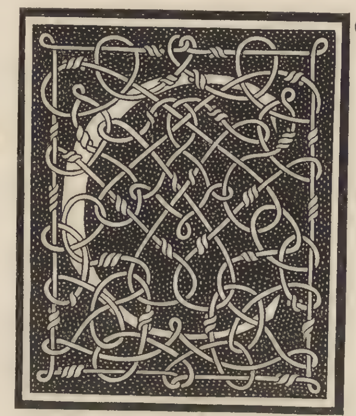
ville de Paris, le parent de celui que nous avons nommé précédemment, vend également au duc de Bourgogne, pour une ſomme de 500 écus d'or, repréſentant 7,500 fr., « ung beau livre appelé : *La Légende dorée*, eſcripte en françois, de lettres de forme. » Sans offrir ici un plus grand nombre d'exemples, qu'il ſerait facile de multiplier, nous en ajouterons encore un parce qu'il ſe rapporte à l'Italie. L'imprimerie multipliait, depuis quelques années, les livres en Europe, lorſque Franceſco de' Roſſi, de Mantoue, & Taddeo Crivelli recevaient la ſomme de 1,375 ducats pour la peinture & la copie d'une de ces Bibles ornées qu'on appelait *Bibles hiſtauriaus*. (Voyez Langlois, *Mémoire ſur la Calligraphie du Moyen-âge.*)

A côté de ces magnifiques volumes, dont le prix effrayerait aujourd'hui les bibliophiles les plus zélés, il y avait ces Pſautiers de la dimenſion de la paume de la main, & dont, ſelon Monteil, le prix ne s'élevait pas au delà d'un ſou ; les petits livres uſuels deſtinés aux études & dont on diminuait le volume en les couvrant d'abréviations; mais ce n'eſt point de tels livres, quelle que fût leur inconteſtable utilité, dont nous devons nous préoccuper; on trouvera, d'ailleurs, l'appréciation vénale de quelques-uns d'entre eux dans le livre de Cheviller, qui l'a donnée d'après le 75me feuillet du livre rectoral. Les volumes ſplendides, tels que les recherchaient Jehanne de Bourbon ou le ſeigneur de La Gruthuyſe, l'amateur le plus paſſionné de ſon époque, repréſentaient de telles ſommes que, pour les garantir à l'acheteur, le libraire allait juſqu'à hypothéquer ſes biens & donner en gage ſa propre perſonne. (Voyez Lacroix & Fournier, *le Livre d'or des Métiers.*)

Et ſi l'on en vient aux détails, ſi l'on pénètre dans tous les petits ſecrets du *maiſtre eſcripvain*, on verra que le prix des acceſſoires indiſpenſables pour qu'un manuſcrit ſoit parachevé *en façon de livre*, n'eſt pas inférieur au prix reçu par le calligraphe. Il faut ſe procurer le parchemin, le vélin, le chevrotin, la froncine ; il eſt indiſpenſable d'employer le *velluyaux*, les *fermeillez de cuivre*, les bourdons, les clous de Rouen, les clous de laiton & de cuivre, les ſerges de pluſieurs couleurs pour faire chapiteaux, le cuir de vache, tout cela confié à un homme habile, mais qui parfois ne ſait pas lire & doit jurer ſur l'Evangile, en certaines occaſions, qu'il ne le ſait point : tout cela, dis-je, ne monte pas à moins de 262 fr. pour une reliure aſſez ordinaire.

§ XVII.

VENTE DES LIVRES DE LA COURONNE. — LE DUC DE BEDFORD. — RETOUR DE CES VOLUMES A LA BIBLIOTHEQUE DU ROI. — BEAUNEVEU. — LEGENDES ET TRADITIONS QUI SE RATTACHENT A QUELQUES MANUSCRITS.



OMME on ferait tenté de le fuppofer, l'art ne tomba pas en décadence fous le règne défaftreux de Charles VI : la protection éclairée des ducs d'Anjou, de Bourgogne & de Berry, l'achemina, au contraire, vers de meilleures deftinées. Il ne faut pas oublier que c'eft à cette époque que l'on peut faire remonter les *Miracles de la Vierge*, admirable volume exécuté pour le duc de Bourgogne, & cette *Vie de fainte Catherine de Sienne* que possède la Bibliothèque impériale, & dont chaque miniature, peinte en camaïeu, eft un véritable chef-d'œuvre.

Après la mort de Charles VI, un incident déplorable, & dont on n'a pas encore bien apprécié les conféquences, menaça de difperfer, à tout jamais, les fplendides volumes réunis par Charles V, & ceux que le goût inftinctif d'Ifabeau de Bavière avait pu ajouter à la merveilleufe collection du Louvre. En 1423, comme Garnier de St-Yon était garde de la Bibliothèque, le duc de Bedford, régent du royaume, fit dreffer l'inventaire des livres du roi. On voit, d'un feul coup d'œil, combien leur nombre avait diminué, puifque, dépaffant naguère le nombre de 900, ils n'offraient plus qu'un total de 853 volumes. Selon divers bibliographes, plufieurs beaux livres faifant partie de la collection avaient été tranfportés dans les châteaux royaux. A l'évaluation de la prifée, ces magnifiques volumes s'élevèrent à la fomme de 2,323

livres & 4 ſous, ſomme conſidérable pour l'époque; mais, ſelon Langlois, ils ne furent achetés que 1,200 fr. par le duc de Bedford, ou du moins, on remit cette ſomme à P. Thierry, l'entrepreneur des tombes royales. D'après l'inventaire même, qui nous a été conſervé, on peut faire remonter le temps de cette ſpoliation temporaire au 25 octobre 1429, époque à laquelle le bibliothécaire reçut une décharge complète des tréſors confiés à ſa garde. Les livres de la Bibliothèque du Louvre ne procédaient pas tous de la collection primitive, ſi généreuſement diſpoſée, naguère encore, pour que le public en pût jouir; ils furent, pour la plupart, tranſportés en Angleterre; mais, ſans que l'on ait pu encore expliquer par quel enchaînement de circonſtances cela eut lieu, ils ne furent perdus ni pour les arts, ni pour la France. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que pluſieurs d'entre eux furent rapportés par deux princes de la maiſon d'Orléans, Charles & Jean, comte d'Angoulême. Le premier, comme on ſait, avait fondé une bibliothèque à Blois; le ſecond avait établi la ſienne dans la capitale de l'Angoumois. Nous devons le catalogue ſi précieux de la collection raſſemblée en 1427 par Charles d'Orléans, à M. Le Roux de Lincy.



L y avait vers cette époque un grand nombre d'artiſtes éminents, à la tête deſquels il faut placer cet Andrieu Beauneveu, mentionné déjà à propos du duc de Berry, mais dont parle Froiſſard, & qui appartenait au Hainaut. Beauneveu vécut juſqu'au début du XVe ſiècle, &, ſelon les juſtes expreſſions du comte Horace de Viel-Caſtel, « cet artiſte a laiſſé un grand nombre de miniatures qui le claſſent à part & le rendent preſque digne d'être placé à côté de Jehan Foucquet dont il fut le précurſeur. »

Cet admirable miniaturiſte était dans tout l'éclat de ſon talent en 1409, car ce fut l'époque à laquelle il termina les grandes Heures de Jehan, duc de Berry, ce beau livre à la vue duquel M. Champollion ne peut s'empêcher de dire : « Un cri s'élève de la conſcience de tout homme de goût... en l'honneur du prince promoteur des talents qui ont créé un tel chef-d'œuvre. »

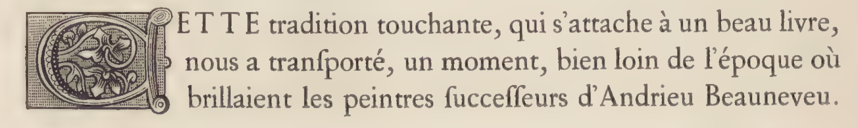

EAUNEVEU n'était pas apprécié ſeulement par les grands de la terre, il était admiré par le ſiècle. Froiſſard, qui ſe montre connaiſſeur habile juſque dans les détails les plus minutieux des œuvres d'art, Froiſſard nous fournit ſur lui des renſeignements auxquels il ne manque qu'une date préciſe pour être infiniment précieux. Après nous l'avoir montré à Mehun-ſur-Yèvre, deviſant avec le bon duc qui l'entretient de tailles & de peintures, il ajoute en parlant du prince : « Et il eſtoit bien adreſſé, car, deſſus ce maître Andrieu dont je parle, n'avoit pour lors meilleur ni le pareil en nulles terres. »

EN pourſuivant la lecture du ſpirituel écrivain, on ſe demande ſi ce n'était pas Beauneveu ou tout au moins un de ſes plus habiles élèves qui avait orné ce beau livre de Méliador, dont notre chroniqueur s'en alla faire hommage au roi d'Angleterre. Il y a là un petit tableau d'intérieur tracé de la façon la plus aimable, & qui rentre trop bien dans notre ſujet pour que nous héſitions à le reproduire. Pour en ſaiſir la grâce, il faut ſe rappeler en quel degré de familiarité était Froiſſard avec le roi Richard II. Le livre qu'il voulait offrir au monarque avait été dépoſé par les ſerviteurs dans la ſalle où il fut admis. « Si le vis en ſa chambre, dit-il, car tout pourveu ie l'avoie, & lui mis ſur ſon lict, & lors l'ouvrit & regarda dedans, & luy plut très grandement & plaire bien luy devoyt, car il eſtoit enluminé, eſcrit & hiſtorié, & couvert de vermeil veloux, à dix clous d'argent dorez d'or & roſe d'or au milieu, à deux gros fermaux dorez & richement ouvrez, au milieu roſiers d'or. Adonc, demanda le roy de quoy il traictoit, & ie lui dis d'amour : de ceſte reſponce fuſt tout reſiouy. »


moins d'avoir étudié, dans tous leurs détails, les faits curieux qui ſe rattachent à l'hiſtoire de nos beaux manuſcrits, on ne peut ſe faire une juſte idée des traditions pleines d'intérêt, des légendes poétiques même, dont ils mêlent le ſouvenir aux emblêmes parfois étranges

dont leurs marges ſont ornées. Qui n'eſt frappé, par exemple, dans les grandes Heures du duc de Berry, dont nous parlions tout à l'heure, de la préſence d'un lourd quadrupède ſe détachant ſur un fond d'or au-deſſus d'un cygne qui reploie ſes ailes ? Ici, l'artiſte a voulu rappeler, dit-on, le ſouvenir d'une princeſſe célèbre dans la tradition germanique, & la noble Urſina voit ſon nom indiqué, dans cette page magnifique, par une ſorte de rébus zoographique dans lequel, il eſt vrai, les lois de l'étymologie ſont quelque peu outragées. *Urſus-Cygnus* rappellent, ici, une légende ; ſi ces deux animaux ne ſervaient de ſupports à des bannières, les aſtrologues du XVe ſiècle y auraient pu voir auſſi deux conſtellations. (*Imitation*, pages 98, 99, 102, 103.)

DES traditions moins obſcures, des ſouvenirs moins vagues, ſe rattachent parfois à ces ſplendides volumes, & leur ingénieuſe élégance n'eſt bien ſouvent deſtinée qu'à perpétuer un douloureux oubli ou bien un cruel ſacrifice. Lorſque ce fils aîné d'Anne de Montmorency, qui fut, comme lui, grand-maître de l'artillerie de France, faiſant ſes premières armes vers l'année 1551, ne ſongeait pas encore à l'alliance de ſa maiſon avec la maiſon de Bourbon en épouſant Diane, fille légitimée de Henri II, il avait aimé une des filles de la reine. C'eſt pour Louiſe d'Halluin de Pieynes, dont les aïeux faiſaient remonter leur illuſtration au XIIIe ſiècle, que fut exécuté le manuſcrit qu'a reproduit l'*Imitation*. (Voyez les pages 188 & 189.) Le jeune François de Montmorency lui offrit ce beau livre comme gage d'une union projetée, peut-être, à la ſuite de cette expédition d'Italie, où il avait montré tant de bravoure. Mais, ne comprenant ni les affections du cœur, ni les ſaints engagements d'une foi jurée, le vieux maréchal, d'accord avec la famille, ne voulut pas donner ſon conſentement à ce mariage. Après avoir été accepté comme ſouvenir d'une pieuſe tendreſſe, ce livre fut conſervé, bien qu'il ne rappelât qu'un amer abandon : il fut rendu. Louiſe d'Halluin de Pieynes, ſe retirant au couvent des Filles-Dieu, à Paris, n'eut plus qu'à prier pour celui qui avait dû être ſon époux & dont la carrière, terminée en 1579, fut ſi orageuſe !



CETTE tradition touchante, qui s'attache à un beau livre, nous a tranſporté, un moment, bien loin de l'époque où brillaient les peintres ſucceſſeurs d'Andrieu Beauneveu.

Autant les noms d'artiftes étaient rares durant les âges qui viennent de s'écouler, autant, maintenant, ils fe preffent & forment des liftes nombreufes.

Ces noms, le zèle vraiment admirable des archéologues de notre temps fait les retrouver où la barbarie ignorante femblait les avoir cachés à tout jamais. Après avoir fcruté laborieufement des comptes dédaignés, relégués au fond de nos archives, après avoir défait, avec une patience tenant du prodige, les feuilles de parchemin qui fe mêlent à la reliure des vieux livres, ces favants font allés dans les arfenaux, &, qui le croirait, c'eft au milieu d'inftruments de deftruction que la moiffon qui peut vivifier l'hiftoire a été la plus abondante. Le parchemin écrit des gargouffes, ravi à de fplendides manufcrits, en 93, a révélé à fon tour des noms & des faits inconnus. Auffi, grâce à quelques gens de goût dont les noms viennent à la mémoire de tous, l'hiftoire de l'art français, fi complètement méconnue, il y a trente ans, donne-t-elle, au XIXe fiècle, le fpectacle d'une vraie renaiffance.



§ XVIII.

JEHAN FOUCQUET ET SA FAMILLE. — PROTECTION ACCORDEE PAR LA COUR DE FRANCE A CET ARTISTE EMINENT. — MINIATURISTES FRANÇAIS ET ALLEMANDS DU XVe SIECLE. — THOMAS A KEMPIS.

VERS l'époque où la Flandre poſſédait un peintre miniaturiſte qu'elle proclamait ſans héſiter comme étant le premier artiſte de ſon âge, la France en avait un dont elle faiſait moins de bruit, & qui eſt reſté néanmoins comme le type le plus pur dans lequel s'eſt réſumé l'art français du XVe ſiècle.

ON l'a dit avec raiſon, Foucquet eſt, pour la France, la plus complète & la plus haute manifeſtation de notre art national. C'eſt en réalité à M. Auguſte de Baſtard que revient l'honneur d'avoir aſſigné à ce grand artiſte le rang qui lui appartient. C'eſt à M. Léon de Laborde & à M. Vallet de Viriville que nous devons les premiers renſeignements à l'aide deſquels on peut reconſtituer ſa biographie.

Jehan Foucquet (nous ſuivons ici l'orthographe de M. P. Paris) naquit à Tours, vers 1415 ou 1420, car on n'a pas la date préciſe de ſa naiſſance; ce qu'on ſait d'une manière poſitive, c'eſt que la capitale de la Touraine était, à cette époque, le centre d'un mouvement artiſtique que les poètes contemporains ne ſe laſſent point de vanter. Rien n'égalait, dit-on, les richeſſes de la cathédrale & la ſplendeur des ornements qu'on y admirait.

La châſſe avez de ſaint Martin ſi noble,
Qu'on n'en voit point juſqu'à Conſtantinoble
De ſi grant pris, car tous les rois de France
Y ont donné pierres de grant chevance.

DANS les monaſtères, même hors de la ville, ſe trouvaient des œuvres d'art, que le vieux poète contemporain de Foucquet ne ſe laſſe pas de vanter; il veut ſurtout que, ſans négliger les vingt-deux paroiſſes ouvertes alors à la piété des fidèles, on viſite ce monaſtère de St-Saturnin où un bas-relief incomparable attirait tous les étrangers. (Voyez le *Livre des Blaſons*, publié par Méon.)

SANS quitter ſon pays natal, Jehan Foucquet put donc s'initier à tous les ſecrets de l'art, tels que devait les poſſéder le peintre de plate peinture au XVᵉ ſiècle. Il était d'ailleurs à cette école féconde qui devait produire les Coulombes, les Heſdin & les Rigot. Il ne ſe contenta pas de cet enſeignement, & il ſe rendit en Italie, à Rome même, où il pratiqua la grande peinture. Il y était en 1440, & l'on affirme qu'il y avait peint le portrait du pape Eugène IV, portrait précieux à mentionner pour l'hiſtoire de l'art, & ſur lequel M. Vallet de Viriville a donné d'intéreſſants renſeignements, mais qui ne prouverait pas, ſelon nous, que l'artiſte eût été choiſi dans l'indigence où ſe ſerait trouvée l'Italie de peintres expérimentés. De retour en France, il ſe maria, & il eut deux fils, Louis & François, auxquels il enſeigna ſon art & qui s'y montrèrent aſſez habiles pour qu'on les ait confondus avec leur père dans les éloges que l'on prodiguait à celui-ci.

A Tours & à Paris, Foucquet ſe livra excluſivement à la peinture des manuſcrits. Il était dans la première de ces villes en 1472, lorſqu'il vint à Blois pour travailler aux Heures ſplendides de Marie de Clèves, ducheſſe d'Orléans & de Milan. Louis XI l'employa, & il prit dès lors le titre de ***bon painctre & enlumineur du Roy***. Sa réputation alla dès lors croiſſant, &, quelques années plus tard, lorſque ſon nom venait ſous la plume du chroniqueur, il n'était guère déſigné ſans que quelque épithète, témoignant de l'admiration générale, montrât en quel honneur il était dans l'opinion de ſes contemporains. Lorſque Lemaire de Belges le nomme, après Maiſtre Roger, l'orfèvre éminent de cet âge, c'eſt Jehan Foucquet *en qui tout loz s'employe*. Pélegrin l'inſcrit également parmi les plus fameux.


ARVENU à ce degré de réputation où un artiſte ne voit plus guère de rivaux qui puiſſent lui diſputer le premier rang, Foucquet ſe vit à même d'acquérir des biens conſidérables, & M. de Laborde nous l'a montré poſſédant, à Paris même, des propriétés qui, ſi elles ne renouvelaient pas pour lui l'exemple d'une fortune acquiſe uniquement par l'exercice de la calligraphie, comme cela était arrivé à l'égard de Flamel, prouvaient du moins que le ſiècle qui l'admirait n'avait pas été ingrat envers lui. Jehan Foucquet pourſuivit ſa carrière, ſelon toute apparence, juſqu'en 1485.

Malgré la haute réputation qui s'attacha aux œuvres de cet artiſte éminent durant près d'un ſiècle, en dépit des éloges qui lui avaient été prodigués, même après l'apparition des Clouet & des Godefroy, le nom de Jehan Foucquet n'était plus guère répété parmi nous, diſons-le même, il était oublié, lorſque M. le comte Auguſte de Baſtard entreprit de lui rendre le rang véritable qu'il devait occuper dans l'hiſtoire de l'art français.


N 1837, l'écrivain que nous venons de citer diſait à M. P. Paris, à propos du grand artiſte qu'il venait de réhabiliter : « Digne précurſeur de Léonard de Vinci, d'Albert Durer, d'Holbein & de Raphaël, Foucquet prend un vol ſi élevé qu'on doit lui donner place parmi ces grands maîtres & le nommer déſormais avec eux. Et ſi l'on obſerve qu'au moment où le peintre de Louis XI nous apparaît ainſi dans toute la hauteur de ſon génie, le plus ancien des quatre que je viens de citer n'était pas encore né pour les arts, puiſqu'il n'avait pas vingt ans, on ne peut s'expliquer comment le nom de cet homme prodigieux, une des gloires du XVe ſiècle, le chef d'une école célèbre, ne ſe montre ni dans les ouvrages conſacrés à l'hiſtoire de la peinture, ni dans aucun de ces nombreux recueils qui conſervent inutilement le ſouvenir de tant de gens obſcurs & de talents médiocres. » (Voyez le *Catalogue des Manuſcrits français de la Bibliothèque royale*, t. II, page 267.)

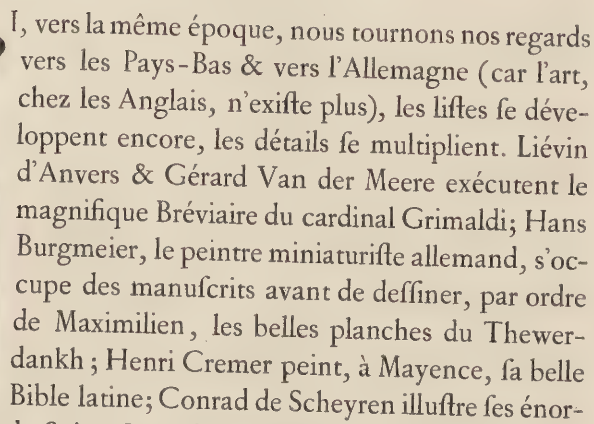
Cet éloge ſi enthouſiaſte, & ſi mérité cependant, eſt inſpiré à M. de Baſtard par un admirable volume, qu'on peut conſidérer, dès à préſent, comme l'un des joyaux les plus précieux de la Bibliothèque impériale. Commencé en 1416 pour le duc de Berry, il figure dans le catalogue des livres de ce prince ſous le titre des *Anciennetés des Juifs ſelon la ſentence de Joſèphe*, puis il appartient à Jacques d'Armagnac, duc de Nemours. Le beau livre des *Antiquités Judaïques*, ſi ſavamment décrit par M. P. Paris, ſous le nº 6891, a trop vivement préoccupé les premiers critiques du ſiècle pour que nous tentions de réſumer ici ce qui en a été dit; nous nous contenterons de rappeler que ce magnifique volume n'eſt pas dû tout entier au célèbre artiſte de Tours : Robertet nous l'apprend. Un peintre contemporain fort habile, Pierre de Limbourg, en a fait la plus grande partie ; onze peintures ſeulement dans ce manuſcrit ſont dues, comme le rappelle très bien M. de Baſtard, au pinceau de Foucquet, & parmi ces miniatures vraiment admirables, la critique fait encore un choix ; elle met en première ligne : la Priſe de Jéricho, la Conſtruction du Temple de Salomon, la Douleur de David à la vue du diadême & du bracelet de Saül, & ſurtout la Clémence de Cyrus envers les Juifs captifs à Babylone. Ici, nous nous aſſocions pleinement à l'auteur de la vaſte collection connue ſous le nom de *Peinture des Manuſcrits :* « Ce tableau eſt ſupérieur à tout ce qui nous reſte de l'école françaiſe de cette époque. »

Tout ce que l'on a pu découvrir ſur l'enſemble de l'œuvre de Jehan Foucquet, & même ſur les travaux de ſes élèves, au rang deſquels figurent ſes deux fils, a été l'objet d'un travail ſpécial, fait en ces derniers temps par M. Vallet de Viriville, bibliothécaire de l'Ecole des Chartes. Nous devons néceſſairement y renvoyer le lecteur. (Voyez notre *Liſte bibliographique*.) Nous rappelons cependant que l'*Imitation* ne reproduit, parmi ſes peintures, aucune des illuſtrations citées juſqu'à ce jour par les critiques allemands ou français. Ce n'eſt ni à la Bibliothèque impériale, ni au Muſée de Munich, ſi fier, à juſte raiſon, de ſes 90 miniatures, ni même au livre d'Heures, exécuté pour Etienne Chevalier, le contrôleur général des finances ſous Charles VII, qu'on a cru devoir faire un emprunt. Le ſpécimen deſtiné à mettre en évidence la manière de Jehan Foucquet a dû être tiré d'un manuſcrit où l'art des ornements ne fût pas d'un art inférieur à celui des figures. Ces conditions ſe trouvaient dans un magnifique volume qui porte auſſi

le titre d'*Antiquité des Juifs;* il nous a merveilleufement fervi. Cependant, l'exactitude d'attribution qu'on doit attendre de notre part, dans une œuvre confciencieufe, nous oblige à le dire : ce beau livre, fur lequel fe taifent les écrivains les plus récents, & qui nous a fourni quelques-unes de nos plus belles pages, n'eft en réalité que l'œuvre de difciples habiles. Jehan Foucquet fe complaît d'ordinaire dans l'incomparable ordonnance de fes petits tableaux, dans la variété charmante de fes compofitions; ici, fes élèves ont mis tout fon génie dans la grâce de l'ornement. (Voyez les pages 114, 115, 118, 119, 130, 131, 134, 135, 146, 147, 150, 151, 156, 157, 238, 239.) Nous ne faurions donc trop prémunir le lecteur contre la penfée que le charmant *Jofèphe* de l'Arfenal eft de la main du peintre de Louis XI; des parties infiniment plus récentes ont été mêlées à l'ornementation du livre. Commencé pour la cour de Bourgogne avant 1477, il n'a été fini, felon toute apparence, que dans les premières années du XVIe fiècle.

Ainfi que cela nous eft attefté, même par un écrivain du XVe fiècle, Foucquet laiffa après lui une école : outre fes deux fils, Brêche, le jurifconfulte tourangeau, cite Jean d'Amboife, Bernard & Jean de Pozay. Poyet, qui fe voua prefque exclufivement à l'ornementation calligraphique, & dont il fera queftion plus loin, paraît avoir occupé le premier rang dans cette pléiade d'illuminateurs nouveaux qui créèrent les chefs-d'œuvre du XVIe fiècle.

Il nous ferait aifé de dreffer des liftes nombreufes: ce ne font déformais ni les œuvres, ni les noms qui manquent. Léon de Laborde, Héris, le P. Cahier, H. de Viel-Caftel & bien d'autres chercheurs infatigables ne laiffent fur ce point rien à défirer. Bientôt de courtes biographies fuccéderont aux noms ifolés, & des lacunes regrettables feront comblées. Alors, fans doute, outre les élèves fucceffeurs de Foucquet, Marmion, *le fouverain efcripvain, prince d'enluminure*, le calligraphe Pierre de la Noube, Jean Goffard de Maubeuge, que fes contemporains nomment le nouveau Zeuxis, Boniface de Remenant, qui illuftre le Boccace, Jehan Riveron, que nous allons bientôt voir employé par Anne de Bretagne, & tant d'autres que nous paffons à deffein, pourront fervir à nous faire comprendre ce que fut le développement de l'art, furtout fi l'on joint à ces noms ceux que nous donnent Pélegrin & Lemaire.


I, vers la même époque, nous tournons nos regards vers les Pays-Bas & vers l'Allemagne (car l'art, chez les Anglais, n'exiſte plus), les liſtes ſe développent encore, les détails ſe multiplient. Liévin d'Anvers & Gérard Van der Meere exécutent le magnifique Bréviaire du cardinal Grimaldi; Hans Burgmeier, le peintre miniaturiſte allemand, s'occupe des manuſcrits avant de deſſiner, par ordre de Maximilien, les belles planches du Thewerdankh ; Henri Cremer peint, à Mayence, ſa belle Bible latine; Conrad de Scheyren illuſtre ſes énormes volumes ; Jean de Spire, Jean de Weglheim, Jean de Carniole, ſont l'honneur du couvent de Mœlke. La ville de Nuremberg, dans ce mouvement artiſtique, ne ſaurait ſe repoſer, & elle nomme, parmi ſes illuminateurs, Frère Jean Roſenbach ; bientôt elle donnera naiſſance à Albrecht Durer, le plus grand artiſte de la Renaiſſance : c'eſt le temps, du reſte, où un Antiphonaire, qui n'a pas moins de huit volumes, prend à Catherine Carthacuſerin, douze années d'un patient labeur pour en enrichir la même ville. Jean Gobelin de Lintz écrit, vers cette époque, la belle *Cité de Dieu* qui fut calligraphiée à Mantoue, & dont l'*Imitation* reproduit quelques peintures. (Voyez pages 66, 67, 70 & 71.)

En Allemagne, comme en France, on le ſait, la Cité de Dieu de ſaint Auguſtin ouvre ſes pages ſymboliques aux innombrables fantaiſies que rêve l'illuminateur. Dans notre pays ſurtout, la traduction de Raoul de Preſle populariſe un texte ſi favorable à la compoſition. Il n'eſt pas de grande bibliothèque, pour ainſi dire, qui ne renferme cette œuvre de ſaint Auguſtin. Parfois, la pourſuite d'une perfection idéale trahit, chez le calligraphe, ſon amour de l'art. S'il a au fond du cœur la modeſtie ingénue, qui lui fait cacher à jamais ſon nom, il n'a pas une réſignation ſuffiſante pour livrer ſans regret à la poſtérité une œuvre qu'il n'a pu amener à ſa perfection. Le beau volume grand in-folio, honneur de la Bibliothèque Ste-Geneviève, que nous avons ſi ſouvent mis à contribution, porte, ſur toutes ſes marges, l'expreſſion de ce regret ; partout le pauvre religieux s'écrie :· *haſtiveté m'a brûlé*. Et dans cette deviſe du cloître, qui témoigne tout au moins de l'obéiſſance in-

fatigable du vieux moine, on devine les déſirs de perfection infinie qui ont tourmenté le cœur d'un véritable artiſte. (Voyez les pages 88, 89, 96 & 97.)

C'était preſque un habitant du cloître que ce grand miniaturiſte allemand que l'on connaiſſait, au xve ſiècle, ſous le nom de Thomas de Hoemmerlein, qui s'appelle, dans les traités latins, *Malleolus*, & auquel l'*Imitation* a donné une réputation menſongère, puiſque c'eſt un grand peintre & non pas un ſublime écrivain. Thomas à Kempis, dont nous voulons parler ici, remplit l'Allemagne de ſes beaux manuſcrits. Chanoine régulier du monaſtère de Ste-Agnès, il travailla juſqu'à quatre-vingt-dix ans, & ne s'éteignit qu'en 1471. Ses Heures ornées pour Catherine, la ducheſſe de Clèves, paſſent à bon droit pour un chef-d'œuvre, & c'eſt par ce beau livre qu'il faut clore ce que nous avons à dire ſur l'art chez les Allemands.



§ XIX.

MINIATURISTES ITALIENS DU XVe SIECLE. — LE MONGE DES ÎLES D'OR. — ATAVANTE. — LEONARD DE VINCI ET L'OEUVRE DE LUCA PACIOLO. — LES GRANDS MAITRES DEVENUS ILLUMINATEURS. — RAPHAEL ET MICHEL-ANGE.



ULLE part l'admiration pour les miniaturiſtes, ne fut portée à un plus haut degré qu'en Italie. Au XVe ſiècle, elle impoſa à quelques miniaturiſtes un ſurnom deſtiné à rappeler leur aptitude & la juſte renommée dont ils jouiſſaient. Franciſco & Girolamo dai Libri offrent un exemple du degré de réputation auquel pouvaient parvenir les grands artiſtes qui ſe livraient excluſivement à l'ornementation des manuſcrits; on peut joindre à ces deux noms célèbres ceux de Nicolas Piſani & de Franciſco Veroneſe.

A cette époque, l'art italien ſe lie à l'art français, grâce à un moine ſolitaire, objet d'une légende touchante & que l'on a ſurnommé le *Monge des îles d'Or*. Franciſco d'Oberto appartenait à la noble famille des Cibo de Gênes; entré dans les ordres, il était chargé de la ſurveillance d'une riche bibliothèque, celle qui était raſſemblée aux îles de Lérins. Au temps ou il vivait dans le monde, on le ſuppoſe, car les détails nous manquent ſur ce point, il avait conçu une paſſion profonde pour Eliz de Baux, comteſſe d'Avelin. Etait-ce cet amour malheureux qui l'éloignait de la ſociété des hommes? Avait-il conçu, avant

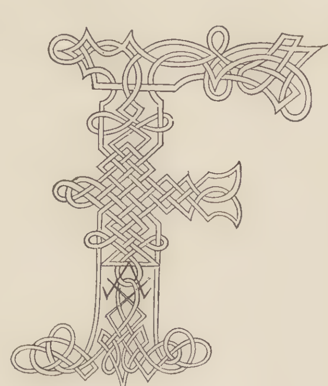
d'en être atteint, la résolution de s'ensevelir dans la solitude? On montre encore, & nous avons visité au fond d'un étroit vallon de l'île de Porquerolles, la plus étendue des îles d'Hyères, un petit monastère où il peignit ses chefs-d'œuvre. Selon Nostradamus, l'historien si naïf des troubadours, Francisco d'Oberto n'eut point de rival dans son art. La Vaticane renferme aujourd'hui une œuvre capitale qu'a illustrée son pinceau: c'est une *Vie des Troubadours* écrite par d'Harmentières. Voué primitivement au service de la mère du roi René, il peignit pour cette princesse un livre d'Heures d'une exécution charmante, qui a été vu jadis par Millin. Un moment nous avions pensé que le beau manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, & qui servit de Bréviaire à René, pouvait être l'œuvre du moine solitaire (voyez les pages 330, 331); le simple examen de ce livre fait évanouir une telle supposition. Francisco d'Oberto mourut en 1408, & le livre que nous rappelons ici est d'une époque bien postérieure. (Voyez Alphonse Denis, *Promenade pittoresque à Hyères*, & Valery, *Voyage en Italie*.)

L'art, tel qu'il était pratiqué en Italie au XVe siècle, est représenté dans l'*Imitation* par deux grands artistes, Nicolas Polani & Fiorentino Attavante ou Atavante. Ils sont tous deux dans l'éclat de leur talent vers le milieu du siècle, mais Attavante poursuit sa carrière par delà l'année 1480. On suppose qu'il enlumina un *Silius Italicus*, vrai chef-d'œuvre, conservé aujourd'hui dans la Bibliothèque de St-Marc, à Venise. Néanmoins quelques personnes lui contestent l'honneur d'avoir illustré ce beau livre. Il n'en est pas de même à l'égard des *Histoires* de Paul Orose, dont la Bibliothèque de l'Arsenal possède un si riche manuscrit. Il ne le faut pas oublier, ce précieux volume n'est pas seulement une admirable relique de l'art, tel qu'il était pratiqué par l'artiste favori de Corvin, c'est un débris de cette bibliothèque de Bude, fondée avec tant de soin chez un peuple qui échappait à la barbarie, & que des musulmans plus barbares dispersèrent par le monde. (Voyez les pages 1, 4, 5, 94 & 95)

Polani donne sa belle *Cité de Dieu* vers 1459, & il y déploie toute la richesse de l'ornementation italienne. (Voyez les pages 162, 163, 166 & 167.) Le Rituel de Lodi, par Palavicini fait déjà prévoir ce que sera l'art du XVIe siècle. (Voyez les pages 180 & 181.)

L'art italien reparaît encore avec tout son charme dans le *Romuléon*,

exécuté au xve ſiècle pour un ſeigneur eſpagnol de la maiſon d'Albornoz. (Voyez les pages 228 & 229.) On peut claſſer parmi les œuvres de ſtyle italien la belle *Cité de Dieu* calligraphiée à Mantoue, car elle fut exécutée par Jean Gobelin de Lintz, clerc du diocèſe de Trèves, qu'il faut ranger ſans doute parmi les artiſtes allemands, mais qui, attaché à la maiſon de l'évêque de Teano, vers l'année 1459, s'était formé ſur les chefs-d'œuvre de l'Italie. (Voyez les pages 66, 67, 70 & 71.)



AISONS connaître une vraie merveille de la typographie ornée, telle qu'on la comprenait alors chez les Italiens. Elle nous permettra de conſacrer un ſouvenir à l'un des plus grands artiſtes de cet âge. Oubliée de tous juſqu'à ce jour, l'œuvre d'un humble religieux franciſcain, que l'on nomme à peine, nous a conſervé l'une des plus délicates conceptions de l'immortel Léonard de Vinci. Grâce au livre intitulé : *Le divine proportione delle Lettere*, de F. Luca Paciolo, on a pu reproduire dans leur harmonieuſe ſymétrie, les belles majuſcules dont l'auteur de la Cène a pris plaiſir à orner un livre que nul ne connaît aujourd'hui, & dont l'abbé Guyon de Montléon nous a affirmé jadis avoir vu l'original à Milan, peint de la main du grand Léonard. (Voyez les pages 98, 99 & 101, de cette Notice & la Note bibliographique du Catalogue, nº 117.)

Hâtons-nous de le dire, nul maître de l'école italienne n'a cru abaiſſer ſon génie en le conſacrant à l'ornementation des livres : Pérugin, Raphaël lui-même, & le *British Muſeum* ſe glorifie de poſſéder leurs œuvres, ſe ſont inſcrits parmi les illuminateurs de leur temps. Non-ſeulement le *divin jeune homme*, comme l'appelle l'Allemagne, a ployé ſon génie aux minutieuſes exigences de cet art, mais le noble vieillard qui fut ſon rival, ſe fit une gloire d'illuſtrer ainſi le poème dont il méditait ſans relâche les immenſes conceptions. C'eſt Châteaubriand qui nous l'a dit. N'ayant pu édifier à Dante lui-même le magnifique tombeau qu'il avait rêvé, « Michel-Ange, dont le ciſeau fut trompé dans ſon eſpérance, eut recours à ſon crayon pour élever à

cet autre lui-même, un autre mausolée : il dessina les principaux sujets de la *Divina Commedia* sur les marges d'un exemplaire in-folio des œuvres du grand poète. Un navire qui portait de Livourne à Civita-Vecchia ce double monument, fit naufrage. »



ARDONS encore un souvenir, vers lequel la *Divine Comédie* nous ramène, pour le nom d'un artiste que les Italiens mettent toujours en tête de leurs plus célèbres illuminateurs. Tel est en effet l'espèce de culte qui s'attache, à Rome même, au souvenir de Julio Clovio, qu'un *Dante* dont les peintures ont été exécutées par lui, est réservé à la Vaticane comme une relique sainte, & que la peine d'excommunication frapperait le curieux imprudent qui oserait transporter le précieux volume hors de la place qu'il occupe. (Voyez la *Paléographie universelle*.)

Julio Clovio n'était cependant pas italien : né à Grisone, dans la Croatie, vers 1498, il appartenait à cette race slave qui est si heureusement douée pour les arts, & les Romains eux-mêmes se plaisaient à l'appeler D. Jules le Macédonien ; c'est ainsi même que le désigne toujours un miniaturiste fameux de la Péninsule, Francisco de Holanda, qui le proclame sans hésitation le premier illuminateur du siècle, réservant pour lui avec la même franchise le second rang. (Voyez le comte Raczynski, *Les Arts en Portugal*.)

Devenu chanoine régulier, mais rendu à la vie séculière par la volonté du pape, Julio Clovio était venu réclamer les conseils de Jules Romain, & plus tard Girolamo dai libri, le peintre de Vérone, lui avait accordé les siens ; bientôt il n'eut plus de rival. Ce miniaturiste consommé dans son art, exécutait parfois de véritables peintures qui eussent pris tout à coup un aspect grandiose, si quelque génie eût pu leur donner d'autres dimensions. Vasari, qui avait été à même de contempler ces petites merveilles, se plaît à nous raconter que les figures de quelques unes d'entre elles n'excédaient pas les dimensions d'une fourmi, *la misura di una picciola formica*. De longues années s'écoulaient, comme on doit le supposer, dans l'accomplissement de ces im-

perceptibles chefs-d'œuvre, auxquels certains fouverains, tels que le grand-duc de Tofcane, par exemple, confacraient des fommes vraiment fabuleufes. Giulio Clovio ne mit pas moins de neuf ans à peindre une proceffion romaine, dont les figures ne pouvaient fe comparer, pour la petiteffe, qu'à celles de l'Office de la Vierge, écrit par le fameux Monterchi.

Le nombre de livres ornés par cet artifte, dont l'authenticité ne laiffe pas de doute, eft infiniment reftreint; on n'en connaît pas à Paris d'une manière abfolue (fi ce n'eft chez un amateur anglais, M. Mayor). Néanmoins M. Waagen penche à jufte titre, pour que l'on accorde cet honneur à l'un des manufcrits de la Bibliothèque impériale, qui reproduit un Pfautier latin fous le nº 702, & la Bibliothèque de l'Arfenal réclame cet honneur, avec plus de raifon peut-être, pour un *Paul Orofe* de la plus fine exécution. En Angleterre, M. Schaw n'en cite que deux : le Miffel de la collection Townley & le Miffel de la collection Grenville. Le roi de Naples s'était paffionné pour ce talent merveilleux, fi bien que les bibliothèques de l'Italie méridionale pourraient renfermer encore quelque œuvre inconnue due à fon pinceau délicat. Clovio vécut jufqu'à l'âge de 80 ans, & répandit en bonnes œuvres le produit d'un art charmant qui l'avait promptement enrichi.

Ce grand miniaturifte a peint des figures plus que des ornements; fa biographie ne pouvait être oubliée dans une efquiffe de l'hiftoire de l'art; fes pages ne pouvaient être réfervées aux marges de l'*Imitation*.

On ne dit rien ici des fcribes de profeffion répandus en Italie; ils font plus nombreux encore que les peintres. Au temps de Charles-Quint, Aluno de Ferrare efface, par une forte de prodige calligraphique, qui ne s'eft pas renouvelé, dit-on, après lui, les prodiges admirés en ce genre durant les âges précédents : fans employer aucune abréviation, il parvient à écrire le *Credo & le premier chapitre de l'Evangile felon faint Jean*, fur un difque de vélin auquel un fimple denier d'Italie avait fervi de patron. (Voyez le *Bulletin du Bibliophile.*) Vafari n'a pas craint d'infcrire le nom d'un maître écrivain (comme on difait alors en France) parmi ceux des plus grands peintres. D. Jacopo de Florence, camaldule du monaftère des Anges, efface, au XVIe fiècle, tous les calligraphes produits jufqu'alors par la Tofcane, & même, ajoute le célèbre critique, par le refte de l'Europe.

§ XX.

LES MINIATURISTES FRANÇAIS DU XVI[e] SIECLE. — LE PREMIER DES TROIS CLOUET. — LES HEURES D'ANNE DE BRETAGNE. — JEHAN BOURDICHON. — JEHAN POYET. — JEHAN RIVERON, ETC.



OICI un nom auquel fe rattachent dans l'hiftoire deux précieux fouvenirs, c'eft celui de la reine Anne de Bretagne. Cette princeffe encouragea d'abord Jehan Clouet le père; plus tard, elle fit exécuter les Heures. Ce chef-d'œuvre que nul peintre n'a figné, a rendu populaire le nom de la reine Anne & le tranfmettra aux âges à venir.

Elle était encore enfant; elle venait de quitter fes fraîches campagnes de Bretagne pour vifiter le jardin de la France; elle fe trouvait à Tours, en un mot, lorfqu'elle s'éprit du talent de ce Jehan Clouet qui, arrivant de Flandre vers 1480, héritier de l'art des maîtres, voulait fe fixer à la cour, & devait commencer la lignée d'artiftes auxquels notre pays doit tant de merveilles. Douée d'un goût exquis, la jeune duchefſe l'employa. Jehan, que diftingue dès lors un talent hors de ligne, devint, en 1485, père de ce Clouet dit Janet, collègue de Bourdichon & de Perreal : c'eft le fecond des Clouet, auteur des deux raviffants portraits équeftres de François I[er], dont l'un fait partie de l'admirable cabinet de M. Sauvageot. François Clouet dit Janet, comme on fait, eut la gloire d'être chanté par Ronfard. Il n'y a nul doute, felon nous, que le nom de Jehan, le premier des Clouet, celui que diftingua la reine Anne, ne doive s'infcrire au premier rang parmi les peintres de livres. Son petit-fils eft l'incomparable artifte auquel on doit un beau portrait de Henri II, de telle dimenfion qu'on peut peut-être le mettre

au nombre des miniatures. Les trois Clouet ne ſauraient être rangés cependant, d'une manière abſolue, parmi les illuminateurs du XVe & du XVIe ſiècle.

Il n'en eſt pas de même à l'égard de Jehan Bourdichon ; il figure à bon droit parmi les peintres habiles auxquels s'adreſſait Anne de Bretagne, lorſqu'elle voulait faire enluminer ſes livres d'Heures & ſes Miſſels. Jean Bourdichon, toutefois, n'eſt pas l'auteur des célèbres Heures exécutées vers 1497.

Lorſque la penſée s'applique à déſigner un ou deux chefs-d'œuvre de l'art, qui l'emportent ſur toutes les productions contemporaines, elle héſite, on le ſait, entre quelques merveilles, honneur des muſées ; il en eſt de même à l'égard des manuſcrits. Il y a, dans les bibliothèques de l'Europe, trois ou quatre ſplendides volumes, dont la prééminence eſt inconteſtée, dont la beauté efface celle des œuvres rivales. Les Heures d'Anne de Bretagne ſont de ce nombre. (N° 119 du Catalogue.)

Cet admirable volume, longtemps conſervé à la Bibliothèque impériale, fait, aujourd'hui, partie du Muſée des Souverains. Il a été terminé dans les premières années du XVIe ſiècle, mais, depuis, confondu avec bien d'autres livres de ce genre. A une époque où l'on dédaignait, de la manière la plus abſolue, les productions de nos vieux calligraphes, Millin le proclamait l'honneur de l'art français !

Le nom des maîtres qui ont peint les figures principales eſt reſté juſqu'à ce jour ignoré : M. Léon de Laborde ſuppoſe, d'une manière très plauſible, que ces figures ſont dues à des élèves infiniment habiles de Jehan Foucquet. Le même myſtère n'exiſte pas, heureuſement, à l'égard des délicieux ornements qui couvrent les marges du livre. Ces fleurs de nos champs, reproduites avec une vérité ſi gracieuſe, ces fruits, qui ſont à la fois un ſymbole & un ſouvenir aimable, ſont dus en partie, du moins, à Jehan Poyet, l'enlumineur renommé jadis, oublié maintenant, que célèbrent Lemaire de Belges & Pélegrin.

Il faut faire intervenir, de toute néceſſité, parmi ces poétiques ſouvenirs, un compte puiſé en de vieux inventaires ; mais, ce compte ne laiſſe guère de place au doute, ſi on l'examine ſans préoccupation. On lit dans les papiers provenant des archives de la ducheſſe, au temps où elle réſidait en Touraine, à propos d'un Miſſel dont la date correſpond, on ne peut mieux, à celle que nous venons d'inſcrire : « Et à Jehan Poyet, *enlumineur & hiſtorieur,* demourant au dict Tours, la

ſomme de ſept-vingt treize livres trois ſols tournoys, pour avoir faict ès dictes Heures, 23 hiſtoires très riches, 271 vignetes & 1500 verſes. (En géométrie on appelle ſinus *verſe* d'un angle.) »

« Poyet, a dit M. Léon de Laborde, faiſait ſa ſpécialité de ces entourages & les exécutait avec une naïveté, une bonhomie toute flamande; mais, auſſi, avec une grâce, une élégance, un éclat de couleur entièrement français. » (Voyez la *Renaiſſance des arts à la cour de France.*)



OUR la calligraphie du livre & les belles lettres ornées, nous livrons encore aux curieux deux autres noms. On lit, dans les comptes du tréſorier de la ducheſſe, depuis reine à double titre : « A Jehan Riveron, eſcripvain, demourant à Tours, pour avoir eſcript à la main unes petites Heures, que la dicte dame a faict faire à l'uſaige de Romme & avoir fourny de vélin (3 ſeptembre 1497), quatorze livres. »

Nous trouvons, parmi des documents appartenant à une autre ſource, qu'un ſecond calligraphe, Jean Deſmarets, ſe dit *eſcripvain* d'Anne de Bretagne.

Nous laiſſons à la critique le ſoin de diſcuter la valeur des noms & d'établir les inductions qu'on peut tirer de certaines dates; mieux vaut dire ici un mot ſeulement, de l'image naïve, incomparable par la grâce de ſon exécution, qui repréſente la reine Anne & les dames de ſa cour.

Un connaiſſeur, dont nous avons invoqué plus d'une fois le témoignage, a dit, avec une exquiſe vérité, en parlant de l'épouſe de Charles VIII, en ſa première jeuneſſe : « Qui n'a préſent à l'eſprit le portrait de cette bonne reine, dont l'expreſſion douce, le teint éclatant & la propreté recherchée étaient la beauté ! Qui ne lit avec une ſorte d'indiſcrète curioſité les ſoins minutieux de ſa toilette, la recherche du linge le plus fin...» Comment oublier « ces *tourets de front & de nez*, qui formaient autour de ſon frais viſage un de ces encadrements dont nos Sœurs de la Charité ont conſervé le coquet uſage. A ce linge, il fallait la douce odeur de la violette ou des roſes de Provins. Des ſachets étaient

faits dans ce but, & ce beau linge, relevé par les plus riches atours, s'aſſociait aux fourrures d'hermine ou d'agneaux blancs à la laine longue & crépée. »

C'eſt le poète de la Bretagne, c'eſt Brizeux qui, en ſouvenir, peut-être, de cette image charmante, nous a peint une jeune femme en prière :

. . . . blanche & ſereine,
Le front couronné d'or comme une jeune reine.

& a ſu terminer ce tableau d'une aimable piété, en ajoutant :

Tous les yeux, tous les cœurs, étaient remplis d'amour.



§ XXI.

MINIATURISTES DU XVIe SIECLE. — TEMPS DE FRANÇOIS Ier ET DE HENRI II. — FONDATION D'UNE ACADEMIE DE CALLIGRAPHES SOUS CHARLES IX. — UNE MANIE DEPLORABLE DE HENRI III.

L'HISTOIRE de la calligraphie ornée & de la peinture dans les manuſcrits, finit en réalité avec le règne de Louis XII, lorſque l'imprimerie a pris ſon eſſor. L'hiſtoire des calligraphes ne finit pas encore. On ne ſent plus le beſoin de recourir, ſans doute, à la patience d'habiles artiſtes pour multiplier les livres ; mais, les miniaturiſtes qu'ont produits les temps féconds de la Renaiſſance conſervent encore longtemps une prédilection marquée pour cet emploi de leur talent. Pluſieurs ſouverains encouragent d'ailleurs cette branche de l'art. François Ier & Charles-Quint ſont deux protecteurs magnifiques de la calligraphie expirante : pluſieurs papes, pluſieurs cardinaux les imitent. Charles-Quint a un illuminateur en titre.

FRANÇOIS Ier appelle à ſa cour le plus ſavant calligraphe qu'ait produit la Grèce : Ange Végèce ou Vergèce, ſuivi de ſa fille preſque auſſi habile que lui, vient ſe fixer à Fontainebleau. Divers manuſcrits, conſervés à la Bibliothèque impériale, ſont des témoins irrécuſables du double talent qu'on admirait chez le père & chez la fille ; une locution proverbiale, dont l'origine eſt ignorée de bien des gens qui en font uſage, journellement toutefois, témoigne auſſi de cette renommée vraiment populaire. On dit encore

de nos jours : *Il écrit comme un Ange;* au XVIe ſiècle, cette façon de parler proverbiale était, dit-on, un hommage rendu à l'incomparable talent du calligraphe de la cour.



SI nous citons un grand artiſte étranger, combien il nous ſerait plus facile de multiplier les noms des peintres français. Tours, Lyon, Blois, Valenciennes, Lille, Troyes, Chartres, Limoges, Amiens, ces villes populeuſes, luttent d'efforts avec les couvents d'Italie ou d'Eſpagne, &, comme l'affirme le *Livre des Blaſons*, peuvent fournir à la cour,

> Paintres de pris & bons faiſeurs d'ymaiges,
> Subtilz, plaiſans, ſans faire aucuns oultraiges.



Le Blaſon des couleurs.

MAIS, le curé de Meudon, qui a compris la puiſſance croiſſante de l'imprimerie, ſemble mettre en doute, dès ce moment, la néceſſité d'encourager l'art des enlumineurs & la recherche des emblèmes qu'ils reproduiſaient : il n'y voit plus que de la *beſterie* & même de l'*oultrecuydance*, c'eſt ainſi qu'il traite du moins, un livre *trapelu*,

DES le début du ſiècle, cependant, ces peintres ſéculiers prenaient leur art au ſérieux. En 1501, on doit nommer, parmi les enlumineurs qui pouvaient être auſſi des peintres habiles, un Eſtienne Dumonſtier, père de la lignée d'artiſtes qui va illuſtrer ce nom. Son fils, Geoffroy Dumonſtier, partage, en 1553, les travaux du Roſſo. Jean Seuclat, Raimond Rancard, Pierre Raymon, l'illuſtration de Limoges; Jacques-le-Boucq, à la fois héraut d'armes, peintre & généalogiſte, traité encore ſérieuſement de rival d'Apelles; Michel Coulombes, le couſin du grand ſculpteur & du

grand architecte, peut-être le fils de Joſeph; le P. Rouchon, qui n'avait pas employé moins de 22 ans à l'ornementation du même livre (le Bréviaire de St-Jacques-la-Boucherie); Pierre Martin, autre Apelles d'une ville provinciale; Jehan Mariſſal, dont la famille s'eſt perpétuée juſqu'à nous, & qui floriſſait à Calais; Louis Maigret, l'honneur de Lyon; Nancy, peintre & calligraphe renommé; Maiſtre Goudet, pariſien, dont Belon le naturaliſte vante l'habileté ingénieuſe, & tant d'autres qu'il faut paſſer ſous ſilence, peuvent certainement accroître la liſte, déjà longue, que nous fournit Pélegrin. Le plus éminent de ces artiſtes, toutefois, c'eſt ſans contredit un peintre qu'il faut mettre à côté d'Andrieu Beauneveu, de Jehan Foucquet & de Perreal: Godefroy nous fut envoyé, très probablement, par la Flandre, & vint ſe fixer à Fontainebleau. On a la certitude qu'il peignit, de 1519 à 1520, le beau manuſcrit des *Commentaires de Céſar*, qui appartint à François Ier, & il eſt l'auteur de ce charmant *Triomphe de Pétrarque*, que l'on admire à la Bibliothèque de l'Arſenal.



A partir de François Ier, le promoteur de tant de merveilles, juſqu'à la fin du XVIIe ſiècle, l'hiſtoire des livres ornés n'offre, pour ainſi dire, plus de myſtères, & chaque ſplendide volume ſe place à ſon rang & ſuit, dans les catalogues, l'ordre chronologique des ſouverains & des hauts perſonnages auxquels il a appartenu. Les plus grands noms de la monarchie ſe lient naturellement ici, à la réminiſcence des époques les plus remarquables de notre hiſtoire & parfois à celle des cataſtrophes les plus lamentables. Qui ne ſe ſent attaché par des penſées graves, ou bien ému par des ſouvenirs douloureux, à la vue du Bréviaire d'Anne de France & des Heures du duc de Guiſe, de Marie Stuart, de Henri IV? Qui n'éprouve un mouvement de curioſité, en feuilletant ce magnifique volume dans lequel Diane de Poitiers a laiſſé des marques nombreuſes d'un goût vraiment exquis? L'*Imitation* a multiplié à deſſein ces reliques de l'art (on nous paſſera le terme), qui, tout en charmant le regard, préſentent à la mémoire de grands enſeignements. (Voyez les pages 213, 90, 91, 356, 266, 267, 270, 271 & 344.)



OMME pluſieurs de ſes prédéceſſeurs, Charles IX s'était épris de la calligraphie ornée. Il avait puiſé, dès ſon enfance, ce goût pour les beaux livres, dans les Heures magnifiques que lui avait léguées Henri II. Ce fut ſous ſon règne que les calligraphes réunis en ſociété régulière fondèrent, au mois de novembre 1570, l'Académie d'écriture de Paris, qui ſubſiſte encore de nos jours, & qui continue à admettre dans ſon ſein les artiſtes dépoſitaires des bonnes traditions.



APYRE Maſſon nous apprend que ce ſouverain avait attaché à ſa perſonne l'un des plus grands calligraphes du ſiècle; c'était ce Pierre Hammon qui, né à Blois, était à la fois un habile miniaturiſte, un écrivain inſtruit, &, nous en avons la certitude, un grand géographe comme ſon contemporain Guillaume-le-Teſtu. Après avoir enſeigné le roi, Hammon Bléſien, c'eſt ainſi qu'il ſe nomme lui-même, eut le ſort de Bernard de Paliſſy, ce maître immortel des ornemaniſtes de ſon temps : il fut empriſonné & il périt de mort violente.



TRANGEMENT ſéparé des princes de ſa race, par quelques années ſeulement, durant leſquelles la typographie avait accompli ſes plus grandes merveilles, le dernier des Valois avait en ſi peu d'eſtime les manuſcrits magnifiques légués à la France par ſes pères, qu'il en faiſait l'objet d'un puéril divertiſſement. Il coupait ſans pitié, dit-on, d'admirables vignettes, peut-être les chefs-d'œuvre des Beauneveu, des Foucquet, des Godefroy, & les petites chapelles, les repoſoirs de cour, parés journellement de ces ornements ſans prix, devenaient ainſi une ſource permanente de deſtruction pour les plus riches bibliothèques. Il y avait bien loin, on le voit, de cette

pratique bizarre, à la piété touchante qui avait donné lentement naiſſance aux ſplendides volumes anéantis ainſi en quelques heures.



L n'en était pas ainſi de la Péninſule. Depuis Iſabelle-la-Catholique qui employait, pour peindre ſes Heures, l'habile Arias, juſqu'à Philippe II qui prétendait remplir l'Eſcurial de chefs-d'œuvre calligraphiques, l'Eſpagne voyait ſans interruption ſe multiplier les beaux livres. Franciſco de Holanda, le peintre favori de Charles-Quint, la gloire artiſtique du Portugal, n'était pas encore oublié. Fray Juan de St-Geronimo venait de s'éteindre avec la réputation d'un ſaint (voyez le t. VII des *Documentos ineditos*), & c'était en 1580 que mourait, dans une des cellules de l'Eſcurial, ce Fray Andres de Leon, profès de la Mejorada, qui n'avait pas eu de rivaux en ſon art.



N livre écrit à Lisbonne, en 1612, & dédié à Philippe III, ſurpaſſe en richeſſe tout ce qui nous a été tranſmis par le XVIe & le XVIIe ſiècle. La *Genealogia univerſal de la nobiliſſima caſa de Sandoval*, conſervée à la Bibliothèque impériale de Paris, eſt non-ſeulement ornée de belles miniatures, mais, quoique de format in-folio, a été reliée en plaques de vermeil couvertes d'émaux armoriés. Non-ſeulement ce ſplendide volume fait honneur aux peintres eſpagnols & portugais, mais il atteſte l'incomparable habileté des orfèvres de la Péninſule. L'habile calligraphe auquel on doit cette belle tranſcription dédiée au duc de Lerme, porte le nom de Duarte Caldeira.

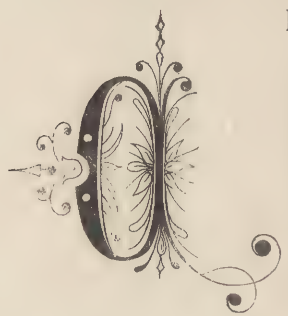
§ XXII.

LES PREMIERS MONUMENTS DE LA TYPOGRAPHIE DESTINES A RAPPELER CEUX DE LA CALLIGRAPHIE. — ORNEMENTS XYLOGRAPHIQUES.

DES premiers parmi les bibliophiles Van Praët fit une obſervation que tout le monde peut vérifier aiſément. Lorſque le célèbre Colard Manſion, calligraphe & imprimeur à Bruges, imprimait, en grand format, un de ſes beaux volumes, vers 1474, « il était dans l'uſage de laiſſer, au commencement de chaque ligne, un eſpace en blanc, de près de la moitié de la page, afin qu'on pût y peindre des miniatures. »

En offrant ſon beau livre de la *Pénitence d'Adam*, qu'il avait illuſtré de cette manière, & dont il fit hommage au ſeigneur de la Gruthuyſe, le bibliophile le plus zélé de ſon ſiècle, Colard Manſion ne trompait plus perſonne: la typographie naiſſante avait accompli ſa révolution. Mais, à l'origine de l'imprimerie, les inventeurs de cet art prodigieux eurent d'abord un but, celui de faire croire à la multiplicité infinie des copies de certains livres, obtenues d'habiles calligraphes, diſait-on (& cependant répandues au delà de ce qu'on peut attendre de la patience humaine). Ils eurent ſurtout une eſpérance, celle de faire payer un très haut prix l'*objet*

d'art, multiplié ſecrètement par un procédé mécanique. Dès lors, tout ce qui ſe rattachait à l'ornementation des manuſcrits dut être, néceſſairement, appliqué à l'ornementation des livres. On y fut trompé d'abord; par la ſuite on en fut charmé.



ETTE Notice a pour but de faire connaître la marche ſuivie par l'ornementation calligraphique dans ſes évolutions diverſes; elle ne ſaurait avoir la prétention de ſonder les myſtères dont le berceau de l'imprimerie eſt entouré & qu'a d'ailleurs expoſés récemment en maître, M. Firmin Didot. (Voyez *Eſſai ſur la Typographie*, 1851.) Nous tenons à conſtater l'infinie délicateſſe, le goût parfois exquis, la façon toute magiſtrale dont procédèrent les vieux artiſtes, en ſe transformant. (Voyez entre autres les pages 138, 139, 142, 143, 194, 195, 198 & 199.)

Les premiers monuments de l'imprimerie, ceux qui précèdent l'invention à jamais mémorable, où le ſublime ouvrier procéda par l'emploi des caractères mobiles, la *Biblia pauperum*, l'*Ars memorandi notabilis per figuras Evangeliſtarum*, le *Speculum humanæ ſalvationis*, &c., &c., ſont autant de monuments xylographiques, ainſi que la petite grammaire d'*Ælius Donatus*, & ſon pendant, le petit vocabulaire déſigné ſous le nom de *Catholicon*.

Ces livres, car ce ſont des livres, ont été exécutés grâce au procédé de la gravure ſur bois, qui a été mis en œuvre avec date certaine, en 1418, ſi l'on admet comme authentique le ſpécimen reproduit par Reiffenberg, ou en 1423, lorſque l'on conſidère comme premier type le Saint Chriſtophe portant l'Enfant Jéſus. (Voyez *La plus ancienne Gravure connue avec une date*. Bruxelles, 1845, in-4°.)

Comme on l'a fait ſpirituellement obſerver, « dans ces livres, véritable tranſition entre l'art de la gravure & celui de l'imprimerie, ſimple acheminement vers la typographie, c'eſt toujours l'image qui l'emporte & prend tout l'eſpace; le texte ne ſe dégage encore qu'à grand' peine du deſſin & n'en eſt même, le plus ſouvent, que le pâle corollaire. » Il eſt bien prouvé aujourd'hui, & les judicieuſes obſervations de Marie Guichard doivent confirmer les bons eſprits dans cette penſée, que

l'impreſſion en caractères mobiles une fois découverte, « on la fit ſervir concurremment avec l'impreſſion tabellaire. » (Voyez le *Livre d'Or des Métiers* & la *Notice* de Guichard ſur le *Speculum humanæ ſalvationis.*)

Quelques-uns des monuments xylographiques parvenus juſqu'à nous, nous offrent des modèles accomplis de l'art. Les plus grands maîtres, Albert Durer & Holbein, ne dédaignent point ce moyen de manifeſter leur penſée. La *Danſe des morts* eſt en réalité un des plus beaux monuments xylographiques qui nous aient été légués par la Renaiſſance, & il ſemble que l'artiſte, à l'heure où il comprenait mieux l'immenſe popularité que ſon œuvre allait acquérir, ait redoublé de génie pour imprimer aux nations une crainte ſalutaire, un dédain abſolu des choſes mondaines, qui en fait, non pas ſeulement un peintre réaliſte d'une incomparable vérité, mais auſſi un vrai philoſophe chrétien.



IENTOT la France poſſédera, dans ce genre de l'ornementation xylographique, des hommes du talent le plus éminent. A partir de 1470, où Ulrich Gering publia les *Epitres* de Gaſparin de Bergame, premier livre imprimé à Paris, juſqu'au début du XVe ſiècle, des hommes d'un goût éprouvé ſe ſuccédèrent en ce genre. Antoine Vérard, Kerver, Simon Voſtre ſurtout, publièrent des ouvrages de la plus élégante exécution. Philippe Pigouchet, qu'employait de préférence Simon Voſtre, n'a pas de rival pour ſes livres d'Heures, ornés d'encadrements gravés ſur bois, & ce ſont ceux qui ont été reproduits par l'*Imitation*. Pigouchet avait ſi bien le ſentiment de ſa ſupériorité, qu'il vante, avec un naïf orgueil, à la fin de ſes livres, l'élégance ſuprême de ſes impreſſions. Simon Voſtre devint lui-même imprimeur en l'année 1500. C'était le moment où allait briller de tout ſon éclat un autre artiſte vraiment admirable, ce Tory, dont M. Bernard vient de retracer la vie ſi bien remplie.


Egredietur virga de radice iesse: et
flos de radice eius ascendet.

§ XXIII.

FIN DU XVIᵉ SIECLE. — DECADENCE ABSOLUE DE L'ART. — LOUIS XIII ET LOUIS XIV. — LES DERNIERS MINIATURISTES ET LES DERNIERS CALLIGRAPHES. — JARRY. — NICOLAS ROBERT. — AUBRIET.



E S que les guerres religieuſes, qui eurent lieu durant cette période, commencèrent à ſe développer, les livres ſe multiplièrent, mais l'art des manuſcrits eut à en ſouffrir. La corporation des libraires jurés, qui comprenait dans ſon ſein la ſection des *eſcrivains,* était trop vivace & avait été trop féconde, pour s'arrêter tout-à-coup. Il y eut çà & là quelques beaux volumes, quelques Miſſels qu'on peut comparer, ſans peine, à ceux des âges précédents, puiſque pluſieurs d'entre eux ſont l'œuvre de Louis Duguernier, artiſte enlumineur fort renommé à cette époque; mais, à l'exception des livres réſervés aux têtes couronnées, la décadence ſe fit ſentir viſiblement dans tous les états de l'Europe. C'eſt, ſans doute, un ſplendide volume que ce livre d'Heures de Henri IV, conſervé naguère à la Bibliothèque de l'Arſenal, & expoſé, aujourd'hui, au Muſée des Souverains, mais l'art délicat du peintre n'a pas fait les frais de ſa magnificence. Ce n'eſt pas, d'ailleurs, un ſimple livre d'Heures; la ſollicitude

maternelle de la reine Marie de Médicis ne lui avait donné tant d'éclat que pour appeler fur fes majufcules, dont l'enfemble forme un alphabet, les yeux d'un royal enfant. (Voyez les pages 266, 267, 270 & 271.)

Les miniaturiftes habiles, cependant, ne manquaient complètement encore ni au temps de Henri IV, ni à celui de Louis XIII; il fuffit de jeter un coup d'œil fur la magnifique collection de vélins, honneur de la Bibliothèque du Jardin des Plantes, pour s'en convaincre. Nicolas Robert, le peintre en titre de Gafton, y a répandu tout le preftige d'un talent confommé. En ce temps, l'enlumineur de livres ne s'enfermait plus dans le cloître, il voyageait. L'habile compagnon de Tournefort, Aubriet, confacrait uniquement fon pinceau à reproduire les merveilles de l'hiftoire naturelle.

Pérugin & Raphaël avaient peint des manufcrits; ainfi que nous l'a fait voir M. Vitet, l'immortel Lefueur ne dédaigna pas de confacrer fon talent à l'illuftration d'une thèfe. (Voyez un art. de la *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1841.) Nicolas Pouffin eut la même condefcendance, bien que fon génie indépendant en fouffrît, comme il nous l'apprend dans fes lettres. C'était encore un hommage rendu à l'ornementation des livres que ces efforts du grand artifte, travaillant à donner des patrons majeftueux, que les relieurs du roi devaient mettre en œuvre.



UE devenait alors la calligraphie proprement dite? La fuprême élégance qu'elle montrait encore au XVIe fiècle, les gracieux caprices dans lefquels on la voyait fe jouer, ce goût varié qui favait fi bien choifir, entre les traits les plus hardis, la pieufe majefté de fes ma-



jufcules, tout avait difparu. Ce n'était plus l'imagination qui entraînait la main de l'artifte, c'était le compas qui régularifait fon travail monotone. Une lourdeur fyftématique pefait fur ces prétendus chefs-d'œuvre des maîtres écrivains jurés.

La merveille fuprême, le dernier effort du maître d'écriture (car le maître d'écriture était né), ce fut d'imiter, d'une manière fouverainement régulière, les caractères de la typographie. Alors, naquirent les traits à main-levée, les majufcules de forme abfurde, réel effroi des gens de goût. Bien qu'ils aient reçu fous ce rapport une atteinte de leur fiècle, Jarry & Rouffelet fe préfentent à notre fouvenir comme une exception, & ils ne travaillèrent guère que pour les têtes couronnées.


ULIE-LUCINE d'Angennes, fille de la marquife de Rambouillet, &, plus tard, ducheffe de Montaufier, infpira un livre charmant, dans lequel furent dépofés les hommages d'une fociété d'élite, adreffés à l'une des femmes les plus aimables de fon temps. Le dernier monument de la calligraphie ornée, qui ait confervé une renommée populaire, ne fut pas, comme on le voit, un de ces livres que l'on garde dans le tréfor des rois. La *Guirlande de Julie*, deftinée à perpétuer le fouvenir d'un amour profond, qui avait emprunté au fiècle fon caractère cérémonieux & chevalerefque, la *Guirlande de Julie* conferve, après deux cents ans, une réputation inconteftée. Ecrite par Nicolas Jarry, en 1641, reproduifant ces lettres italiques régulières, irréprochables, qu'on pourrait comparer à celles qu'employaient les Alde, bien longtemps avant, fi elles n'avaient moins d'élégance, elle donne parfaitement l'idée d'un art devenu tout exceptionnel. Trois copies in-folio du claffique chef-d'œuvre furent faites par Jarry en la même année, mais une feule, tranfcrite en lettres rondes, fur vélin, renfermait les figures. C'était, on le comprend aifément, l'exemplaire de choix, deftiné à une préfentation folennelle. Les fleurs en avaient été peintes par Robert. Le duc de Montaufier put l'offrir le 1er janvier 1642.



EPRODUISONS ici la deſcription qu'en a faite M. Livet, l'un des jeunes écrivains qui ont ſu le mieux faire revivre les galantes délicateſſes de ce monde choiſi. Vingt-neuf fleurs ſeulement la formaient, « & pour chacune il y eut au moins un madrigal & ſouvent pluſieurs, puiſque ces petites pièces ſont au nombre de ſoixante-une, outre la dédicace...... Le corps de l'ouvrage était précédé de huit feuillets dont les trois premiers & le ſixième ſont reſtés blancs ; le quatrième contient le titre ; ſur le cinquième eſt peinte une guirlande qui entoure ces mots : *La Guirlande de Julie;* une miniature, finement exécutée ſur le ſeptième feuillet, repréſente Zéphyre entouré d'un nuage, tenant dans ſa main droite une roſe & dans ſa main gauche la guirlande de fleurs, qu'il ſouffle légèrement ſur la terre. »



ARRY n'était plus même un de ces calligraphes enlumineurs comme il y en avait encore cinquante ans avant lui ; ſur la fin de ſa carrière, il avait reçu de Louis XIV le brevet d'*Ecrivain* & de *Noteur de la muſique du roi*. Il marchait de pair avec les artiſtes le plus en renom.

On a voulu faire voir dans l'*Imitation* ce que l'art du miniaturiſte avait produit d'*achevé* (c'eſt le terme du temps) au ſiècle de Louis XIV, & l'image du jeune roi entouré de cette ornementation magnifique, dont les yeux ſont à chaque pas éblouis au Louvre ou à Verſailles, dit aſſez ce qu'était devenu l'art religieux. Cette page néanmoins ouvre, d'une manière toute ſplendide, les portes d'un vrai muſée : ſorte de galerie en miniature, où ſe ſuccèdent une multitude de chefs-d'œuvre trop longtemps dédaignés. (Voyez le frontiſpice de l'*Imitation*.)

Grâce à un élégant volume, publié l'an dernier avec la coopération d'un de nos ſavants bibliographes, il nous ſerait facile de continuer juſqu'à nos jours cet expoſé des transformations ſubies par l'art de la calligraphie. Les noms de Mlles d'Aligny, Pons de l'Hérault, Sivel ; de

MM. Moritz Greiner, H. Delacroix, Baudet, Langlumé, Krause, Le Doux, Laroue, Berliner, Quertinier, dont nous avons pu apprécier les productions, nous prouveraient que les Barbedor, les Pétré, les Allais, les Sénault, les Rossignol, ont eu d'habiles successeurs. (Voyez pour les progrès de la calligraphie au XIXe siècle le Rapport de M. R. Merlin.)

Après avoir été oubliée durant trois cents ans, la peinture des manuscrits est enfin étudiée; on sent la nécessité de lui faire occuper, dans l'histoire de l'art, un rang qu'elle ne quittera plus. Le dernier programme de l'Institut est un appel à l'examen sérieux de cet art charmant qui, à l'époque du Dante, & même longtemps après lui, fut une des gloires de la France.



§ XXIV.

ART ORIENTAL.

On a déjà vu à quelle antiquité reculée remontait l'ornementation de certains rituels égyptiens écrits ſur papyrus. Si les archives de Bénarès, qui renferment environ 15,000 manuſcrits, ou celles de quelque autre ville ſacrée de l'Inde nous étaient ouvertes, il eſt probable que d'antiques peintures ornant les grands poèmes, honneur de l'Inde, viendraient accroître nos richeſſes en ce genre. L'ornementation des livres était pratiquée, dans l'Hindouſtan, à une époque que la paléographie orientale ne peut clairement aſſigner, &, juſqu'au moment où quelque artiſte hindou fera pour les livres ce que Ram-Ras a fait pour l'architecture, un doute prudent devra, dans ces matières délicates, diriger les recherches de l'Européen. Nous faiſons remarquer en paſſant, néanmoins, que le climat de la preſqu'île de l'Inde eſt bien moins favorable que celui de l'Egypte à la conſervation des livres. Les grands poèmes, tels que le Mahâbhârata & le Râmâyana, les autres livres ſanſcrits, tels que les Védas Itihâſas & les Pourânas, ſe montrent encore aujourd'hui ornés dans ce ſtyle eſſentiellement original, qu'il ne faut pas confondre avec celui des peuples conquérants. Un volume dans lequel on a tenté de réunir l'élite des peintures de tous les pays & de toutes les époques, eût préſenté une lacune, ſi quelque ſpécimen n'eût pas montré ce qu'eſt, à côté de l'art hellénique, l'art charmant dont le drame de Sakountala nous fait ſoupçonner, en poéſie, la gracieuſe originalité. (Voyez les pages 110 & 111.)

Il en eſt de même à l'égard de l'art des Chinois, art bien autrement connu & ſi vulgaire aujourd'hui, qu'il s'eſt mêlé comme à notre inſu à l'ornementation de nos étoffes & des meubles de nos ſalons. Les Chinois, comme on ſait, poſſédaient l'imprimerie dès le VII[e] ſiècle de notre ère : c'eſt, pour ainſi dire, l'époque où commence parmi nous l'ornementation des manuſcrits. Un livre d'une étendue conſidérable

pourrait donc être confacré aifément à la paléographie & à la xylographie des Chinois; difons plus, les noms, ici, feraient peut-être plus multipliés que dans l'hiftoire de l'art occidental, & ce qu'il y a de curieux, on pourrait y voir figurer des noms d'artiftes français. Le P. Altiret, mort à la Chine en 1768, était un peintre fi goûté de l'empereur, qu'il fut fur le point de l'élever à la dignité de mandarin. Un autre jéfuite italien, Caftiglione, était dans le même cas. Il eft bon de le rappeler ci, le plus célèbre des peintres chinois dans les temps modernes, Lamquoi, écrivit, vers l'année 1681, un livre intitulé : *Le Fan-Qui*, dans lequel fe trouve analyfé le fyftème de la peinture chinoife. (Voyez les pages 378, 379, 382, 383.) Nous renvoyons également à l'article que donna jadis, fur les peintures chinoifes, un finologue, J. Hager, auteur d'un livre fur les médailles chinoifes du cabinet impérial de France.

L'art oriental qui nous eft le plus familier toutefois, fe préfente ordinairement à notre penfée fous la forme que lui ont donnée les Arabes. Il n'eft perfonne qui ne fache aujourd'hui quel degré de magnificence certains princes mahométans ont déployé dans l'ornementation du Coran & de quelques autres livres religieux. (Voyez les pages 374, 375.) Cafiri nous apprend tout ce qu'il y avait de richeffes en ce genre dans les bibliothèques de l'Andaloufie. Pour n'offrir ici qu'un exemple du luxe de reliure offert par certains manufcrits des Arabes, nous fignalerons l'exemplaire du Coran qui avait été écrit tout entier de la main d'Othman. Ce livre fut porté en Efpagne, & Abd-el-Rahman le confervait à Cordoue; il tomba au pouvoir des Almohades, à l'époque où ils firent la conquête de la Péninfule. L'un de ces princes, zélé mufulman, fit couvrir le fplendide volume de lames d'or enrichies de diamants, & quand les troupes fe mettaient en marche pour quelque expédition, dit M. Charles Romey, un chameau, fuperbement enharnaché, portait devant eux le faint livre, renfermé dans une caffette revêtue de drap d'or. De viciffitude en viciffitude, ce précieux Coran eft paffé dans les mains des Turcs & fait partie des tréfors des fultans. (Voyez l'*Hiftoire d'Efpagne*, t. Ier, page 465.) Selon ce que nous raconte un favant orientalifte, l'abbé Bargès, ce ferait à Maroc que ce Coran magnifique aurait été enrichi de fes joyaux les plus précieux par Abd-el-Moumen-Ben-Ali. Sa reliure n'aurait peut-être pas reçu des diamants auxquels la taille n'avait pas encore donné leur merveilleux éclat, mais bien des perles fines, des rubis & des émeraudes, les

plus belles que le ſultan avait pu ſe procurer. « Les fils & ſucceſſeurs de ce prince, marchant ſur ſes traces, ſe plurent à enrichir la couverture de nouveaux joyaux, de nouvelles pierreries de grand prix, en ſorte qu'à la fin les planchettes ſe trouvèrent entièrement recouvertes d'ornementation. » Durant une bataille ſanglante où ſuccomba Saïd, ce livre, qui repréſentait à lui ſeul un tréſor d'un prix ineſtimable, tomba entre les mains d'un ſoldat qui, après l'avoir dépouillé de ſa couverture, le jeta comme objet de rebut. (Voyez l'*Hiſtoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen.* Paris, 1852, page 19.)

De tous les peuples orientaux, les Perſans ſont bien certainement ceux chez leſquels la calligraphie eſt le plus en honneur. Cet amour pour les beaux livres & les ſplendides ornements de l'écriture remonte même à une haute antiquité. Manès ou Many, l'héréſiarque célèbre qui fut mis à mort par ordre de Behram en 274, doit être inſcrit en tête des calligraphes célèbres de la Perſe. On ferait un livre s'il fallait dénombrer ici tous les artiſtes fameux en ce genre que nomment avec orgueil les Perſans, en y ajoutant ceux qu'a vu naître l'empire muſulman du Mogol. Les plus beaux ſpécimens hindo-perſans que l'on poſſède à Paris, ſont conſervés à la Bibliothèque impériale, ſection des eſtampes. Deux volumes ſurtout ſont dignes d'admiration. L'un eſt intitulé : *Dames & Seigneurs de la Perſe ;* l'autre, qui renferme les portraits des ſouverains mogols, porte le nom de Manuci, le ſavant voyageur qui le rapporta des Indes. Manuci était un habile médecin vénitien, qui, après avoir parcouru l'extrême Orient au XVII[e] ſiècle & avoir été attaché au ſervice de la cour, revint en Italie, vers l'année 1691.

En tout ce qui regarde les arts du deſſin, les Perſans ont un grand avantage ſur les Arabes & ſur les Turcs. Ils ſont *Schiites*, & par conſéquent ils ne craignent pas de faire intervenir la repréſentation de la figure humaine parmi les ornements les plus délicats de la calligraphie. Par l'enſemble de ces ornements eux-mêmes, il y aurait une curieuſe étude à faire des allégories que les Orientaux emploient dans leurs œuvres d'art. Pour ne parler que des fleurs & des oiſeaux qui reviennent ſi ſouvent dans la peinture des livres, la roſe eſt l'image de la divinité, le narciſſe eſt le ſymbole de celui qui ſe conſacre à Dieu, l'âme pieuſe eſt repréſentée par la violette, le roſſignol cache une allégorie d'un ordre plus élevé, c'eſt encore l'âme, mais elle aſpire à ſe réunir au Très-Haut. (Voyez Reinaud, *Monuments Arabes, Perſans & Turcs.*)

La littérature ſi riche des Perſans a fourni des textes nombreux propres à exercer le talent des calligraphes & des illuminateurs. La grande épopée, connue ſous le nom de *Shah Nameh*, ou le livre des rois, le poème de *Medjnoun & Leïla*, qu'a traduit avec tant de charme M. de Chezy & qui eſt dans la mémoire de tous les Orientaux, *Youſſouf & Zuleïka* dont la renommée n'eſt pas moindre, les poéſies myſtiques de Saadi & tant d'autres, ſont illuſtrés par les pinceaux les plus habiles. Chez les Orientaux, comme chez nous, le XVᵉ & le XVIᵉ ſiècle paraiſſent avoir été l'époque brillante de la peinture des livres. On ſe tromperait étrangement néanmoins, ſi l'on ſuppoſait que cet art s'eſt éteint en Perſe. Il fleurit plus que jamais à Téhéran ; le jeune ſouverain actuel, Nacir-Eddine-Shah, eſt un appréciateur du goût le plus délicat, en tout ce qui regarde l'ornementation des livres. Ainſi que nous l'apprend un des orientaliſtes les plus habiles de notre époque, M. Alex. Chodzko, on exécute en ce moment, par les ordres de ce ſouverain, un manuſcrit unique, reproduiſant les contes des Mille & une Nuits & enrichi de beaucoup de poéſies qui ne ſe trouvent pas dans le texte arabe. Ce livre merveilleux, confié aux calligraphes en renom, a coûté déjà ſept années de travail aſſidu & exigera probablement le même eſpace de temps pour être achevé ; la ſomme conſacrée juſqu'à ce jour à ce que l'on appellerait chez nous ſa miſe en train, équivaut environ à 300,000 fr.

S'il ne nous a pas été donné de puiſer à ces merveilles, encore ignorées de l'Occident, ce n'eſt ni les manuſcrits ſplendides, ni la ſcience obligeante des orientaliſtes qui nous a fait défaut pour orner l'*Imitation*. Un voyageur célèbre, le prince Grégoire Gagarin, nous a ouvert les pages ſplendides de ſon livre (voyez les pages 106 & 107), & le ſavant conſervateur de la Bibliothèque de l'Arſenal, M. Grangeret de la Grange, a communiqué, pour enrichir l'*Imitation*, ce que ſon goût éclairé a réuni de plus beau ſur l'art oriental.



TABLE

§ I. Une opinion du Dante fur l'art français. — Antiquité de la peinture dans les livres. — L'art chez les Grecs & chez les Romains. — Bas fiècles. 5
§ II. Calligraphes de la Grèce. — Divifions établies parmi eux en raifon de leurs travaux. — Illuminateurs du Bas-Empire. — Ils forment diverfes écoles en Europe 11
§ III. Les Iconoclaftes. — Deftruction des manufcrits à miniatures. — Martyre de quelques illuminateurs. — Fin de la perfécution des empereurs contre les images 15
§ IV. Peintres & calligraphes de l'Angleterre & de l'Irlande. — Saint Auftin. — Livres ornés apportés directement de Byzance. — Théodore de Tarfe. 18
§ V. Manufcrits de l'époque carlovingienne. — Charlemagne. — Ecole d'illuminateurs fondée en France par Alcuin. — Tradition qui la place dans le palais des Thermes. — Illuminations célèbres du VIIIe & du IXe fiècle. 22
§ VI. Le Xe fiècle. — Rareté des livres écrits à fon début. — Monuments calligraphiques de cette période. — Terreurs religieufes infpirées par l'an mille. — Quelques beaux manufcrits. — Perfiftance du fymbole antique 32
§ VII. Prix des manufcrits du VIIIe au XIe fiècle. — Prodigieufe cherté des matières premières. — Un livre pour une métairie 40
§ VIII. Majufcules ornées des manufcrits à partir de l'époque carlovin-

gienne. — Leur magnificence durant les VIIe, IXe, Xe & XIe fiècles. — Leur dénomination. — Similitude qu'elles préfentent avec les formes architectoniques. — Opinion de M. Vitet à ce fujet 43

§ IX. Des ornements & de la poffibilité d'en tirer des inductions pour reconnaître l'âge des manufcrits. 51

§ X. Rénovation dans l'art au XIe fiècle. — Ecole byzantine fondée en Sicile. — Son influence. — OEuvres calligraphiques importantes remontant à cette époque. 56

§ XI. Révolution dans l'art au XIIe fiècle. — Enfeignement technique de Théophile. — Un mot fur le moine Eraclius 65

§ XII. XIIIe fiècle. — Changement fpontané dans l'architecture. — Gœthe & l'école byzantine. — Nombre toujours croiffant des calligraphes illuminateurs en France. — Variété des ouvrages qu'ils font appelés à orner. — Ils cachent leur nom par humilité. — Révolution complète dans le ftyle des miniatures 72

§ XIII. Début du XIVe fiècle. — Charles V & la bibliothèque du Louvre. — Son frère le duc de Berry. — Jehanne de France. — Patronage des peintres de plate peinture. — Protecteurs de l'art. — Artiftes du XIVe fiècle. — Leurs œuvres 79

§ XIV. XVe fiècle en Flandre. — Protection accordée à l'art par les ducs de Bourgogne. — Van-Eyck. — Hemling. — Le roi René. — Mathias Corvin. — Les rois portugais 86

§ XV. Les peintres imagiers. — Peintres exécutant la plate peinture. — Travaux qui demeurent dans leurs attributions. — Coup d'œil fur ceux qui font les plus célèbres au XVe & au XVIe fiècle. — Vers compofés par Lemaire de Belges en leur honneur 93

§ XVI. Prodigieufe cherté des livres du XVe au XVIe fiècle. — Dépenfes extraordinaires des ducs de Bourgogne pour enrichir leur bibliothèque. — Ce que les livres enluminés valaient à cette époque en Italie & en France 98

§ XVII. Vente des livres de la couronne. — Le duc de Bedford. — Retour de ces volumes à la bibliothèque du roi. — Beauneveu. — Légendes & traditions qui fe rattachent à quelques manufcrits 101

§ XVIII. Jehan Foucquet & fa famille. — Protection accordée par la cour de France à cet artifte éminent. — Miniaturiftes français & allemands du XVe fiècle. — Thomas à Kempis 106

§ XIX. Miniaturiftes italiens du XVe fiècle. — Le Monge des îles d'Or. —

Atavante. — Léonard de Vinci & l'œuvre de Luca Paciolo. — Les grands maîtres devenus illuminateurs. — Raphaël & Michel-Ange 113

§ XX. Les miniaturiftes français du xvi[e] fiècle. Le premier des trois Clouet. — Les Heures d'Anne de Bretagne. — Jehan Bourdichon. — Jehan Poyet. — Jehan Riveron, &c 118

§ XXI. Miniaturiftes du xvi[e] fiècle. — Temps de François I[er] & de Henri II. — Fondation d'une académie de calligraphes fous Charles IX. — Une manie déplorable de Henri III. 122

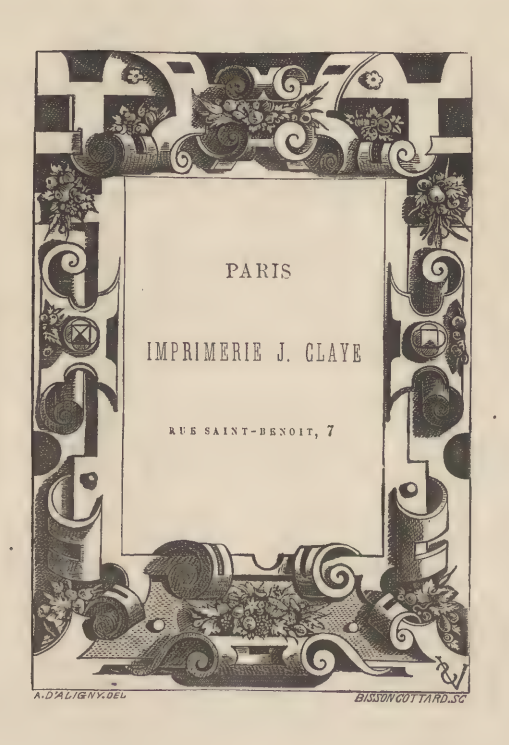
§ XXII. Les premiers monuments de la typographie deftinés à rappeler ceux de la calligraphie. — Ornements xylographiques 127

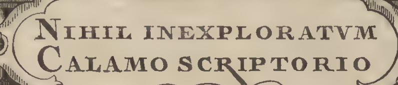
§ XXIII. Fin du xvi[e] fiècle. — Décadence abfolue de l'art. — Louis XIII & Louis XIV. — Les derniers miniaturiftes & les derniers calligraphes. — Jarry. — Nicolas Robert. — Aubriet. 131

§ XXIV. Art oriental. 137

CATALOGUE

BIBLIOGRAPHIQUE


PARIS
IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7
A. D'ALIGNY. DEL
BISSON COTTARD. SC



Catalogue des Manuscrits et Imprimés reproduits ou cités dans l'Imitation et la notice



MDCCCLVII.





CATALOGUE

BIBLIOGRAPHIQUE

Ce Catalogue contient l'énonciation de tous les Manuscrits ou Imprimés qui ont été reproduits ou cités dans l'*Imitation* et dans ses Appendices, avec l'indication des pages où les reproductions ont été faites.

L'*Index* qui suit ce Catalogue a pour objet de faciliter la recherche de l'origine des pages de l'*Imitation;* il indique en effet, page par page, le numéro d'ordre de chaque Manuscrit inscrit au Catalogue. Il suffit donc de chercher à l'*Index* le numéro corres-

pondant à la page, et de se reporter au Catalogue qui donne la désignation du Manuscrit.

Il en est de même pour tous les Imprimés cités dans l'HISTOIRE DE L'ORNEMENTATION DES MANUSCRITS : nous avons évité ainsi l'emploi des notes qui déparent la physionomie des pages d'impression.





MANUSCRITS

VI^E SIÈCLE

1. — Psautier de saint Augustin.

BIBLIOTHÈQUE CELTIQUE. BRITISH MUSEUM.

M. Notice, page 6.

VIIE SIÈCLE

2. — Psalterium Gallicum anglo-saxon.

BIBLIOTHÈQUE DE ROUEN.

C. Notice, page 8.

3. — Psalterium Sanctæ Salabergæ.

LOUDUN.

CR., initiales de *Credo*. Notice, page 6.

VIIIE SIÈCLE

4. — Évangéliaire écrit vers 781, par Gotteschalck, pour CHARLEMAGNE et sa femme HILDEGARDE, entièrement calligraphié en lettres onciales d'or sur vélin pourpré, et le plus ancien Manuscrit de France orné de peintures, autrefois conservé à Saint-Sernin de Toulouse. (*Bibliothèque impériale*, addition nº 10,546.)

MUSÉE DES SOUVERAINS, PALAIS DU LOUVRE.

Lettre P commençant le psaume XII, verset 4. Notice, page 7.
Lettre F. Notice, page 10.
Initiales *In illo tempore*. Notice, page 11.
Fleuron aigle. Notice, page 31.

5. — Évangile de CHARLEMAGNE provenant de l'ancien monastère et prieuré royal de Saint-Martin-des-Champs, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit. Table, page II.

6. — Livre d'Évangiles de saint Médard de Soissons, écrit pour l'empereur CHARLEMAGNE.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit. Table, pages IV, V.

7. — Évangiles de l'empereur CHARLEMAGNE ayant appartenu à M. Jalabert, ancien président de la Commission archéologique et du Musée de Narbonne.

Imit., page 400.





8. — MANUSCRIT ANGLO-SAXON.

BIBLIOTHÈQUE COTTONIENNE.

« La Bibliothèque Cottonienne fait partie du *British Museum.* Elle provient du chevalier Robert Cotton, qui eut l'insigne fortune d'arracher, moyennant quatre sous, des mains d'un tailleur qui allait la dépecer, la grande charte d'Angleterre avec tous les seings et tous les sceaux. » (*Analecta Biblion.*)

IN. Notice, page 35.

9. — MANUSCRIT ANGLO-SAXON.

BIBLIOTHÈQUE DE ROUEN.

P. Notice, page 8.

10 — ÉVANGÉLIAIRE GREC des princes de RADZIWILL.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE MUNICH.

T. Notice, page 9.

IXE SIÈCLE

11. — SACRAMENTAIRE écrit pour DROGON, évêque de Metz, fils de l'empereur Charlemagne.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., pages 178, 179, 182, 183.

12. — ORNEMENTS FRANCO-SAXONS tirés d'une Bible écrite pour le roi CHARLES LE CHAUVE, et d'un livre d'Évangiles dit de FRANÇOIS II. — IXe siècle.

MUSÉE DES SOUVERAINS, PALAIS DU LOUVRE,
ET BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., pages 246, 247.

13. — BIBLE DE CHARLES LE CHAUVE.

On lit ces deux inscriptions en tête du Manuscrit :

Hunc codicem sacrorum Bibliorum diu in Cathedrali Ecclesia Metensi servatum, Canonici Metenses Bibliothecæ Colbertinæ donarunt. Anno Christi MDCLXXV. Stephanus Baluzius.

Hunc ipsum codicem VIVIANUS *comes rector Sancti Martini Turonensis et ejusdem monachi undecim obtulerant Carolo Calvo Francorum regi anno* VIIIc. L *dum Turonis in dicta Ecclesia versaretur.*

MUSÉE DES SOUVERAINS, PALAIS DU LOUVRE.

Imit., pages 394, 395, 398, 399.
Notice, fleuron page 14.
L page 15.
O page 20.
B page 22.
B page 25.
O page 26.
M page 27.
V page 29.
Fleuron page 39.
Fleuron page 42.






14. — Livre de prières de CHARLES LE CHAUVE. (*Bibliothèque impériale.* 1152.)

Montfaucon a décrit ce manuscrit dans les *Monuments de la monarchie française.*

En tête du manuscrit on trouve la note suivante :

Hunc librum precum Caroli Calvi regis Francorum diù in cathedrali ecclesia Metensi servatum canonici Metenses Bibliothecæ Colbertinæ donarunt. Anno Christi MDCLXXIV. Stephanus Baluzius.

Sur une ligne pourpre, à la dernière page, se trouve le nom du calligraphe Lithuart. *Hic calamus facto Lithuardus fine quievit.*

Par la mention de la reine Hirmentrude, on voit que ce livre a été exécuté de l'année 842, année dans laquelle le roi Charles le Chauve l'épousa, le 14 décembre, en l'année 869 dans laquelle elle mourut, le 6 octobre.

Ce livre est couvert de plaques en ivoire sculptées, savamment décrites par les RR. PP. Cahier et Martin dans les *Mélanges d'archéologie,* tome Ier, pages 26 et 50, et reproduites en chromo-lithographie dans *le Moyen Age et la Renaissance.*

C. Notice page 13.
T. Notice page 18.
B. Notice page 30.

MUSÉE DES SOUVERAINS. PALAIS DU LOUVRE.

15. — Bible de Saint-Denis, manuscrit franc, écrit pour le roi CHARLES LE CHAUVE.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., Table, pages II, III, VI, VII.

16. — Sacramentaire du pape GRÉGOIRE IV, commencement du IXe siècle, provenant du couvent de Petershausen, près de Constance.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG.

Imit., pages 276, 277.

17. — Évangiles dits de Fauchet, IXe siècle, nº 270.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., pages 250, 251, 254, 255.

18. — Évangiles de LOTHAIRE, écrit et orné pour l'empereur LOTHAIRE, dans l'abbaye royale de Saint-Martin de Tours.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., Table, page X.

19. — Pontificale.

BIBLIOTHECA DELLA MINERVA (ROME).

A. Notice, page 12.
B. Notice, page 23.

20. — Manuscrit saxon.

L. Notice, page 27.



21. — COMMENTAIRE DE SAINT AUGUSTIN SUR LE *Pentateuque*. (*Latin Saint-Germain*, nº 738.)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

U. Lettre prise dans le mot *incipiunt*. Notice, page 24.
I, initiale de *in nomine Domini*. Notice, page 29.
Q, initiale du mot *quid*. Notice, page 30.

Xᴱ SIÈCLE

22. — BÉNÉDICTIONNAIRE DE SAINT ÆTHELWOLD, évêque de Winchester, mort en 984. Ce manuscrit a été écrit par le moine Godemann dans le cours du xᵉ siècle.

BIBLIOTHÈQUE DU DUC DE DEVONSHIRE.

Imit., Table, page IX.

23. — BÉNÉDICTIONNAIRE DE L'ARCHEVÊQUE ROBERT, de la fin du xᵉ siècle, de 960 à 980, ayant servi au couronnement des rois anglo-saxons jusqu'à la conquête, fait pour Ethelgard, archevêque de Cantorbéry, dans l'abbaye de Newminster à Winchester. Écrit par Godemann, moine de Saint-Swithin, chapelain de saint Æthelwold, évêque de Winchester.

BIBLIOTHÈQUE DE ROUEN.

Imit., Table. Titre, folio 55 }
— page 1, folio 9 } du manuscrit.
— page VIII, folio 30 }

24. — ÉVANGILE DU SACRE DES ROIS DE FRANCE.

BIBLIOTHÈQUE DE REIMS.

I. Notice, page 37.

25. — ÉVANGILE DE SAINT JEAN, nº 1300. Sorbonne.
Initium sancti Evangelii secundum Johannem. In principio erat Verbum.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Notice, page 62.

26. — COMMENTAIRES ET PRIÈRES BIBLIQUES. Ancien fonds grec, 139.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

M. Notice, page 36.

27. — ACCOUNT OF COEDMON'S METRICAL PARAPHRASE OF SCRIPT HISTORY.

BODLEIAN LIBRARY, OXFORD.

H. Notice, page 38.

28. — ÉLOGE DE LA VIERGE, par DON ALPHONSE, évêque de Tolède. Manuscrit visigoth, nº 2,855.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

D. Notice, page 33.

29. — COMMENTAIRE SUR LA BIBLE. Manuscrit grec, nº 139.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

A. Notice, page 34.

30. — ÉVANGILE écrit en 964.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

A. Notice, page 34.





XIe SIECLE

31. — Missel de Saint-Denis, xie siècle, conservé jusqu'à la fin du xviiie dans l'ancienne abbaye royale de Saint-Denis.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., Table, page xiii.

32. — Évangiles de Mont-Majour, d'Arles, xie siècle.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., pages 242, 243.

33. — Missel à l'usage de l'ancienne abbaye de Saint-Maur-les-Fossés, diocèse de Paris. — xie siècle.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., Table, page xii.

34. — Apocalypse de Saint-Sever, écrite dans l'abbaye de Saint-Sever, en Gascogne, du temps de l'abbé Grégoire de Montaner.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., Table, page xiv.

35. — Manuscrit latin. Ancien fonds, no 9.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

P. Notice, page 40.

36. — Bible, no 9. Ancien fonds latin.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

I. Initiale du mot *incipit* qui se retrouve dans l'enchevêtrement des lettres. Notice, page 46.

37. — Manuscrit latin. Ancien fonds, no 2,241.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

M. Notice, page 48.

38. — Arundel, no 91.

BRITISH MUSEUM.

M. Notice, page 47.

39. — Ancient psalterium belonging to the Dean of Exeter.

S. Notice, page 32.

40. — Évangile grec.

BIBLIOTHÈQUE DE FLORENCE.

Auteurs présumés, page 7.
Fleuron. notice, page 71.

41. — Manuscritto latino.

BIBLIOTHECA BARBERINI (ROME).

A. Notice, page 45.

42. — Manuscrit saxon.

N. Notice, page 47.



XIIE SIÈCLE

43. — BIBLE de Saint-Martial, de Limoges.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit. pages, 74, 75, 78, 79.

44. — GRAND MISSEL du couvent de Saint-Blaise.

BIBLIOTHÈQUE DU GRAND-DUC DE BADE,
À KARLSRUHE, GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Imit. pages, 292, 293.

45. — MANUSCRIT NORMAND. Ancien fonds latin, nº 2,246.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

O. Notice, page 50.
Q. Notice, page 70.

46. — MANUSCRIT NORMAND. Ancien fonds latin, nº 2,267.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Q. Notice, page 67.

47. — MANUSCRIT LATIN. Ancien fonds, nº 4,883.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

P. Notice, page 66.

48. — ÉVANGILE DE L'ÉVÊQUE DE DAMIETTE. Manuscrit copte, nº 13.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Auteurs de l'Imitation, page 9.

49. — HORACE. Ancien fonds latin, nº 8,214

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Odi profanum vulgus. Notice, page 68.
Nox erat. Notice, page 68.

50. — MANUSCRIT de la bibliothèque des ducs de Bourgogne.

BIBLIOTHÈQUE DE BRUXELLES.

A. Notice, page 43.

51. — SERMONI PER LE FESTA DELLA VIRGINE. Manuscrit grec.
H. Notice, page 48.
E. — 48.
K. — 48.
A. — 59.
I. — 70.

52. — POEMA IN HONORE DELLA CONTESSA MATILDE. Manuscritto latino.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

M. Notice, page 66.
C. Notice, page 69.



53. — Manuscrit du xiie siècle.
A. Notice, page 60.

54. — Manuscrit du xiie siècle.
D. Notice, page 65.

55. — Manuscrit du xiie siècle.
T. Notice, page 56.

XIIIe SIÈCLE

56. — Bible latine.

Cette initiale commence le livre de Job, et le mot *vir erat*, etc.

Il est probable que les personnages représentent le saint homme Job, le démon qui le tente, et sa femme accompagnée de ses trois amis.

BIBLIOTHÈQUE MOTTELEY, PALAIS DU LOUVRE.

Notice, page 75.

57. — Psautier de saint LOUIS (1270), donné par la reine Jeanne d'Évreux au roi Charles, fils du roi Jean, l'an 1369, et le roi Charles, petit-fils du roi Charles, le donna à Madame, Marie de France, sa fille, religieuse à Poissy, le jour de Saint-Michel 1400.

MUSÉE DES SOUVERAINS, PALAIS DU LOUVRE.

Imit., page 387.

58. — Psautier de la reine BLANCHE DE CASTILLE et des rois SAINT LOUIS et CHARLES V.

Au recto de la page 191 se trouvent écrits, d'une encre et d'une écriture qui paraissent postérieurs à celle du manuscrit, ces mots :

C'est le psaultier monseigneur saint Loys, lequel fu à sa mère.

Au verso, au-dessous d'une prière, se trouve la signature de Charles V; au verso du dernier feuillet, deux prières de deux écritures différentes, et au bas ces mots :

Psalterium inventoriatum 3 *septembris, anno* 1533.

Il était conservé à Vincennes dans la tourelle auprès de la chambre du roi, au grand coffre dont le roi a les clefs. No 147 de la bibliothèque de l'Arsenal.

MUSÉE DES SOUVERAINS.

Auteurs, Tête de page, page 11.

59. — Biblia sacra. Théologie latine, no 2.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit. pages, 124, 125 (folios 1, 53 bis, 82 bis, et 309 du manuscrit). Les figures sont celles de *Marcus* et *Johannes.*

60. — Biblia sacra. Théologie latine, no 3.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., pages 158, 159 (fol. 1, 4 bis, 215, 311, 327, 361, 402, 412 du manuscrit).





61. — Manuscrit. (*Latin Saint-Germain*, nº 23.)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

O. Notice, page 21.
Fleuron, Notice, page 55.

62. — Manuscrit du XIIIe siècle.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

H. Notice, page 72.

XIVe SIÈCLE

63. — Livre de la Cité de saint Augustin, traduit en français par Raoul de Praelles, en 1375, grand in-folio.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

Imit., pages 88, — 89, — 96, — 97, — 172, — 173 : Ornements pri dans les pages de ce magnifique manuscrit.

64. — Livre des Merveilles du Monde, ou voyage de Marc-Paul, etc. Ce magnifique manuscrit, ainsi que l'atteste une inscription placée en tête du volume et signé Flamel, a été donné par Jean, duc de Bourgogne, à son oncle Jean, duc de Berry, fils du roi Jean le Bon.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., page 24, 97 du manuscrit.

Les armoiries qui sont au bas de cette page sont celles de Jean, duc de Bourgogne :

Écartelé au 1 d'azur, à l'écu d'azur, à 3 fleurs de lis d'or, à la bordure engrêlée d'argent, aux 2 et 3 écartelés, aux 1 et 4 d'argent au lion d'or, et aux 2 et 3 de gueules au lion d'or, au 4 de France, et à la cotice de gueules brochant sur le tout.

Imit., page 25.
page 32.

Les figures qui sont dans les angles sont celles des attributs de trois des Évangélistes. L'aigle et le lion portent en sautoir les armoiries de Jean de Bourgogne.

Imit., page 33. Première page du cinquième voyage.

65. — Heures. Théologie latine, nº 265.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., pages 210, 211. Folio 17 du manuscrit.

66. — Antiphonaires.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

U. Notice, page 78.
O. — page 79.
E. — page 83.
D. Notice, page 84.
A. — page 96.



67. — Heures latines.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

I. Notice, page 77. E. Notice, page 80.
D. — page 79. A. — page 81.
I. — page 80. D. — page 82.

68. — Manuscrit de la bibliothèque de Vienne (Autriche).
M. Notice, page 74.

69. — Manuel de Géométrie de Léonard Pisan.

BIBLIOTHÈQUE MOTTELEY, PALAIS DU LOUVRE.

C. Notice, page 5.
Fleuron. Notice, page 78.

70. — Psautier de Jean de France, duc de Berry, troisième fils du roi Jean le Bon et père du roi Charles V, ainsi que l'atteste cette inscription :

Ces belles et notables heures fist faire le très-hault et très-puissant prince Jean, fils le roi de France, duc de Berry et Dauphiné, comte de Poitou, d'Estampes, de Bouloigne et d'Auvergne, et furent parfaites en l'an de grâce mil quatre cent et neuf. — *N. Flamel.*

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., pages 98, 99, 102, 103.

71. — Térence. Manuscrit italien fait vers 1380. (*Belles-lettres latines*, nº 25.)

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 202. Titre du manuscrit.

72. — Romuleon *seu de gestis Romanorum editus ad instanciam serenissimi et expectantissimi militis Domini Domitii Ispani de Albernotis.* Manuscrit italien du xvᵉ siècle. (*Heures latines*, nº 72.)

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., pages 228-229.

XVᴱ SIÈCLE

73. — Livre d'Heures d'Anne de France, dame de Beaujeu, fille du roi Louis XI, et régente pendant la minorité de Charles VIII.
Les initiales sont celles de Jésus et Marie. Théologie latine, nº 260.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 213. Folio 26 du manuscrit.

74. — Heures de la Croix, en vers français, par Robert du Herlin de Tours, 1493, ayant appartenu aux rois CHARLES VIII et LOUIS XII.

MUSÉE DES SOUVERAINS, PALAIS DU LOUVRE.

Imit., page 389. Titre du manuscrit.



75. — Pétrarque. Manuscrit italien du xve siècle.

BIBLIOTHÈQUE DU LOUVRE.

Imit., page 203.

76. — Pétrarque, dit du Vatican.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., pages 354, 355.

77. — Canzoni di Petrarca, nº 7,769.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., page 350. Folio 1er du manuscrit.

78. — Poesie di Francesco Petrarca, in-4º, nº 7,770.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., page 351.

79. — Liber precum. Manuscrit italien, nº 1196.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., pages 358, 359.

80. — Commentaire de saint Thomas d'Acquin sur l'épître de saint Paul aux Romains. Latin, nº 674.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., page 396. Titre du manuscrit.

81. — Commentaire de saint Thomas d'Acquin sur Isaïe, transcrit à Naples en 1489 par ordre du roi CHARLES VIII, par Venceslas Crispus Bohemus Slagenverdiense. Latin in-folio, ancien fonds du roi, nº 495.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., page 397. Titre du manuscrit.

82. — Commentaire de saint Thomas d'Acquin sur l'évangile de saint Matthieu, sous ce titre :

Tomme sanctissimi ordinis predicatorum prefatio ad Urbanum quartum in aureum opus super Evangelium beati Matei evangeliste. Théologie latine, nº 521.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 154. Titre du manuscrit.

83. — Commentaire de saint Thomas d'Acquin sur l'évangile de saint Luc, sous ce titre :

Tomme sanctissimi et beatissimi ordinis predicatorum aureum opus super evangelium Luce evangeliste.

Théologie latine, nº 523.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 155. Titre du manuscrit.

Ces pages 154, 155 et celles 396, 397 (manuscrit nº 81,82.) reproduisent les frontispices des quatre commentaires de saint Thomas d'Acquin sur Isaïe, saint Matthieu, saint Luc et l'épitre de saint Paul.

Les citations qui se trouvent en marge de la page 154 ont trait au texte qu'elles accompagnent dans le manuscrit original; celle de gauche, *In Historiâ ecclesiasticâ*, indique l'*Histoire ecclesiastique* d'Eusèbe; celle de droite, *Sup. Ysa.*, indique le *commentaire sur Isaïe* de saint Thomas.



84. — **Bréviaire** dit **du roi** RENÉ, deuxième fils du roi Louis II, duc d'Anjou, comte de Provence, et roi titulaire de Naples, mort en 1480. Ce manuscrit porte l'effigie, les armes et les initiales du roi René. — Théologie latine, 139. B.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 214. } Folio 12 recto.
— page 215. }
— page 238. Folio 86 recto.
— page 239. Folio 321 recto.
— page 330. } Folio 58 recto et verso.
— page 331. }

85. — **Instruction** d'un jeune prince pour se bien gouverner, par J. Budé.

« Cet ouvrage est de Georges Chatelain, Flamand, attaché à Philippe II, dit le Bon, duc de Bourgogne, mort en 1474. » (Note de M. le marquis de Paulmy.) — Sciences et arts, manuscrits français, in-4°, n° 32.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 204, 205.

86. — **Tite-Live**, ayant appartenu à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et fait en 1454. — Belles-lettres latines, n° 102.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 40. Tome Ier, page 286.
— page 41. }
— page 48. } Tome Ier, pages 183, 384.
— page 49. }

87. — **Heures** données par le maréchal de Montmorency, fils du connétable Anne, à Mlle Jeanne de Halluin de Piennes. — Théologie latine, n° 318.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Jeanne de Halluin de Piennes, fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, fut passionnément aimée de François de Montmorency, fils du connétable de ce nom, et en reçut une promesse de mariage. La famille du jeune Montmorency y ayant mis opposition, elle s'en désista elle-même et se retira au couvent des Filles-Dieu, à Paris.

Après l'oraison à sainte Apolonie, on trouve le sixain suivant :

Dieu vous feist sy plaine de grace,
Que dedans peu de temps et espace,
Ung seigneur avecques vous sera,
Qui entre autres biens vous fera,
Participante de ses flammes,
Et bienheureuse entre les femmes.

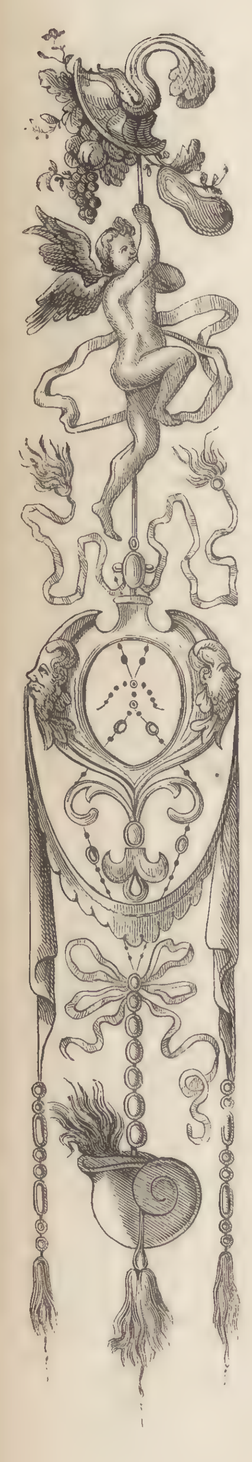
Imit., page 188. Folio du manuscrit, 95.
— page 189. Folio du manuscrit, 94.

88. — **Office de la Vierge.** — Théologie latine, n° 264.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Une des pages de ce manuscrit porte l'écusson aux trois fleurs de lis, ce qui ferait supposer qu'il a appartenu à un roi de France.

Imit., page 332. Folio 186 du manuscrit.
— page 333. Folio 192 du manuscrit.



89. — Missel parisien à l'usage de saint Magloire de Paris. — Théologie latine, nº 183.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Ce missel, daté du 12 avril 1426, fut donné au chapitre de Saint-Saturnin par Olivier de Implus (d'Emps) et Gérard Moreau.

Imit., page 352. Folio 1er du manuscrit.

90. — Missel romain, nº 177.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., nº 353. Folio 167 in-8º et 165 du manuscrit.

91. — Décameron de Boccace, fait en l'hôtel de noble, sage et honnête homme Bureau de Dampmartin, écuyer et conseiller de Charles VI, maître de l'artillerie de France en 1430, mort le 9 juillet 1463. — Belles-lettres françaises, nº 263.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., pages 232, 233. Folios 101, 128, 133, 248, 285, 365 du manuscrit.

92. — Le livre de saint Augustin, *de la Cité de Dieu*, manuscrit en papier de coton, calligraphié à Mantoue en 1459 par Jean Gobelin de Lintz, clerc du diocèse de Trèves, libraire, c'est-à-dire écrivain de livres attaché à la maison du révérend père en Jésus-Christ Nicolas Forteguerri de Pistoja, évêque de Teano. — Nº rouge 674.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

Imit., pages 66, 67, 70 et 71.

93. — Cité de Dieu dite petit saint Augustin italien, écrite par Nicholaus Polani en 1459.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

Imit., pages 162, 163, 166, 167.

94. — Augustinus de Civitate Dei, Florentiæ, 1476.

BIBLIOTHÈQUE MOTTELEY, PALAIS DU LOUVRE.

Imit., pages 186, 187, 190, 191.

95. — Rituel de Lodi, par Charles Palavicin, mort en 1497, ayant appartenu, en 1710, à Maurice Le Tellier, archevêque de Reims.—Belles-lettres latines, nº 55.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

Imit., page 180, 181. Titre du manuscrit.

96. — Livre d'heures, beau manuscrit à miniatures et encadrements exécuté en Flandre à la fin du xve siècle, provenant de la bibliothèque Le Ber, nº 142 du catalogue, et faisant partie aujourd'hui de la bibliothèque de Rouen.

Page 340. Psaume xli. *Comme le cerf soupire après les eaux, de même mon âme soupire après vous, ô mon Dieu.*

Page 341. L'Annonciation aux bergers.

Page 386. L'offrande.

BIBLIOTHÈQUE DE ROUEN.



97. — Heures françaises du xve siècle.

BIBLIOTHÈQUE DE STRASBOURG.

Imit. pages 338, 339, 342 343.

98. — Livre d'heures.

BIBLIOTHÈQUE DE STRASBOURG.

Imit., pages 326, 327.

99. — Antiphonaire provenant de l'ancien monastère de Moyen-Moutier de 1300 à 1400.

BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-DIÉ (VOSGES).

Imit., pages 314 315, 336, 337.

100. — Heures de la duchesse de Bourgogne.

BIBLIOTHÈQUE DE BALE.

Imit., pages 322, 323.

101. — Justinien, 1472.

BIBLIOTHÈQUE DE BALE.

Imit., page 288.

102. — Cicéron, 1469.

BIBLIOTHÈQUE DE BALE.

Imit., page 289.

103. — Livre d'heures du couvent de Salem, près Constance, 1494.

BIBLIOTHÈQUE D'HEIDELBERG.

Imit., pages 308, 309.

104. — Antiphonaire de la chapelle du roi Louis XII.

Les initiales L, A, les hermines, le porc-épic, qui était accompagné ordinairement de la devise : *Cominus et eminus* (*De près et de loin*), constatent la propriété du roi Louis XII et d'Anne de Bretagne, sa femme. On pensait autrefois que le porc-épic lançait ses épines, et qu'il était redoutable de près comme de loin.

Les armoiries qui figurent au bas de la page 18 sont celles du roi Louis XII.

Au 1 et 4 de France, d'azur à trois fleurs de lis d'or, et au 2 et 3 de Milan, d'argent à la givre d'azur à l'enfant issant de gueules.

Ces armoiries s'expliquent historiquement de la manière suivante :

Philippe VI, roi de France, premier des Valois directs, eut pour fils Jean II, dit le Bon, qui eut pour successeur au trône Charles V, dit le Sage; la succession continua directement jusqu'à Charles VIII, en 1498.

Le trône passa alors à la branche des Valois-Orléans, représentée par Louis d'Orléans qui prit le titre de Louis XII. Il était fils de Charles d'Orléans, petit-fils de Louis d'Orléans et de Valentine Visconti, duchesse de Milan.

Louis XII épousa en secondes noces Anne de Bretagne en 1499.

Ces alliances expliquent les initiales de Louis XII, d'Anne de Bretagne, et les armoiries de France et de Milan qui les accompagnent, aussi bien que les hermines qui sont de Bretagne.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

Imit., pages 6, 7, 18, 19, 22, 23.



MANUSCRITS ET IMPRIMÉS

105. — Heures imprimées en 1486 pour Simon Vostre, par Philippe Pigouchet, dessins de Iolat.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

Imit., pages 290, 291, 294, 295.

106. — Livre d'heures ayant servi au roi Henri IV, déposé au musée des souverains, sous ce titre : *Heures enluminées,* avec cette inscription sur le plat recto de la reliure :

Henri IIII patris patriæ virtutum restitutoris, et sur le dos les armes de Bourbon, surmontées d'un chapeau de cardinal.

MUSÉE DES SOUVERAINS, PALAIS DU LOUVRE.

Imit., pages 266, 267, 270, 271.

107. — Géographie de Ptolémée. Manuscrit latin d'Italie, in-folio.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., pages 236, 237. Titre du manuscrit.

108. — Ancienneté des Juifs, histoire française ayant appartenu à Philippe, duc de Bourgogne, fils d'Antoine, bâtard de cette maison, et de Marie de la Viéville, chevalier de la Toison d'Or, en 1478, 2 vol. grand in-fol. — Histoire, nº 90.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., pages 114, 115.	1er vol.	Page 106	du manuscrit.
— pages 118, 119.	2e vol.	Page 321	
— pages 130, 131.	1er vol.	Page 236	
— pages 134, 135.	1er vol.	Pages 30, 350, 254	
— pages 146, 147.	2e vol.	Page 143	
— pages 150, 151.	2e vol.	Pages 1 et 27	
— pages 156, 157.	2e vol.	Page 23	
— pages 234, 235.	1er vol.	Page 274	

109. — Heures latines dites du marquis de Paulmy. — Théologie latine, nº 255.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Ce magnifique manuscrit, en 2 volumes in-8º, d'une richesse et d'une exécution exquises, a été acheté par M. de Paulmy 2 louis d'or, ainsi que l'indique une note de sa main.

Imit., pages 20, 21. Folio 21 du manuscrit.

110. — Livre d'Évangiles du monastère de Saint-Antoine d'Amiens, de l'ordre des Célestins. — Théologie latine, nº 197.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 196. Folio 1er.
— page 197. — 115.

Imit., page 216. Folio 84 verso.
— page 217. — 5.



111. — Heures de la reine Marie de Médicis, femme du roi Henri IV, reliure à ses armes. — Théologie latine, nº 312.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 324. Folio 99.
— page 325. — 25.

112. — Claudii Ptolemeii, opera (Biblioth. impér., nº 4,802. Italien.)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Auteurs présumés, page 14.

113. — Leal Conselheiro o qual fez dom Duarte pela graça de Deos, rei de Portugal e do Algarve e senhor de Ceuta (*le Bon Conseiller*, par D. Édouard, roi de Portugal, mort en 1438.)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

M. Notice, page 92.

114. — Manuscrit du XVe siècle.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

A. Notice, page 51.
M. Notice, page 86.

115. — Mss. reg. 16. fol. 11, executed for ELISABETH of York queen of Henry VII.

BRITISH MUSEUM.

E. Notice, page 91.

116. — Alphabet Guttenberg. Cet alphabet a été retrouvé à Strasbourg en 1840, au moment de la fête commémorative en l'honneur de Guttenberg, à qui il paraît avoir appartenu.

Notice. Toutes les initiales du § XXI.

117. — Paciolo (F. Luca) *Burgensis minoritanus et sacræ theologiæ professor*, DIVINA PROPORTIONE. *opera a tutti glingegni* (sic) *perspicaci e curiosi necessaria. Ove ciascun studioso di Philosophia, Prospectiua, Pictura, Sculptura : Architectura : Musica e altre Mathematice : suauissima : sottile : e admirabile doctrina conseguira : e delectarassi : cō varie questione de secretissima scientia. — M. Antonio Capella eruditiss. recensente : A. Paganius characteribus elegantissimis accuratissime imprimebat in-fol.*

La première édition de ce beau livre remonterait, selon les bibliographes les plus dignes de confiance à l'année 1494. Nous ne l'avons jamais vue et nous doutons fort de son existence. Celle que nous avons sous les yeux est de Venise 1509, et il paraît certain qu'il y en a une de 1507. Ce n'est pas ici l'occasion de répéter les accusations qui se sont élevées contre Luca Paciolo, qui se serait jadis emparé d'un travail sur Euclide ne lui appartenant pas. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que ce religieux avait le bonheur de connaître Léonard de Vinci, et que le grand peintre, qui était aussi un grand mathématicien, consentit à dessiner pour lui les figures géométriques de son livre, et même les initiales d'un goût parfait dont le volume est parsemé. L'original des *Divine proportione* a été vu jadis par l'abbé Guillon de Montléon, dont on connaît l'admiration passionnée pour Léonard de Vinci, et il





nous a affirmé que ces belles majuscules avaient été peintes par le maître dans le manuscrit. Paciolo, d'ailleurs, est explicite quant aux figures. Le livre, soit manuscrit, soit imprimé, fut présenté en 1498 à Ludovic le Maure entouré de sa cour, et Léonard de Vinci lui-même était présent lorsque cet hommage fut rendu au duc de Milan.

Voici le passage où le frère Paciolo parle de Léonard de Vinci :

Nec vero multo post spe animos alentes libellum cui de divina proportione titulus est; Ludovico Sphorciæ duci mediolanensi nuncupavi tanto ardore ut Schemata quoque sua Vincii nostri Leonardi manibus scalpta; quod opticen instructiorem reddere possint addiderim.

Initiales L. Notice, page 98.
— Q. — page 99.
— E. — page 99.
— C. — page 101.

118. — Frontispices de l'histoire romaine, tirée des livres historiques de Paul Orose, disciple de saint Augustin. Manuscrit peint par Atavante de Atavantibus, maître florentin, vers 1480, pour Mathias Corvin, roi de Hongrie. — Histoire latine, nº 71, in-folio.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 1. }
— page 4. } Frontispices et lettres ornées.
— page 5. }
— page 94. Folio 54.
— page 95. — 84, 132, 154.

XVIe SIÈCLE

119 — Livre d'heures de la reine ANNE DE BRETAGNE, femme du roi Charles VIII, puis du roi Louis XII.

MUSÉE DES SOUVERAINS, PALAIS DU LOUVRE.

Imit., Préface, page I à XII.

Ces douze pages reproduisent l'entourage du calendrier qui commence le manuscrit, comme il était d'usage pour tous les livres d'heures.

Miniatures :

La reine en prières, accompagnée de ses dames d'honneur.
L'Éducation de la Vierge.
L'Annonciation.
La Sainte-Famille.

Page 306, roses.
Page 307, mauves et pavots.
Page 310, mauves.
Page 311, cerises.

Page 328, initiale du nom de la reine, verso du titre de la Table, chiffre de la reine.

120. — Heures de MARIE-STUART.

MUSÉE DES SOUVERAINS, PALAIS DU LOUVRE.

Imit., page 356.



121. — HEURES DU ROI HENRI II.

MUSÉE DES SOUVERAINS, PALAIS DU LOUVRE.

Fleuron, notice, page 2.

122. — LIVRE D'HEURES DE DIANE DE POITIERS, morte en 1566.

BIBLIOTHÈQUE MOTTELEY, PALAIS DU LOUVRE.

Imit., page 344.

123. — PÉTRARQUE. Manuscrit italien, XVIe siècle.

BIBLIOTHÈQUE DU LOUVRE.

Imit., pages 206, 207.

124. — DANSE MACABRE. Manuscrit provenant de la collection Colbert.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., page 8.	Folio 27 verso.	*Imit.*, page 92.	Folio 30.
— page 26.		— page 93.	— 23.
— page 27.		— page 140.	— 28.
— page 28.	— 40 verso.	— page 141.	— 32.
— page 29.	— 35 verso.	— page 148.	— 16.
— page 30.		— page 149.	— 26.
— page 31.		— page 164.	— 24 verso.
— page 36.	— 33 verso.	— page 165.	— 30 verso.
— page 37.	— 4 verso.	— page 176.	— 35.
— page 44.	— 28.	— page 177.	— 33.
— page 45.	— 22.	— page 184.	— 39.
— page 52.	— 31 verso.	— page 185.	— 36.
— page 53.	— 21 verso.	— page 286.	— 20 recto.
— page 84.	— 38.	— page 287.	— 25 verso.
— page 85.	— 43.	— page 317.	— 2.

125. — ICONOGRAPHIE DES ROIS DE FRANCE jusqu'à François Ier, par Dutillet.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Titre de l'édition de Marillac : FRANÇOIS Ier.
Titre. Livre Ier, CHARLES LE CHAUVE.
— II, PHILIPPE-AUGUSTE.
— III, SAINT LOUIS.
— IV, CHARLES LE BEL.

Imit., page 362, — 363, — 366, — 367 } Ornements empruntés à diverses pages du manuscrit.

126. — FROISSART, *Chroniques de France et d'Angleterre*. Manuscrit provenant de la bibliothèque de Colbert, ministre de Louis XIV. No 8,321, fol. 142.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., page 318. Folio 159 verso, 2e vol.
— page 319. — 142, 2e vol.



127. — Heures de Claude Ier, duc de Guise, mort en 1550. — Théologie latine, nº 273.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

La première page après le calendrier porte les armes de Lorraine.

Imit., page 90. Folio 9.	*Imit.*, page 132. Folio 12.
— page 91. — 9.	— page 133. — 12.

128. — Initiatoire instruction en la religion chrestienne pour les enfants, faite pour Marguerite de Navarre, sœur de François Ier. — Théologie française, nº 60, in-4º.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 218. Folio 35.
— page 219. — 56.
— page 240. — 16.
— page 241. — 27.

129. — Livre d'heures dit les prières de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, sous ce titre :

Divi Anselmi archiepiscopi Cantuariensis liber qui SPECULUM EVANGELICI *aliter* SERMONIS STIMULUS AMORIS *inscribitur optato auspicatur exordio.*

Ici commence heureusement le livre de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, qui a pour titre : *Miroir du langage évangélique*, ou autrement *l'aiguillon d'amour*.

Imit., page 42.	*Imit.*, page 51. Folio 76 recto.
— page 43.	— page 54. — 33 verso.
— page 46. Folio 101 verso.	— page 55. — 63 recto.
— page 47. — 41.	— page 126. — 45 verso.
— page 50. — 4 verso.	— page 127. — 48.

130. — Missel parisien écrit pour Denis Dumolin, patriarche d'Antioche et évêque de Paris. — Théologie latine, nº 182.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 128. Folio 442.	*Imit.*, page 248. } Folio 448.
— page 129. — 1er.	— page 249. }
— page 136. } — 442.	— page 280. } — 436.
— page 137. }	— page 281. }

131. — Office de la bienheureuse Vierge Marie. — Bibliothèque latine, nº 66, 2 vol. in-4º.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

Imit., page 68. Adoration.	*Imit.*, page 80. } David.
— page 69. La Trinité.	— page 81. }
— page 72. Circoncision.	— page 104. Les Mages.
— page 73. Fuite en Égypte.	— page 105. Sainte Marguerite.
— page 76. Nativité.	— page 108. Visitation.
— page 77. Pieta.	— page 109. Couronnt de la Vierge.

132. — Heures latines, ayant appartenu au Père Lachaise. — Théologie latine, nº 221.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 56.	*Imit.*, page 64.
— page 57.	— page 65.



133. — Heures latines. — Théologie latine, nº 259.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 244. Folio 81 recto.	*Imit.*, page 265. Folio 42 recto.
— page 245. — 129 recto.	— page 268. — 40 verso.
— page 264. — 5 recto.	— page 269. — 11 recto.

134. — Heures latines. — Théologie latine, nº 285.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 82. Folio 17 verso.	*Imit.*, page 160. } Folio 22 recto et 104.
— page 83. — 13 recto.	— page 161.
— page 86. — 17 verso.	— page 168.
— page 87. — 13 recto.	— page 169.

135. — Heures latines. — Théologie latine, 290.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 122. Folio 14 recto.	*Imit.*, page 221. Folio 220 recto.
— page 123. — 202 recto.	— page 224. — 88 recto.
— page 200. — 147 recto.	— page 225. — 114 recto.
— page 201. — 106 recto.	— page 300. — 59 verso.
— page 212. — 374 recto.	— page 301. — 59 verso.
— page 220. — 54 recto.	

136. — Heures latines, *Ex libris Eccl. Can. Reg. sancti Laudi Roth.* 1652. — Théologie latine. (B. B. l., 22.)

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

Imit., page 192.	*Imit.*, page 209.
— page 193.	— page 282. } Titre.
— page 208.	— page 283.

137. — Heures latines dites limousines. (B. B. l., 346.)

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

Imit., page 38. } Fol. 68.
— page 39.

138. — Heures latines. (B. B. l., 29.)

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

Imit., page 100.	*Imit.*, page 171.
— page 101.	— page 174.
— page 112.	— page 175.
— page 113.	— page 256.
— page 116.	— page 257.
— page 117.	— page 272.
— page 120.	— page 273.
— page 121.	— page 345.
— page 170.	



139. — Heures latines. (B. B. l., 345.)

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

Imit., page 34. } Page 67, *Domine, ne in furore.*
— page 35. }

140. — Heures latines. (B. B. l., 27.)

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

Imit., page 10.
— page 11.

Imit., page 14.
— page 15.

141. — Heures latines. — Théologie latine. (B. B. l., 24.)

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE.

Imit., page 144. } A. page 459.
— page 145. }

Imit., page 152. } B. page 33.
— page 153. }

142. — Heures latines.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

Imit., pages 9, 12, 13, 16, 17.
— page 258. Saint Jean.
— page 259. L'Annonciation.
— page 262. La Visitation.
— page 263. La Nativité.

Imit., page 274. Les Bergers.
— page 275. Les Mages.
— page 278. La Présentation.
— page 279. Les Innocents.

143. — Heures latines.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

Imit., page 316.

144. — Petit livre de *Palinods*, ou de compositions poétiques en l'honneur de la Vierge, composées ou au moins recueillies par Jacques Lelieur, magistrat municipal de la ville de Rouen au commencement du xvi[e] siècle.

BIBLIOTHÈQUE DE ROUEN.

Imit., pages 390, 391.

145. — Psalterium du couvent de Salem, près de Constance (Bade), de 1410 à 1420 (xv[e] siècle), extrêmement petit format.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG.

Imit., page 284.
— page 285.
— page 296.
— page 297.
— page 312.

Imit., page 313.
— page 320.
— page 321.
— page 328.
— page 329.

146. — Choral du couvent de Salem, peint par Jean Dentzel, d'Ulm, de 1597 à 1599.

BIBLIOTHÈQUE DE HEIDELBERG.

Imit., pages 252, 253.

147. — Heures hollandaises.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

Imit., pages 2, 3.



148. — Antiphonaires allemands.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

Imit., page 298. — page 299.
Imit., page 302. — page 303.

149. — Antiphonaire.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

Imit., pages 60, 61.

150. — Heures latines. — Théologie latine, nº 277.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 222. Folio 63. — page 223. — 1er.
Imit., page 346. Folio 8. — page 347. — 25.

151. — Manuscrit du xvie siècle.

BIBLIOTHÈQUE MOTTELEY, PALAIS DU LOUVRE.

B. Notice, page 103.
I. Notice, page 102.
P. Notice, page 86.
P. Notice, page 97.

152. — Manuscrit du xvie siècle.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

P. Notice, page 108.
D. Notice, page 93.
D. Notice, page 86.

153. — Xenophontis, *De Cyri minoris expeditione*, 1533.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

E. Notice, page 108.

154. — Virgilius Solis, graveur sur cuivre et sur bois. Nuremberg, 1517-1570.

Catalogue bibliographique, verso du faux titre.

155. — Cartouches vénitiens.

Imit., verso du faux Titre. Appendices, revers du faux Titre.

156. — Ornements xylographiques.

BIBLIOTHÈQUE DE M. LE COMTE HORACE DE VIEL CASTEL,
CONSERVATEUR DU MUSÉE DES SOUVERAINS.

Imit., faux Titre, recto. — page 142. — page 143.
Imit., page 194. — page 198. — page 199.

157. — Xénophon, traduction latine de *Romulus Amasœus*, imprimé par Baptista Phaellus Bononiensis, 1533.

CABINET DE M. LE COMTE HORACE DE VIEL CASTEL,
CONSERVATEUR DU MUSÉE DES SOUVERAINS.

Imit., page 195.



158. — Ornements gravés par Balthazard Sylvius en 1554.

CABINET DE M. LE COMTE HORACE DE VIEL CASTEL,
CONSERVATEUR DU MUSÉE DES SOUVERAINS.

Imit., pages 138, 139.

159. — Allemand ancien, 1527.

BIBLIOTHÈQUE DU LOUVRE.

Notice, page 5.

160. — Westphalie, 1525.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

L. Notice, page 94.
I. Notice, page 94.

161. — Gabriel Boon, 1578.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

V. Notice, page 106.
Fleuron, page 112.
Fleuron, page 105.

162. — Burbure (Léon de). Toestand der beeldende Kunsten in Antwerpen omtrent, 1454.

Les calligraphes et les enlumineurs de l'église collégiale d'Anvers, au xve siècle, sont énumérés dans cet opuscule.

163. — Moyne (Jean le). L'Instruction de bien et parfaictement escrire, tailler la plume et autres secrets pour se gouverner en l'art d'escriture, avec quatrains moraux. Paris, Barbe Regnaut, sans date, in-16.

Jean le Moyne était un des écrivains les plus renommés de son temps; mais il a malheureusement écrit ses instructions en vers français.

164. — Ehingen (Georges d'). Itinerarium, das ist historische Beschreibund weylung hernn Georgen von Ehingen, Raisen nach der Ritterschafft von 150 jaren in xunderschlediche Konigreich verbracht, etc.

Itinéraire ou relation historique du voyage accompli par le seigneur Georges d'Ehingen, il y a cent cinquante ans, au sein de la chevalerie, en des royaumes différents, ainsi que d'un combat qu'il soutint près de la ville de Ceuta, en Afrique, accompagné des portraits de ces potentats et rois à la cour desquels ledit chevalier s'est rendu et qu'il a servis et visités, lesquels portraits il a fait peindre individuellement d'après leur costume et leur personne, tiré (ou recueilli) du musée du noble seigneur, le seigneur Raymond Fugger, seigneur de Kirchberg et Wetsenborn, typographié et gravé sur cuivre à Augsbourg, par les soins de Dominique Custos, bourgeois de cette ville. L'an 1600, in-4°, figures.

La Bibliothèque impériale possède un exemplaire de ce livre acquis en 1849. L'association littéraire de Stuttgart a publié par les soins de M. Pfeiffer, mais sans les figures, une deuxième édition de la relation d'Ehingen.



165. — Les livre des figures hiéroglifiques (*sic*) de Nicolas Flamel, escrivain ainsi qu'elles sont en la quatrième arche du cymetière des Innocens à Paris, entrant par la porte, rue Saint-Denis, devers la main droite avec l'explication d'icelles par ledit Flamel, traitant de la transmutation métallique traduit du latin en françois, par Pierre Arnaud, sieur de la chevalerie, gentilhomme poictevin.

166. — Les troys Livres des illustrations de Gaule et singularitez de Troie, par Jean, Lemaire de Belges. Paris, Pierre Vidoue, sans date (1506), in-folio.

167. — Hore Christifere Virginis Marie secûdum usum Romanû ad longû absque aliquo recursu cû illius miraculis et figuris Apocalypsis et Biblianis unâ cû triûphis Cesaris.

« Heures de la Vierge Marie, mère du Christ, selon l'usage de Rome, tout au long sans rien requérir, avec ses miracles et les figures de l'Apocalypse et de la Bible, ainsi que les triomphes de César. »

Simon Vostre, 1508. — 2981 T.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., pages 290, 291, 294, 295.

Notice. *L'arbre de Jessé*, page 130.

Index. Le titre de l'*Index*, tous les petits sujets de la *Danse des morts* à deux personnages, les bandes latérales, pages 2 et 3. — Toutes les têtes de pages, excepté celles des pages 14, 15 et 16. — Les sibylles de la page 16.

168. — Geoffroy Tory. Champ fleury auquel est contenu l'art et science de la deue proportion des lettres attiques, qu'on dit autrement lettres antiques et vulgairement lettres romaines selon le corps et visage humain. Paris, 1529, petit in-fol. fig.

Ce beau livre est indiqué dans la monographie de M. Bernard.

Lettre rébus, *largesse*. S. Notice, page 111. (Voyez page 86 verso, du volume.)

169. — Tagliente. La vera arte de lo excellente scrivere de diverse varie sorte di litere per geometrica ragione. Vineggia, da Sabbio, 1531, in-4°.

170. — Ugo da Carpi. Thesauro de'scrittore opera artificiosa la quale insegna a scrivere diverse sorte di littere, 1535, pet. in-4°.

171. — Livre artificieux et très-prouffitable pour paintres, tailleurs des imaiges et dantiques (*sic*), orfebvres et plusieurs aultres gens ingénieuses. On les vend en Anvers, par Jean Richard, 1550, petit in-4°. Goth.

172. — Giov. Bat. Palatino. Libro nel qual s'insegna a scrivere ogni sorte di lettera antica e moderna di quacunque natione (Roma), 1545, petit in-4°, fig.





173. — Hamon. Principes de calligraphie pub. avant 1560.

On y donne les principes de huit écritures françaises et neuf de l'écriture italienne. Ce maître habile, que l'on appelait au xvie siècle Hammon Blésien, a laissé à la bibliothèque une preuve irrécusable de son talent comme miniaturiste : c'est une carte richement enluminée faite vers l'année 1568.

174. — Exercitatio alphabetica nova et utilissima, variis expressa linguis et characteribus, raris ornamentis, etc. Antv., Plantin, 1569, in-fol. obl., 35 fig. grav. par Corn. de Hooghe.

175. — Histoire abrégée des hommes qui se sont distingués dans l'art de l'écriture et dans ceux de peindre des vignettes, de dorer et de relier. — Manusc. turc de la Bib. imp., Fonds Saint-Germain, 625.

Ce curieux ouvrage, si précieux pour la connaissance de la calligraphie orientale, a été composé l'an 995 de l'hégire, sous le sultan Amurath III, né en 1544, mort en 1594. Il succéda à Selim en 1575.

176. — Blaise de Vigenère. Traité des chiffres ou secrètes manières d'escrire. Paris, L'Angelier, 1586, in-4°, fig.

177. — Panchrestographie, par Jean de Beaugrand, escrivain du Roy, *s. l. n. d.*, in-4°.

178. — Pancirolli (Guidi), Res memorabiles deperditæ et repertæ cum comment. Henr. Salmuth. Ambergæ, 1599 et 1602, 2 vol. in-8.

Le P. de La Noue a traduit cet ouvrage en 1617, mais sa traduction est incomplète; il y a dans Pancirole de précieux renseignements sur l'ornementation des couvertures de livres.

179. — Le Gangneur. Technographie, 1599.

Le même calligraphe a donné dans sa Rhizographie, 1599, les éléments de l'écriture italienne.

XVIIe SIÈCLE

180. — Heures de LOUIS XIV, écrites en l'hôtel royal des Invalides, 1688.

MUSÉE DES SOUVERAINS, PALAIS DU LOUVRE.

Imit., page 360.	Folio	60.	*Imit.*, page 377.	Folio	99.
— page 361.	—	57.	— page 380.	—	85.
— page 364.	—	99.	— page 381.	—	86.
— page 365.	—	100.	— page 384.	—	57.
— page 368.	—	5.	— page 385.	—	60.
— page 369.	—	6.	— page 388.	—	41.
— page 372.	—	15.	— page 389.	—	42.
— page 373.	—	16.	— page 392.	—	35.
— page 376.	—	35.	— page 393.		

Frontispice.
Titre. } Frontispice et titre du manuscrit.





181. — Canon d'autel fait pour le roi LOUIS XIV.

CABINET DE M. DABLIN.

Imit., pages 334, 335.

182. — Promesses d'obédience de pauvreté et de chasteté, selon la règle de saint Augustin, faites par des demoiselles de la noblesse espagnole, 1667, 1680.

BIBLIOTHÈQUE MOTTELEY, PALAIS DU LOUVRE.

Imit., pages 226, 227, 230, 231.

183. — 219 Office de la Vierge.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., page 260. Folio 129 verso.
— page 261. — 18.
— page 304. — 95.

Imit., page 305. Folio 51.
— page 348. } — 47.
— page 349. }

184. — Paillasson. L'art d'écrire, ouvrage se composant de 16 planches.

185. — Le célèbre alphabet figuré, inventé et gravé en taille-douce, par Kilian, *s. l. n. d.* (Augsbourg, vers 1600), 24 planches, in-folio.

186. — Van den Velde (Jean). Sieghel der schryskonste, in den welck en ghesien worden weelderhande Schriften met hare fondementen ende onderichtingue door Van den Velde. Rot., 1605, in-fol. obl.

L'auteur de ce traité, mort à Harlem le 10 septembre 1623, était un des plus célèbres calligraphes de son temps.

187. — Art de la calligraphie, par lequel est expliquée la proportion de la plume et comment un commençant doit la tenir, et comment il peut apprendre facilement à bien écrire l'allemand.
Auquel sont ajoutés vingt-neuf beaux alphabets qu'on n'a jamais vus.

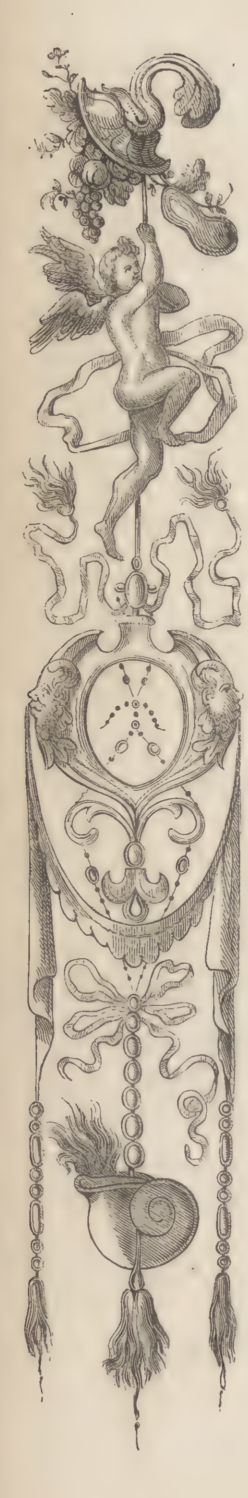
Par Antoine Neudörfer, maître d'arithmétique et modiste de la ville de Nuremberg, 1601, 1 vol. in-4°. (Cet ouvrage est divisé en trois parties).

D. Notice, page 127.
I. Notice, page 133.
Fleurons, pages 126 et 136
Bandes du catalogue.

Titres de l'*Histoire de l'ornementation des manuscrits* et du *Catalogue bibliographique.*

188. — Heinrich Ullrich, graveur, Nuremberg, 1601.

Titres de l'*Histoire de l'ornementation des manuscrits* et du *Catalogue bibliographique.*



189. — J. de Beaugrand. Pœcilographie, ou diverses écritures propres pour l'usage ordinaire, avec une méthode fort brève et facile pour les bien apprendre, 1601, In-4°.

Ce beau livre de l'auteur de la Panchrestographie contient 51 planches gravées.

190. — Gravure du xviie siècle.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

Merces Wien,
Vienne, rappelle-toi!

Une peste très-meurtrière, introduite de Turquie en Autriche en 1679, enleva cinquante mille individus à Vienne. — (*Mémorial de chronologie*, page 872.)

La femme assise personnifie la ville de Vienne. On aperçoit les clochers de la cathédrale de Saint-Étienne. La Mort lui montre l'année 1679, en lui disant d'en garder le souvenir.

191. — Verscheyde Tzamen-Gevlogte Naam-Letteren of chifres Gefloroneerd ende verciert met compartimenten enkronen seer dienstig voor Schilders Beeldhouwers Silversmits, signet en Wapensnyders : Geinventeert en Gesneden door Brave Meesters.
Amsterdam, Louis Renard.

Différents chiffres et lettres fleuronnés et ornés avec des compartiments et des couronnes fort utiles pour les peintres, les sculpteurs, les bijoutiers et les armuriers, faits par les premiers maîtres. A Amsterdam, chez Louis Renard.

192. — L'art d'enluminer en toute couleur. Manuscrit de la Bib. imp., Fonds Saint-Germain, 1607.

193. — Caneparius. De Atramentis. Venetiis, 1619, in-8.
Ce traité des encres est fort curieux et se rattache à notre sujet.

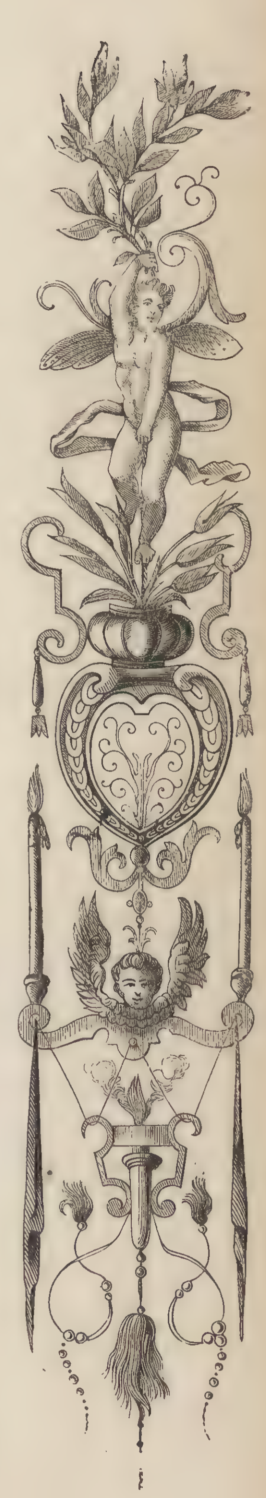
194. — Vespasiano. Il perfetto modo d'imparare a scrivere tutte le sorte di lettere cancellaresche, corsive e moderne, che serve ad ogni condizione di persone; col modo delle soprascrizioni di lettere missive, ad ogni grado di gente. *Venezia*, 1620, in-4°.

195. — Jean Jacques. Formulaire de diverses sortes de lettres par ordre alphabétique, 1646, in-fol.

Manuscrit autographié faisant partie de l'ancienne bibliothèque de M. Motteley.

196. — Lambecius (Petrus), commentariorum de Augustissima bibliotheca Cæsarea Vindobonensi Libri VIII. Vindobonæ, 1665-79, 8 vol. in-folio.

Plusieurs miniatures appartenant à des manuscrits d'une haute antiquité sont figurées dans ce vaste catalogue.

197. — TRATTATO della pittura in miniatura. Venezia, 1668, in-8°.

198. — REISKUS (Joh.) Exercitationes historicæ de imaginibus Jesu Christi quotquot vulgo circumferuntur. Jenæ, 1670.

Voyez les *Acta eruditorum*.

199. — ŒUVRE DE JEAN LE PAUTRE, 1674.

CABINET DES ESTAMPES, BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Catalogue, page 5.

200. — TRAITÉ DE LA MIGNATURE (*sic*), par Mlle Perrot de l'Académie royale. Paris, 1693, in-12.

201. — RECUEIL D'EMBLÈMES, devises, médailles et figures hiéroglyphiques, au nombre de plus de douze cents, avec leurs explications, accompagnée de plus de deux mille chiffres fleuronnez simples, doubles et triples : d'une manière nouvelle et fort curieuse pour tous les noms imaginables. Avec les tenants, supports, et cimiers servans aux ornements des armes.

Par le sieur Verrien, maître graveur. A Paris, chez Jean Jombert, près des Augustins, à l'Image Nostre-Dame. M. DC. XCVI, avec privilége du roy; 2 vol. in-12.

XVIIIE ET XIXE SIÈCLES

202. — GUALÆ BICHIERII cardin. vita.

Le cardinal Guala ayant laissé au monastère de St-André de Verceil ses manuscrits, qui dataient d'une époque antérieure à 1227, le catalogue que nous possédons de cette riche bibliothèque est un document précieux pour l'histoire de la calligraphie. On y a signalé en effet toutes les variétés d'écriture et d'ornementation qui étaient usitées à cette époque.

203. — MANUSCRIT de Jarry, 2 vol. in-12, rel. m. r.

Ce charmant ouvrage de pure calligraphie a été vendu, en 1847, à la vente d'Aimé Martin.

204. — CYPRIANUS (Ern. Sal.). De ornatu librorum, etc.

On peut lire cet opuscule dans les Programmata selecta, du même auteur. Cob., 1708, in-8°.

205. — HUTH (Ph.). De ornamentis codicum veterum, 1716.

206 — ESCOLE DE LA MIGNATURE avec le secret de faire les plus belles couleurs, l'or bruny et l'or en coquille (par Christ. Ballard). Rouen, 1724, pet. in-12.



207. — La grande danse macabre des hommes et des femmes, historiée et renouvelée du vieux gaulois en langage le plus poli de notre temps. Troyes, Garnier, 1728.

Voyez l'*Index et la Grande Danse Macabre.*

208 — Christlicher Seelen-Schar Auberlesener Lebetter.

Trésor des âmes chrétiennes, prières choisies, écrit et gravé, par le chambellan Marie-Joseph-Clément Kaukol Bœnn, 17 août 1729 ; 1 vol. in-8°.

J. Notice, page 134.
J. — page 135.
R. — page 135.

209. — Dom Bessel. Chronicon Gotwicense seu annales monasterii Gotwicensis ord. santi Benedicti Typis, monasterii Tegernseensis, 1732, 1 t. en 2 vol. gr. in-folio, fig.

Excellent traité de diplomatique. Il y est fait mention des anciens illuminateurs allemands.

210. — Bonde (Guill.). Thesaurus artis pictoriæ ex unicis Julii Clovii clari admodum pictoris operibus depromptus : Libri sive sermones tres. Idea, Index liberativus. In Anglia, 1733, pet. in-fol.

Ce livre, tiré à très-petit nombre d'exemplaires, contient la description d'un psautier magnifique, exécuté par Giulio Clovio, pour JEAN III, roi de Portugal.

Voyez le *Bibliographical Decameron*, et Brunet.

211. — Traité historique et pratique de la gravure en bois.

Par J. M. Papillon, graveur en bois et ancien associé de la Société académique des arts. Paris, Simon, 1756 ; 2 vol. in-8°.

Tome Ier, page 150, 168 et suivantes pour les citations de Iollat et de *la Danse des morts.*

Catalogue bibliographique, page 6.

212. — Schwarzii (Christian Gottlieb) de Ornamentis librorum et varia rei librariæ veterum supellectile dissertationum antiquariarum hexas, ed. Leuschneri. Lipsiæ, 1756, in-4°.

Geraud regardait cet ouvrage comme le moins incomplet qui existe sur la matière.

213. — Le P. Trombelli. Del arte di conoscere l'eta de'codici latini ed italiani. Bologna, 1756, in-4°.

214. — A. M. Biscionii Catalogus bibliothecæ Medicæ-Laurentianæ. Florentiæ, 1752-1757, 2 t. en 1 vol. in-fol., fig.

Ces deux précieux volumes sont ornés de gravures qui reproduisent les peintures de certains manuscrits. Voyez aussi Bandini Catalogus.



215 — Ziegelbauer (Magd.), historia rei litterariæ ordinis S. Benedicti. Herbipoli, 1754; 4 vol. in-fol.

Né à Elwangen en Souabe, ce savant si rarement consulté en France, et qui mourut en 1750, nous a laissé les plus précieux documents sur l'art des miniaturistes allemands. Voyez particulièrement le tome I, pages 569-572. Il y donne l'énumération de nombreux traités copiés au ixe siècle.

216. — Nouveau livre de chiffres par alphabet à simples traits, où se trouvent tous les noms et surnoms, dédié à S. A. R. MADEMOISELLE, inventé et gravé par C. Mavelot, graveur ordinaire de S. A. R. Paris, s. d., gr. in-16.

217. — Trattato di miniatura e secreti per fare i colori e far l'oro brunito. Milano, 1758, in-12.

Voyez Ballart.

218. — Dom Toustain et Dom Tassin. Nouveau traité de diplomatique. Paris, 1765-1775; 6 vol. in-4o.

219. — Paul Wallaszky. Tentamen historiæ litterarium sub rege gloriosissimo Mathia Corvino de Hunyad in Hungaria. Lips., 1769, in-4o.

Gasp. Moller de meritis Matthiæ Corvini in rem litterariam, ex manus. Naldi Naldii Florentini potissimum descriptis. Thorun, 1717, in-4o.

220. — Buttner (Ch. Wilh), Vergleichungs-tafeln der Schriftarten verschiedener... Tableaux comparatifs de l'écriture de différents peuples, dans les temps passés et actuels. Gottingen, Dieterich, 1771-1779, in-4o; 2 part. avec fig.

221. — Strutt's dresses and habits of the people of England-regal and ecclesiastical antiquities of England. London, 1777; 3 vol. in-4o.

On réunit ces deux splendides ouvrages, le premier a été publié en 1775. Il y a une édition de 1796 en 4 vol. renfermant 120 figures coloriées. Il est inutile de dire ici combien les miniatures des manuscrits ont été mises à contribution pour l'illustration de ce beau livre; il en est de même, à l'égard de la magnifique collection d'armures de Meyrick; 3 vol., pet. in-fol.

222. — J. F. Eckhard. Exercitatio critica de editione librorum apud veteres. Jena, 1777, in-4o.

Brochure très-savante de 58 pages. On a du même : *Des bibliothèques chez les Romains,* 1790.

223. — Gercken (Phil. Wilh), Reise durch Schwaben, Bayern, etc. Stendal, 1783, gr. in-8o.

Ce voyageur y décrit de beaux manuscrits allemands et entre autres le fameux évangéliaire de Saint-Emmeran.





224. — La guirlande de Julie. Paris, Didot, 1784, in-8°.

225. — L'abbé Rive J. Jos. Notice sur la *Guirlande de Julie* et sur les *Fleurs de Daniel Rabel*. Paris, Didot l'aîné, 1779, in-4°.

L'auteur a laissé des additions à ce livre; elles doivent se trouver parmi les manuscrits, dont la Bibliothèque impériale a fait l'acquisition.

226. — L'abbé Rive (Jean-Joseph). Prospectus de l'essai sur l'art de vérifier l'âge des miniatures peintes dans les manuscrits, depuis le xive siècle jusqu'au xviie. Paris, Didot l'aîné, 1782, in-8°.

Ce prospectus, tiré à 300 exemplaires environ, contient trois feuilles d'impression; il est devenu fort rare.

227. — La nature considérée sous ses différents aspects, 1780.

On y trouve une description bibliographique de la *Guirlande de Julie,* t. I, p. 7.

228. — Le triomphe de la mort, gravé d'après les dessins originaux de Holbein, par Chrétien de Méchel, graveur à Bâle, 1780.

Voyez l'*Index*.

229. — Eraclius de artibus Romanorum. Londres, 1781, in-8°.

Selon le savant Émeric David, le traité d'Éraclius, peintre romain, remonterait au xe siècle ou au commencement du xie.

230. — Molanus (J.). De historia S. S. imaginum et picturarum. Louvain, 1781, in-4°.

Nous citons ici la troisième édition, comme étant de beaucoup préférable aux autres. J.-N. Paquot l'a enrichie de nombreuses additions.

231. — S. Ayscough. A catalogue of manuscript, preserved in the British Museum. London, 1782; 2 vol. in-4°.

232. — Astle (Thomas). Origin and progress of writings as wel hieroglyphic as elementary, illustrated by engravings. London, 1784, in-4°.

La deuxième édition a paru en 1803, gr. in-4° avec 32 pl.

233. — A' dilettanti delle bell' arti, par Orsan Michele, gravé par B. Betti. Florence, 1785; 1 vol. oblong.

D. Notice, page 131. } Dessins de Mlle D'Aligny; gravure de MM. Bisson
Q. — page 132. } et Cottard.

234. — Bandini. Catalogus bibliothecæ Codd. manusc. Leopold. Laurentianæ, Venetiis, 1786, édition in-4°. Voy. aussi l'édition de Florence; 8 vol. in-folio.

Ce savant catalogue qui fait autorité renferme de précieuses dissertations; il signale la Bible de l'abbaye du mont Amiate, qui remonte au vi^e siècle, et une Bible conservée jadis à la biblioth. de Pérouse, viie ou viiie siècle.





235. — **Notices** et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi, lus au comité établi dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, 1787-1856; 18 vol. in-4°. (Voy. *passim* plusieurs indications.)

Un bibliographe habile, Camus, y a donné un travail étendu sur une Bible historiau d'un style admirable, et qui a été ornée entre le XIIIe et le XIVe siècle.

236. — **Bibliotheca** Maphæi Pinellii a Jacobo Morelli, bibliothecæ Venetæ D. Marci custode descripta, etc. Venetiis apud Laur. Basilium, 1787; 6 vol., gr. in-8°, fig.

C'est dans ce grand catalogue qu'est mentionné le manuscrit illustré par Raphaël. British Museum, n° 113 ou 116.

237. — **Castellane**. Dissertation sur le fameux manuscrit des Heures de CHARLEMAGNE. Voy. la *Décade philosophique*, t. VI, p. 281.

238. — **La danse des morts**, comme elle est dépeinte dans la louable et célèbre ville de Basle, pour servir de miroir de la nature humaine.

Dessinée et gravée sur l'original de feu Mathieu Merian, Basle, Jean Kod Imhof et fils, 1789. Voyez l'*Index* et *la Grande Danse Macabre*.

239. — **Boivin** (Cadet). Dissertation sur le catalogue de Gilles Malet, bibliothécaire de CHARLES V. Voyez les t. I, II et V des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (XVIIIe siècle).

240. — **Camus** (A.-G.). Notice de deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, cotés aujourd'hui 6829 et 6829 *bis*, parmi les manuscrits français; le premier coté ci-devant 250, le second 517 et 1685. Voy. pour ce mémoire, Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques. Paris, an IX, in-4°

A une époque où l'on employait parfois encore les beaux livres ornés à faire des gargousses, il y avait quelque mérite à distinguer de la foule un livre délicieux comme celui qui portait le n° 6829, mais le savant archiviste n'échappa point à la monomanie de l'époque et vit encore l'art de Jean van Eyck où il fallait voir l'influence de l'art italien.

241. — **Cean Bermudez** (D. Juan Agustin), Diccionario historico de los mas ilustres professores de las bellas artes en España. Madrid en la imprenta de la viuda Ibarra, 1800; 8 vol., pet. in-8°.

Cet excellent livre, trop peu consulté en France, donne à la fin une liste divisée par siècles des meilleurs illuminateurs de la Péninsule, à partir de Vigila, et il présente d'ailleurs la biographie de chaque artiste; nous l'indiquons, néanmoins, faute d'un autre livre plus spécial. Nous nous sommes abstenu d'introduire dans cette bibliographie, les Félibien, les Vasari et les Lanzi.

242. — **Memorie** trevigiane sulle opere di disegno dal mille e cento al mille otto cento, per servire alla storia delle belli arti d'Italia. Venezia. Francesco Andreola, 1803; 2 vol. in-4°.



243. — ÉMERIC DAVID. Dissertation sur la peinture du moyen âge. Voy. le Magasin encyclopédique, et non, comme on l'a dit parfois, la Revue encyclopédique de 1803.

Ce travail précieux a reparu dans un livre intitulé : Histoire de la peinture au moyen âge, suivie de l'histoire de la gravure, du discours sur l'influence des arts, du dessin et du Musée olympique, par T. B. Émeric David. Paris, 1842, in-12.

244. — (JANSEN). Essai sur l'origine de la gravure en bois et en taille-douce, et sur la connaissance des estampes des XVe et XVIe siècles, où il est parlé de l'origine des cartes à jouer et des cartes géographiques, sur la calligraphie, les anciens manuscrits, etc. Paris, 1808 ; 2 vol. in-8o. Paris, Schœll. Cet ouvrage utile contient 30 pl.

Voyez tome Ier, page 119 et suivantes.

245. — PEYRON Descrizione di un evangelario manoscritto, 1809.

Voyez le tome Ier de la XIVe année du *Magasin encyclopédique*.

246. — GOURDIN. Deux notices sur les fameux missels et bénédictionnaire de Rouen, insérés dans les Mémoires de l'Académie de Rouen, pour 1812.

Voyez les *Mémoires* indiqués plus haut, page 164 à 174.

247. — HORNE (Th. Hortwell). An introduction to the Study of Bibliography, to wich as prefixed a memoir on the public libraries of the ancients. London, 1814 ; 2 vol. in-8o.

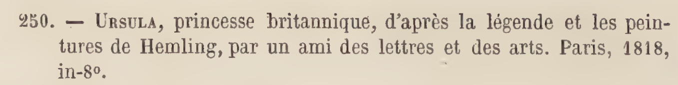
Les premiers livres à images qui y sont rappelés, les échantillons des premières impressions, présentent un ensemble utile pour faire comprendre l'histoire de l'ornementation.

248. — LE Dr O'CONNOR. Rerum hibernicarum scriptores veteres Buckinghamiæ excudebat J. Seeley, etc. London, 1814, 25, 26 ; 4 vol. in-4o.

Voyez la Préface. Ce savant donne de précieux détails sur l'école hiberno-saxonne du VIe au IXe siècle.

249. — DIBDIN. Bibliographical Decameron ; on ten days pleasant discourse upon illuminated manuscripts, and subjects connected with early engravings, typography and bibliography. London, printed for the author, by W. Bulmer, 1817 ; 3 vol., gr. in-8o.

Le célèbre bibliographe anglais a fait revenir ses descriptions de miniatures dans la plupart des riches publications qu'on lui doit, telles que : *Bibliomania or books madness,* 1811, in-8o. *Bibliotheca spenceriana,* 1815 ; 4 vol. in-8o. *Ædes allthorpianæ,* 1822 ; 2 vol. in-8o. *A Bibliographical antiquarian and picturesque tour in France,* 1821, 3 vol. in-8o.



250. — Ursula, princesse britannique, d'après la légende et les peintures de Hemling, par un ami des lettres et des arts. Paris, 1818, in-8°.

La vie d'Hemling, telle qu'elle est racontée dans ce livre, est elle-même une légende; nous citons ici ce volume, parce qu'il commence une série d'études qui ont renouvelé l'histoire de l'art.

251. — Engelhard (Moritz). Herrad von Landsberg... und ihr werk. Stuttgart, 1818, in-8°.

L'*Hortus deliciarum*, orné de charmantes miniatures du xiie siècle, a été décrit depuis dans la Bibliothèque de l'École des chartes, t. I, article de M. Alexandre Lenoble. On a reproduit au trait le portrait de l'abbesse Herrade.

252. — Kopp (Ulrich Fried). Bilder und Schriften, etc. Allégories et écritures de l'antiquité, représentée par U. F. Kopp. Manheim, 1819; 2 vol. in-8°, fig.

M. Klaproth a publié en 1832 : Aperçu de l'origine des diverses écritures de l'ancien monde. Paris, Dondey-Dupré, extr. de l'*Encyclopédie moderne* de Courtin.

253. — C. Gaye. Carteggio inedito d'artisti de'secoli xiv, xv, xvi, publicato con documenti inediti. Firenze, 1819; 3 vol., gr. in-8°.

Ce livre précieux roule sur les artistes qu'on appelle en Angleterre les *préraphaélistes*, et par cela même il jette un grand jour sur les peintres miniaturistes auxquels on doit en Italie tant de beaux livres.

254. — Angelo Maï. Soixante-dix miniatures, débris d'un morceau de l'Iliade, copié vers le vi^e^ siècle, publié à Milan en 1819.

Ce débris a été commenté par un scoliaste vers le xiiie siècle.

255. — Weiss. Albrecht Durer und sein Zeitalter. Albert Durer et son siècle. Leipzig, 1819, in-4°.

256. — Cennino Cennini. Trattato de la Pittura, messo in luce la prima volta, con annotazioni del cav. G. Tambroni. Roma, Salviucci, 1821, in-8.

Écrit au xve siècle (1437), ce livre renferme de précieux renseignement sur l'art du miniaturiste et sur la partie technique qui regarde la peinture des livres; il offre une multitude de secrets sur l'usage de l'or, la fabrication de certaines couleurs, la coloration du vélin.

257. — Langlois (E. Hyacinthe). Mémoire sur la calligraphie des manuscrits du moyen âge, lu à la Société libre d'émulation de Rouen, le 9 juin, 1821. Rouen, de l'impr. de Baudry, in-8, avec figures au trait.

258. — Waagen (Gust.-Friedrich). Ueber Hub und J. van Eyck. Breslau, 1822, in-8°.





Traduit en français sous ce titre : Notice sur le chef-d'œuvre des frères Van Eyck. (Voyez le nº 263.)

259. — Rozan. Lettera dell abate de Rozan su de' libri e manoscritti preziozi della Bibliotheca di Cava. Napoli, Orsino, 1822, in-4º.

260. — Dibdin (Frognall). Notice sur les Heures de CHARLEMAGNE, manuscrit de l'an 781. Précédée d'un jugement sur l'ouvrage anglais et d'un aperçu sur la Bibliothèque du Louvre, formée en 1814 par Barbier. Paris, 1823, in-8º de 18 pages.

Cette notice dont nous avons vu révoquer en doute l'existence a été publiée chez Plassan.

261. — Seroux d'Agincourt. Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au ive siècle jusqu'à son renouvellement au xvie. Paris, 1822 ; 6 vol., gr. in-fol.

Lorsqu'il parut, ce livre rendit d'incontestables services, mais en ce qui regarde la peinture des manuscrits, l'exécution laisse trop à désirer pour qu'il soit consulté aujourd'hui autrement qu'à titre de document.

262. — Waagen. Ueber Hub und Joan van Eyck. Voyez le Messager des sciences et des arts de Gand. Année 1824.

263. — Notice sur le chef-d'œuvre des frères van Eyck, traduit de l'allemand par M. Rassmann, professeur à l'université de Gand. Augmenté de notes inédites sur la vie et les ouvrages de ces célèbres peintres, par L. de Bast. Gand, 1825, fig., in-8º.

Notice devenue très-rare, imprimée dans le Messager des arts et des sciences, à Gand.

264. — Viel Castel (le comte Horace de). Collection de costumes, d'armes et de meubles, pour servir à l'histoire de France. Paris, 1827, et années suivantes, in-4º.

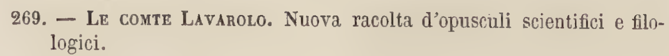
265. — Bonnard (Camille). Recueil des costumes des xiiie, xive et xve siècles. Rome, 1828-1836; 2 vol., gr. in-4º.

L'auteur a soin de faire remarquer que les costumes reproduits dans son livre sont fidèlement extraits, et sans altération, des miniatures des anciens manuscrits.

266. — Monuments des arts du dessin chez les peuples tant anciens que modernes, recueillis par Denon, expliqués par Amaury Duval. Paris, 1829; 4 vol. in-fol.

267. — Barrois. Bibliothèque protypographique, ou librairies des fils du roi JEAN, CHARLES V, JEAN de Berry, PHILIPPE de Bourgogne et les siens. Paris, 1830, in-4º.

268. — Ottley's letter to Mr Gage. Voy. l'Archæologia. Grand recueil des antiquaires de Londres, t. XXIV, p. 50.





269. — Le comte Lavarolo. Nuova racolta d'opusculi scientifici e filologici.

Dans le t. XXXII de ce vaste recueil, il est parlé de la peinture des manuscrits.

270. — A Leglay. Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Cambrai. Cambrai, à E. Hurez, 1831, in-8°.

271. — (Van Praet). Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse, suivie de la notice des manuscrits qui lui ont appartenu. Paris, 1832, gr. in-8°, fig.

272. — Jæck (Heinrich Joaquim), vicle alphabets und Ganze Schriftmaster vom VIII, bis zum XVI, Jahrhundert aus den handschriften des offlentlichen Bibliothek zu Bamberg.

Recueil d'alphabets et de modèles d'écriture, depuis le VIIIe siècle jusqu'au XVIe, tirés des manuscrits de la bibliothèque publique de Bamberg. Leipzig, chez Baumgarten, 1831-1835, gr. in-fol.

273. — Peignot (Gabriel). Notice de vingt-deux grandes miniatures ou tableaux en couleur réunis en tête d'un manuscrit du XVe siècle, Dijon, 1832.

274. — (Pluquet). Notice sur les anc. livres d'heures. Caen, s. d. in-8°.

275. — Ellis. Account of Cœdmon's metrical paraphrase of scripture history, a manusc. of the x centurys communicated by. H. Ellis. London, 1832, in-4°.

276. — H. Shaw. Illuminated ornaments selected from manuscripts and early printed book from the six to the seventeenth centuries, drawn and engraved by H. Shaw, with descript. by Madden. London, Pickering, 1833, pet. in-fol.

Ce recueil, d'une délicate exécution, contient 59 spécimens et un frontispice orné.

277. — Taylor et Nodier. Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France. Paris, 1833, grand in-folio. Le volume de cette vaste collection, consacré au Languedoc, a reproduit en lithographie les grandes planches du magnifique manuscrit carlovingien, écrit par ordre de l'empereur CHARLEMAGNE et de l'impératrice HILDEGARDE. La notice qui accompagne ces figures est donnée par M. Barbier.

278. — A Letter to John Gage esq. director F. S. A. Tea on a manuscript in the british museum, believed by him to be of the second or third century, and containing the translation of Aratus Astronomical poem by Cicero, read 13 february 1834.

Voyez la collection intitulée *Archæologia britannica*

279. — Cicognara Memoria intorno il codice di Teofilo.

Voyez le *Opere di Leopoldo Cicognara Venezia*, 1834, in-8°.



280. — A. Speyr-Passavant. Authenticité de la bible offerte par Alchuin à CHARLEMAGNE (1836). 1 brochure in-4°.

281. — Traité sur la manière de connaître les manuscrits slavons, d'après les marques du papier. Saint-Pétersbourg, in-4°.

282. — Le vicomte de Santarem. Note sur quelques manuscrits remarquables par leurs caractères et par les ornements qui les embellissent, qui se trouvent en Portugal. Paris, 15 janvier 1836, in-8°.

Extrait des *Mémoires des antiquaires de France.*

283-284. — Paulin Paris. Les manuscrits françois de la bibliothèque du roi, leur histoire et celle des textes allemands, anglais, hollandais, italiens, espagnols, de la même collection. Paris, Techener, 1836 et années suivantes, 7 vol. in-8°.

Une pensée littéraire, une préoccupation de l'art a présidé à la rédaction de cet indispensable catalogue, dont nous appelons la fin de tous nos vœux.

285. — Baxter. The pictorial album or cabinet of painting, 1837, in-4°.

286-287. — Voisin. *Bibliotheca Hulthemiana*, ou catalogue méthodique de la riche et précieuse collection de livres et de manuscrits délaissés par M. Ch. van Hulthem. Gand, 1837, 6 vol. in-8°.

C'est le tome VI qui est consacré à la description des manuscrits possédés par l'infatigable collecteur de cette riche bibliothèque. On trouve, à propos d'un ouvrage de Cassiodore écrit au XIe siècle, une note du savant abbé de Saint-Léger.

288. — Quatremère de Quincy. Recueil de dissertations archéologiques. Paris, 1836, in-8°,

Un des chapitres de ce livre est consacré à l'examen de ce que pouvaient être les sept cents portraits des *Hebdomades* de Varron.

289. — Letronne. Article de la *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1837.

La question des portraits dont les *Hebdomades* étaient ornées, est reprise sous un autre point de vue; M. Letronne ne partage pas l'opinion de son confrère.

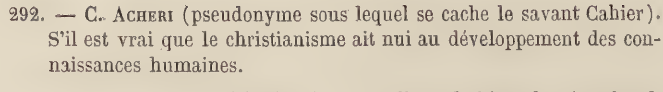
290. — Portal (Frédéric). Des couleurs symboliques, 1837, in-8°.

291. — Bastard (le comte Auguste de). Lettre écrite à M. Paulin Paris au sujet de Jean Fouquet, 1838, in-8°.

Elle a été insérée dans le tome II des *Manuscrits français*, page 265, et elle met dans tout son relief, pour la première fois peut-être, l'immense talent d'un artiste dont le nom doit être placé, sans exagération, à côté des plus grands noms de l'Italie et de la Flandre. Nous connaissons aussi une lettre très-substantielle de M. le comte Auguste de Bastard écrite à M. le comte de Viel Castel sur l'art du peintre calligraphe. Elle a été insérée, en date du 9 février 1853, dans le beau livre intitulé : *Statuts de l'ordre du Saint-Esprit.*



292. — C. Acheri (pseudonyme sous lequel se cache le savant Cahier). S'il est vrai que le christianisme ait nui au développement des connaissances humaines.



Voyez, pour cette série d'articles sur l'art chrétien, les *Annales de philosophie chrétienne* (1838 et 1839), tome XVIII. C'est un des traités les plus complets sur la matière.

293. — Waagen. Kunstwerke und Künstler in Paris. Berlin, 1839, 2 vol. in-8°.

Ce savant critique y donne son opinion sur les manuscrits à miniatures qui se trouvent à la bibliothèque impériale de Paris et dans quelques autres bibliothèques. — Voyez aussi de cet écrivain, dont le jugement fait autorité, Kunstblatt, etc. Stuttgart, 1848.

294. — Sylvestre (J.-B.). Paléographie universelle. Collection de facsimile d'écritures de tous les peuples et de tous les temps, tirée des plus authentiques monuments de l'art graphique, etc., etc., publiée par M. Sylvestre, et accompagnée d'explications historiques et descriptives, par MM. Champollion-Figeac et Aimé Champollion fils. Paris, Firmin Didot frères, 1839-41, 4 vol. in-folio max.

295. — Bibliothèque de l'École des chartes. Paris, Decourchant, 1839 à 1856, 17 vol. grand in-8°.

Cettre précieuse collection renferme sur le sujet qui nous occupe de nombreux et précieux renseignements.

296. — Passavant. Kunstreise durch England und Belgien.

M. Passavant est auteur d'une biographie célèbre, *Rafael von Urbino und sein vater Giovanni Santi*, 1839, et atlas in-folio.

297. — Didron aîné. Des manuscrits à miniatures.

Voyez la *Revue française* de janvier 1839. Cet intéressant opuscule a été tiré à part et se trouve pour ainsi dire épuisé.

298. — A Treatise on Wood engraving, historical and practical, by John Jackson. London, Ch. Knight, 1839, 1 vol. in-8°.

299. — Pottier (André). Monuments français inédits, dessinés par N.-X. Willemin classés et décrits par André Pottier. Paris, 1839, 2 vol. in-fol.

Tout a été dit sur le texte de ce livre excellent.

300. — Geraud (H.). Essai sur les livres dans l'antiquité, particulièrement chez les Romains. Paris, Techener, 1840, in-8°.

Le livre est aussi substantiel qu'il est concis.

301. — Falkenstein. Histoire de l'imprimerie, en allemand. Leipzig, 1840, grand in-4°.

L'ancienne xylographie est représentée dans ce livre par de nombreux spécimens.



302 — BULLETIN du comité historique des arts et monuments. Paris, 1840 et années suivantes, in-8°.

Voyez *passim* dans cet important recueil, ce qui est dit touchant les manuscrits ornés.

303. — RIGOLLOT. Essai historique des arts du dessin en Picardie, etc. (Extrait des *Mémoires des antiqu. de Picardie*. Amiens, 1840, in-8°.)

Feu le docteur Rigollot a exploré, surtout au profit de l'histoire de l'art, la riche bibliothèque d'Amiens.

304. — COSTUME du moyen âge chrétien, d'après les monuments contemporains publiés par J. de Hefner et MM. les collaborateurs Vert, Passavant, Ballemberger, Keim de Radowitz, Pocci, Krieg. Hoffstadt. Manheim, 1840 et années suivantes, in-4°.

Les noms qui accompagnent ce grand travail sont un garant de conscience et de vérité.

305. — MINIATURE cavate de' codici della Libreria Laurenziana in Firenze. S. N. D. 1 vol. grand in-folio.

306. — LANGLOIS (Hyacinthe). Essai sur la calligraphie des manuscrits du moyen âge et sur les ornements des premiers livres d'heures imprimés. Rouen, 1841, grand in-8°, figures.

307. — BARON DE REIFFENBERG. Revue des manuscrits de la bibliothèque royale de Bruxelles. Bruxelles, in-8°.

308. — AN ACCOUNT of an illuminated manuscript, etc., by the Rev. Tyson, Cambridge.

309. — LE GLAY. Note sur un livre d'heures qui fut à l'usage de MARIE STUART.

310. — LA DANSE DES MORTS, dessinée par Hans Holbein, gravée sur pierre par Joseph Shlotthauer, professeur à l'Académie de Munich, d'après les gravures sur bois, attribuées à Jean Lutzelburger, graveur surnommé Frank, expliquée par Hippolyte Fortoul, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse (depuis ministre de l'instruction publique). Paris, Jules Labitte, 1842.

Les sujets suivants, qui entourent les côtés de pages de l'*Index*, sont extraits de cet ouvrage :

La création.	L'archevêque.	L'astrologien.	Le sergent.
La chute.	L'abbesse.	L'usurier.	Le joueur.
Le châtiment.	Le connétable.	Le marchand.	L'ivrogne. — Le fol.
Le labeur.	L'abbé.	Le marin.	Le brigand.
Le triomphe.	Le juge.	L'escuyer.	L'aveugle.
Le pape.	Le rusé.	Le chevalier.	Le charretier.
L'empereur.	Le clerc.	Le vieillard.	Le mendiant.
Le roi.	Le chanoine.	L'épousée.	L'amour.
Le cardinal.	Le curé.	L'amoureux.	Les enfants.
L'impératrice.	Le chartreux.	La femme grosse.	Le vin.
La royne.	La religieuse.	L'enfant.	La gloire.
L'évesque.	La vieille.	Le laboureur.	Le jugement dernier.
Le prince.	Le médecin.	Le colporteur.	Le blason de la mort.





311. — Reibich et Kottenkamp. Reittersaal (Der) eine Geschichte der Retterlhums. Miroir de la chevalerie, son histoire, son origine, etc. Stuttgart, 1842, in-4° oblong. — Cet ouvrage renferme 62 planches coloriées.

312. — Théophile, prêtre et moine. Essai sur divers arts, publiés par le comte Charles de l'Escalopier, conservateur honoraire de la bibliothèque de l'Arsenal, et précédé d'une introduction, par J.-Marie Guichard. Paris et Leipzig, 1843, in-4°.

La traduction de ce traité, qui remonte au xiie siècle, est un service réel rendu à l'art.

313. — Ch. Heideloff. Les ornements du moyen âge, 1844.

314. — Welly Pugin. Glossary of ecclesiastical ornament and costume, illustrated from antient authorities and examples. London, 1844, grand in-4°.

Les planches de ce livre sont peintes et rehaussées d'or. On a du même un autre ouvrage tiré en partie des manuscrits historiés, et qui sert à expliquer leurs miniatures. Il porte ce titre : *Floriated ornament designed by Welby Pugin. London,* 1849.

315. — Reynard (Ov.). Ornements des anciens maîtres des xve, xvie, xviie et xviiie siècles. Paris, 1844, in-folio.

316. — Alfred Michiels. Histoire de la peinture flamande et hollandaise. Paris et Bruxelles, 1845.

317. — Œuvres complètes du roi RENÉ, avec une biographie et des notices par M. le comte de Quatrebarbes, et un grand nombre de dessins et ornements, d'après les tableaux et manuscrits originaux, par M. Hawke. Angers, 1845, 4 vol. petit in-folio.

En outre d'un texte des plus intéressants, on trouve dans ce livre des peintures de manuscrits, rendues au trait avec une grande finesse et une grande naïveté.

318. — Bastard (le comte Auguste de). Peintures et ornements des manuscrits. Paris, 1845, in-fol. Atlas.

C'est sans contredit le livre le plus splendide qui ait été fait en ce genre. Les vastes travaux entrepris par M. de Bastard rendraient la lecture des textes du plus haut intérêt.

319.-320. — J.-M. Lappenberg. Die Miniaturen zu dem Hamburgischen Stradtche, c'est-à-dire : les miniatures du code de statuts de Hambourg de 1497. Hambourg, 1846, in-4°.

On trouve dans cet ouvrage des indications qui peuvent guider sur les travaux contemporains des miniaturistes.

321. — Hedouin (Pierre). Memling. Étude sur la vie et les ouvrages de ce peintre, suivi du catalogue de ses tableaux. Paris, 1847, in-4°.

Extrait des *Annales archéologiques.*





322. — Kugler. Handbuch der geschichte der Malerei, 2e édition. Berlin, 1847, 2 vol. in-8o.

323. — Deville. Examen d'un passage de Pline relatif à une invention de Varron. — Voyez le précis des travaux de l'Académie royale des sciences, etc., de Rouen, année 1847.

Voyez Firmin Didot, *Typographie.*

324. — Essai sur l'art de vérifier l'âge des miniatures, par l'abbé Rive.

325. — Hefner. Trachten etc. des Christlichen mittlelalters etc. Manheim, 1848 et années suivantes, in-4o.

Dans cet album encyclopédique, dont les planches sont coloriées, on trouvera reproduites plusieurs peintures de manuscrits.

326. — Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature, rédigés et recueillis par les auteurs de la monographie de la cathédrale de Bourges (Ch. Cahier et Art. Martin). Paris, 1848 et années suivantes, in-4o.

Il y est question des ivoires du moyen âge et des miniatures.

327. — Pluquet. Mémoire sur les manuscrits à vignettes. Brochure de 29 pages, dédié à l'abbé de La Bouderie.

328. — Carton (Charles). Les trois frères van Eyck et Jean Hemling, ou Memling. Notes sur ces artistes. Bruges, 1848.

329. — Holbenii pictoris alphabetum Mortis. Bonn et Bruxelles, 1849, planches, in-8o, figures.

Index, tête de page, page 16.

330. — F.-X. Stoeger. Albert Durer. Vignettes ou imitations figurées des dessins dont ce grand maître orna les livres de prières de l'empereur MAXIMILIEN Ier. Munich, 1850, in-4o.

331. — Reiset (Frédéric). Description abrégée des dessins de diverses écoles. Paris, 1850, in-8o.

Ce catalogue, dû à un vrai connaisseur, renferme parfois des détails précieux sur des artistes qui ont été durant la Renaissance peintres et miniaturistes.

332. — Essai historique, philosophique et pittoresque sur les *Danses des Morts*, par E. H. Langlois du Pont-de-l'Arche, composé et publié par M. André Pottier, conservateur de la bibliothèque de Rouen, et M. Alfred Baudry, 2 vol. in-8o. Rouen, Le Brument, 1851.

Index. La marguerite, } d'après Hans Beham.
— La femme, }



333. — Notice sur un manuscrit renfermant une miniature qui représente Jésus-Christ entouré des évangélistes ayant le corps de l'homme et la tête de leurs attributs.

Voyez le *Bulletin des comités historiques*, 1851-1852. Le même volume renferme une note sur un miniaturiste du xv[e] siècle; communication de M. l'abbé Auber, à Poitiers.

334. — Richardson. Studies of ornemental. London, 1851, grand in-folio.

Le frontispice de ce beau livre reproduit une magnifique peinture tirée d'un manuscrit persan.

335-336. — Paul Lacroix et Édouard Fournier. *Le Livre d'or des métiers*, histoire de l'imprimerie et des arts et professions qui se rattachent à la typographie (calligraphie, enluminure, parcheminerie, librairie, gravure sur bois et sur métal, fonderie, papeterie et reliure, comprenant l'histoire des anciennes corporations et confréries d'écrivains, d'enlumineurs et parcheminiers, etc., depuis leur fondation jusqu'à leur suppression en 1789. Paris, librairie historique, archéologique et scientifique de Seré, 1852, grand in-8° de 160 pages, avec de nombreuses figures.

Ce traité prouve une grande connaissance des sources et tient tout ce qu'indique son titre; des planches fort bien faites viennent à l'appui du texte. L'antique reliure des beaux manuscrits a fourni aux auteurs les plus intéressants renseignements.

337. — J.-J. de Smet. Quelques recherches sur nos anciens enlumineurs et calligraphes.

Voyez le *Bulletin de l'Académie de Belgique*, tome xv, 2e partie, page 78. *Bulletin du bibliophile belge*, tome iii, page 376; tome iv, page 166.

338. — Kukuljevic Sakcinski (Ivan). Leben des G.-J. Clovio Beitrag zur Slawischen Kunstgeschichte, traduit de l'illyrois, par M. P. Agram, 1852, in-8°.

C'est le travail le plus étendu que l'on ait donné sur le peintre croate Julio Clovio, qui jouit au xvi[e] siècle d'une si grande célébrité.

339. — Octave Delepierre. Du dessin et de la miniature dans leur application aux manuscrits.

Voyez *le Bibliophile belge*, tome ii, p. 425.

340. — Owen Jone's. Illuminated books of the middle-ages, with historical and descriptive letter press by Noel Humphrey. Grand in-folio.

341. — Westwood's paleographia sacra pictoria, being a series of illustrations of the ancient versions of the Bible, copied from illuminated manuscripts executed betwen the fourth and sixteenth, etc.

Ce beau livre reproduit 50 planches qui ont tout l'éclat des manuscrits.

342. — Viel Castel (le comte Horace de). Statuts de l'ordre du Saint-Esprit-au-Droit-Désir, ou du Nœud, institué à Naples en 1332 par Louis d'Anjou, premier du nom, roi de Jérusalem, de Naples et de Sicile, manuscrit du xiv[e] siècle, conservé au Louvre dans le musée





des souverains français, avec une notice sur la peinture des miniatures et la description du manuscrit. Paris, Engelmann, 1853, in-folio.

Ce livre, d'une belle exécution, reproduit un des plus beaux spécimens de l'art au XIVe siècle, et la notice que M. de Viel Castel y a jointe témoigne du soin consciencieux qu'il a pris pour que le texte répondit à la magnificence des planches.

343. — WAAGEN. Treasures of art in Great Britain, being an account of the chief collections of painting drawing, sculptures, illuminated manuscripts, etc. London, John Murray, 1854, 3 vol. in-8°.

L'habile directeur du musée des peintures de Berlin a déposé dans cette édition ses nouvelles recherches sur les manuscrits.

344 — G. BECKER ET I. DE HEFNER. Objets d'art, meubles, ustensiles du moyen âge et de la Renaissance, publiés avec le texte en allemand. Francfort, 1851-1856, 20 parties, 1854.

Ouvrage d'une rare magnificence.

345. — A. VALLET DE VIRIVILLE. Notice d'un manuscrit souabe de la bibliothèque royale de Stuttgart, contenant la relation des voyages faits de 1453 à 1457 en Europe, en Asie et en Afrique, par Georges d'Ehingen, chevalier, accompagné de neuf portraits des souverains de la chrétienté, peints d'après nature et dessinés sur les originaux. Paris, Didron, 1855, in-4°.

Ce travail excellent prouve, en peu de pages, tout le parti qu'on peut tirer de l'examen des manuscrits à miniatures pour l'étude de l'iconographie sincère du moyen âge et de la renaissance.

346. — LABORDE (Le comte Léon de). La renaissance des arts à la cour de France, études sur le XVIe siècle (addition du tome Ier). Paris, 1855, in-8°.

Nous signalerons particulièrement ce volume qui, avec le premier, forme un ensemble de 1,088 pages. Les autres portions de l'œuvre ont pour objet certaines spécialités. Partout, on le peut dire, c'est de l'histoire de l'art, réduite à l'expression de la vérité mathématique.

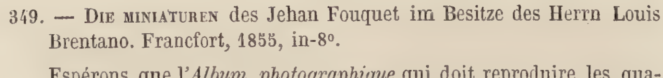
347. — LABORDE (Le comte de). Les ducs de Bourgogne, étude sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XVe siècle. Paris, en voie d'exécution; 4 vol. in-8°.

Les tables renferment à la fin une liste complète des peintres miniaturistes qui ont illustré les Pays-Bas au XVe siècle. On peut dire de ce livre ce qui a été dit du précédent.

348. — BOITEAU D'AMBLY. Les cartes à jouer et la cartomancie, 1854, in-12.

Les cartes à jouer sont un peu plus anciennes qu'on ne le croit généralement. Gringonneur (s'il faut accepter ce nom pour un nom propre) n'en fut certainement pas l'inventeur; il se contenta d'exécuter de fort beaux tarots. Les cartes indiennes, de forme circulaire, que nous avons examinées, n'ont aucun rapport avec nos cartes d'Europe.







349. — Die miniaturen des Jehan Fouquet im Besitze des Herrn Louis Brentano. Francfort, 1855, in-8°.

Espérons que l'*Album photographique* qui doit reproduire les quarante miniatures possédées par M. Brentano, ne tardera pas à paraître; ce sera le plus éclatant hommage rendu à Jean Fouquet.

350. — Flowers and their Kindred Thoughts a series of Stanzas by Marie-Anne Bacon. Illustrated with drawings of flowers and others ornaments executed in illuminated printing gold and colours, by Owen Jones. London, 1855, grand in-8°.

351. — Zappert. Dissertation sur l'*hortus deliciarum*.

352 — Vallet de Viriville. Jean Fouquet, peintre français du xve siècle. — Voyez la *Revue de Paris* du 1er août 1857.

Travail fort intéressant.

353. — Alphabets of nations, with coloured illustrations. London, Longmann Brown etc., 1857, in-4°.

354. — Didot (Ambroise-Firmin). Sur le prix du papier dans l'antiquité, lettre de M. Egger, membre de l'Institut, à M. A.-F. Didot; réponse de M. Didot à M. Egger. Paris, 1857, broch. in-8° de 22 pages.

Ce curieux travail, extrait en partie d'une histoire du papier depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, a été d'abord publié dans la *Revue contemporaine*.

355. — Renouvier (Jules). Les peintres et les enlumineurs du roi René, etc., 1857, in-4. — Extrait des publications de la Société archéologique de Montpellier, n° 24 et 25.

Dans cet article, l'habile critique enlève au roi artiste quelques fleurons de sa couronne, mais il laisse intact son goût passionné pour les arts.

356. — Chenevières. Quelques peintres provinciaux de la France. Paris, in-8°.

M. de Chenevières, auquel on doit tant de précieuses découvertes, donne en ce moment, avec M. de Montaiglon, l'*Abecedario*, dans lequel Mariette a répandu ses judicieuses observations.

357. — Rapport de M. Aug. de Bastard, membre du comité, sur les planches i, ii, iii, iv, vi, viii, ix et x de l'*Histoire de la cathédrale de Poitiers*, par M. l'abbé Auber.

Voyez le *Bulletin des comités historiques* de 1850, page 166. A la page 172.

358. — Instruction sur l'iconographie du moyen âge, par M. Didron, ouvrage faisant suite à l'*Histoire de Dieu*, et comprenant l'iconographie des anges et des démons, les représentations de la création des signes du zodiaque, des arts et métiers, des travaux de la campagne, des vertus et des vices.

Le comité presse l'exécution de ce volume.



359. — Chenevières (Ph. de). Portraits inédits d'artistes français. Paris, Rapilly, in-folio.

On trouvera dans ce livre un portrait de Jehan Fouquet, le plus célèbre des miniaturistes français. Ce portrait, qui fait partie du cabinet de M. le vicomte Hipp. de Janzé, a dû être exécuté de 1453 à 1460. L'original est peint sur émail. *L'Illustration* l'a reproduit.

360. — Dussieux. Mémoire sur les peintres français qui ont vécu en pays étrangers, in-8°.

MANUSCRITS ORIENTAUX

361. — Sanscrit. Ornements copiés sur ceux du *Bhagavata Pourana*, poëme sanscrit.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., pages 110, 111.

362. — Arabe. Manuscrit arabe.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Imit., pages 58, 59.

363. — Manuscrit de l'*Alcoran*, écrit en 826 de l'hégire (1422 de Jésus-Christ), par Mohammed, fils de Hadgi Hassan, et légué à la Djami ou grande mosquée de Toïgoun-Pachar, par Youssouf-Kiahya du vizir Hassan-Pacha.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., pages 370, 371.

Les inscriptions au bas des pages signifient : *Ne doivent toucher ce livre que les mains pures.*

364. — Persan. Manuscrit de l'*Alcoran*, écrit par un artiste persan (sans date).

BIBLIOTHÈQUE DE M. DE LAGRANGE.
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Imit., pages 374, 375.

365. — Persan. Costumes du Caucase, par M. le prince Grégoire Gagarin.

Imit. pages 106, 107.

366. — Persan. Poëme persan.

CABINET DE M. LE COMTE HORACE DE VIEL CASTEL,
CONSERVATEUR DU MUSÉE DES SOUVERAINS.

Imit., pages 62, 63.

367. — Chinois. Ornements chinois.

BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE.

Imit., page 378.
— page 379.
Imit., page 382.
— page 383.



368. — Quatremère. Sur le goût des livres chez les Orientaux, brochure in-8°.

369. — Peintures orientales rapportées de l'Inde par Manuci, grand in-4° de la Bibliothèque Impériale, section des estampes.

Manuci était un médecin vénitien qui alla aux Indes vers 1680; il fut attaché au fils du Grand Mogol, et le manuscrit qu'il rapporta renferme les plus beaux spécimens connus de la peinture orientale.

370. — Considérations sur la nature des peintures chinoises. — Voyez les *Mémoires de la Chine*, t. II.

Nous dirons à ce sujet que le plus célèbre des peintres chinois, au XVIIe siècle, s'appelait Lamquoi; en 1681, il donna un livre intitulé : *le Fan-qui*, dans lequel se trouve très-bien analysé le système qui préside à l'art chinois.

371. — Mémoire sur la manière de peindre des Chinois, sur leur papier, et avec leurs couleurs. Paris, Jorry, 1783, in-4°.

372. — Ferdinand Denis. Des manuscrits orientaux à miniatures et du parti que peuvent en tirer les artistes. Voy. le journal *l'Artiste*, t. III.

Ce travail a été reproduit dans le Manuel du peintre et du sculpteur, publié par L.-Ch. Arsenne, et fait partie d'un travail plus étendu, intitulé : Notice sur les manuscrits à miniatures de l'Orient et du moyen âge, et sur les voyages à figures dans leurs rapports avec la peinture moderne.





ERRATA

AUTEURS PRÉSUMÉS

Page 22, ligne 26. Au lieu de : Abbaye de Moelck *où*, lisez : Moelck; *que*.

CATALOGUE BIBLIOGRAPHIQUE

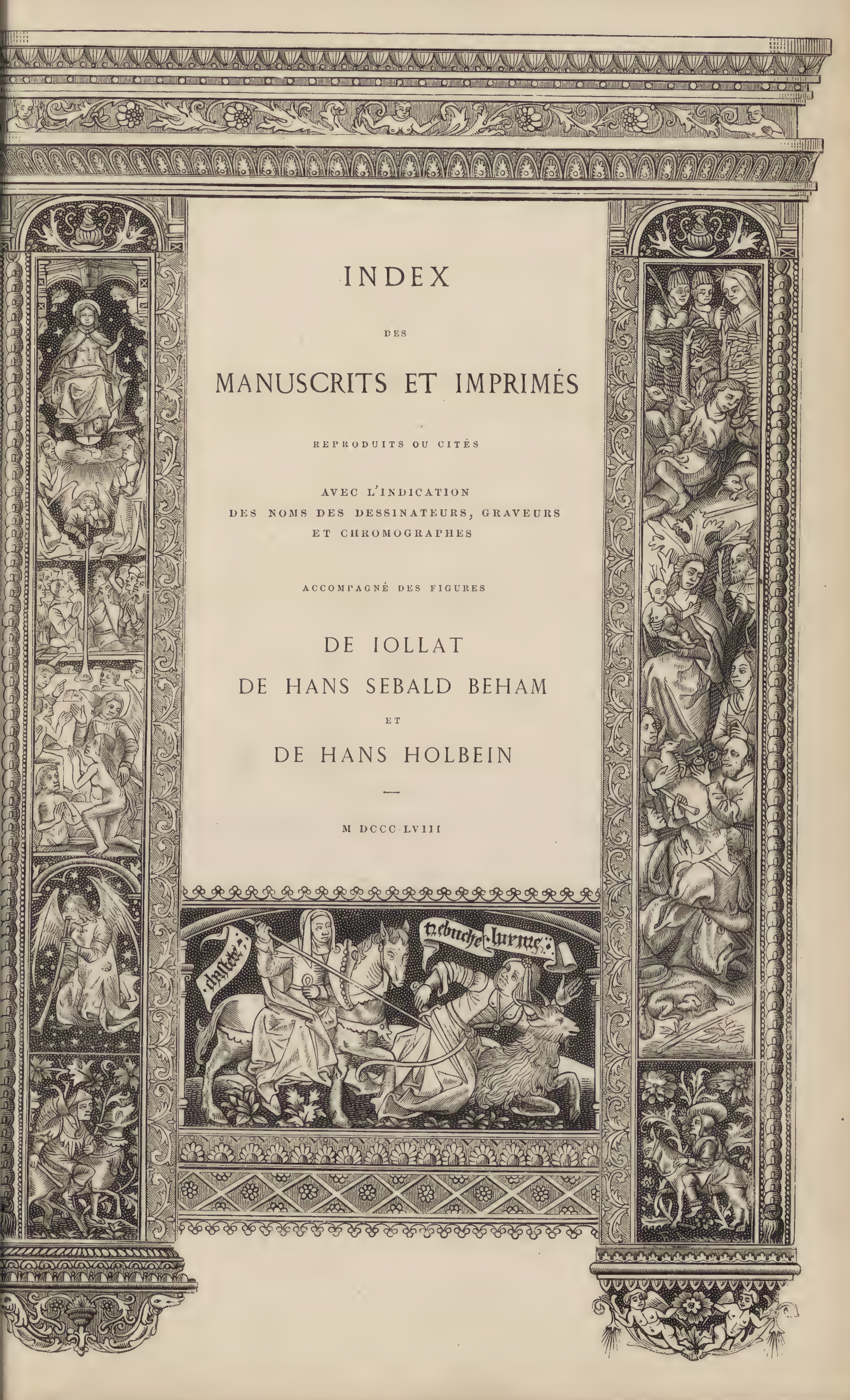
Page 8, 33e ligne. Au lieu de VIIIe L, lisez : DCCCL.

CATALOGUE BIBLIOGRAPHIQUE

Page 15, no 74. Au lieu de : Page 389, lisez : 357.

CATALOGUE BIBLIOGRAPHIQUE

Page 24, no 127. Ajoutez : *Dédicace aux Amis des arts.*



INDEX

DES

MANUSCRITS ET IMPRIMÉS

REPRODUITS OU CITÉS

AVEC L'INDICATION
DES NOMS DES DESSINATEURS, GRAVEURS
ET CHROMOGRAPHES

ACCOMPAGNÉ DES FIGURES

DE IOLLAT
DE HANS SEBALD BEHAM
ET
DE HANS HOLBEIN

—

M DCCC·LVIII

le·pape

l'empereur

le·cardinal

IMITATION
DE JÉSUS-CHRIST

PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits
F. titre recto.	STECHER	DELAHAYE	156	4	H. VALENTIN	MOULIN	118
verso.	*id.*	*id.*	155	5	*id.*	*id.*	118
Front	*id.*	MOULIN	180	6	WALTER	WALTER	104
Titre	*id.*	*id.*	180	7	*id.*	*id.*	104
Dédic.	Mme LAVAL	*id.*	127	8	REGAMEY	MOULIN	124
Préf. 1	SCHULTZ	DELAHAYE	119	9	DELAHAYE	DELAHAYE	142
II	*id.*	*id.*	119	10	Mme VIGER	*id.*	140
III	*id.*	*id.*	119	11	*id.*	*id.*	140
IV	*id.*	*id.*	119	12	DELAHAYE	*id.*	142
V	*id.*	*id.*	119	13	*id.*	*id.*	142
VI	*id.*	WOHLFART	119	14	Mme VIGER	*id.*	140
VII	*id.*	*id.*	119	15	*id.*	*id.*	140
VIII	*id.*	DELAHAYE	119	16	DELAHAYE	*id.*	142
IX	*id.*	*id.*	119	17	*id.*	*id.*	142
X	*id.*	WOHLFART	119	18	MOULIN	MOULIN	104
XI	*id.*	*id.*	119	19	*id.*	*id.*	104
XII	*id.*	DELAHAYE	119	20	KRAUSE	DELAHAYE	109
Tit M.	STECHER	MOULIN	125	21	*id.*	*id.*	109
Liv. 1er	*id.*	*id.*	125	22	MOULIN	MOULIN	104
1	H. VALENTIN	*id.*	118	23	*id.*	*id.*	104
2	WALTER	WALTER	147	24	REGAMEY	DELAHAYE	64
3	*id.*	*id.*	147	25	REGAMEY	SANIER	64



Mors sceptra ligonibus æquat.


la·creation


la·chûte

le roy.

le·patriarche.

le·connestable.

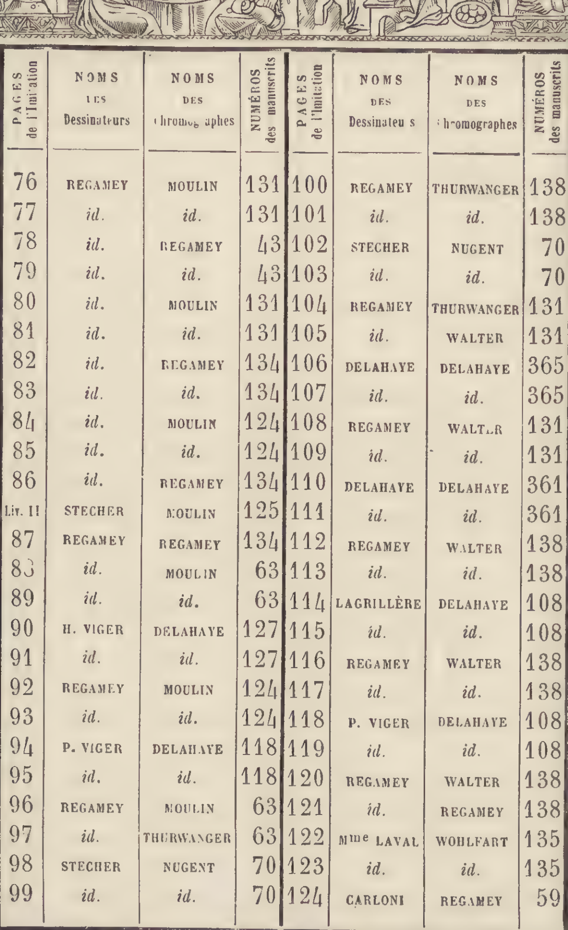
PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits
26	REGAMEY	WALTER	124	51	Mme LAVAL	WOHLFART	129
27	id.	id.	124	52	REGAMEY	REGAMEY	124
28	id.	SANIER	124	53	id.	id.	124
29	id.	id.	124	54	Mme LAVAL	WOHLFART	129
30	id.	WALTER	124	55	id.	id.	129
31	id.	id.	124	56	id.	REGAMEY	132
32	id.	SANIER	64	57	id.	DELAHAYE	132
33	id.	DELAHAYE	64	58	DELAHAYE	id.	362
34	H. VIGER	id.	139	59	id.	id.	362
35	id.	id.	139	60	id.	id.	149
36	REGAMEY	id.	124	61	id.	id.	149
37	id.	id.	124	62	id.	id.	366
38	H. VIGER	id.	137	63	id.	id.	366
39	id.	id.	137	64	Mme LAVAL	id.	132
40	PESSÉ	id.	86	65	id.	REGAMEY	132
41	id.	REGAMEY	86	66	REGAMEY	id.	92
42	Mme LAVAL	DELAHAYE	129	67	id.	id.	92
43	id.	id.	129	68	id.	id.	131
44	REGAMEY	REGAMEY	124	69	id.	id.	131
45	id.	id.	124	70	id.	id.	92
46	Mme LAVAL	DELAHAYE	129	71	id.	id.	92
47	id.	id.	129	72	id.	id.	131
48	PESSÉ	REGAMEY	86	73	id.	MOULIN	131
49	id.	id.	86	74	id.	REGAMEY	43
50	Mme LAVAL	WOHLFART	129	75	id.	id.	44


le·châtiment


le·labeur


le·triomphe





PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits
76	REGAMEY	MOULIN	131	100	REGAMEY	THURWANGER	138
77	*id.*	*id.*	131	101	*id.*	*id.*	138
78	*id.*	REGAMEY	43	102	STECHER	NUGENT	70
79	*id.*	*id.*	43	103	*id.*	*id.*	70
80	*id.*	MOULIN	131	104	REGAMEY	THURWANGER	131
81	*id.*	*id.*	131	105	*id.*	WALTER	131
82	*id.*	REGAMEY	134	106	DELAHAYE	DELAHAYE	365
83	*id.*	*id.*	134	107	*id.*	*id.*	365
84	*id.*	MOULIN	124	108	REGAMEY	WALTER	131
85	*id.*	*id.*	124	109	*id.*	*id.*	131
86	*id.*	REGAMEY	134	110	DELAHAYE	DELAHAYE	361
Liv. II	STECHER	MOULIN	125	111	*id.*	*id.*	361
87	REGAMEY	REGAMEY	134	112	REGAMEY	WALTER	138
88	*id.*	MOULIN	63	113	*id.*	*id.*	138
89	*id.*	*id.*	63	114	LAGRILLÈRE	DELAHAYE	108
90	H. VIGER	DELAHAYE	127	115	*id.*	*id.*	108
91	*id.*	*id.*	127	116	REGAMEY	WALTER	138
92	REGAMEY	MOULIN	124	117	*id.*	*id.*	138
93	*id.*	*id.*	124	118	P. VIGER	DELAHAYE	108
94	P. VIGER	DELAHAYE	118	119	*id.*	*id.*	108
95	*id.*	*id.*	118	120	REGAMEY	WALTER	138
96	REGAMEY	MOULIN	63	121	*id.*	REGAMEY	138
97	*id.*	THURWANGER	63	122	Mme LAVAL	WOHLFART	135
98	STECHER	NUGENT	70	123	*id.*	*id.*	135
99	*id.*	*id.*	70	124	CARLONI	REGAMEY	59

l'archevesque

le chevalier

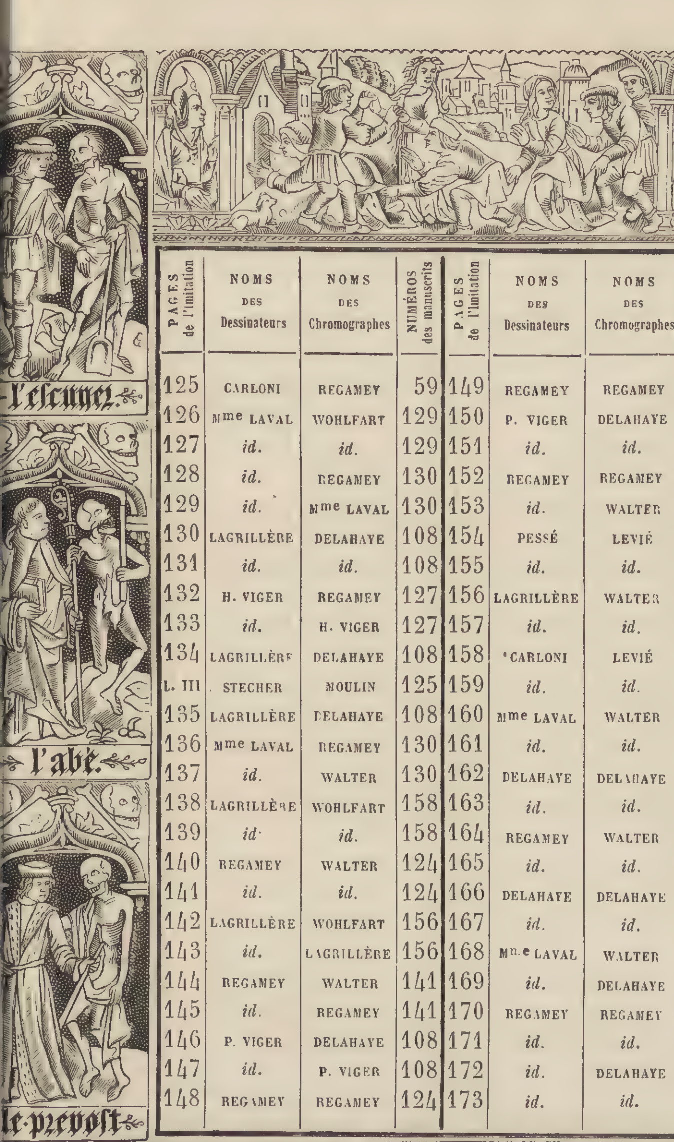
l'evesque











PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits
125	CARLONI	REGAMEY	59	149	REGAMEY	REGAMEY	124
126	Mme LAVAL	WOHLFART	129	150	P. VIGER	DELAHAYE	108
127	*id.*	*id.*	129	151	*id.*	*id.*	108
128	*id.*	REGAMEY	130	152	REGAMEY	REGAMEY	141
129	*id.*	Mme LAVAL	130	153	*id.*	WALTER	141
130	LAGRILLÈRE	DELAHAYE	108	154	PESSÉ	LEVIÉ	82
131	*id.*	*id.*	108	155	*id.*	*id.*	83
132	H. VIGER	REGAMEY	127	156	LAGRILLÈRE	WALTER	108
133	*id.*	H. VIGER	127	157	*id.*	*id.*	108
134	LAGRILLÈRE	DELAHAYE	108	158	CARLONI	LEVIÉ	60
L. III	STECHER	MOULIN	125	159	*id.*	*id.*	60
135	LAGRILLÈRE	DELAHAYE	108	160	Mme LAVAL	WALTER	134
136	Mme LAVAL	REGAMEY	130	161	*id.*	*id.*	134
137	*id.*	WALTER	130	162	DELAHAYE	DELAHAYE	93
138	LAGRILLÈRE	WOHLFART	158	163	*id.*	*id.*	93
139	*id.*	*id.*	158	164	REGAMEY	WALTER	124
140	REGAMEY	WALTER	124	165	*id.*	*id.*	124
141	*id.*	*id.*	124	166	DELAHAYE	DELAHAYE	93
142	LAGRILLÈRE	WOHLFART	156	167	*id.*	*id.*	93
143	*id.*	LAGRILLÈRE	156	168	Mme LAVAL	WALTER	134
144	REGAMEY	WALTER	141	169	*id.*	DELAHAYE	134
145	*id.*	REGAMEY	141	170	REGAMEY	REGAMEY	138
146	P. VIGER	DELAHAYE	108	171	*id.*	*id.*	138
147	*id.*	P. VIGER	108	172	*id.*	DELAHAYE	63
148	REGAMEY	REGAMEY	124	173	*id.*	*id.*	63

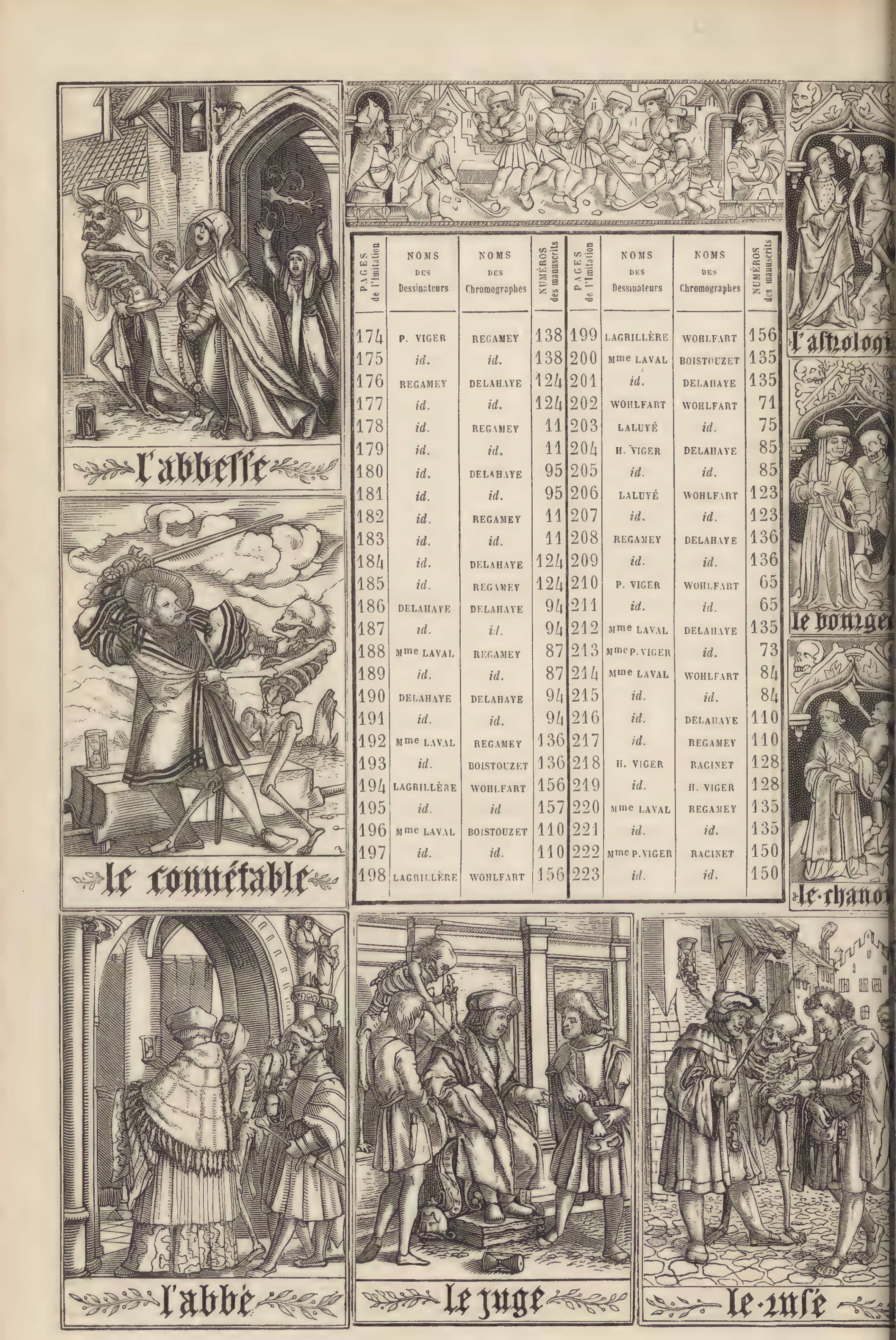




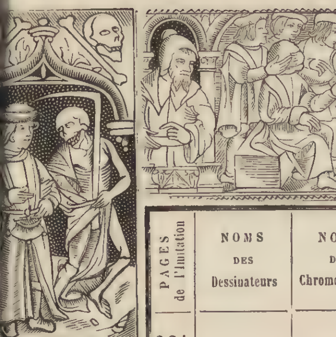








PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits
174	P. VIGER	REGAMEY	138	199	LAGRILLÈRE	WOHLFART	156
175	*id.*	*id.*	138	200	Mme LAVAL	BOISTOUZET	135
176	REGAMEY	DELAHAYE	124	201	*id.*	DELAHAYE	135
177	*id.*	*id.*	124	202	WOHLFART	WOHLFART	71
178	*id.*	REGAMEY	11	203	LALUYÉ	*id.*	75
179	*id.*	*id.*	11	204	H. VIGER	DELAHAYE	85
180	*id.*	DELAHAYE	95	205	*id.*	*id.*	85
181	*id.*	*id.*	95	206	LALUYÉ	WOHLFART	123
182	*id.*	REGAMEY	11	207	*id.*	*id.*	123
183	*id.*	*id.*	11	208	REGAMEY	DELAHAYE	136
184	*id.*	DELAHAYE	124	209	*id.*	*id.*	136
185	*id.*	REGAMEY	124	210	P. VIGER	WOHLFART	65
186	DELAHAYE	DELAHAYE	94	211	*id.*	*id.*	65
187	*id.*	*id.*	94	212	Mme LAVAL	DELAHAYE	135
188	Mme LAVAL	REGAMEY	87	213	Mme P. VIGER	*id.*	73
189	*id.*	*id.*	87	214	Mme LAVAL	WOHLFART	84
190	DELAHAYE	DELAHAYE	94	215	*id.*	*id.*	84
191	*id.*	*id.*	94	216	*id.*	DELAHAYE	110
192	Mme LAVAL	REGAMEY	136	217	*id.*	REGAMEY	110
193	*id.*	BOISTOUZET	136	218	H. VIGER	RACINET	128
194	LAGRILLÈRE	WOHLFART	156	219	*id.*	H. VIGER	128
195	*id.*	*id*	157	220	Mme LAVAL	REGAMEY	135
196	Mme LAVAL	BOISTOUZET	110	221	*id.*	*id.*	135
197	*id.*	*id.*	110	222	Mme P. VIGER	RACINET	150
198	LAGRILLÈRE	WOHLFART	156	223	*id.*	*id.*	150











PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits
224	Mme LAVAL	REGAMEY	135	249	Mme LAVAL	DELAHAYE	130
225	*id.*	*id.*	135	250	REGAMEY	REGAMEY	17
226	DELAHAYE	DELAHAYE	182	251	*id.*	*id.*	17
227	*id.*	*id.*	182	252	STECHER	DELAHAYE	146
228	H. VIGER	REGAMEY	72	253	*id.*	*id.*	146
229	*id.*	*id.*	72	254	REGAMEY	REGAMEY	17
230	DELAHAYE	DELAHAYE	182	255	*id.*	*id.*	17
231	*id.*	*id.*	182	256	*id.*	DELAHAYE	138
232	VALENTIN	REGAMEY	91	257	*id.*	WOHLFART	138
233	*id.*	DELAHAYE	91	258	DELAHAYE	DELAHAYE	142
234	LAGRILLÈRE	SANIER	108	259	*id.*	*id.*	142
235	*id.*	*id.*	108	260	Mlle PONS	WOHLFART	183
236	REGAMEY	DELAHAYE	107	261	*id.*	*id.*	183
237	*id.*	*id.*	107	262	DELAHAYE	DELAHAYE	142
238	Mme LAVAL	SANIER	84	263	*id.*	*id.*	142
239	*id.*	*id.*	84	264	Mme LAVAL	WOHLFART	133
240	Mme P. VIGER	DELAHAYE	128	265	*id.*	*id.*	133
241	*id.*	THURWANGER	128	266	DELAHAYE	DELAHAYE	106
242	REGAMEY	REGAMEY	32	267	*id.*	*id.*	106
243	*id.*	*id.*	32	268	Mme LAVAL	WOHLFART	133
244	Mme LAVAL	THURWANGER	133	269	*id.*	*id.*	133
245	*id.*	*id.*	133	270	DELAHAYE	DELAHAYE	106
246	REGAMEY	REGAMEY	12	271	*id.*	*id.*	106
247	*id.*	*id.*	12	272	REGAMEY	WOHLFART	138
248	Mme LAVAL	THURWANGER	130	273	*id.*	*id.*	138





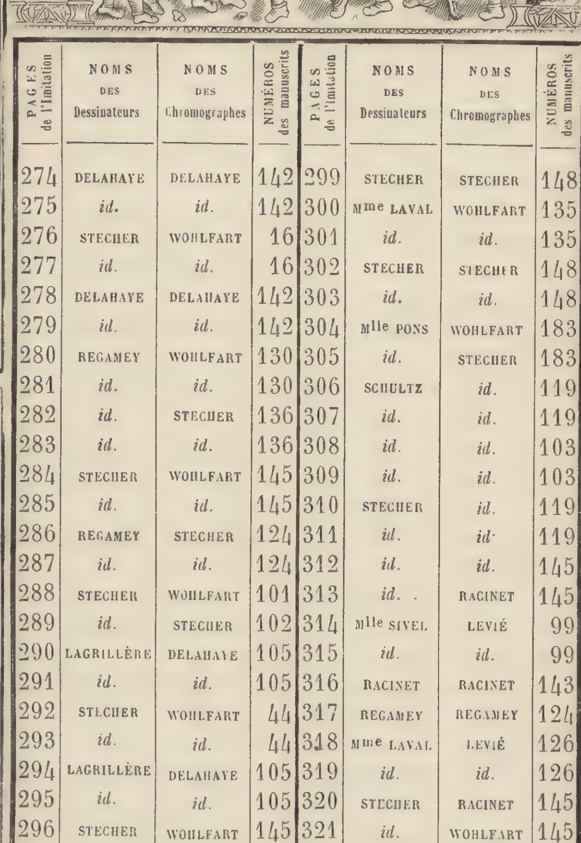










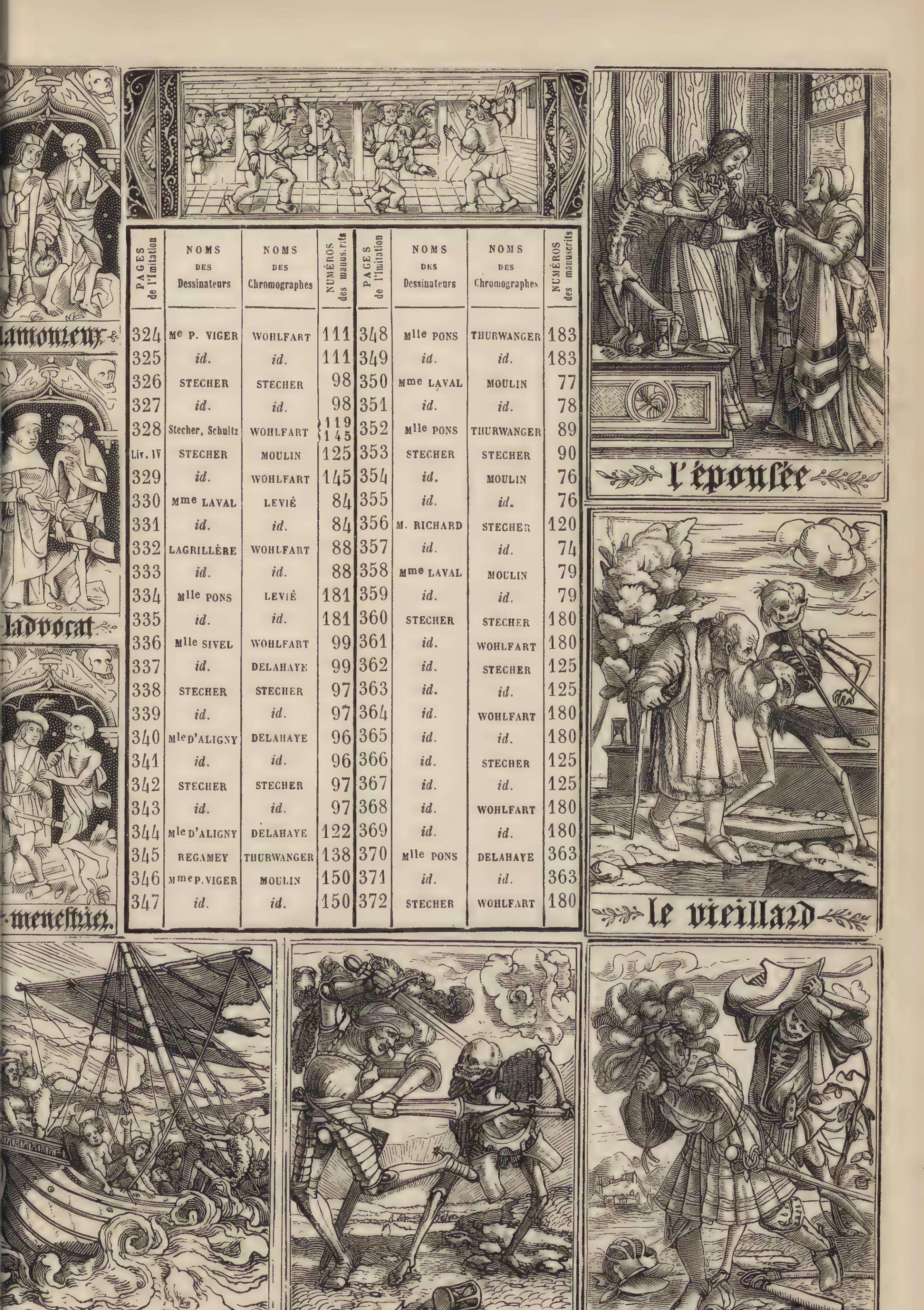


PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits
274	DELAHAYE	DELAHAYE	142	299	STECHER	STECHER	148
275	*id.*	*id.*	142	300	Mme LAVAL	WOHLFART	135
276	STECHER	WOHLFART	16	301	*id.*	*id.*	135
277	*id.*	*id.*	16	302	STECHER	STECHER	148
278	DELAHAYE	DELAHAYE	142	303	*id.*	*id.*	148
279	*id.*	*id.*	142	304	Mlle PONS	WOHLFART	183
280	REGAMEY	WOHLFART	130	305	*id.*	STECHER	183
281	*id.*	*id.*	130	306	SCHULTZ	*id.*	119
282	*id.*	STECHER	136	307	*id.*	*id.*	119
283	*id.*	*id.*	136	308	*id.*	*id.*	103
284	STECHER	WOHLFART	145	309	*id.*	*id.*	103
285	*id.*	*id.*	145	310	STECHER	*id.*	119
286	REGAMEY	STECHER	124	311	*id.*	*id.*	119
287	*id.*	*id.*	124	312	*id.*	*id.*	145
288	STECHER	WOHLFART	101	313	*id.*	RACINET	145
289	*id.*	STECHER	102	314	Mlle SIVEL	LEVIÉ	99
290	LAGRILLÈRE	DELAHAYE	105	315	*id.*	*id.*	99
291	*id.*	*id.*	105	316	RACINET	RACINET	143
292	STECHER	WOHLFART	44	317	REGAMEY	REGAMEY	124
293	*id.*	*id.*	44	318	Mme LAVAL	LEVIÉ	126
294	LAGRILLÈRE	DELAHAYE	105	319	*id.*	*id.*	126
295	*id.*	*id.*	105	320	STECHER	RACINET	145
296	STECHER	WOHLFART	145	321	*id.*	WOHLFART	145
297	*id.*	STECHER	145	322	*id.*	STECHER	100
298	*id.*	*id.*	148	323	*id.*	*id.*	100





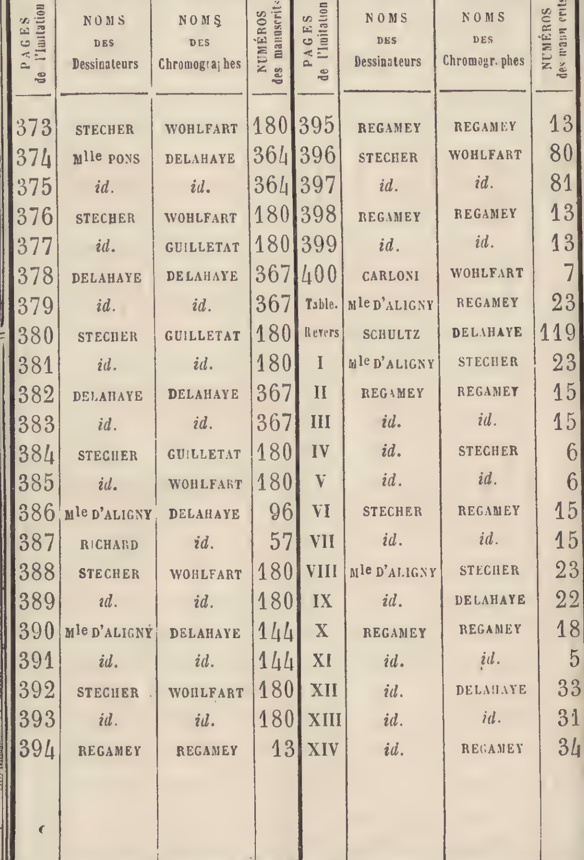




PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manus.rits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits
324	Me P. VIGER	WOHLFART	111	348	Mlle PONS	THURWANGER	183
325	id.	id.	111	349	id.	id.	183
326	STECHER	STECHER	98	350	Mme LAVAL	MOULIN	77
327	id.	id.	98	351	id.	id.	78
328	Stecher, Schultz	WOHLFART	119 145	352	Mlle PONS	THURWANGER	89
Liv. IV	STECHER	MOULIN	125	353	STECHER	STECHER	90
329	id.	WOHLFART	145	354	id.	MOULIN	76
330	Mme LAVAL	LEVIÉ	84	355	id.	id.	76
331	id.	id.	84	356	M. RICHARD	STECHER	120
332	LAGRILLÈRE	WOHLFART	88	357	id.	id.	74
333	id.	id.	88	358	Mme LAVAL	MOULIN	79
334	Mlle PONS	LEVIÉ	181	359	id.	id.	79
335	id.	id.	181	360	STECHER	STECHER	180
336	Mlle SIVEL	WOHLFART	99	361	id.	WOHLFART	180
337	id.	DELAHAYE	99	362	id.	STECHER	125
338	STECHER	STECHER	97	363	id.	id.	125
339	id.	id.	97	364	id.	WOHLFART	180
340	Mle D'ALIGNY	DELAHAYE	96	365	id.	id.	180
341	id.	id.	96	366	id.	STECHER	125
342	STECHER	STECHER	97	367	id.	id.	125
343	id.	id.	97	368	id.	WOHLFART	180
344	Mle D'ALIGNY	DELAHAYE	122	369	id.	id.	180
345	REGAMEY	THURWANGER	138	370	Mlle PONS	DELAHAYE	363
346	Mme P. VIGER	MOULIN	150	371	id.	id.	363
347	id.	id.	150	372	STECHER	WOHLFART	180



l'amoureux



PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES Chromographes	NUMÉROS des manuscrits
373	STECHER	WOHLFART	180	395	REGAMEY	REGAMEY	13
374	Mlle PONS	DELAHAYE	364	396	STECHER	WOHLFART	80
375	*id.*	*id.*	364	397	*id.*	*id.*	81
376	STECHER	WOHLFART	180	398	REGAMEY	REGAMEY	13
377	*id.*	GUILLETAT	180	399	*id.*	*id.*	13
378	DELAHAYE	DELAHAYE	367	400	CARLONI	WOHLFART	7
379	*id.*	*id.*	367	Table.	Mlle D'ALIGNY	REGAMEY	23
380	STECHER	GUILLETAT	180	Revers	SCHULTZ	DELAHAYE	119
381	*id.*	*id.*	180	I	Mlle D'ALIGNY	STECHER	23
382	DELAHAYE	DELAHAYE	367	II	REGAMEY	REGAMEY	15
383	*id.*	*id.*	367	III	*id.*	*id.*	15
384	STECHER	GUILLETAT	180	IV	*id.*	STECHER	6
385	*id.*	WOHLFART	180	V	*id.*	*id.*	6
386	Mlle D'ALIGNY	DELAHAYE	96	VI	STECHER	REGAMEY	15
387	RICHARD	*id.*	57	VII	*id.*	*id.*	15
388	STECHER	WOHLFART	180	VIII	Mlle D'ALIGNY	STECHER	23
389	*id.*	*id.*	180	IX	*id.*	DELAHAYE	22
390	Mlle D'ALIGNY	DELAHAYE	144	X	REGAMEY	REGAMEY	18
391	*id.*	*id.*	144	XI	*id.*	*id.*	5
392	STECHER	WOHLFART	180	XII	*id.*	DELAHAYE	33
393	*id.*	*id.*	180	XIII	*id.*	*id.*	31
394	REGAMEY	REGAMEY	13	XIV	*id.*	REGAMEY	34

le·curé

le·laboureu

le·mendi



la·femme·grosse



l'enfant



le·laboureur



le·colporteur





le·clerc



APPENDICES

A

L'IMITATION

Au verso du faux-titre : Dessin de M. ANNEDOUCHE, gravure de MM. BISSON et COTTARD (N° 155 du Catalogue)

AUTEURS PRÉSUMÉS

DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES GRAVEURS ou Photographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES GRAVEURS ou Photographes	NUMÉROS des manuscrits
7	Mle D'ALIGNY	BISSON	40	18	(*Gerson*)	LALLEMAND	
9	Mle D'ALIGNY	*id.*	48	23	Mle D'ALIGNY	BISSON	155
10	*id.*	*id.*	13	24	*id.*	*id.*	159
11	*id.*	*id.*	58	24	(*A. Kempis*)	LALLEMAND	
14	*id.*	*id.*	112	27	(*Marillac*)	*id.*	
16	(*Gersen*)	LALLEMAND		27	Mle D'ALIGNY	BISSON	
18	Mle D'ALIGNY	BISSON	156		XVIe SLAVE (Bibliothèque Imp., n° 3)		



















PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES GRAVEURS ou Photographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES GRAVEURS ou Photographes	NUMÉROS des manuscrits

HISTOIRE DE L'ORNEMENTATION DES MANUSCRITS



PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES GRAVEURS ou Photographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES GRAVEURS ou Photographes	NUMÉROS des manuscrits
2	ANNEDOUCHE	BISSON	121	24	ANNEDOUCHE	BISSON	21
3	*id.*	*id.*	187	25	*id.*	*id.*	13
5	JUDÉE	JUDÉE	159	26	*id.*	*id.*	13
5	DELAHAYE	BISSON	69	27	*id.*	*id.*	13 20
6	ANNEDOUCHE	*id.*	1	29	LALLEMAND	*id.*	13
6	*id.*	*id.*	3	29	ANNEDOUCHE	*id.*	21
7	JUDÉE	JUDÉE	4	30	*id.*	*id.*	21
8	ANNEDOUCHE	BISSON	2	30	*id.*	*id.*	14
8	*id.*	*id.*	9	31	DELAHAYE	*id.*	4
9	*id.*	*id.*	10	32	ANNEDOUCHE	*id.*	39
10	*id.*	*id.*	4	33	*id.*	*id.*	28
11	*id.*	*id.*	4	34	*id.*	*id.*	29 30
12	*id.*	*id.*	19	35	*id.*	TRICHON	8
13	*id.*	*id.*	14	36	*id.*	BISSON	26
14	*id.*	*id.*	13	37	*id.*	*id.*	24
15	*id.*	*id.*	13	38	*id.*	TRICHON	27
18	*id.*	TRICHON	14	39	Mlle D'ALIGNY	BISSON	13
20	*id.*	BISSON	13	40	ANNEDOUCHE	*id.*	35
21	Mlle D'ALIGNY	*id.*	61	42	Mlle D'ALIGNY	*id.*	13
22	ANNEDOUCHE	*id.*	13	43	ANNEDOUCHE	JUDÉE	50
23	*id.*	*id.*	19	45	*id.*	BISSON	41







chevaliere

la chamberiere

la recomãderesse

abbesse

la vielle damoise

la veufve

feme descuie

la marchãde

la ballive

PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES GRAVEURS ou Photographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES GRAVEURS ou Photographes	NUMÉROS des manuscrits
46	ANNEDOUCHE	BISSON	36	77	ANNEDOUCHE	BISSON	67
47	id.	id.	42	78	DELAHAYE	id.	69
47	id.	id.	38	78	Mle D'ALIGNY	id.	66
48	id.	id.	37	79	DELAHAYE	id.	66
50	id.	id.	45	79	id.	id.	67
51	id.	id.	{ 48 114	80	id.	id.	67
55	Mle D'ALIGNY	id.	{ 56 61	80	id.	id.	67
56	ANNEDOUCHE	TRICHON	55	81	id.	id.	67
59	id.	BISSON	51	82	id.	id.	67
60	id.	id.	53	83	id.	id.	66
62	LALLEMAND	id.	25	84	id.	id.	66
64	Mle D'ALIGNY	id.	40	86	ANNEDOUCHE	TRICHON	{ 114 151
65	ANNEDOUCHE	id.	54	87	DELAHAYE	BISSON	94
66	id.	Mme BRUX	52	88	LALLEMAND	id.	114
66	id.	BISSON	47	91	DELAHAYE	id.	115
67	id.	id.	46	92	id.	id.	113
68	LALLEMAND	id.	49	93	ANNEDOUCHE	JUDÉE	152
68	id.	id.	49	94	id.	BISSON	160
69	ANNEDOUCHE	id.	52	94	id.	id.	160
70	id.	id.	45	95	DELAHAYE	id.	152
70	id.	id.	51	96	id.	id.	66
71	Mle D'ALIGNY	id.	40	97	id.	id.	151
72	ANNEDOUCHE	TRICHON	62	98	id.	id.	117
74	id.	BISSON	68	99	id.	id.	117
75	LALLEMAND	id.	56	101	id.	id.	117



l'amour



les · enfants



le vin





PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES GRAVEURS ou Photographes	NUMÉROS des manuscrits	PAGES de l'Imitation	NOMS DES Dessinateurs	NOMS DES GRAVEURS ou Photographes	NUMÉROS des manuscrits
102	DELAHAYE	BISSON	151	118	DELAHAYE	BISSON	Robert
103	ANNEDOUCHE	*id.*	151	120	*id.*	*id.*	Étienne
103	DELAHAYE	*id.*	142	121	*id.*	*id.*	201
104	*id.*	*id.*	142	122	A. FÉART	THIÉBAULT	116
105	Mle D'ALIGNY	*id.*	161	126	DELAHAYE	BISSON	187
106	DELAHAYE	*id.*	161	127	LALLEMAND	JUDÉE	187
107	*id.*	*id.*	142	128	DELAHAYE	BISSON	201
108	*id.*	*id.*	152	129	*id.*	*id.*	201
108	*id.*	*id.*	153	130	LALLEMAND	BRUNIER	167
111	*id.*	*id.*	168	131	Mle D'ALIGNY	BISSON	233
112	Mle D'ALIGNY	*id.*	161	132	LALLEMAND	JUDÉE	233
113	DELAHAYE	*id.*	201	133	ANNEDOUCHE	*id.*	187
115	*id.*	*id.*	201	135	*id.*	*id.*	208
116	*id.*	*id.*	201	136	DELAHAYE	*id.*	187

CATALOGUE
BIBLIOGRAPHIQUE

2	Mle D'ALIGNY	BISSON	154	10 à 16	ANNEDOUCHE	ANNE	187
3	ANNEDOUCHE	*id.*	187	17	*id.*	Mme BRUX	187
5	DELAHAYE	ANNE	199	18	*id.*	ANNE	187
6	*id.*	BISSON	211	19	Mle D'ALIGNY	*id.*	187
7,8,9	ANNEDOUCHE	ANNE	187	20	ANNEDOUCHE	*id.*	187


la gloire


le jugement dernier



la marguerite







INDEX

DES

MANUSCRITS ET IMPRIMÉS

Titre : dessin de M. Delahaye,
gravure de M. Anne.

Tous les petits sujets à deux personnages reproduisent la *Danse des Morts* des *Livres d'Heures de Simon Vostre*. Ils ont été dessinés par Mlle D'Aligny et gravés par MM. Judée, Anne, Dumont, Bisson et Trichon.

Les dessins des pages 2 et 3, représentant des bergeries, ont été obtenus par la photographie, d'après les *Heures de Simon Vostre*, et gravés par M. Anne. Les têtes de page 2 à 8 ont été dessinées par Mlle D'Aligny et gravées par MM. Brunier, Judée et Deghouy. Celles des pages 9 à 12 sont des reproductions photographiques sur bois, gravées par M. Judée, et empruntées aux *Heures de Simon Vostre*. Celles des pages 13, 14 et 15 ont été dessinées et gravées par M. Judée, et empruntées à la *Danse de Chretien de Mechel* et à l'*Alphabetum mortis*. Les figures de la *Danse des Morts d'Holbein* sont des reproductions photographiques sur bois; elles ont été gravées :

Le Triomphe de la Mort (reproduction du titre de la *Danse de Chretien de Mechel*) par M. Cottard.

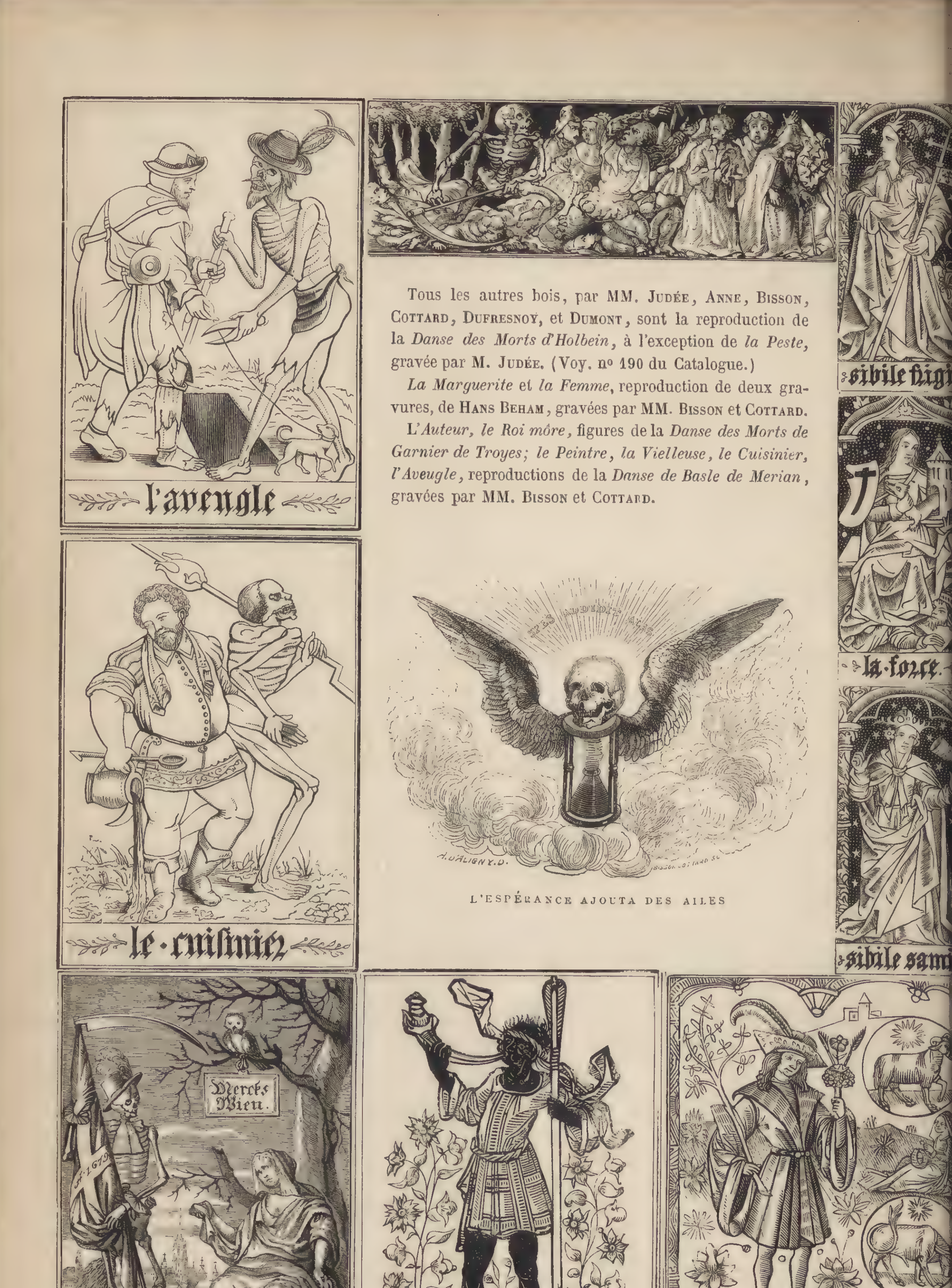












Tous les autres bois, par MM. Judée, Anne, Bisson, Cottard, Dufresnoy, et Dumont, sont la reproduction de la *Danse des Morts d'Holbein*, à l'exception de *la Peste*, gravée par M. Judée. (Voy. nº 190 du Catalogue.)

La Marguerite et *la Femme*, reproduction de deux gravures, de Hans Beham, gravées par MM. Bisson et Cottard.

L'*Auteur, le Roi môre*, figures de la *Danse des Morts de Garnier de Troyes; le Peintre, la Vielleuse, le Cuisinier, l'Aveugle*, reproductions de la *Danse de Basle de Merian*, gravées par MM. Bisson et Cottard.

L'ESPÉRANCE AJOUTA DES AILES

LA GRANDE
DANSE MACABRE

En donnant la table qui indique les noms des artistes qui ont travaillé à l'*Imitation* et le numéro du manuscrit qui a fourni le dessin pour chacune des pages, j'ai pensé qu'il y avait opportunité à couvrir les marges de ces pages des différents spécimens de la gravure sur bois à ses débuts; la *Danse Macabre* et les *Heures de Simon Vostre* m'ont fourni de précieux modèles.

La *Danse Macabre* a joui pendant longtemps d'une immense popularité, on ne peut comparer cette faveur inouïe qu'à celle de nos almanachs. L'auteur ou plutôt le traducteur de la *Danse Macabre* est un nommé Guyot Marchand, qui demeurait à Paris en 1485. L'édition originale, dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque de Grenoble, parut cette même année, le 28 septembre, et elle contient 10 feuillets de texte et 17 gravures en bois. L'édition de 1490 indique que cette composition a été traduite autrefois en vers français d'un poëme allemand. Mais bientôt l'on ne se contenta plus de la version originale, il ne faut donc pas s'étonner que chacun ait fait parler les acteurs de cette danse à sa manière. Si l'on ne trouve pas dans ces légendes le trait vif de nos rimeurs contemporains, il faut reconnaître pourtant que beaucoup d'entre elles expriment une pensée mordante et philosophique.

Parmi les textes les plus célèbres, il faut citer celui des *Simulacres de la Mort*, remis en lumière par H. Fortoul, puis celui du manuscrit de la bibliothèque de Colbert, dont Simon Vostre s'est servi dans ses *Heures*, celui de Mérian de Basle (1728), et enfin les réimpressions de Garnier de Troyes.

Quant aux figures, j'ai donné la copie fidèle et complète de la belle *Danse des Morts d'Holbein*, d'après les gravures de Hans Lutzenberger, reproduites avec un soin et une exactitude parfaite par M. J. Schlotthauer. Le *Triomphe de la Mort de Chrétien de Mechel* m'a fourni quelques sujets; la *Danse de Basle*, la *Grande Danse de Garnier de Troyes*, ont apporté leur contingent; j'ai puisé aussi dans l'œuvre de Hans Sebald Beham, et j'en ai tiré deux sujets exquis : la *Marguerite* et la *Femme;* j'ai reproduit le *Fourreau de Dague*, de la bibliothèque publique de Bâle, dont H. Langlois parle en ces termes :

« Six figures principales, un roi, une reine, un homme d'armes, une jeune femme, un moine et un enfant, ayant chacun un squelette pour compagnon, sont contraints par ceux-ci à suivre le mouvement de leur ronde infernale. Il serait impossible

d'exprimer avec plus de sentiment, avec une vérité plus saisissante, que ne l'a fait Holbein ; le désespoir du roi, l'abattement de la reine, l'effroi du guerrier aux sons de la trompette et du tambour que la mort fait résonner à ses oreilles ; les supplications de la femme, la résistance du moine et la désolation du pauvre enfant. Ces expressions si justes, cette animation si vigoureuse, cet agencement si habile dans un espace si exigu, tout révèle la main d'un grand artiste, et fait de cette composition un véritable chef-d'œuvre. »

Un autre sujet non moins remarquable, la *Moisson de la Mort*, page 16, a été emprunté à l'*Alphabetum mortis*, publié à Bônn en 1849.

Pour compléter cet ensemble présenté ainsi pour la première fois avec une fidélité dont les connaisseurs me sauront gré, j'ai choisi dans les plus belles *Heures de Simon Vostre*, dessinées et gravées par Iollat, selon Papillon, outre sa *Danse des Morts*, les pages les plus attrayantes, et j'ai fait revivre ces bergeries d'une naïveté si charmante, que les rares amateurs qui les possèdent ne peuvent assez s'en réjouir.

Je me suis servi du secours de la photographie, autant pour ramener tous ces sujets à une grandeur uniforme, que pour m'assurer d'une fidélité irrécusable; au lieu de faire reproduire l'image sur le papier, je l'ai fait venir directement sur le bois, en sorte que le graveur n'a eu qu'à suivre les tailles des originaux ; la fidélité est donc parfaite.

Pour la petite danse de Simon Vostre et pour la majeure partie des hauts de page dont la dimension exiguë ne permettait pas l'emploi de la photographie, j'ai dû recourir au dessinateur.

Une jeune artiste d'un talent aussi ferme que consciencieux, Mlle d'Aligny, a mis un soin scrupuleux à faire revivre toutes ces petites scènes à deux personnages ; non-seulement elle a calqué avec une rare exactitude chacune de ces petites images, mais elle s'est si bien assimilé le genre de cette époque naïve, qu'elle a pu paraphraser en quelque sorte les diverses scènes qui ornent les hauts de page. Parmi les graveurs qui ont concouru à cet important travail, je dois citer M. Judée, MM. Bisson et Cottard, M. Anne, qui ont bien voulu s'astreindre à la copie fidèle des originaux, et qui y ont réussi avec un grand bonheur.

J'appellerai surtout l'attention sur la gravure du *Fourreau de Dague*, pages 14 et 15 ; sur la *Moisson de la Mort* et la *Peste*, page 16. M. Judée a été vraiment inspiré dans l'accomplissement de ce travail. MM. Bisson et Cottard n'ont pas été moins heureux dans le titre du *Triomphe de la Mort*, page 2, et dans la reproduction des charmantes compositions d'Hans Beham : la *Marguerite* et la *Femme*, pages 14 et 15. La finesse et la sévérité du maître ont été retracées avec un rare talent.

Les personnes qui ont bien voulu m'aider de leur sympathie en souscrivant à ce livre de l'IMITATION auront donc à la fois un spécimen des manuscrits dans l'IMITATION, un autre des initiales dans l'HISTOIRE DE L'ORNEMENTATION DES MANUSCRITS, et enfin une reproduction des ornements xylographiques les plus curieux dans les deux TABLES DES MATIÈRES.

LA GRANDE
DANSE MACABRE
DES HOMMES ET DES FEMMES

TEXTES EMPRUNTÉS AUX DIFFÉRENTES VERSIONS
PUBLIÉES DE 1538 A 1728

L'AVERTISSEMENT DU PRÉDICATEUR

ADRESSÉ AUX HOMMES DE TOUTES LES DIFFÉRENTES CONDITIONS, EST TIRÉ DE LA PROPHÉTIE DE DANIEL. CHAPITRE XII.

Lorsqu'au son de la trompe un ange de lumière
Fera sortir les morts du sombre monument;
Ceux qui dorment dans la poussière,
Reprenant leur vigueur première,
Viendront tous devant Dieu paraître en jugement.

Le pécheur endurci qui vivant dans le crime
Se rendit du démon l'esclave et la victime,
Comme un infâme criminel
Ira dans le feu de l'abîme,
Subir un supplice éternel.

Mais heureux le sort du fidèle!
Absous de ses péchés, affranchi de tous maux,
Il ira recueillir, dans la gloire éternelle,
Les doux fruits de sa foi, le prix de ses travaux!

(*Merian.*)

LA MORT AUX SPECTATEURS

Toi qui contemples ce tableau
Reconnais la laideur de la faible nature :
Telle un jour sera ta figure
Fusses-tu des mortels aujourd'hui le plus beau.

RÉPONSE DES SPECTATEURS

Voyant dans ce tombeau, celui de la beauté,
On ne peut trop, ô Mort! craindre ta cruauté :
Les grands et les petits, les sceptres, les houlettes,
Tous ressentent le poids de tes coups accablants,
Et dès que la faucille approche de nos têtes,
Elle fauche nos jours comme l'herbe des champs.

(*Merian.*)

LA CRÉATION

Dieu, ciel, mer, terre, procréa
De rien, démonstrant sa puissance,
Et puis de la terre créa
L'homme et la femme à sa semblance.

(*Les Simulacres.*)

LA CHUTE

Adam fut par Ève déçeu
Et contre Dieu, mangea la pomme,
Dont tous deux ont la mort reçeu
Et depuis fut mortel tout homme.

(*Les Simulacres.*)

LE CHATIMENT

Dieu chassa l'homme de plaisir
Pour vivre au labeur de ses mains,
Alors la mort vint le saisir
Et conséquemment tous humains.

(*Les Simulacres.*)

LE LABEUR

Mauldicte en ton labeur la terre
En labeur ta vie useras,
Jusques que la mort te soubterre,
Toy, poudre, en poudre tourneras.

(*Les Simulacres.*)

LE TRIOMPHE

Malheureux qui vivez au monde
Toujours remplis d'adversitez,
Pour quelque bien qui vous abonde,
Serez tous de mort visitez.

(*Les Simulacres.*)

BLASON DE LA MORT

Si tu veulx vivre sans peché,
Voy ceste image à tous propos,
Et point ne seras empesché
Quant tu t'en iras à repos.

(*Les Simulacres.*)

LA MORT AU PAPE

Sans trop de compliments, sans vous baiser la mule,
Grand pape, je vous viens ordonner de partir!
Il n'est ni dispense ni bulle,
Qui puisse, de ma main, jamais vous garantir.
Sachant qu'à vous, Saint-Père, on doit la préférence,
A votre primauté je ne ferai point tort;
Je veux que le premier, vous fassiez une danse,
Au son du tambour de la mort.

RÉPONSE DU PAPE A LA MORT

Sera-t-il dit qu'un Dieu sur terre,
Un des successeurs de saint Pierre,
Un puissant prince, un grand docteur,
Essuye de la mort l'insolente rigueur?
Et faudra-t-il sitôt, sans nulle résistance,
Qu'obéissant à ses édits,
J'éprouve si les clefs que j'eus en ma puissance,
Peuvent m'ouvrir le Paradis?

(*Merian.*)

LA MORT A L'EMPEREUR

Quitte, puissant César, le sceptre et la couronne
Et tout l'éclat qui t'environne :
Des grandeurs d'ici-bas, dont l'homme est ébloui,
Je ne respecte point la pompe;
Et je veux qu'au son de ma trompe
Tu viennes danser aujourd'hui.

RÉPONSE DE L'EMPEREUR A LA MORT

Enflé d'un pouvoir redoutable,
Occupé des objets de ma cupidité,
Je ne pensai jamais à ma fragilité;
Et trop tôt ou trop tard, la mort inexorable
M'apprend que je suis misérable,
Et que tout n'est que vanité.

(*Merian.*)

LA MORT AU CARDINAL

Ha! je vous tiens, vieille Éminence!
Il faut danser, point de dispense!
Ici votre refus serait fort déplacé :
Aujourd'hui votre pompe tombe;
Et l'on entonnera demain sur votre tombe
Un *Requiescat in pace.*

RÉPONSE DU CARDINAL A LA MORT

En vérité la mort m'étonne :
J'ai cru qu'en zélé cardinal,
Passant du chapeau rouge à la triple couronne,
Je monterais dans peu sur le trône papal.
L'homme propose,
Dieu dispose.
Sans avoir obtenu l'honneur pontifical
Il faut aujourd'hui que je meure :
Mourir sans être pape, est sans doute un grand mal;
Mais, s'il le faut, à la bonne heure!

(*Merian.*)

LE ROI

Tu as beau commander aux hommes
Et n'en pas craindre aucuns assauts,
Ta vie ne vaut pas deux pommes
Contre moi ni contre ma faulx.

(*Simon Vostre.*)

LA MORT A L'ARCHEVÊQUE

Quoy vous tournez la tête en arrière
Archevèque, tirez vous près;
Vous avez beau craindre la bière,
Pour vous prendre je viens exprès.
Je me ris de tous vos regrets;
Vous avez compté sans votre hôte,
Quand on me croit loin je suis près
Et marche toujours côte à côte.

L'ARCHEVÊQUE A LA MORT

Je ne sais par où regarder,
O mort, tant vous êtes pressante
De mes biens je croyais m'aider,
Et faut-il que je m'en absente?

Le palais que j'ai fait bâtir
A le quitter sitôt me peine;
Mais alors puisqu'il faut partir
Cette discussion est vaine.

(*Merian.*)

LA MORT A L'ÉVÊQUE

Quitte, savant prélat! cet air de gravité :
Je me ris d'une grandeur fière,
Qui bientôt réduite en poussière
Laissera voir ta nudité.
Vainement prétends-tu que la crosse et la mitre
Pourront te garantir de la rigueur du sort,
La vertu seule est un bon titre
Pour pouvoir vivre après la mort.

RÉPONSE DE L'ÉVÊQUE A LA MORT

Pourquoi viens-tu déjà t'exposer à mes yeux,
Et faire ainsi de moi l'objet de ta risée?
Dispense-moi, fantôme affreux!
D'aller où me conduit ta main sèche et glacée.
Un pasteur enrichi des biens de son troupeau,
Sans avoir à son tour édifié les âmes,
Et leur avoir servi d'exemple et de flambeau,
Ne peut trop redouter les éternelles flammes.

(*Merian.*)

LE CONNÉTABLE

Qui est celui tant soit grand homme
Qui puisse vivre sans mourir
Et de la Mort qui tout assomme
Puisse son âme recourir?

(*Les Simulacres.*)

LA MORT AU PRINCE

Voici votre dernière danse,
Grand duc, venez dire en cadence
Adieu brillante cour! adieu chapeau ducal!
Il vous faut savoir que tout prince
Devient dans mon royaume égal
Au moindre mort de sa province.

RÉPONSE DU PRINCE A LA MORT

Il est dur de sortir du monde
A celui qui, vivant dans une paix profonde,
Goûta la douceur des plaisirs,
Et qui n'a pas dès sa jeunesse
Constamment observé les lois et la sagesse,
Et cherché dans le ciel l'objet de ses désirs.

(*Merian.*)

LA MORT A L'ABBÉ

Monsieur l'abbé! si votre crosse
Pouvait vous dispenser de tomber dans la fosse,
Vous seriez moins frappé de mon aspect hideux!
Mais, bagatelle, sans mot dire,
Il vous y faut trotter, beau sire!
Venez, que nous dansions tous deux.

RÉPONSE DE L'ABBÉ A LA MORT

Mourir, ce n'est pas badinage :
Qu'un pauvre abbé dévot et sage
Soit couché dans le monument,
A l'extrémité d'un haut âge;
Bon pour cela : j'en suis content;
Mais pour un grand prélat, jeune, riche, opulent,
Peut-être ami du badinage,
La mort est un coup assommant :
Comment veut-on, qu'avec courage,
Il aille devant Dieu paraître en jugement?

(*Merian.*)

LE CLERC

Les riches, conseillez toujours
Et aux pauvres clouez l'oreille,
Vous crierez aux derniers jours,
Mais Dieu vous fera la pareille.

(*Les Simulacres.*)

LA MORT AU CHANOINE

Vous que les revenus d'une riche prébende
Attachent aux pieds des autels!
Qui gagnez, en chantant, quelque ancienne légende,
Et la graisse et l'argent du reste des mortels!
Prélat qui, sur des tons graves et pathétiques,
Récitez chaque jour les prières publiques!
Je viens me joindre à vos concerts,
Et vous apprendre par mes vers :
Qu'un excès de santé produit la maladie,
Que le plus faible et le plus fort
Sont en pareil danger de sortir de la vie,
Et que trop d'embonpoint cause souvent la mort.

RÉPONSE DU CHANOINE A LA MORT

Je fus l'intercesseur des hommes indévots
Et toutefois bigots,
Tels qu'on en voit chez nous, de tous rangs, de tous [âges,
Qui, refusant au ciel leurs cœurs et leurs hommages;
Pour obtenir pourtant sa divine faveur,
Prodiguent leur argent aux gras et pieux frères
Dont l'emploi lucratif est de chanter au chœur,
Et de faire en payant des vœux et des prières,

Mais si, de pareils vœux Dieu méprisant l'encens,
Est autant insensible à mes gémissements,
Que la Mort l'est de m'ouïr plaindre;
Hélas! que n'ai-je point à craindre?

(*Merian.*)

LE CURÉ

Je porte le sainct sacrement
Cuidant le mourant secourir,
Qui mortel suis pareillement
Et comme lui me fault mourir.

(*Les Simulacres.*)

LE CHARTREUX

Toy qui n'as soucy, ni remord,
Sinon de ta mendicité,
Tu sierras à l'umbre de Mort
Pour t'ouster de nécessité.

(*Les Simulacres.*)

LE JUGE

Du milieu d'eulx vous osteray
Juges corrompus par présentz
Point ne serez de Mort exemptz
Car ailleurs vous transporteray.

(*Les Simulacres.*)

LA MORT A L'AVOCAT

De la part du roi, je t'arrête,
Avocat, tes efforts et tes discours sont vains:
Il n'est plaidoyer, ni requête
Qui puisse te tirer aujourd'hui de mes mains.
J'ai pour moi la Sainte Écriture,
J'ai le droit coutumier, civil et naturel:
Pas tant d'exceptions, l'affaire est sans appel.
Ne traînons point la procédure;
Pour le dire en un mot, j'ai le droit le plus fort;
Çà, qu'on obéisse à la mort!

RÉPONSE DE L'AVOCAT A LA MORT

En vain prouvai-je ici, pour soutenir ma cause,
Que sur les biens d'un autre, on anticipe à tort;
Le cas est différent et j'ai la bouche close:
Tout homme étant mortel, appartient à la mort,
Et mon corps est un bien qu'elle est en droit de prendre.
D'ailleurs, contre quiconque a le droit du plus fort,
C'est temps perdu de se défendre.

(*Merian.*)

LA MORT AU PRÉVOT

Toi, dont le sanguinaire office
Te rend fléau du malfaiteur,
Et qui des criminels condamnés par justice
A subir le dernier supplice
Es le rigide exécuteur;
Souviens-toi que tous ceux qui par ton ministère
Perdirent autrefois le jour
T'ont donné mille fois cet avis salutaire:
Qu'enfin viendrait aussi ton tour.

RÉPONSE DU PRÉVOT A LA MORT

Holà! pourquoi désarmes-tu
Celui qu'un prince a revêtu
Du pouvoir de porter et la lance et l'épée;
Et dont la vie est occupée
A peupler tes états de tant d'infortunés,
Qui sont pour leurs forfaits justement condamnés?
Que s'il faut à tes loix absolument se rendre,
Je te conjure au moins d'attendre
Que j'aye en humble pénitent,
Obtenu mon pardon pour le sang innocent
Que je peux avoir eu le malheur de répandre.

(*Merian.*)

L'ESCUYER

Avancez-vous gent escuyer
Qui sçavez de danser les tours
Lance portiez et escuz hier
Aujourd'hui finirez vos jours.

(*Les Simulacres.*)

LE CHEVALIER

Avec soy rien n'emportera,
Mais qu'une foys la mort le tombe
Rien de sa gloire n'ostera
Pour mettre avec soy dans la tombe.

(*Les Simulacres.*)

LA MORT AU CHEVALIER

Pour le coup, chevalier, pends tes armes au croc!
Tu n'entends rien dans cette guerre:
La mort, en t'assaillant, et de pointe et d'estoc,
Te va bientôt coucher par terre,
Déjà, c'en est fait de l'armet,
Elle a saisi ton cimeterre,
Et malgré ta bravoure, à ses loix te soumet;
Un croc en jambe achèvera l'affaire.

RÉPONSE DU CHEVALIER A LA MORT

En combattant pour ma patrie,
On sait ce que mon bras valut:
J'osai dans un düel, risquer mon sang, ma vie,
Pour un léger affront, pour une raillerie,
Autant de fois qu'il le fallut;
Tandis que je laissai l'ennemi du salut

Exercer sur mon cœur un pouvoir tyrannique;
Mais la Mort, qu'affronta mon courage héroïque,
Se jouant à son tour de moi,
M'oblige à plier sous sa loi.

(*Merian.*)

LE SERGENT

Le fort armé en ieune corps
Pense avoir seure garnison,
Mais Mort plus forte le met hors
De sa corporelle maison.

(*Les Simulacres.*)

LE RUSÉ

L'homme Cault[1] a veu la malice
Pour l'innocent faire obliger,
Et puis par voye de justice,
Est venu le pauvre affliger.

(*Les Simulacres.*)

LE MÉDECIN

Tu congnoys bien la maladie
Pour le patient secourir;
Et si ne sçais, teste étourdie,
Le mal dont tu devras mourir.

(*Simon Vostre.*)

LA MORT AU MÉDECIN

Disciple d'*Hippocrate*, *Esculape* nouveau!
Toi, qui contre la mort inventas cent remèdes,
Il faut enfin que tu lui cèdes:
Elle va, de ce pas, te conduire au tombeau.
Apprends que, de ton art, la docte expérience
N'est que trop sujette au hazard;
Et que, malgré tes soins, tes drogues, ta science,
Il faut toujours mourir, ou plus tôt ou plus tard.

RÉPONSE DU MÉDECIN A LA MORT

Qui m'eût dit que la mort aurait épouvanté
D'un expert médecin la science assurée,
Et que mon art divin, si craint et si vanté,
Ne pourrait de mes jours prolonger la durée,
Ni me garantir de la mort?
Il faut que du péché la mortelle racine
Soit un poison bien fort;
Puisqu'il n'est sur la terre aucune médecine,
Qui puisse en arrêter l'effort.

(*Merian.*)

1. *Callidus*, rusé.

L'ASTROLOGUE

Tu dis par amphibologie
Ce qu'aux aultres doit advenir,
Dy moy donc par astrologie
Quand tu debvras à moy venir.

(*Simon Vostre.*)

L'USURIER

Ceste nuit la mort te prendra,
Et demain seras enchâssé,
Mais dy moy, fol, à qui viendra
Le bien que tu as amassé.

(*Simon Vostre.*)

LA MORT AU MARCHAND

Ah! monsieur souffrez, de grâce,
Qu'ayant l'honneur de vous voir,
En ami je vous embrasse:
Je dois aller chez vous ce soir,
Solder un compte d'importance,
Régler votre recette avec votre dépense.
Dieu vous a confié six talents précieux:
L'esprit, l'âme, et le corps; honneur, santé, richesse,
En avez-vous acquis le royaume des cieux,
Et les trésors de la sagesse?

RÉPONSE DU MARCHAND A LA MORT

J'ai trouvé dans ce siècle un nouvel âge d'or,
Ce métal en effet, gouverne tous les hommes:
Possédez-vous un grand trésor,
A la faveur de quelques sommes:
Tout vous sera permis: il n'est point d'embarras
D'où l'on ne sorte enfin, à force de ducats.
O mort! pour me laisser tranquille,
S'il te faut cent écus? En demandes-tu mille?
Je les compterai de grand cœur;
Mais non; si je n'ai pas pour adoucir ta bile,
La perle que la foi trouve dans l'Évangile,
Je ne puis espérer d'apaiser ta rigueur.

(*Merian.*)

LA MORT AU COLPORTEUR

Messieurs, achetez mon clincail!
La Mort vend en gros, en détail;
Le Mercier et sa marchandise
Sont déclarés de bonne prise:
Argent de mes colifichets,
De mes étuis, de mes lacets:
Je fais argent de tout excepté du bonhomme,
Comme on ne peut de lui tirer aucune somme,
Il faudrait le donner *gratis;*
Et je le garde pour le prix.

RÉPONSE DU COLPORTEUR A LA MORT

Hé bien! prenez la marchandise,
Et réduisez-moi pour toujours,
A la besace, à la chemise;
Mais n'attentez point à mes jours
Dame la Mort, daignez de grâce,
Vous mettre un moment à ma place;
Il est dur de tout perdre, emportez le panier;
Mais laissez courir le Mercier!

(*Merian.*)

LA MORT AU LABOUREUR

Bonjour, *Colin*, où vont tes pas?
Je veux te dire un mot tout bas;
J'apprens que des soins du ménage,
Des travaux de ton labourage,
Et de mille autres embarras
Depuis longtemps tu te sens las:
Que tu te plains, que tu fais rage,
Disant que, dans un si haut âge,
Noble et bourgeois sont gros et gras,
Et font d'argent de grands amas;
Tandis qu'au fond de ton village,
Tu vis comme dans l'esclavage,
Et que mieux vaudrait le trépas;
Ainsi, *Colin*, ne tarde pas,
Viens te soumettre, avec courage,
A la mort qui te tend les bras.

RÉPONSE DU LABOUREUR A LA MORT

Il est vrai, je l'ai dit, dans l'excès de ma peine,
Qu'un cerf couru des chiens, qu'un forçat à la chaine
Endure moins de maux qu'un pauvre laboureur;
Mais, dès-lors, revenu de cette folle erreur,
Je conviens que mes maux sont moins insupportables
Que ceux qu'ont à souffrir cent autres misérables:
Et puis, chacun préfère, à mon avis,
Les maux du monde aux biens du paradis.

(*Merian.*)

LE CHARRETIER

Au passage de MORT perverse
Raison, chartier tout esperdu,
Du corps le char, et chevaux verse
Le vin (sang de vie) espandu.

(*Les Simulacres.*)

LE MARIN

Pour acquérir des biens mondains,
Vous entrez en tentation
Qui vous met es périlz soubdains,
Et vous maine à perdition.

(*Les Simulacres.*)

L'ENFANT

Tout homme de la femme yssant
Rempli de misère et d'encombre,
Ainsi que fleur tost finissant
Sort et puis fuyt comme faict l'umbre.
Petit enfant naguères né
Au monde aura peu de plaisance,
A la danse seras mené
Comme autre, car mort a puissance.

(*Les Simulacres.*)

L'AMOUREUX

Gentil amoureux gent et frique
Qui vous cuidez de grant valeur,
Vous êtes pris, la mort vous picque
Le monde lairez à douleur.

(*Les Simulacres.*)

LE VIEILLARD

Mes espritz sont attendriz
Et ma vie s'en va tout beau,
Las mes longs jours sont amoindris
Plus ne me reste qu'un tombeau.

(*Les Simulacres.*)

LA MORT AU MÉNÉTRIER

Notre danse des morts est encore imparfaite;
Il nous y manque un joueur de clairon:
Viens ça, compère *Aliboron!*
Aussi bien de ton temps, ne fut-il point de fête
Où ne retentit ta musette;
Mais sache que chez nous il faut changer de ton:
La Mort ne danse pas ainsi que la soubrette,
Ce sont des autres airs, c'est un autre fredon.
Voyons, si je pourrais racler du violon!
Pour toi, qui si souvent fis sauter la grisette,
Danse à ton tour un rigodon.

RÉPONSE DU MÉNÉTRIER A LA MORT

Chacun dans son métier mérite qu'on l'honore:
Notre art n'a d'ennemi que celui qui l'ignore;
On sait que la musique est un charme divin,
Plus puissant que le vin:
Un joueur sait avec adresse
Apaiser la douleur, dissiper la tristesse;
Des cœurs les plus bourrus il adoucit le fiel;
Il élève, en un mot, une âme jusqu'au ciel.
Si, loin de servir à la danse
J'avais, dès ma plus tendre enfance,
Employé mes talents à des concerts pieux;
J'irais aujourd'hui, tout joyeux,

Me joindre au sacré cœur des anges,
Pour chanter avec eux
Les divines louanges
Du monarque des cieux.

(*Merian.*)

LA MORT AU PEINTRE

C'est à ton tour, homme à pinceau!
Peins-toi toi-même en ce tableau,
Toi qui n'as vécu qu'en peinture :
Après que, sans la voir, par un art sans égal,
Tu sus peindre la Mort affreuse à la nature;
Pour prix d'avoir tracé tant de fois sa figure,
Elle-même aujourd'hui t'offre l'original.

RÉPONSE DU PEINTRE A LA MORT

Sachant que toute créature,
Esclave de la vanité,
N'est aux yeux du Seigneur qu'une ombre, une pein-
A peu près sans réalité; [ture,
Je suis bien plus content de changer de nature,
De passer par la pourriture,
Pour jouir dans l'éternité
De la félicité future :
Viens, divin ouvrier, graver sur mon visage
Les traits vivants de ton image,
Et me rendre un portrait de ta divinité!

(*Merian.*)

LA MORT AU CUISINIER

Voici *Mignot*, en son vivant
Petit yvrogne et gros gourmand!
Il paraît que le camarade
N'est ni trop vieux, ni bien malade;
Il est gras et dodu, bref il est ragoûtant
Je vais essayer à l'instant
De le mettre en capilotade :
Un tel mets, pour les vers, ne serait pas tant fade;
Quoique sans assaisonnement,
Je gage qu'à leur goût il sera si friant
Qu'ils le mangeront sans salade.

RÉPONSE DU CUISINIER A LA MORT

Je vous prends à témoin, Messieurs, de l'injustice
Que la Mort me fait à vos yeux.
D'un cuisinier habile on sait que l'artifice
A la santé de l'homme est plus pernicieux
Que les soins, les chagrins, les travaux, et les veilles;
Et que de mes ragoûts le dangereux appas
Fait avaler dans un repas
La goutte, la gravelle, et cent choses pareilles;
Enfin que par mon art, j'en ai plus fait périr
Que *Galien* n'en put guérir;
Mais tandis qu'à gogo je vis dans ma cuisine,
L'ingrate Mort, malgré cela,
Veut, de mon pauvre corps, régaler la vermine.
Qui sait quel sort mon âme aura?

(*Merian.*)

LE JOUEUR

Vous cherchez sans peur de la roue
A qui mieux l'autre pipera;
Mort, qui tousjours à coup sûr joue,
Tous deux enfin vous gagnera.

(*Les Simulacres.*)

L'IVROGNE

Tu n'as pas, en nulle liesse
Beu de vin comme cestuy fort
Ce sera ton ultime ivresse
L'ivresse du vin de la mort.

(*Les Simulacres.*)

LA MORT AU FOL

Faiseur de sauts et de gambades,
Qui par tes airs bouffons, par tes arlequinades,
Sus amuser l'esprit, en surprenant les yeux;
Regarde bien, je vais t'apprendre
A faire en peu de temps le grand saut périlleux.
Tu ris de me voir, de m'entendre;
Mais garde-toi de t'y méprendre :
Rira bien qui rira le dernier de nous deux.

RÉPONSE DU FOL A LA MORT

Si j'ai fait un métier par mes tours, mes bons mots
D'amuser les oisifs et de tromper les sots;
Qu'ai-je fait plus que ceux qui, consumant leur vie
Dans les jeux, dans les ris, dans la plaisanterie,
Seraient fous comme moi, s'ils portaient les grelots?
Loin d'excuser pourtant leur tort et ma folie,
Je blâme les excès de ma conduite impie :
Ils furent indécents, dangereux, criminels;
Et si Dieu veut qu'un jour ma faute soit punie,
Mes ris seront changés en des pleurs éternels.

(*Merian.*)

LE BRIGAND

La foible femme brigandée
Crie, ô Seigneur, on me fait force,
Lors de Dieu la Mort est mandée
Qui les estrangle à dure estorce.

(*Les Simulacres.*)

L'AVEUGLE

L'aveugle un autre aveugle guide
L'un par l'autre en la fosse tombe :
Car quand plus oultre aller il cuide,
La MORT l'homme iecte en la tombe.

(*Les Simulacres.*)

LA MORT A L'AVEUGLE

Arrête, pauvre aveugle, arrête ici tes pas :
Ce sachet, ce bâton, et cette gourde vuïde
Sont meubles superflus, qu'il te faut mettre bas.
Comme je vais couper le cordon qui te guide,
Aujourd'hui de tes jours le fil sera tranché,
Et ton pauvre corps invalide
Dans le tombeau sera couché.

RÉPONSE DE L'AVEUGLE A LA MORT

Que tu viens à propos, aimable messagère,
Dénouer le fatal lien
Qui me tient courbé vers la terre,
Où je ne jouis d'aucun bien.
Après avoir longtemps rampé dans la poussière,
Errant au gré d'un petit chien,
Mes maux avec mon corps, étant mis dans la bière,
Je verrai désormais la céleste lumière;
Je meurs donc volontiers, et ne regrette rien.

(*Merian.*)

LA MORT AU MENDIANT

Toujours avance qui chemine :
Clopin, clopant, à petits pas,
Enfin l'homme arrive au trépas;
Et la Mort, quoiqu'elle clopine,
Le suit, l'attrape et le met bas.
Robin Maillard! te voici dans le cas :
Il faut qu'ici je te gourdine;
Pour sûr, tu n'échapperas pas.

RÉPONSE DU MENDIANT A LA MORT

Que risque-je, en quittant la terre?
Des malheureux, des mendiants
Tu ne peux malgré ta colère,
Que terminer les maux pressants;
Les arracher de la misère,
Et des douleurs les rendre exempts.
Que le mondain dans sa manie,
Te craigne plus qu'une furie,
Il n'en faut point être surpris;
Pour moi qui souffre et qui languis,
Je te regarde comme amie;
Pourvu qu'au sortir de la vie
Je puisse entrer en Paradis.

(*Merian.*)

LA MORT A L'ERMITE

Voici le noir flambeau qui consume le monde!
Il n'est point d'habitant sur la terre et sur l'onde,
Qui puisse en soutenir l'ardeur;
Je suis l'ange exterminateur.
Si chez les potentats, il n'est point de barrière
Capable d'arrêter mes pas;
Qui pourra garantir de ma main sanguinaire
Le pauvre frère *Nicolas?*

RÉPONSE DE L'ERMITE A LA MORT

J'ai cru que séparé du monde vicieux,
Pour vivre solitaire en hermite pieux,
A son funeste amour je serais moins en proye;
Et que devenu saint je mourrais avec joye,
Sans agonie et sans douleur;
Mais aujourd'hui quand je me sonde,
Je sens qu'en m'éloignant du commerce du monde,
Le monde et ses désirs sont restés dans mon cœur,
Et que pour avoir dit tant de fois mon rosaire,
La mort ne m'est pas moins amère.

(*Merian.*)

LE ROI MORE

Tôt, tôt, femmes, venez danser
Incontinent après les hommes
Et gardez-vous bien de verser
Dedans le chemin où nous sommes;
Mon cornet sonne bien souvent,
Après le petit, le grand;
Mais on ne s'en met pas en peine
Et c'est de quoi je me demène,
Dépêchez-vous, si vous voulez,
Car bientôt vous vous en allez
Comme des flots, l'un après l'autre
Dedans le royaume nôtre
Où vous rendrez compte en effet
De tout ce que vous aurez fait,
Afin qu'à la fin de la danse,
Vous en ayez la récompense
Ou soit du bien ou soit du mal,
Dont le dernier est très-fatal;
Car le mal conduit dans le gouffre
Où sans cesse le damné souffre
Et le bien dans l'éternité
Où l'on voit la divinité.

LA GRANDE DANSE MACABRE.

(*Garnier de Troyes.*)

LA MORT A LA FEMME

Voyez cette beauté, dans sa faiblesse extrême;
Lors qu'amoureuse d'elle-même,
Et sans se lasser de se voir,
Elle va consulter cette glace fidèle

Afin d'obliger son miroir
A lui dire cent fois qu'elle est aimable et belle.
Je n'ai qu'à me montrer, pour la remplir d'effroi;
D'abord son sang se glace et ses roses pâlissent;
Ses yeux s'enfoncent, s'obscurcissent;
Elle devient semblable à moi.

RÉPONSE DE LA FEMME A LA MORT

Que du sexe aveuglé l'arrogance est frivole!
Plus il a des talens, plus il est insensé :
Il est l'idolâtre et l'idole;
Non content d'avoir encensé
A la beauté de son visage
Sa ridicule vanité
Prétend qu'on lui rende un hommage
Ainsi qu'à la divinité :
Que celui qui l'aime et l'admire,
Devenu son esclave, endure le martyre.
Mais, hélas! quelle est son erreur?
La Mort lui montre qu'une glace
Est moins fragile que son cœur :
Que sa taille et son air, le vermeil de sa face,
Et tout ce qu'il appelle beau,
Disparaît comme une ombre et s'éclipse au tombeau.

(*Merian.*)

LA MORT A L'IMPÉRATRICE

Et vous, auguste impératrice,
Venez faire à la Mort le triste sacrifice
De tout ce qu'à vos yeux le monde a de plus cher!
Je n'ai point égard à vos charmes,
Je suis insensible à vos larmes :
Donnez la main! il faut marcher.

RÉPONSE DE L'IMPÉRATRICE A LA MORT

Je frémis, je me meurs : adieu, mon opulence,
Mes biens, tous mes plaisirs, mon rang, ma dignité!
Tout va se terminer à cette affreuse danse,
Qui conduit à l'éternité.

(*Merian.*)

LA MORT A LA REINE

Allons, suivez, ma belle reine!
Sinon, par la ceinture, agréez qu'on vous mène
Au grand bal qui se fait au palais de la Mort;
Étant jeune, aimable et bien faite,
Vous serez aujourd'hui la reine de la fête :
Peut-on prétendre un plus beau sort?

RÉPONSE DE LA REINE A LA MORT

Fi de l'honneur que vous me faites!
Je n'assistai jamais à de pareilles fêtes :
Monsieur le masque, épargnez-moi,
Je ne vous veux point pour mon roi.
S'il est vrai que je suis jeune, aimable, jolie;
A mon heureux état ne portez point envie,
Et ne vous donnez point les soins
De venir me priver de la plus douce vie,
Lorsque je vous attends le moins.

(*Merian.*)

LA RÉGENTE

Or sus madame la régente
Qui de bien dire avez le nom
Qui d'être joyeuse et fringante
Avez au monde le renom,
Votre temps est passé de rire,
De dire le mot et railler,
Me voici chez vous pour vous dire
Que la mort fait tout oublier.

(*Garnier de Troyes.*)

LA MORT A LA DUCHESSE

Joignez, duchesse magnifique,
Vos soupirs, vos sanglots, à mes tristes accords :
Apprenez aujourd'hui la touchante musique
Qui retentit parmi les morts;
En vous livrant à la tristesse,
Pleurez d'avoir aimé le luxe et la mollesse,
Et ne regrettez point vainement vos beaux jours;
Car à l'instant j'en vais finir le cours.

RÉPONSE DE LA DUCHESSE A LA MORT

Que ta musique, ô Mort! avec ses durs accents,
Blesse une oreille accoutumée
Aux séduisantes voix des flatteurs courtisans :
Qu'il m'est fâcheux de voir s'en aller en fumée,
Mon pouvoir, ma grandeur,
Mes biens, ma renommée,
Qui trop, pour mon salut, enchantèrent mon cœur

(*Merian.*)

LA FEMME D'ESCUYER

Quoi! déjà du monde partir!
Je suis si jeune, je suis si forte,
Je voudrais bien n'en pas sortir,
On n'est plus rien quand on est morte.
Je preparais un bel habit
Et la jupe de moire verte,
Mais je suis prise dans mon lit
Puisque la Mort m'a découverte.

(*Garnier de Troyes.*)

LA MORT A L'ABBESSE

De grâce, un petit mot, ma reverende mère!
Ne cachez pas tant le mystere.
Dites-moi le sujet qui fait couler vos pleurs.
Si les austérités de votre sainte vie
Vous font craindre une hydropisie,

Je vais dans un instant abréger vos douleurs;
Ou si de saints désirs pour la gloire infinie
Aux esprits bienheureux vous font porter envie,
Dieu va, par mon moyen, contenter vos ardeurs.

RÉPONSE DE L'ABBESSE A LA MORT

Je ne crains pas l'hydropisie,
Non plus qu'une autre maladie;
Mais ce qui cause ma terreur,
C'est que la Mort, mon ennemie,
Vient m'arracher avec fureur
De cette aimable et douce vie,
Qui fait ici bas, mon bonheur.
S'il faut quitter la compagnie
Des sœurs qui m'ont toujours chérie,
Je demande à Dieu que mon cœur
Soit exempt de bigoterie
De toute erreur, d'hypocrisie,
Et je verrai la Mort sans peur.

(*Merian.*)

LA RELIGIEUSE

Telle voye aux humains est bonne
Et à l'homme très-juste semble
Mais la fin d'elle à l'homme sonne
La Mort qui tous pecheurs assemble.

(*Les Simulacres.*)

LA THÉOLOGIENNE

Nous direz-vous rien de nouveau,
Madame la théologienne?
Du Testament vieux ou nouveau
Vous veez comme je vous maine.

Et estez ia fort ancienne
Il fait bon acy recognoistre
Et à bien mourir mettre peine
C'est beaucoup de soy cognoistre.

(*Simon Vostre.*)

LA MORT A LA JEUNE FILLE

A vous le dez, jeune volage!
Venez, dans un sombre boccage,
Comme la fille de Jephté,
Pleurer votre virginité.
Hâtez-vous, si vous êtes sage,
De penser à l'éternité;
Et reconnaissant de votre âge
L'incroyable fragilité,
Suivez la mort qui vous dégage
Des filets de la volupté,
Avant qu'ici la vanité
Vous ait séduite davantage.

RÉPONSE DE LA JEUNE FILLE A LA MORT

Je me meurs, je suis pamée!
A la fleur de mes beaux jours,
Une mort inopinée
Vient en arrêter le cours,
Et terminer la durée.
Adieu, la vie enchantée,
Adieu, folâtres amours,
Plaisirs, ornements, atours,
Dont mon âme fut charmée!
Justes cieux! serez-vous sourds
Aux cris d'une infortunée,
Sans espoir et sans secours!
Que le monde a tant aimée,
Et qui se voit condamnée
A le quitter pour toujours.

(*Merian.*)

L'AMOUREUSE

Femme charnelle et mal vivante
Qui jamais ne songez à moi,
Est-ce que je vous épouvante,
Vous êtes surprise, je crois?
Vous vous êtes trop divertie
Laissez le monde et ses appas
Dansons le branle de sortie
Je vous tiens bien, ne craignez pas.

(*Garnier de Troyes.*)

LA NOUVELLE MARIÉE

Il n'y a pas un an hélas!
Que le ciel m'a mise en ménage,
Pourquoi passer sitôt le pas,
Je ne suis pas encore en âge?
Je désirais en mariage
Me comporter bien sagement,
Mais aujourd'hui je perds courage,
La mort m'entraîne au monument.

(*Garnier de Troyes.*)

L'ÉPOUSÉE

En biens mondains leurs jours despendent
En voluptez et en liesse,
Puis soubdain aux enfers descendent
Ou leur joye passe en tristesse.

(*Les Simulacres.*)

LA FEMME GROSSE

Du lict sur lequel as monté
Ne descendras à ton plaisir,
Car *Mort* t'aura tantost dompté
Et en brief te viendra saisir.

(*Les Simulacres.*)

LA FEMME GROSSE

Je croyais accoucher demain
Sans aucun risque de ma vie

Et de me choisir un parrain
Je brûlais d'une forte envie,
Mais voici bien du changement,
Puisqu'il me faut plier bagage,
Je n'aurais pas eu ce tourment
Si je n'étais pas en ménage.

(*Garnier de Troyes.*)

LA VEUVE

Depuis qu'il est mort cet époux
Que j'ennuyais à la journée,
Rien au monde ne me fut doux.
De souci je fus accablée,
Mes enfans m'ont fait dépiter
Et m'ont procuré mille affaires,
Si la mort me les fait quitter,
Je ne m'en tourmenterai guères.

(*Garnier de Troyes.*)

LA MORT A LA FEMME DU PEINTRE

Fais ton dernier pèlerinage,
Chère Isabeau, viens, déménage,
Viens joindre ton mari, tant de fois regretté :
Prens tes enfants, ce tendre gage,
Peut-être l'unique avantage
Que la veuve du peintre ait jamais hérité.
La Mort, envers vous tous usant de charité,
Vous affranchit et vous soulage :
Tes enfants de la pauvreté,
Et toi, du fardeau du veuvage :
Hâte-toi de plier bagage,
Ton véritable époux, un céleste héritage,
T'attendent dans l'éternité.

RÉPONSE DE LA FEMME DU PEINTRE

Mourons, puisqu'il le faut, chers enfants d'un bon [père !
Aussi bien n'avons-nous aucuns biens sur la terre,
Pour nous dédommager de la perte d'*Holbein.*
En Dieu nous trouverons le seul bien nécessaire,
Un père, un tendre époux, un protecteur, un frère;
C'en est fait : à nos maux la Mort vient mettre fin.

(*Merian.*)

LA VIEILLE

En peine ay vescu longuement,
Tant que n'ay plus de vivre envie,
Mais bien je croy certainement
Meilleure la mort que la vie.

(*Les Simulacres.*)

LA BAILLIVE

Marchons, madame la baillive,
Faites vite votre paquet,
A venir vous être tardive;
Terminons tout ce grand caquet,
Prenez un drap, une chemise,
Laissez tout le reste en son lieu,
Il ne faut point être surprise,
L'heure presse d'aller à Dieu.

(*Garnier de Troyes.*)

LA PRIEURE

Si vous avez sans fiction
Au Créateur rendu service
Et vécu dedans l'exercice
Qu'exige la religion.
Bonne mère et bonne prieure
Qui de mourir avez fait vœu,
Je viens ici vous marquer l'heure
Qui doit vous conduire au Bon Dieu.

(*Garnier de Troyes.*)

LA CORDELIÈRE

Femme de grand' dévotion
Laissez là vos dévotes mines,
Quittez la contemplation,
Vos chapelets et vos matines;
Si vos prières sont bien dignes,
Elles vous vaudront devant Dieu.
Rien ne vaut, ni soupirs ni signes,
Car sans vertu tout est bien peu.

(*Garnier de Troyes.*)

LA BOURGEOISE

Mes collets et mes artifices
Ne peuvent donc charmer la Mort?
Adieu, ma joie et mes délices,
Le prompt départ me déplait fort,
Ma conscience me remord
Des sottises de ma jeunesse,
Qui me dira dans mon sort
Que joie enfin tourne en tristesse.

(*Garnier de Troyes.*)

LA RECOMMANDERESSE

La mort n'eut jamais d'amitié
Et n'accorde aucune requête,
Personne ne lui fait pitié,
A tout le monde elle fait tête;
Qui croit lui résister est bête.
Il faut mourir tel que l'on est
Un jour ouvrier, une fête
Quand Dieu l'ordonne et qu'il lui plaît.

(*Garnier de Troyes.*)

LA GARDE D'ACCOUCHÉE

Venez çà, garde d'accouchée,
La Mort ne peut vous faire peur,
Car cent fois vous l'avez touchée
Sans nul soulevement de cœur.
Combien de filles et de femmes
Sont toutes mortes dans vos bras,
Pourquoi donc ne les suivre pas?

(*Garnier de Troyes.*)

LA BERGÈRE

Partir sitôt sans y songer,
Voici de piteuses nouvelles,
Que fera mon pauvre berger
Qui m'aimait comme ses prunelles?
J'aimerais mieux tondre mes laines,
Garder avec soin mon troupeau,
Avoir quatre fois plus de peines,
Et n'aller point dans le tombeau.

(*Garnier de Troyes.*)

LA FEMME DE VILLAGE

Je prends la mort en patience,
Car au monde je n'ai plus rien;
Soldats ont pillé ma finance,
Et sergents ont volé mon bien.
Je suis le rebut du village;
Pour moi nul n'a de charité,
Car on méprise le vieil âge
Et repousse la pauvreté.

(*Garnier de Troyes.*)

LA FEMME AUX POTENCES

De vieillesse je ne vois goutte
Ainsi je ne crains pas la mort,
Depuis quarante ans j'ai la goutte
Qui m'accable et m'affaiblit fort.
Les miens de mon bien m'ont fait tort.
Je n'ai pas vaillant une maille,
J'aime autant voir finir mon sort
Que de coucher dessus la paille.

(*Garnier de Troyes.*)

LA FEMME D'ACCUEIL

Femme d'accueil, femme aimable
A toutes gens de qualité,
Acquis avez amis de table,
Vivant en grande liberté.
Le temps n'est tel qu'il a été
Rien ne vaut d'être vagabonde,
Trop parler n'est que vanité,
Il est temps de quitter le monde.

(*Garnier de Troyes.*)

LA SORCIÈRE

Mes bons amis, ayez pitié
De moi très-pauvre pecheresse,
Et me donnez, par amitié,
Quelques *De profundis* ou messe.
J'ai fait du mal en ma jeunesse
Mais j'en ai du ressentiment,
Et peut-être que ma tristesse
Fléchira Dieu dans ce moment.

(*Garnier de Troyes.*)

LA BIGOTTE

Le bon Dieu chérit les dévotes
Quand elles sont filles de bien,
Mais il n'aime point les bigottes
Qui dans le fond ne valent rien;
Ce ne sont que des sœurs collettes
Qui semblent saintes au dehors,
Mais sous leurs coiffes et cornettes
Elles cachent mille remords.

Il est vrai je me suis montrée
Bien meilleure que je n'étais,
Et cent fois de tristesse outrée,
Chacun croyait que je jeûnais;
Cependant il est véritable
Que je disais le petit mot,
Que je buvais du vin à table,
Et je trempais mon pain au pot.

(*Merian.*)

JUGEMENT DERNIER

Devant le thrône du grand juge,
Chacun de soy compte rendra:
Pourtant veillez, qu'il ne vous juge,
Car ne sçavez quand il viendra.

(*Les Simulacres.*)

L'AUTEUR

Souvenez-vous, hommes et femmes,
De penser à vos pauvres âmes,
Et de quitter la passion
De la maudite ambition
Que vous avez pour les richesses;
Tous vos soins et votre souci
Ne vous cesseront point ici.
Ce monde hélas! n'est qu'un passage
Pour arriver à l'héritage
Que Dieu prépare à ses élus
Pour récompenser leurs vertus;
Ce doit être là notre affaire,
C'est le solide et nécessaire;
Quiconque le méprisera
Tôt ou tard s'en repentira.

La Grande Danse Macabre.

(*Garnier de Troyes.*)

